Les compagnons de l'amour par Ponson du Terrail

1. Notice

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

The text on this page is estimated to be only 17.83% accurate

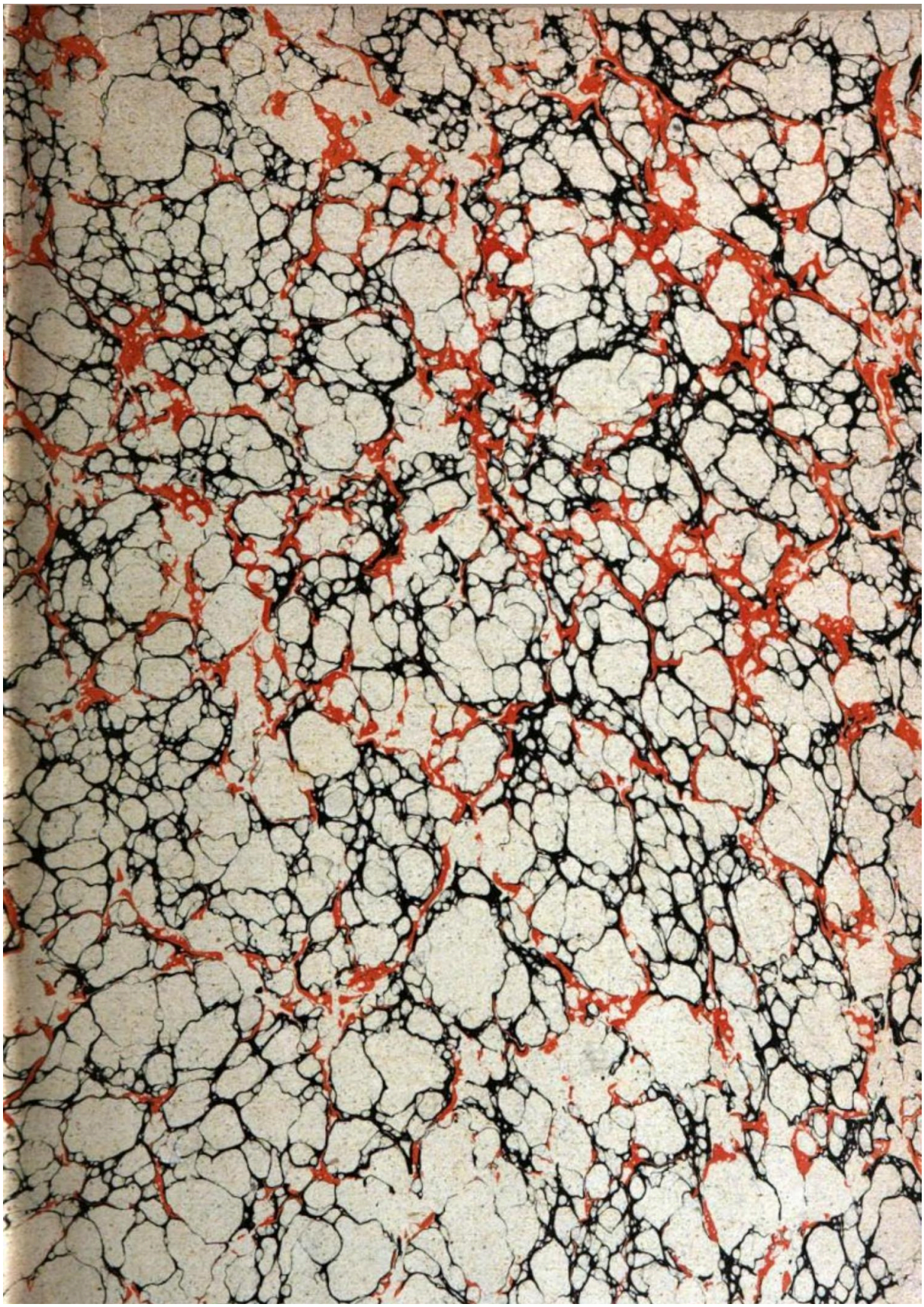
îi ALU ‘ '■. >'A'ï. vv ^- >*,-<• t\ ît 4 > ' ^*1 i».

The text on this page is estimated to be only 18.00% accurate

•BIBLIOTECALVCCHESl-PALLI

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Cl. Sala 6. N. 30



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES COMPAGNONS DE L’AMOUR Digitized by Google

LES

COMPAGNONS

DE L'AMOUR

The text on this page is estimated to be only 15.70% accurate

voua. — UlPhJilMtlf DC AUG. buthLT Digitized by Google

COMPAGNONS DE L’AMOUR PAR PONSON DU TERRAIL vue f A*s». / A i ^ '■'’.'iAf/ PARIS E. DENTU, ÉDITEUR LIIinAinE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LeI'TUES rALAIS-HOYAL, 17 l;T 19, GALERIE d’ORLEANS 1 8Ü7 Tous droits réservés

19111

LES

COMPAGNONS

DE L'AMOUR

PAR

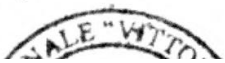
PONSON DU TERRAIL

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS



The text on this page is estimated to be only 26.67% accurate

Digitized by Google

LES COMPAGNONS DE L’AMOUR I Les petites villes sont avides de nouvelles et obéissent en cela à cette curiosité ardente qui naît de l’oisiveté. A B..., sous-préfecture de l’Indre, dans les cercles de la bourgeoisie et de la noblesse, chez le maire et le souspréfet et chez le payeur du département qui passait l’été dans cette ville, où il possédait une magnifique maison de campagne, la rumeur publique se trouva éveillée im soir par l’arrivée d’un étranger. Une chaise de poste était arrivée à l’A igle-Rouge, le meilleur hôtel de la viUe, et de cette chaise de poste était descendu un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, beau, bien fait, de tournure distinguée, et que deux grands laquais chamarrés et galonnés appelaient à outrance M. le marquis. On savait le titre, mais on ignorait encore le nom. Il 1 _Ç'|gijiz^ by Google

LES

COMPAGNONS

DE L'AMOUR

I

Les petites villes sont avides de nouvelles et obéissent en cela à cette curiosité ardente qui naît de l'oisiveté. A B..., sous-préfecture de l'Indre, dans les cercles de la bourgeoisie et de la noblesse, chez le maire et le sous-préfet et chez le payeur du département qui passait l'été dans cette ville, où il possédait une magnifique maison de campagne, la rumeur publique se trouva éveillée un soir par l'arrivée d'un étranger. Une chaise de poste était arrivée à l'*Aigle-Rouge*, le meilleur hôtel de la ville, et de cette chaise de poste était descendu un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, beau, bien fait, de tournure distinguée, et que deux grands laquais chamarrés et galonnés appelaient à outrance M. le marquis. On savait le titre, mais on ignorait encore le nom.

LIiS COMPAGNONS Que venait faire le voyageur à B...? C’était ce que nul ne savait, ce fut ce qui fournit à chacun le thème d’uu commentaire. Selon les uns, c’était un touriste, uu graud seigneur voyageant pour son agrément ; selon d’autres, un agent diplomatique. Dans la bourgeoisie, alors fort libérale, ce titre de marquis jeté par ses gens à la tête du jeune étranger souleva naturellement une foule de discussions des plus aigres contre la noblesse. Dans la noblesse, chez la vicomtesse de Cardonue, qui représentait à B... le faubourg Saint-Germain, un commentateur hardi émit une opinion qui souleva des tempêtes pour et contre. — Mesdames et messieurs, dit le chevalier de Liauville, un tout jeune homme qui passait à B... pour excessivement spirituel, je parie que cet étranger se rend à Mort-Dieu. — A Mort-Dieu ! s’écria-t-on de toutes parts et comme si un nom frappé d’excommunication eût été prononcé. — Sans doute, ajouta le chevalier avec aplomb. — Et pourquoi faire? demanda la baronne de Liauville,'mère du chevalier. — Pour épouser madame de Mort-Dieu, dont le deuil est expiré depuis trois mois,';»époudit le jeune homme. Ces paroles donnèrent lieu aux exclamations les plus étranges et qu’il serait fort difficile d’expliquer, si nous ne disions quelques mots sur la situation de la jeune veuve vis-à-vis de la première société de B... Feu le baron de Mort-Dieu, on le sait, avait eu une Digitized by Google

Que venait faire le voyageur à B...? C'était ce que nul ne savait, ce fut ce qui fournit à chacun le thème d'un commentaire. Selon les uns, c'était un touriste, un grand seigneur voyageant pour son agrément; selon d'autres, un agent diplomatique. Dans la bourgeoisie, alors fort libérale, ce titre de marquis jeté par ses gens à la tête du jeune étranger souleva naturellement une foule de discussions des plus aigres contre la noblesse. Dans la noblesse, chez la vicomtesse de Cardonne, qui représentait à B... le faubourg Saint-Germain, un commentateur hardi émit une opinion qui souleva des tempêtes pour et contre.

— Mesdames et messieurs, dit le chevalier de Liauville, un tout jeune homme qui passait à B... pour excessivement spirituel, je parie que cet étranger se rend à Mort-Dieu.

— A Mort-Dieu! s'écria-t-on de toutes parts et comme si un nom frappé d'excommunication eût été prononcé.

— Sans doute, ajouta le chevalier avec aplomb.

— Et pourquoi faire? demanda la baronne de Liauville, mère du chevalier.

— Pour épouser madame de Mort-Dieu, dont le deuil est expiré depuis trois mois, répondit le jeune homme.

Ces paroles donnèrent lieu aux exclamations les plus étranges et qu'il serait fort difficile d'expliquer, si nous ne disions quelques mots sur la situation de la jeune veuve vis-à-vis de la première société de B...

Feu le baron de Mort-Dieu, on le sait, avait eu une

DK i; A MOU H :{ existence lugubre et tourmentée. La femme coupable, le fils du hasard, lui avaient inspiré un profond dégoût de sa maison. Tant que vécut la première madame de MortDieu, le baron ne passa dans ses terres que le temps où sa femme en fut absente, et il voyagea une grande partie de l'été chaque année. En son absence, la baronne, qui aimait le bruit, les fêtes, le monde, tint table ouverte à Mort-Dieu, reçut et festoya la noblesse des environs qui la tint pour une femme charmante, traita le baron de maniaque et d'original, et prit le deuil le jour où elle mourut. Dès lors la résidence du baron, qui ne quitta plus Mort-Dieu, devint triste et morne comme lui : plus de galas, plus de bals sur les belles pelouses du parc, plus de fêtes nocturnes dans les charmilles... Du vivant de sa femme, on professait déjà une mince estime pour M. de Mort-Dieu ; quand elle fut morte, on le détesta cordialement. Cependant un jour le bruit courut qu'il allait se remarier, épouser une femme de dix-huit* ans, spirituelle et jolie, qui rendrait le mouvement, la vie, le soleil à cette maison, qui avait pris la morne apparence d'un sépulcre. Les anciens convives de la première baronne tressaillirent d'aise et crurent le beau temps de Mort-Dieu revenu ; mais ils furent cruellement trompés dans leur attente : M. le baron ne fit part de son mariage à personne et ne présenta sa jeune femme en aucun lieu. On le blâma sévèrcment'et on le taxa de jalousie; mais les années s'écoulèrent, et la conduite des deux époux ne subit aucune Digitized by Google

4 LliS COMPAGNONS variation. Ils allaient à Paris eu lévrier et revenaient à Mort-Dieu à la fin de mai, imitant en cela leS Anglais et une partie de notre aristocratie actuelle, qui passe l'automuc tout entier et le mois de janvier à la campagne pour ne rentrer eu ville qu'à la clôture des chasses. Dix ans s'écoulèrent sans qu'on eût vu nulle part la nouvelle madame de Mort-Dieu, et la baronne aurait pu compter dès la seconde année autant d'ennemis acharnés qu'il y avait de châteaux et de colombiers dans les environs. Enfin M. de Mort-Dieu mourut. Quand cette nouvelle parvint à B..., le beau monde respira; on alla même jusqu'à dire que la baronne était une femme aussi bonne, aussi spirituelle et charmante qu'on la disait joüe, et qu'elle avait souffert le martyre avec son vieil époux. Et l'on chanta pour elle l'heure de la délivrance, et on se promit bien d'envahir de nouveau les charmilles et les pelouses de Mort-Dieu. La baronne u'avait alors que vingt-huit ans. Elle se remarierait, pensait-on ; et toutes les mères qui avaient un fils à marier dressèrent aussitôt leurs batteries; mais quelle ne fut pas la stupéfaction^ l'indignation même de toute la ville de B..., lorsque l'on apprit que madame de Mort-Dieu comptait ne rien changer à son existence passée et continuer à vivre dans la sohtude I Les visiteurs furent reçus poliment, mais avec cette courtoisie sèche qui dit nettement l'intention formelle de ne point nouer des relations ultérieures. On apprit alors Digiiized by Google

variation. Ils allaient à Paris en février et revenaient à Mort-Dieu à la fin de mai, imitant en cela les Anglais et une partie de notre aristocratie actuelle, qui passe l'automne tout entier et le mois de janvier à la campagne pour ne rentrer en ville qu'à la clôture des chasses.

Dix ans s'écoulèrent sans qu'on eût vu nulle part la nouvelle madame de Mort-Dieu, et la baronne aurait pu compter dès la seconde année autant d'ennemis acharnés qu'il y avait de châteaux et de colombiers dans les environs.

Enfin M. de Mort-Dieu mourut. Quand cette nouvelle parvint à B..., le beau monde respira; on alla même jusqu'à dire que la baronne était une femme aussi bonne, aussi spirituelle et charmante qu'on la disait jolie, et qu'elle avait souffert le martyre avec son vieil époux. Et l'on chanta pour elle l'heure de la délivrance, et on se promit bien d'envahir de nouveau les charmilles et les pelouses de Mort-Dieu. La baronne n'avait alors que vingt-huit ans. Elle se remarierait, pensait-on; et toutes les mères qui avaient un fils à marier dressèrent aussitôt leurs batteries; mais quelle ne fut pas la stupéfaction, l'indignation même de toute la ville de B..., lorsque l'on apprit que madame de Mort-Dieu comptait ne rien changer à son existence passée et continuer à vivre dans la solitude!

Les visiteurs furent reçus poliment, mais avec cette courtoisie sèche qui dit nettement l'intention formelle de ne point nouer des relations ultérieures. On apprit alors

DE L’AMOUR O la teneur du testament fait par le défunt. M. de MortDieu, recourant à tous les subterfuges accordés par la loi, déshéritant le chevalier de Mort-Dieu, son fils, au profit de sa femme, fut jugé comme un homme indigne et dégénéré. Madame de Mort-Dieu jouissant des fruits de cette spoliation sans remords devint une femme perdue de réputation. Ce fut bien autre chose encore lorsque M. de Verne, obtenant un congé, vint passer huit jours à MortDieu, seul à seul avec cette jeune tante qui avait cinq ans de plus que lui tout au plus. Dès lors madame de Mort-Dieu fut en butte à toutes les calomnies et mise au ban de l’opinion. On comprendra donc aisément la stupéfaction indignée que produisit l’assertion du jeune chevalier de Liauville. — Impossible! s’écria-t-on, cela est impossible, on n’épouse point une femme comme la baronne de MortDieu ! Ce cri du cœur avait été arraché à une mère qui, longtemps, avait caresse le fol espoir de marier son fils, le jeune vicomte Anacharsis d’Hurtepoil, à la belle et riche veuve, et qui s’était vue éconduire. Enfin toute la ville de B..., ce soir-là, fut livrée à la plus grande agitation et se perdit en commentaires sur la présence dans ses murs du jeune étranger. Or, ce jeune étranger arrivait de Paris en chaise de poste, et il était, comme on le sait, descendu à l’ AigleRouge où tout était bouleversé depuis son arrivée, car la Digilized by Google

6 LES COMPAGNONS digne hôtellerie recevait rarement des hôtes de cette importance. L'aubergiste avait allumé tous ses fourneaux et mis sur , pied son personnel complet. Aussitôt que l'étranger fut à table dans sa chambre, où il avait demandé à être servi, les salles basses et la cuisine de l'Aigle-Rouge s'emplirent peu à peu de voisins, de curieux ameutés par l'événement et qui grillaient de savoir le nom du personnage, le lieu où il se rendait, le but de son voyage; désireux enfin d'être complètement édifiés sur sou compte, en bons bourgeois de petite ville qui adorent l'espionnage et feraient volontiers de la police secrète pour l'amour de l'art. Les deux laquais qu'on avait vus pendus aux étrivières de la chaise de poste, furent soumis à un interrogatoire des plus minutieux et retournés de mille façons. Mais ils avaient reçu des ordres formels sans doute, car, malgré l'habileté cauteleuse, la ténacité patiente des q\iestionneurs, ils furent muets et ne prononcèrent pas plus le nom de leur maître que celui du lieu où il se rendait. A minuit, la ville de B... s'était livrée à toutes les suppositions et n'était pas plus avancée, tandis que le voyageur se mettait fort tranquillement au ht. Ce ne fut que vers deux heures, le lendemain, que la chaise de poste fut attelée de nouveau. On put voir alors l'étranger sortir de l'hôtellerie et monter en voilure. C'était un jeune homme de vingt-sept ou vingt-huit ans, grand, svelte, d'une physionomie agréable et qui ne

Digilized by Google

digne hôtellerie recevait rarement des hôtes de cette importance.

L'aubergiste avait allumé tous ses fourneaux et mis sur pied son personnel complet. Aussitôt que l'étranger fut à table dans sa chambre, où il avait demandé à être servi, les salles basses et la cuisine de l'Aigle-Rouge s'emplirent peu à peu de voisins, de curieux ameutés par l'événement et qui grillaient de savoir le nom du personnage, le lieu où il se rendait, le but de son voyage; désireux enfin d'être complétement édifiés sur son compte, en bons bourgeois de petite ville qui adorent l'espionnage et feraient volontiers de la police secrète pour l'amour de l'art.

Les deux laquais qu'on avait vus pendus aux étrivières de la chaise de poste, furent soumis à un interrogatoire des plus minutieux et retournés de mille façons. Mais ils avaient reçu des ordres formels sans doute, car, malgré l'habileté cauteleuse, la ténacité patiente des questionneurs, ils furent muets et ne prononcèrent pas plus le nom de leur maître que celui du lieu où il se rendait. A minuit, la ville de B... s'était livrée à toutes les suppositions et n'était pas plus avancée, tandis que le voyageur se mettait fort tranquillement au lit.

Ce ne fut que vers deux heures, le lendemain, que la chaise de poste fut attelée de nouveau. On put voir alors l'étranger sortir de l'hôtellerie et monter en voiture. C'était un jeune homme de vingt-sept ou vingt-huit ans, grand, svelte, d'une physionomie agréable et qui ne

DE L’AMOUR manquait point de cette distinction qu’à défaut de la race , donnent l’éducation et d’excellentes habitudes. Il jeta un coup d’œil impertinent et discret sur la foule de curieux qui entourait sa voiture et fit, de la main, un signe au postillon, qui fouetta ses chevaux et partit au grand galop. Deux heures après, le jeune voyageur roulait à grandes guides au milieu d’une de ces vastes solitudes communes dans le Berry, plaine immense couverte de landes et de bruyères, bornée à l’horizon de forêts épaisses et rabougries, à peine semée çà et là, à des distances éloignées, d’une chaumière ou d’un chétif village, parfois sillonnée d’un ruisseau que l’orgueil local décore du nom de rivière; — du reste, morne et désolé d’aspect, souvent recouverte d’un ciel gris et nuageux, silencieuse comme un tombeau, et peuplée de quelques oiseaux sauvages, de lapereaux vivant de bruyères, et de troupeaux maigres et souffreteux errant sous la conduite d’un petit pâtre au regard fiévreux et mélancolique, à l’aspect débile, vêtu d’informes haillons. — Mon Dieu ! murmura le voyageur en embrassant d’un coup d’œil ce désert, comme c’est triste et navrant! Si la femme qu’on veut me faire épouser habite une semblable Thébaïde, je me révolte... Et il alluma philosophiquement un cigare, puis interpella le postillon : — Hé! l’ami? — Monsieur, répondit le postillon flatté de s’entendre adresser la parole, je suis tout à votre service. iOxyiL-» •••-Digilized by Google

manquait point de cette distinction qu'à défaut de la race donnent l'éducation et d'excellentes habitudes. Il jeta un coup d'œil impertinent et discret sur la foule de curieux qui entourait sa voiture et fit, de la main, un signe au postillon, qui fouetta ses chevaux et partit au grand galop.

Deux heures après, le jeune voyageur roulait à grandes guides au milieu d'une de ces vastes solitudes communes dans le Berry, plaine immense couverte de landes et de bruyères, bornée à l'horizon de forêts épaisses et rabougries, à peine semée çà et là, à des distances éloignées, d'une chaumière ou d'un chétif village, parfois sillonnée d'un ruisseau que l'orgueil local décore du nom de rivière; — du reste, morne et désolé d'aspect, souvent recouverte d'un ciel gris et nuageux, silencieuse comme un tombeau, et peuplée de quelques oiseaux sauvages, de lapereaux vivant de bruyères, et de troupeaux maigres et souffreteux errant sous la conduite d'un petit pâtre au regard fiévreux et mélancolique, à l'aspect débile, vêtu d'informes haillons.

— Mon Dieu! murmura le voyageur en embrassant d'un coup d'œil ce désert, comme c'est triste et navrant! Si la femme qu'on veut me faire épouser habite une semblable Thébaïde, je me révolte...

Et il alluma philosophiquement un cigare, puis interpella le postillon :

— Hé! l'ami?

— Monsieur, répondit le postillon flatté de s'entendre adresser la parole, je suis tout à votre service.

8 LES COilPAiîNONS — Où sommes-nous? demanda le jeune homme. — A une lieue de Mort-Dieu, monsieur. — Qu'est-ce que Mort-Dieu? — Le château de madame la baronne. — Boni je ne la connais pas, mms peu importe. Le postillon eut un sourire naïf qui semblait dire : — Je ne coipprends pas qu'on ignore ce qu'est madame la baronne. — Et, continua le voyageur, il n'y a auparavant, ni plus loin, ni plus près, un village, une hôtellerie, une maison? ' — Non, monsieur. — Pas même un relai de poste ? — Le relai est au delà de Mort-Dieu. — Ainsi, continua le jeune homme, si un accident nous arrivait... Le postillon eut un sourire béat. — Avec moi, jamais! — Mais-enfm, si nous versions... si je me trouvais malade... blessé... où me transporterait-on? — A Mort-Dieu! monsieur... à moins qu'on ne vous laissât sur la route. — Mais, se hâta d'ajouter le postillon, n'ayez pas peur, not'bourgeois, avec moi pas d'accident; je n'ai jamais versé, je n'ai jamais eu un voyageur malade. — Eh bien ! mon ami, dit le voyageur avec un sangfroid parfait, il y a un commencement à tout. — Plaît-il, fit le postillon interdit. Digitized b“

DE L’AMOUR 9 — Que gagnes-tu à ton métier? — Quatre-vingt-dix francs par mois, monsieur, les guides comprises. — Alors tu gagnerais volontiers vingt-cinq louis en une heure? — Dame! si c’était possible".. — Possible et même facile. — Que faut-il faire? — Une chose fort simple ; me verser à un quart de lieue de Mort-Dieu, de façon à ce que la voiture se brise, sans que, pour cela, je me fasse grand mal. — Oh! quelle idée! fit le postillon ébahi. — Je suis Anglais, dit flegmatiquement le voyageur, sûr de fermer par ce seul mot la bouche au postillon, car aux yeux de tous les hommes qui, en France, touchent de près ou de loin aux différents systèmes de locomotion, maîtres de poste, conducteurs de diligences, cochers de fiacre ou de remise, employés de chemins de fer, qui dit Anglais, dit original, et capable de toutes les excentricités et de toutes les extravagances. — A un quart de lieue de Mort-Dieu, entends-tu? reprit le jeune homme. — Suffit, not’bourgeois. — Il est bien entendu, par exemple, que si tu t’avisais de parler de l’aventure demain ou après... ^ — Oh! fit le postillon, c’est bien. On sera muet. Le voyageur ouvrit un portefeuille, eu tira un billet de cinq cents francs et le lui tendit. Il ' 1. Digitized by Google

— Que gagnes-tu à ton métier?

— Quatre-vingt-dix francs par mois, monsieur, les guides comprises.

— Alors tu gagnerais volontiers vingt-cinq louis en une heure?

— Dame! si c'était possible...

— Possible et même facile.

— Que faut-il faire?

— Une chose fort simple : me verser à un quart de lieue de Mort-Dieu, de façon à ce que la voiture se brise, sans que, pour cela, je me fasse grand mal.

— Oh! quelle idée! fit le postillon ébahi.

— Je suis Anglais, dit flegmatiquement le voyageur, sûr de fermer par ce seul mot la bouche au postillon, car aux yeux de tous les hommes qui, en France, touchent de près ou de loin aux différents systèmes de locomotion, maîtres de poste, conducteurs de diligences, cochers de fiacre ou de remise, employés de chemins de fer, qui dit Anglais, dit original, et capable de toutes les excentricités et de toutes les extravagances.

— A un quart de lieue de Mort-Dieu, entends-tu? reprit le jeune homme.

— Suffit, not'bourgeois.

— Il est bien entendu, par exemple, que si tu t'avisais de parler de l'aventure demain ou après...

— Oh! fit le postillon, c'est bien. On sera muet.

Le voyageur ouvrit un portefeuille, en tira un billet de cinq cents francs et le lui tendit.

10 LKS CUMl'AUNOXS — Maintenant, dit-il, si dans trois mois j’ai la certitude que personne au moudequetoiet moi ne sait que tu m’as versé volontairement, tu auras uu second billet pareil à celui-ci. I Le postillon eut un éblouissement et se demanda s’il ne conduisait point un roi déguisé. Le voyageur consulta sa montre; il était huit heures; la nuit venait, une de ces nuits d’été lumineuses et sombres à la fois, scintillantes d’étoiles et privées de lune. Cependant, à une certaine distance, ou pouvait apercevoir une chaine de collines boisées qui fermait la vaste plaine que nous décrivions tout à l’heure, et au flanc de ces collines on voyait blanchir les tourelles et la îaçade de Mort-Dieu, que le postillon indiqua du bout de son fouet. — Très-bien, dit le jeune homme. Roule dix minutes encore, et verse-moi. Il Tandis que le personnage qui avait si fort occupél’imagination des oisifs de la ville de B... continuait sou voyage, madame la baronne, ainsi que la nommait le postillon, était seule à Mort-Dieu. Aurélie de Mort-Dieu, veuve depuis un an du baron de ce nom, était vêtue de noir et triste comme le sont rareDigitized by Coogle

— Maintenant, dit-il, si dans trois mois j'ai la certitude que personne au monde que toi et moi ne sait que tu m'as versé volontairement, tu auras un second billet pareil à celui-ci.

Le postillon eut un éblouissement et se demanda s'il ne conduisait point un roi déguisé.

Le voyageur consulta sa montre ; il était huit heures ; la nuit venait, une de ces nuits d'été lumineuses et sombres à la fois, scintillantes d'étoiles et privées de lune. Cependant, à une certaine distance, on pouvait apercevoir une chaîne de collines boisées qui fermait la vaste plaine que nous décrivions tout à l'heure, et au flanc de ces collines on voyait blanchir les tourelles et la façade de Mort-Dieu, que le postillon indiqua du bout de son fouet.

— Très-bien, dit le jeune homme. Roule dix minutes encore, et verse-moi.

II

Tandis que le personnage qui avait si fort occupé l'imagination des oisifs de la ville de B... continuait son voyage, madame la baronne, ainsi que la nommait le postillon, était seule à Mort-Dieu.

Aurélie de Mort-Dieu, veuve depuis un an du baron de ce nom, était vêtue de noir et triste comme le sont rare-

DE L'ASIÜUR 11 ment les veuves. Assise dans ce grand salon où nous l'avons vue recevoir la confidence terrible de M. de MortDieu déjà mourant, seule désormais au coin de ce feu qu'il aimait à tisonner pendant ses mornes rêveries, la baronne avait roulé auprès d'elle un petit guéridon sur lequel était un livre entr' ouvert auprès d'un flambeau à deux branches. Ce livre était l'Imitation de Jésus-Christ. La baronne li sait, puis elle interrompait parfois sa lecture pour s'abandonner à une sorte de rêverie triste et poignante, durant laqiielle une larme venait parfois briller à l'extrémité de ses longs cils. Madame de Mort-Dieu pleurait son mari avec autant d'amertume qu'aux premiers jours de son veuvage. Elle avait aimé ce vieil époux avec la tendresse respectueuse et passionnée d'une fille, et elle voulait vivre et se réfugier à toujours en ce souvenir. Pour elle, cet époux mort en lui souriant , ce pauvre cœur meurtri dont elle avait calmé les douleurs, ce vieillard à la triste existence duquel elle avait enchaîné sa jeunesse avec tant de dévouement, c'était la seule affection de sa vie, le seul regret de son âme, le seul lien qui eût attaché à la terre un ange qui aspirait à remonter au ciel. Madame de Mort-Dieu était une sainte dans la plus complète acception du mot; et, après la mort de son mari, elle se fût retirée dans un couvent, si le Baron mourant ne l'avait suppliée de veiller sur cet enfant mystérieux qui était son unique fils ; et, pour elle, les vœux de son mari étaient des ordres. Digitized by Google

13 LES COMPAGNONS Protéger de loin ce jeune homme étourdi et aventureux, lui conserver intacte une fortune qui lui était destinée, était, pour madame de Mort-Dieu, désormais lé but réel et unique de la vie. Octave de Verne était venu à Mort-Dieu après la mort du baron; il y avait passé quelques jours auprès de sa jeune tante; elle l'avait engagé à quitter le service, et, on le sait, le lieutenant de chasseurs d'Afrique s'était empressé de suivre le conseil. L'affection vouée par la baronne au jeune h6mme était touchante et sans bornes comme ces attachements qui sont presque des héritages. Sa vie entière lui devait être consacrée. Aimer le fils, n'était-ce point vénérer le père au delà de la tombe ? Cette pensée soutenait la baronne au miüeu de sa douleur et l'empêchait d'aller chercher le repos et le calme au fond d'un cloître où semblaient l'attirer et son isolement et l'exaltation de ses idées religieuses. Depuis la mort de son mari, madame de Mort-Dieu n'avait point quitté le Berry et avait renoncé à passer l'iüver à Paris. Le seul événement qui venait parfois rompre la monotonie de son existence à la campagne était l'arrivée d'une lettre de M. de Verne, qui lui écrivait assez régulièrement ; et les jours succédaient aux jours, et elle semblait vivre en dehors du monde terrestre pour se réfugier dans un souvenir et se complaire dans une espérance. Le souvenir, c'était l'ami, l'époux, le père mort; l'espérance, l'enfant d'adoption dont l'avenir devait être heureux, calme et riche. Ê Digitized by Google

Protéger de loin ce jeune homme étourdi et aventureux, lui conserver intacte une fortune qui lui était destinée, était, pour madame de Mort-Dieu, désormais le but réel et unique de la vie.

Octave de Verne était venu à Mort-Dieu après la mort du baron; il y avait passé quelques jours auprès de sa jeune tante; elle l'avait engagé à quitter le service, et, on le sait, le lieutenant de chasseurs d'Afrique s'était empressé de suivre le conseil. L'affection vouée par la baronne au jeune hómme était touchante et sans bornes comme ces attachements qui sont presque des héritages. Sa vie entière lui devait être consacrée. Aimer le fils, n'était-ce point vénérer le père au delà de la tombe? Cette pensée soutenait la baronne au milieu de sa douleur et l'empêchait d'aller chercher le repos et le calme au fond d'un cloître où semblaient l'attirer et son isolement et l'exaltation de ses idées religieuses.

Depuis la mort de son mari, madame de Mort-Dieu n'avait point quitté le Berry et avait renoncé à passer l'hiver à Paris. Le seul événement qui venait parfois rompre la monotonie de son existence à la campagne était l'arrivée d'une lettre de M. de Verne, qui lui écrivait assez régulièrement; et les jours succédaient aux jours, et elle semblait vivre en dehors du monde terrestre pour se réfugier dans un souvenir et se complaire dans une espérance. Le souvenir, c'était l'ami, l'époux, le père mort; l'espérance, l'enfant d'adoption dont l'avenir devait être heureux, calme et riche.

DE L’AMOUR 13 Il y avait donc un an, nous l’avons déjà dit, que M. de Mort-Dieu était mort, et, assise dans un coin du vaste salon du château, la baronne, le cœur serré, lisait l’Imitation de Jésus-Christ, interrompant parfois sa lecture pour jeter un triste regard au portrait du défunt, sur lequel tombait d’aplomb la clarté des bougies placées sur le guéridon, lorsqu’un bruit inaccoutumé de pas et de voix se fit dans les corridors et les cours intérieures, arrachant la jeune femme à ses douloureuses préoccupations. Il y avait si longtemps que la vaste demeure du dernier MortDieu était déserte et silencieuse, peuplée seulement par une veuve en pleurs et de muets valets qui partageaient son affliction, que la baronne ne put s’empêcher de tressaillir et de tourner les yeux vers la porte, qui futeutr’ouverte par un vieil intendant à tète grise. — Qu’est-ce, Joseph? demanda- t-elle. — Madame la baronne, répondit l’intendant, m’excusera de la déranger ainsi, mais il est arrivé un accident grave à quelques centaines de mètres du château. — Un accident ! fit-elle effrayée, qu’est-ce donc, mon Dieu? — Une chaise de poste a versé au tournant de la route, là-bas... Le voyageur qui s’y trouvait n’est pas blessé, mais il est contusionné et évanoui. Ses gens, qui n’ônt eu aucun mal, viennent de le transporter ici avec l’aide du postillon, et demandent l’hospitalité. La baronne s’était levée précipitamment. — Vite! dit-elle, secourons ce voyageur... Mort-Dieu
Digitized by Coogle

Il y avait donc un an, nous l'avons déjà dit, que M. de Mort-Dieu était mort, et, assise dans un coin du vaste salon du château, la baronne, le cœur serré, lisait l'*Imitation de Jésus-Christ,* interrompant parfois sa lecture pour jeter un triste regard au portrait du défunt, sur lequel tombait d'aplomb la clarté des bougies placées sur le guéridon, lorsqu'un bruit inaccoutumé de pas et de voix se fit dans les corridors et les cours intérieures, arrachant la jeune femme à ses douloureuses préoccupations. Il y avait si longtemps que la vaste demeure du dernier Mort-Dieu était déserte et silencieuse, peuplée seulement par une veuve en pleurs et de muets valets qui partageaient son affliction, que la baronne ne put s'empêcher de tressaillir et de tourner les yeux vers la porte, qui fut entr'ouverte par un vieil intendant à tête grise.

— Qu'est-ce, Joseph? demanda-t-elle.

— Madame la baronne, répondit l'intendant, m'excusera de la déranger ainsi, mais il est arrivé un accident grave à quelques centaines de mètres du château.

— Un accident! fit-elle effrayée, qu'est-ce donc, mon Dieu?

— Une chaise de poste a versé au tournant de la route, là-bas... Le voyageur qui s'y trouvait n'est pas blessé, mais il est contusionné et évanoui. Ses gens, qui n'ont eu aucun mal, viennent de le transporter ici avec l'aide du postillon, et demandent l'hospitalité.

La baronne s'était levée précipitamment.

— Vite! dit-elle, secourons ce voyageur... Mort-Dieu

14 LES COMPAGiNOiNS est la maison du malheur, et sa porte n'est jamais fermée. Quand M. le marquis Emmanuel Chalambel de Montgory revint de son prétendu évanouissement, car le voyageur n'était autre que le fils adoptif de feu le marquis de Flars, jl se trouva dans une des salles de Mort-Dieu, couché sur un lit, et il vit penché sur lui le visage inquiet et rougissant de la baronne, qui venait de remarquer la jeunesse de l'hôte que lui envoyait le hasard. Le loup était entré dans la bergerie. lli Emmanuel au colonel Léon. « Mon cher colonel, » Voici huit jours que je suis à Mort-Dieu. Vous voyez que j'ai bien joué mon rôle. J'ai su verser le plus élégamment du monde à la porte même de la baronne ; on m'a transporté évanoui chez elle, et j'y suis encore retenu par des souffrances imagina>es qui impressionnent trèsdouloureusement ma belle hôtesse. Je suis pâle à ravir, je ne quitte point encore mon lit ; un médecin de village, un âne grave en cravate blanche, a déclaré solennellement qu'il serait plus dangereux de me transporter (juelDigitized by Google

est la maison du malheur, et sa porte n'est jamais fermée.

Quand M. le marquis Emmanuel Chalambel de Montgory revint de son prétendu évanouissement, car le voyageur n'était autre que le fils adoptif de feu le marquis de Flars, il se trouva dans une des salles de Mort-Dieu, couché sur un lit, et il vit penché sur lui le visage inquiet et rougissant de la baronne, qui venait de remarquer la jeunesse de l'hôte que lui envoyait le hasard.

Le loup était entré dans la bergerie.

III

Emmanuel au colonel Léon.

« Mon cher colonel,

» Voici huit jours que je suis à Mort-Dieu. Vous voyez que j'ai bien joué mon rôle. J'ai su verser le plus élégamment du monde à la porte même de la baronne ; on m'a transporté évanoui chez elle, et j'y suis encore retenu par des souffrances imaginaires qui impressionnent très-douloureusement ma belle hôtesse. Je suis pâle à ravir, je ne quitte point encore mon lit ; un médecin de village, un âne grave en cravate blanche, a déclaré solennellement qu'il serait plus dangereux de me transporter quel-

DE L’A MO U U 15 que part, et prétendu que je ne pourrais me remettre en route avant huit jours encore. » Or, mon cher colonel, voici l’historique de mon séjour à Mort-Dieu et une esquisse biographique de la 'baronne. Je suis arrivé, ou plutôt on m’a porté ici un soir à huit heures, et, en paraissant sortir d’un long évanouissement, j’ai pu examiner le. lieu où je me trouvais et les personnes qui m’entouraient. » On m’avait placé sur un lit, dans une vaste chambre à coucher, meublée dans le goût moderne, mais dont les tentures fanées annonçaient qu’on ne l’habitait point depuis longtemps. » J’ai alors aperçu à mon chevet, auprès de deux domestiques que j’ai amenés de Paris et qui me sont dévoués, et de trois ou quatre serviteurs du château, empressés autour de moi, madame de Mort-Dieu elle-même, dont le visage inquiet semblait témoigner de l’intérêt que lui inspirait ma situation.)) Madame de Mort-Dieu a trente ans peut-être, mon cher colonel, mais elle est si belle que cet âge ne m’effraye point, et je crois que je vous devrai de la reconnaissance pour avoir songé à moi. Je suis au cœur de la place, mais la lutte sera longue, acharnée, et la victoire est douteuse. » Figurez-vous que^j’ai un rival... Ce rival est un mort; ce mort n’est autre que feu le baron. Quand le défunt se remaria, il avait dépassé la quarantaine depuis longtemps, sa femme avait dix-huit ans. S’il eût eu l’emDigitized by Coogle

que part, et prétendu que je ne pourrais me remettre en route avant huit jours encore.

» Or, mon cher colonel, voici l'historique de mon séjour à Mort-Dieu et une esquisse biographique de la baronne. Je suis arrivé, ou plutôt on m'a porté ici un soir à huit heures, et, en paraissant sortir d'un long évanouissement, j'ai pu examiner le lieu où je me trouvais et les personnes qui m'entouraient.

» On m'avait placé sur un lit, dans une vaste chambre à coucher, meublée dans le goût moderne, mais dont les tentures fanées annonçaient qu'on ne l'habitait point depuis longtemps.

» J'ai alors aperçu à mon chevet, auprès de deux domestiques que j'ai amenés de Paris et qui me sont dévoués, et de trois ou quatre serviteurs du château, empressés autour de moi, madame de Mort-Dieu elle-même, dont le visage inquiet semblait témoigner de l'intérêt que lui inspirait ma situation.

» Madame de Mort-Dieu a trente ans peut-être, mon cher colonel, mais elle est si belle que cet âge ne m'effraye point, et je crois que je vous devrai de la reconnaissance pour avoir songé à moi. Je suis au cœur de la place, mais la lutte sera longue, acharnée, et la victoire est douteuse.

» Figurez-vous que j'ai un rival... Ce rival est un mort; ce mort n'est autre que feu le baron. Quand le défunt se remaria, il avait dépassé la quarantaine depuis longtemps, sa femme avait dix-huit ans. S'il eût eu l'em-

16 LKS CUMPAGNONS bonpoiut, la miue colorée de son âge, cette philosophie gaie qui résulte des mécomptes de la vie et fait prendre tout mal en patience ; si^ au lieu de s'enterrer avec sa jeune femme dans cette vaste et triste propriété, séparée du monde par un désert de six^lieues, le baron avait ouvert ses salons de Paris, reçu beaucoup de monde, donné des bals, voyagé, et procuré à cette enfant tous les plaisirs, tous les enivrements de la fortune, il est incontestable que madame de Mort-Dieu se fût considérée comme une femme sacrifiée à un vieillard, dont la jeunesse était un martyre à tout jamais , dont l'âge mûr aurait d'éternels regrets pour souvenirs. Ainsi sont les femmes ! , » Mais le baron n'a rien changé, en se remariant, â sa sombre et misanthropique existence ; il a condamné cette femme de dix-huit ans â vivre au fond d'un hôtel désert pendant l'hiver, au milieu de ce triste Berry l'été ; il lui a montré â toute heure un visage flétri et navré ; jamais un sourire, jamais un tendre regard... Alors elle se prit à l'aimer, comme les femmes aiment tout ce qui souffre ou paraît souffrir. Ce vieillard morose est devenu un martyr à ses yeux, ce martyr avec son front pâle et son oeil éteint, le plus séduisant des maris. Règle générale, mon cher colonel, en amour la santé ne vaut pas une gastrite; si vous donniez â choisir â une femme entre Antinous bien portant et un poète phthisique, elle prendrait ce dernier. » Madame de Mort-Dieu a donc aimé, adoré son mari. Son mari mort, elle l'a pleuré, elle le pleure encore, et Digitized by Google

bonpoint, la mine colorée de son âge, cette philosophie gaie qui résulte des mécomptes de la vie et fait prendre tout mal en patience; si, au lieu de s'enterrer avec sa jeune femme dans cette vaste et triste propriété, séparée du monde par un désert de six lieues, le baron avait ouvert ses salons de Paris, reçu beaucoup de monde, donné des bals, voyagé, et procuré à cette enfant tous les plaisirs, tous les enivrements de la fortune, il est incontestable que madame de Mort-Dieu se fût considérée comme une femme sacrifiée à un vieillard, dont la jeunesse était un martyre à tout jamais, dont l'âge mûr aurait d'éternels regrets pour souvenirs. Ainsi sont les femmes !

» Mais le baron n'a rien changé, en se remariant, à sa sombre et misanthropique existence; il a condamné cette femme de dix-huit ans à vivre au fond d'un hôtel désert pendant l'hiver, au milieu de ce triste Berry l'été; il lui a montré à toute heure un visage flétri et navré; jamais un sourire, jamais un tendre regard... Alors elle se prit à l'aimer, comme les femmes aiment tout ce qui souffre ou paraît souffrir. Ce vieillard morose est devenu un martyr à ses yeux, ce martyr avec son front pâle et son œil éteint, le plus séduisant des maris. Règle générale, mon cher colonel, en amour la santé ne vaut pas une gastrite; si vous donniez à choisir à une femme entre Antinoüs bien portant et un poëte phthisique, elle prendrait ce dernier.

» Madame de Mort-Dieu a donc aimé, adoré son mari. Son mari mort, elle l'a pleuré, elle le pleure encore, et

DE L’AMOUR 17 ne voit en son ombre que les plus rares perfections. Un mari mort, mon cher, c’estle plus redoutable des amants. C’est avec lui que la veuve remariée trahit jour et nuit son nouvel époux; c’est pour lui plaire qu’elle fait mourir le vivant à petit feu. Cependant, mon cher colonel, j’ai déjà fait un pas. Madame de Mort-Dieu est si bien persuadée de mon état de souffrance, qu’elle m’a prié elle-même de ne point songer encore à partir, et, en femme bien élevée, elle croit devoir me tenir compagnie une grande partie de la journée. » Bien qu’excessivemeut pieuse, la baronne est femme du monde et ne fatigue personne de sa dévotion. Elle a beaucoup lu, elle aime les poètes, les arts, et fait ellemême de la peinture avec un remarquable talent. Je crois qu’elle subit malgré elle et peut-être à son insu la mystérieuse influence à laquelle sont sujets ceux qui vivent dans la solitude. » Madame de Mort-Dieu, si bien drapée qu’elle fût dans sa douleur, s’est laissée aller à se plaire à nos tête-à-tête. Je ne lui parle point d’amour, Dien m’eu garde! ce serait l’effaroucher, mais je lui lis des vers, accoudé sur le bord de mon lit, des vers de Hugo et de Lamartine. Dans deux jours j’essayerai de l’Alfred de Musset, et je risquerai Namouna. Il me semble que la baronne est moins triste depuis quarante-huit heures. Ma gaieté lui arrache parfois un demi-sourire... Je l’ai vue rougir, hier, car elle s’est aperçue que je la regardais. Encore huit jours, et peutêtre m’aimera-t-elle. Digitized by Google

ne voit en son ombre que les plus rares perfections. Un mari mort, mon cher, c'est le plus redoutable des amants. C'est avec lui que la veuve remariée trahit jour et nuit son nouvel époux; c'est pour lui plaire qu'elle fait mourir le vivant à petit feu. Cependant, mon cher colonel, j'ai déjà fait un pas. Madame de Mort-Dieu est si bien persuadée de mon état de souffrance, qu'elle m'a prié elle-même de ne point songer encore à partir, et, en femme bien élevée, elle croit devoir me tenir compagnie une grande partie de la journée.

» Bien qu'excessivement pieuse, la baronne est femme du monde et ne fatigue personne de sa dévotion. Elle a beaucoup lu, elle aime les poëtes, les arts, et fait elle-même de la peinture avec un remarquable talent. Je crois qu'elle subit malgré elle et peut-être à son insu la mystérieuse influence à laquelle sont sujets ceux qui vivent dans la solitude.

» Madame de Mort-Dieu, si bien drapée qu'elle fût dans sa douleur, s'est laissée aller à se plaire à nos tête-à-tête. Je ne lui parle point d'amour, Dien m'en garde! ce serait l'effaroucher, mais je lui lis des vers, accoudé sur le bord de mon lit, des vers de Hugo et de Lamartine. Dans deux jours j'essayerai de l'Alfred de Musset, et je risquerai *Namouna*. Il me semble que la baronne est moins triste depuis quarante-huit heures. Ma gaieté lui arrache parfois un demi-sourire... Je l'ai vue rougir, hier, car elle s'est aperçue que je la regardais. Encore huit jours, et peut-être m'aimera-t-elle.

18 LES COMPAGNONS » Voilà pour les affaires du cœur ; maintenant, mon cher colonel, je vais vous parler d'une chose grave et vous confier un secret que le hasard m'a livré. Un vieil intendant havard vient souvent s'asseoir à mon chevet, le soir, après la retraite de sa maîtresse. Je l'ai questionné sur l'existence quotidienne de son maître défunt, et il m'a fait un étrange aveu. M. de Mort-Dieu a souffert pendant vingt ans d'une jalousie rétrospective. Sa première femme l'avait trompé... Le baron, notre ami, n'est pas son fils. De là son aversion, de là ce testament qui le dépouille au profit de la baronne, car cette dernière, croyez-le, était incapable de capter cette fortune que son mari lui a laissée. A présent, voici un soupçon qui devient presque une certitude et jette un jour étrange sur la situation : madame de Mort-Dieu avait une sœur aînée, madame de Verne, la mère de notre jeune drôle ; cette madame de Verne avait été adorée par le baron... Je crois, mon cher colonel, qu'on peut conclure de tout cela que madame de Mort-Dieu n'est que le secret exécuteur testamentaire de son mari. » Voyez et réfléchissez. Je vous écrirai dans trois jours. » A vous toujours. » Emmanuel. » Emmanuel au colonel (2g lettre). « Mon cher colonel, victoire!... la baronne m'aime!... » Cependant ne vous réjouissez point trop vite, car les veuves jetées dans la dévotion ressemblent à ces places •Digitized by Google

DE L’AMOUR 19 fortes hérissées d’une triple enceinte. On croit entrer par la brèche, et on trouve un nouveau rempart. Écoutez ce qui s’est passé. » Il y a aujourd’hui quinze jours que je suis arrivé à Mort-Dieu. Hier, je me suis levé pour la première fois et j’ai parlé de partir. Peut-être suis-je fat, mais il m’a semblé qu’à ce mot la baronne avait pâli. Cependant elle ne m’a fait aucune objection. » Pour la première fois, — car jusque-là on me servait à part dans ma chambre, — j’ai dîné tète à tête avec ma belle hôtesse, dans un "petit salon du rez-de-chaussée donnant sur le parc. » Il était six heures; les deux fenêtres de plain-pied qu'on avait ouvertes laissaient arriver jusqu’à nous les parfums pénétrants du bois, le murmure du vent dans les arbres, tm rayon de soleil couchant qui tréflait le feuillage des grands maronniers, et la chanson mélancolique d’une fiuvette cachée dans les rameaux fleuris d’un ébénier. C’était l’heure ou jamais de parler d’amour. J’ai été hardi jusqu’à la témérité, téméraire jusqu’à la folie. » Nous étions seuls... Je me suis levé gravement, avec un sourire triste comme en ont les héros de roman ou de mélodrame, et j’ai attaché sur la baronne un regard qui voulait être hardi et semblait ne pouvoir dissimuler son hésitation et son effroi : » — Madame, lui ai-je dit en m’avançant vers elle, croyez-vous qu’il y ait un pardon pour tous les coupables? Digilized by Google

fortes hérissées d'une triple enceinte. On croit entrer par la brèche, et on trouve un nouveau rempart. Écoutez ce qui s'est passé.

» Il y a aujourd'hui quinze jours que je suis arrivé à Mort-Dieu. Hier, je me suis levé pour la première fois et j'ai parlé de partir. Peut-être suis-je fat, mais il m'a semblé qu'à ce mot la baronne avait pâli. Cependant elle ne m'a fait aucune objection.

» Pour la première fois, — car jusque-là on me servait à part dans ma chambre, — j'ai dîné tête à tête avec ma belle hôtesse, dans un petit salon du rez-de-chaussée donnant sur le parc.

» Il était six heures; les deux fenêtres de plain-pied qu'on avait ouvertes laissaient arriver jusqu'à nous les parfums pénétrants du bois, le murmure du vent dans les arbres, un rayon de soleil couchant qui tréflait le feuillage des grands maronniers, et la chanson mélancolique d'une fauvette cachée dans les rameaux fleuris d'un ébénier. C'était l'heure ou jamais de parler d'amour. J'ai été hardi jusqu'à la témérité, téméraire jusqu'à la folie.

» Nous étions seuls... Je me suis levé gravement, avec un sourire triste comme en ont les héros de roman ou de mélodrame, et j'ai attaché sur la baronne un regard qui voulait être hardi et semblait ne pouvoir dissimuler son hésitation et son effroi :

» — Madame, lui ai-je dit en m'avançant vers elle, croyez-vous qu'il y ait un pardon pour tous les coupables?

20 LES COMPAGNONS » — Oh! la vilaine question, mon Dieu ! s'est-elle écriée. Vous connaissez donc des coupables? » — Je connais un criminel. » — Juste ciel ! » — Un criminel qui, à cette heure, ne sait encore quel châtiment il a mérité. » — Mon Dieu ! monsieur, murmura la baronne, moitié souriante, moitié inquiète, quelle singulière plaisanterie me faites-vous donc là‘> » — Je ne plaisante nullement, madame. » — Mais encore... de quoi s'agit-il? Ce coupable, ce... criminel?...)) — C'est moi. » — Vous? » — Moi, madame. J'ai été coupable... envers vous. » — Envers moi! Ah ! par exemple... » — Madame, continuai-je avec feu, que diriez-vous d'un homme qui, depuis trois années, médite d'arriver jusqu'à une femme? » — Mais, monsieur... » — Écoutez-moi, je vous en supplie... Un soir, à Paris, il y a trois ans, vous entrâtes dans une église au moment où j'en sortais ; votre beauté grave et triste produisit sur moi une impression étrange... J* J'ai vu la baronne pâlir au moment où je prononçais ces mots. » Vous devinez le reste, mon cher colonel. Je lui ai avoué mon amour, je lui ai persuadé que je l'aimais deDigitized by Googl

» — Oh! la vilaine question, mon Dieu ! s'est-elle écriée. Vous connaissez donc des coupables?

» — Je connais un criminel.

» — Juste ciel!

» — Un criminel qui, à cette heure, ne sait encore quel châtiment il a mérité.

» — Mon Dieu! monsieur, murmura la baronne, moitié souriante, moitié inquiète, quelle singulière plaisanterie me faites-vous donc là?

» — Je ne plaisante nullement, madame.

» — Mais encore... de quoi s'agit-il? Ce coupable, ce... criminel?...

» — C'est moi.

» — Vous?

» — Moi, madame. J'ai été coupable... envers vous.

» — Envers moi! Ah! par exemple...

» — Madame, continuai-je avec feu, que diriez-vous d'un homme qui, depuis trois années, médite d'arriver jusqu'à une femme?

» — Mais, monsieur...

» — Écoutez-moi, je vous en supplie... Un soir, à Paris, il y a trois ans, vous entrâtes dans une église au moment où j'en sortais; votre beauté grave et triste produisit sur moi une impression étrange...

» J'ai vu la baronne pâlir au moment où je prononçais ces mots.

» Vous devinez le reste, mon cher colonel. Je lui ai avoué mon amour, je lui ai persuadé que je l'aimais de-

Uli L’AMüUU 21 puis trois ans et que j’avais couru le risque de me tuer pour arriver jusqu’à elle. » Or, vous le savez, une femme pardonne toujours de semblables fautes. Madame de Mort-Dieu est devenue grave et sérieuse, mais son œil était sans courroux, et ' elle m’a dit avec une émotion triste, mais non irritée : » — Monsieur, je suis vouée à un deuil éternel. Je pleure le meilleur, le plus noble des hommes, et je veux être fidèle à sa mémoire. Je vous pardonne vos folies, à condition que vous vous lèverez, — car vous êtes à mes genoux, — et que vous partirez dès demain. » Elle tremblait en prononçant ces derniers mots, je me suis retiré et j’ai attendu le lendemain dans mon lit. » Il est cinq heures du matin, je viens de me lever. Partirai-je ou ne partirai-je point? Là est la question, comme disent les Anglais, et je laisse aux événements à la résoudre . » Toujours et tout à vous. » Emmanuel. » IV M. de Lacy rentra chez lui en quittant le colonel, se jeta sur un canapé et se prit à réfléchir avec cet épouvantable sang-froid que dut avoir Fernand Cortez lorsqu’il Digitized by Google

puis trois ans et que j'avais couru le risque de me tuer pour arriver jusqu'à elle.

» Or, vous le savez, une femme pardonne toujours de semblables fautes. Madame de Mort-Dieu est devenue grave et sérieuse, mais son œil était sans courroux, et elle m'a dit avec une émotion triste, mais non irritée :

» — Monsieur, je suis vouée à un deuil éternel. Je pleure le meilleur, le plus noble des hommes, et je veux être fidèle à sa mémoire. Je vous pardonne vos folies, à condition que vous vous lèverez, — car vous êtes à mes genoux, — et que vous partirez dès demain.

» Elle tremblait en prononçant ces derniers mots. je me suis retiré et j'ai attendu le lendemain dans mon lit.

» Il est cinq heures du matin, je viens de me lever. Partirai-je ou ne partirai-je point? Là est la question, comme disent les Anglais, et je laisse aux événements à la résoudre.

» Toujours et tout à vous.

» EMMANUEL. »

IV

M. de Lacy rentra chez lui en quittant le colonel, se jeta sur un canapé et se prit à réfléchir avec cet épouvantable sang-froid que dut avoir Fernand Cortez lorsqu'il

LES COMl'AGNU.NS a e\it brûlé ses vaisseaux et que, des rivages américaias, il put contempler cet Océan inflni qui le séparait à jamais du monde chrétien et civilisé. Contran était dans une situation presque identique. — J'ai tout brûlé autour de moi, murmura-t-il. Pour Léona, j'ai perdu successivement mon repos, ma fortune, mon honneur. Le pacte de sang m'a lié de ses réseaux indissolubles. S'il me prenait fantaisie de quitter ce monde ténébreux où mon fol amour m'a jeté, pour remonter à la surface du monde réel et honnête, je ne le pourrais plus à mes propres yeux. On peut faire revenir le monde sur l'opinion qu'il a conçue, on peut se réhabiliter à ses yeux, mais ou ne se réhabilite point aux yeux de sa propre conscience. Quand on a perdu l'estime de soi-même, on ne la retrouve jamais... Un éclair de Iroide colère anima son regard morne et baissé vers la terre. — Léona, se dit-il enfin, est la cause première de mon abjection. Cette femme a fait du marquis de Lacy, gentilhomme honorable et honoré, un vil bravo dont le bras s'arme dans l'ombre pour S'apper un mari outragé au profit d'un misérable qui l'a trahi ; cette femme ne pouvait être en sûreté que derrière l'amour qu'elle m'avait inspiré. Cet amour s'éteint, Léona est perdue. Je lui accorde vingtquatre heures pour faire scs adieux au monde des vivants. Quant à l'autre... M. de Lacy, à ces mots, se leva, ouvrit un placard et en retira une boite de pistolets et une paire d'épées de Digitized by Google

eut brûlé ses vaisseaux et que, des rivages américains, il put contempler cet Océan infini qui le séparait à jamais du monde chrétien et civilisé.

Gontran était dans une situation presque identique.

— J'ai tout brûlé autour de moi, murmura-t-il. Pour Léona, j'ai perdu successivement mon repos, ma fortune, mon honneur. Le pacte de sang m'a lié de ses réseaux indissolubles. S'il me prenait fantaisie de quitter ce monde ténébreux où mon fol amour m'a jeté, pour remonter à la surface du monde réel et honnête, je ne le pourrais plus à mes propres yeux. On peut faire revenir le monde sur l'opinion qu'il a conçue, on peut se réhabiliter à ses yeux, mais on ne se réhabilite point aux yeux de sa propre conscience. Quand on a perdu l'estime de soi-même, on ne la retrouve jamais...

Un éclair de froide colère anima son regard morne et baissé vers la terre.

— Léona, se dit-il enfin, est la cause première de mon abjection. Cette femme a fait du marquis de Lacy, gentilhomme honorable et honoré, un vil bravo dont le bras s'arme dans l'ombre pour frapper un mari outragé au profit d'un misérable qui l'a trahi ; cette femme ne pouvait être en sûreté que derrière l'amour qu'elle m'avait inspiré. Cet amour s'éteint, Léona est perdue. Je lui accorde vingt-quatre heures pour faire ses adieux au monde des vivants. Quant à l'autre...

M. de Lacy, à ces mots, se leva, ouvrit un placard et en retira une boite de pistolets et une paire d'épées de

UE L’AMULIR 23 combat soigueusemeat reiilcriuées daus leur gaine. Il visita ces armes successivement, avec ce soin minutieux qu’apporte un duelliste de profession à faire jouer les batteries d’un pistolet pour calculer le plus ou moins de distance de la détente, à essayer la flexibilité de la trempe d’une épée. — Monsieur de Verne, dit-il froidement, est un homme mort. J’aimais le général; il était l’ami de mon père, et cependant je l’ai tué. L’autre m’est indifférent, je dirai mieux,jeleliais. Son air impertinent m’a déplu. D’ailleurs il a signé son arrêt lui-même en voulant défendre à Léona de sortir Contran plaça les pistolets et les épées sur une table, se déshabilla et endossa une veste de chambre. Après quoi il se mit à écrire quelques lettres insignifiantes, et non point ces billets funèbres que l’homme qui doit jouer sa vie le lendemain se plaît à tracer d’une main ferme et correcte : sorte d’adieux fanfarons auxquels on ne croit pas et qu’on ne jette jamais à la poste, car il n’y a que les gens qui ne prennent aucune disposition en prévision de la mort qui se font tuer raide. Tout en s’isolant du monde parisien pour se faire une existence murée, le marquis avait conservé quelques relations de famille en province, et il échangeait, à un mois d’intervalle, une lettre avec de vieux oncles et une grand’ mère aveugle et infirme. Il leur écrivit donc sans qu’aucune phrase de sa lettre fit, du reste, la moindre ailusion au péril qu’il courrait le lendemain. Digitized by Google

LKS COMPAGNONS U Cela fait^ M. de Lacy prit un couteau d'ivoire, coupa méthodiquement les feuilles encore vierges d'un roman nouveau, se mit au lit et lut jusqu'à minuit. A minuit, il s'endormit avec le calme d'un juge qui a prononcé une sentence juste, se reposant sur le colonel des moyens d'exécution. A six heures du matin, deux hommes portant l'épaisse moustache et la royale un peu longue qui distinguait alors les militaires retraités ou eiT demi-solde,' sonnèrent à la porte du marquis et lui firent passer leur carte. — Le commandant Verner, le colonel Percelin, — lut Contran que son valet de chambre éveilla. Voici vraisemblablement mes témoins. U donna l'ordre d'introduire les matineux visiteurs au salon, tandis qu'il s'habillait rapidement. — Monsieur, lui dit le commandant Verner en saluant, monsieur et moi nous avons servi autrefois avec le colonel Léon... Contran s'inclina. — Le colonel, poursuivit M. Verner, est venu nous trouver tous deux hier au soir, nous a appris qu'il vous aimait comme son fils, et nous a priés de vous rendre un léger service. Nous sommes à votre disposition... — Je vous remercie, messieurs, répondit Contran, et j'accepte franchement. J'ai une de ces affaires graves et peut-être mystérieuses qui ne peuvent se terminer que par mort d'homme. Des jeunes gens légers et bavards ne pouvaient donc me convenir. J'ai prié le colonel, qui ne Digitized by GüOgle

DE L’A. MOU h Aï pouvait lui-mème m’assister, de me choisir deux témoins. Je vois, messieurs, ajouta Gontran en s’inclinant avec un sourh e, que j’aurai à le remercier de sou tact exquis. Les deux témoins saluèrent ; puis le colonel Percelin jeta un coup d’œil sur les armes. — Le pistolet? dit-il d’un ton interrogatif. — Le pistolet d’abord, l’épée eus*uite. — Oh! oh! grommela le commandant, à la bonne heure! voilà un duel du bon temps et qui ne ressemble point à ces rencontres des petits messieurs du boulevard, qui échangent une balle de liège à soixante pas et boivent du cbambertin au retour. — Le lieu et l’heure ? demanda le commandant, — Le bois, à la porte Maillot, sept heures, répondit Gontran. — Très-bien ! il est six heures à peine : nous avons le temps. — Messieurs, je suis prêt. Gontran avait donné l’ordre d’atteler. Son cheval anglais piaffait dans la cour au brancard d’une américaine, et son valet de chambre avait déjà transporté dans le caisson la boite et les épées. Les deux officiers prirent place aux côtés du marquis, lequel s’empara des rênes, fouetta le cheval et partit avec la rapidité d’une flèche. Gontran arriva le premier au rendez-vous, mais il n’attendit pas longtemps. De la porte Maillot où il s’était arrêté, il vit bientôt arriver une voiture fermée, escortée par un homme à cheval. Get homme n’était autre que U 2 Digiiized by Google

pouvait lui-même m'assister, de me choisir deux témoins. Je vois, messieurs, ajouta Gontran en s'inclinant avec un sourire, que j'aurai à le remercier de son tact exquis.

Les deux témoins saluèrent; puis le colonel Percelin jeta un coup d'œil sur les armes.

— Le pistolet? dit-il d'un ton interrogatif.

— Le pistolet d'abord, l'épée ensuite.

— Oh! oh! grommela le commandant, à la bonne heure! voilà un duel du bon temps et qui ne ressemble point à ces rencontres des petits messieurs du boulevard, qui échangent une balle de liége à soixante pas et boivent du chambertin au retour.

— Le lieu et l'heure? demanda le commandant,

— Le bois, à la porte Maillot, sept heures, répondit Gontran.

— Très-bien! il est six heures à peine : nous avons le temps.

— Messieurs, je suis prêt.

Gontran avait donné l'ordre d'atteler. Son cheval anglais piaffait dans la cour au brancard d'une américaine, et son valet de chambre avait déjà transporté dans le caisson la boîte et les épées. Les deux officiers prirent place aux côtés du marquis, lequel s'empara des rênes, fouetta le cheval et partit avec la rapidité d'une flèche.

Gontran arriva le premier au rendez-vous, mais il n'attendit pas longtemps. De la porte Maillot où il s'était arrêté, il vit bientôt arriver une voiture fermée, escortée par un homme à cheval. Cet homme n'était autre que

iü LliS (;OM1'A(JNONS M. de Verne, qui caracolait à la portière de ses deux témoins et fumait son cigare avec une insouciance parfaite. • — Voilà, murmura Contran, un homme qui ne sait pas que monter à cheval au moment de se battre au pistolet est chose dangereuse. Le bras n'a plus de calme, la main a acquis un tremblement nerveux. Et ce disant, il enveloppa son cheval d'un coup de fouet et conduisit ses témoins à quelque distance. Là, il mit pied à terre et rendit les rênes à son groom qui l'avait accompagné. — Monsieur le marquis, dit alors le commandant Verner, tandis que le colonel Percelin retirait les épées et les pistolets de la voiture, vous nous permettrez de vous faire, au moins pour la forme, une question. — Parlez, messieurs. — D'abord, avec qui vous battez-vous? — Avec M. Octave de Verne, officier de chasseurs démissionnaire. — Très-bien ! Pourquoi vous battez-vous? — Messieurs, répondit Contran en souriant, M. de Verne et moi nous avons chassé sur les mêmes terres; seulement j'étais le propriétaire et M. de Verne le braconnier. — Compris! dit le colonel en souriant également. Cependant, pensez-vous que l'affaire soit assez grave pour motiver un duel à mort? — C'est mon avis. J'ai toujours approuvé les rois de Digitized by Google

M. de Verne, qui caracolait à la portière de ses deux témoins et fumait son cigare avec une insouciance parfaite.

— Voilà, murmura Gontran, un homme qui ne sait pas que monter à cheval au moment de se battre au pistolet est chose dangereuse. Le bras n'a plus de calme, la main a acquis un tremblement nerveux.

Et ce disant, il enveloppa son cheval d'un coup de fouet et conduisit ses témoins à quelque distance. Là, il mit pied à terre et rendit les rênes à son groom qui l'avait accompagné.

— Monsieur le marquis, dit alors le commandant Verner, tandis que le colonel Percelin retirait les épées et les pistolets de la voiture, vous nous permettrez de vous faire, au moins pour la forme, une question.

— Parlez, messieurs.

— D'abord, avec qui vous battez-vous?

— Avec M. Octave de Verne, officier de chasseurs démissionnaire.

— Très-bien! Pourquoi vous battez-vous?

— Messieurs, répondit Gontran en souriant, M. de Verne et moi nous avons chassé sur les mêmes terres; seulement j'étais le propriétaire et M. de Verne le braconnier.

— Compris! dit le colonel en souriant également. Cependant, pensez-vous que l'affaire soit assez grave pour motiver un duel à mort?

— C'est mon avis. J'ai toujours approuvé les rois de

UE L’A MOU Fl. 27 France qui avaient édicté la peine de mort contre les braconniers. D’ailleurs, ajouta M, de Lacy avec un sourire et continuant sa métaphore, le gibier braconné était bète royale. — Parfait, murmura le commandant, cela nous suffit. — Pour les conditions, messieurs, reprit Gontran, comme je sujs l’offensé, vous êtes parfaitement les maîtres. Deux coups de feu à vingt pas, si vous voulez ; après, si l’un de nous n’est pas mort ou hors de combat, l’épée. Les deux témoins s’inclinèrent et Gontran s’assit tranquillement sur une pierre couverte de mousse, tandis qu’ils allaient à la rencontre des témoins de M. de Verne. En ce moment, le premier rayon du soleil levant glissait à la cime des arbres et s’abattait sur l’herbe verte et drue ; les oiseaux s’éveillaient dans les buissons, l’air était frais, le ciel aussi bleu que celui qui pèse sur la Méditerranée, et aucun des bruits discordants de la grande ville n’arrivait encore en ce lieu. M. de Lacy admira tout le luxe de celte matinée printanière et murmura : — A la bonne heure ! au moins le temps n’est pas gris et froid comme à Marseille, — pour le général, — et M. de Verne croira, en mourant, qu’il est venu à un rendez-vous d’amour. D’ailleurs, acheva-t-il avec un rire amer, c’est plaisir aujourd’hui, je me bats pour mou compte. Digitized by Coogle

 La voiture, aux côtés de laquelle chevauchait M. de Verne, s'arrêta à vingt pas^de celle du marquis. Elle renfermait les témoins du jeune homme, et ruii de ces témoins était le même qui l'avait assisté précédemment dans sa rencontre avec le chevalier d'Asti. Tandis que M. de Verne, fort insouciant sur les suites de ce nouveau combat, faisait exécuter mille courbettes à son cheval et jetait â la brise les spirales bleues de la fumée de son puros, les deux témoins avaient causé d'un air grave et soucieux. — Mon cher Victor, disait le plus jeune des deux, sous le spécieux prétexte que tu es notre aîné à tous, tu nous fais faire sottise sur sottise, et l'on peut dire de toi que tu as la jeunesse si longue qu'elle dépasse la quarantaine et se moque des cheveux gris. — Bon 1 répondit le mentor, encore des reproches pour une misérable plaisanterie ! — Une plaisanterie qui aurait pu coûter la vie à notre ami et qui a mis un galant homme au lit pour six mois. — Penh ! ceci est un détail. — Tu as persuadé à de Verne qu'il lui fallait un duel au pistolet; de Verne est uii cerveau fêlé, il t'a cru sur parole. Tu lui as conseillé ensuite de conquérir de gré ou Digilized by le

DE L’AMOUR 29 de force la Léona, et il a encore suivi ton conseil. Et voici pourquoi nous accomplissons cette promenade matinale. — Bah! il n’y a pas de mal jusqu’à présent. — Mais il y en aura dans une heure... — Qui sait ? — Mais, mon cher, tu n’as donc pas entendu ce que nous a dit M. de Verne? M. de Lacy veut se battre à mort, au pistolet d’abord, à l’épée ensuite, si besoin est. C’est lA duel de sauvages. — Eh bien ! fit le mentor impatienté, tant pis pour luii de Verne le tuera. — Ou sera tué. • — Allons donc! murmura le vieil étourdi avec impatience, regarde-le : est-ce qu’un homme aussi calme, aussi maître de lui-même, est jamais tué? — Bon! répondit le second témoin, regarde-moi donc, là-bas, assis au pied d’un arbre et fumant son cigare, le marquis de Lacy; il est tout aussi tranquille que son adversaire. Cependant l’un des deux sera mort dans une heure. La voiture venait de s’arrêter; les deux témoins descendirent et s’avancèrent vers les témoins de Contran, qui venaient à eux. En même temps M. de Verne mit pied à terre, attacha son cheval à un arhre, alluma un nouveau cigare et attendit l’issue de cette courte et nécessaire conférence que les témoins ont toujours entre eux. ri Digitized by Google

 — Messieurs, dit le commandant Vemer, il parait cpie l’affaire n’a pu s’arranger. — On n’arrange jamais d’affaire sur le terrain, répondit sèchement le mentor, — Non, dit le second témoin de M. de Verne, mais on peut en adoucir certaines conditions. — Plaît-il? fit le colonel. — Pour une querelle aussi futile que celle de ces messieurs, continua le pacificateiu", une rencontre au pistolet seulement ou un duel à l’épée au premier sang me pa^ raissent suffisants. — Impossible I répondit le commandant Verner, M. de Lacy veut se#battre à mort. C’était sans réplique : les quatre témoins se saluèrent et réglèrent les conditions. Les épées furent tirées' d’abord et le sort décida que M. de Lacy se servirait des siennes; quant aux pistolets, chacun des adversaires ayant deux coups à tirer, devait se servir des siens. Enfin, il fut convenu que les adversaires placés à vingt pas, sans avancer ni reculer, feraient feu deux fois l’un sur l’autre, après le signal donné. Sur un signe de leurs témoins respectifs, Contran et M. de Verne, qui s’étaient tenus à l’écart, se rapprochèrent et échangèrent un salut courtois. En ce moment, M. de Verne éprouva un tressaillement mystérieux dont il ne put se rendre cômptc, et son mentor le vit pâlir légèrement. — Ou'as-tu donc? lui dit-il, serais-tu indispose?
Digitized by Google

— Messieurs, dit le commandant Verner, il paraît que l'affaire n'a pu s'arranger.

— On n'arrange jamais d'affaire sur le terrain, répondit sèchement le mentor.

— Non, dit le second témoin de M. de Verne, mais on peut en adoucir certaines conditions.

— Plaît-il ? fit le colonel.

— Pour une querelle aussi futile que celle de ces messieurs, continua le pacificateur, une rencontre au pistolet seulement ou un duel à l'épée au premier sang me paraissent suffisants.

— Impossible ! répondit le commandant Verner, M. de Lacy veut se battre à mort.

C'était sans réplique : les quatre témoins se saluèrent et réglèrent les conditions. Les épées furent tirées d'abord et le sort décida que M. de Lacy se servirait des siennes ; quant aux pistolets, chacun des adversaires ayant deux coups à tirer, devait se servir des siens. Enfin, il fut convenu que les adversaires placés à vingt pas, sans avancer ni reculer, feraient feu deux fois l'un sur l'autre, après le signal donné.

Sur un signe de leurs témoins respectifs, Gontran et M. de Verne, qui s'étaient tenus à l'écart, se rapprochèrent et échangèrent un salut courtois.

En ce moment, M. de Verne éprouva un tressaillement mystérieux dont il ne put se rendre compte, et son mentor le vit pâlir légèrement.

— Qu'as-tu donc ? lui dit-il, serais-tu indisposé ?

DE L’AMÜUK 31 — Non, dit Octave, je fais une remarque bizarre. — Quelle est- elle? — Chaque fois que je me suis battu, et cela m’est arrivé dix-huit fois eu dix ans, au moment de prendre mon épée j’éprouvais une petite démangeaison dans le creux de la main; c’était bon signe^ mon adversaire était mort ou grièvement blessé. — Ah !... Eh bien? — Eh bien! aujourd’hui je n’éprouve pas de démangèàison, et cela me chagrine. — Quelle folie ? — Ma foi! murmura M. de Verne avec un sourire rêveur, je pourrais bien être tué. Le mentor haussa les épaules, mais le second témoin de M. de Verne fixa sur le jeune homme un regard à la dérobée, et crut y lire la marque fatale de la mort. — Pauvre ami! pensa-t-il. Cependant M. de Verne était trop brave pour ne pas refouler sur-le-champ le plus léger sentiment d’appréhension. Il prit ses pistolets des mains de son témoin et se plaça en face de Gontrau à la distance prescrite. Les deux adversaires, la tète haute, le pistolet au poing, calmes et fiers tous deux, attendirent les trois coups d’usage qui furent frappés par le colonel Percelin. Deux coup de feu partirent en même temps, les deux champions restèrent debout. La démangeaison n’est pas venue, pensa M. de Verne, la main m’a tremblé. Digilized by Coogle

— Non, dit Octave, je fais une remarque bizarre.

— Quelle est-elle?

— Chaque fois que je me suis battu, et cela m'est arrivé dix-huit fois en dix ans, au moment de prendre mon épée j'éprouvais une petite démangeaison dans le creux de la main; c'était bon signe, mon adversaire était mort ou grièvement blessé.

— Ah!... Eh bien?

— Eh bien! aujourd'hui je n'éprouve pas de démangeaison, et cela me chagrine.

— Quelle folie?

— Ma foi! murmura M. de Verne avec un sourire rêveur, je pourrais bien être tué.

Le mentor haussa les épaules, mais le second témoin de M. de Verne fixa sur le jeune homme un regard à la dérobée, et crut y lire la marque fatale de la mort.

— Pauvre ami! pensa-t-il.

Cependant M. de Verne était trop brave pour ne pas refouler sur-le-champ le plus léger sentiment d'appréhension. Il prit ses pistolets des mains de son témoin et se plaça en face de Gontran à la distance prescrite.

Les deux adversaires, la tête haute, le pistolet au poing, calmes et fiers tous deux, attendirent les trois coups d'usage qui furent frappés par le colonel Percelin. Deux coup de feu partirent en même temps, les deux champions restèrent debout.

La démangeaison n'est pas venue, pensa M. de Verne, la main m'a tremblé.

32 LES COMPAGNONS Sa balle, en effet, avait effleure les cheveux de Contran, tandis que celle du marquis perçait son chapeau à deux lignes du crâne. Ils avaient visé à la tête tous deux. — Parbleu! se disait en même temps M. de Lacy, il est évident que je tire fort mal : moi qui tuais un pigeon à soixante pas, j'ai manqué un homme à vingt. Je vais viser au cœur, c'est plus sûr. Et avant que M. de Verne eût riposté, Contran fit feu une seconde fois et le bi'as d'Octave tomba inerte le long de sou corps , laissant échapper l'arme encore chargée. — C'est honteux ! murmura M. de Lacy avec rage; au lieu de le tuer, je lui ai cassé le bras. Et il s'approcha de M. de Verne auprès de qui accouraient les témoins. • — Monsieur, lui dit-il, je suis un maladroit et vous en fait mes excuses. Si encore je vous eusse cassé le bras gauche, il n'y aurait que demi-mal, car nous pourrions continuer à l'épée. — Rassurez-vous, monsieur, répondit de Verne en souriant malgré l'horrible douleur qu'il éprouvait, je tire l'épée de la main gauche, et j'espère bien vous tuer pour me consoler de la perte de mon bras. M. de Verne demanda une épée et se mit en garde surle-champ, son bras cassé pendant au long de sou corps et tout sanglant... — Messieurs! s'écrièienl les témoins, qui d'un comDigiiized by Google

Sa balle, en effet, avait effleuré les cheveux de Gontran, tandis que celle du marquis perçait son chapeau à deux lignes du crâne. Ils avaient visé à la tête tous deux.

— Parbleu! se disait en même temps M. de Lacy, il est évident que je tire fort mal : moi qui tuais un pigeon à soixante pas, j'ai manqué un homme à vingt. Je vais viser au cœur, c'est plus sûr.

Et avant que M. de Verne eût riposté, Gontran fit feu une seconde fois et le bras d'Octave tomba inerte le long de son corps, laissant échapper l'arme encore chargée.

— C'est honteux! murmura M. de Lacy avec rage; au lieu de le tuer, je lui ai cassé le bras.

Et il s'approcha de M. de Verne auprès de qui accouraient les témoins.

— Monsieur, lui dit-il, je suis un maladroit et vous en fait mes excuses. Si encore je vous eusse cassé le bras gauche, il n'y aurait que demi-mal, car nous pourrions continuer à l'épée.

— Rassurez-vous, monsieur, répondit de Verne en souriant malgré l'horrible douleur qu'il éprouvait, je tire l'épée de la main gauche, et j'espère bien vous tuer pour me consoler de la perte de mon bras.

M. de Verne demanda une épée et se mit en garde sur-le-champ, son bras cassé pendant au long de son corps et tout sanglant...

— Messieurs! s'écrièrent les témoins, qui d'un com-

DE L’AMOUR 33 mun accord voulurent intervenir et mettre un terme à cette lutte sauvage, messieurs, assez! — Non pas, non pas, répondit M. de Verne, mon bras me fait horriblement mal, et j’ai besoin de distraire ma douleur... En garde! monsieur, en garde! Contran prit son épée, engagea le fer, et alors commença entre ces deux hommes, qu’une femme avait rendus ennemis irréconcibables, une de ces luttes acharnées et sans merci que le trépas seul peut arrêter. M. de Verne se battait en homme que la souffrance rend furieux, mais que la volonté tenace de tuer son adversaire domine assez pour ne lui faire oublier aucune des ruses de l’art. D’ailleurs, il était gaucher, et cela seul eût déconcerté un champion moins habile que M. de Lacy. Mais Contran était aussi calme que s’il se fût agi pour lui de tailler un baccarat au Jockey-club, ou d’enseigner, dans une salle d’armes, un coup nouveau venu 'd’Italie, le pays des trahisons de l’épée et des bottes secrètes. Contran ne se battait point en homme irrité et haineux, mais avec la résolution froide, bien arrêtée, irrévocable, de tuer M. de Verne. 11 semblait exécuter un arrêt de la loi. Pendant dix minutes, le fer engagé jusqu’à la garde, tous deux avancèrent et rompirent tour à tour, épuisant les feintes les plus habiles, les ripostes les plus foudroyantes, l’œil sur l’œil, les lèvres crispées, tournant et retournant dans un étroit espace comme deux lions séparés par une grille de fer et qui cherchent à se dévorer. Digitized by Google

mun accord voulurent intervenir et mettre un terme à cette lutte sauvage, messieurs, assez!

— Non pas, non pas, répondit M. de Verne, mon bras me fait horriblement mal, et j'ai besoin de distraire ma douleur... En garde! monsieur, en garde!

Gontran prit son épée, engagea le fer, et alors commença entre ces deux hommes, qu'une femme avait rendus ennemis irréconciliables, une de ces luttes acharnées et sans merci que le trépas seul peut arrêter. M. de Verne se battait en homme que la souffrance rend furieux, mais que la volonté tenace de tuer son adversaire domine assez pour ne lui faire oublier aucune des ruses de l'art. D'ailleurs, il était gaucher, et cela seul eût déconcerté un champion moins habile que M. de Lacy.

Mais Gontran était aussi calme que s'il se fût agi pour lui de tailler un baccarat au Jockey-club, ou d'enseigner, dans une salle d'armes, un coup nouveau venu d'Italie, le pays des trahisons de l'épée et des bottes secrètes.

Gontran ne se battait point en homme irrité et haineux, mais avec la résolution froide, bien arrêtée, irrévocable, de tuer M. de Verne. Il semblait exécuter un arrêt de la loi.

Pendant dix minutes, le fer engagé jusqu'à la garde, tous deux avancèrent et rompirent tour à tour, épuisant les feintes les plus habiles, les ripostes les plus foudroyantes, l'œil sur l'œil, les lèvres crispées, tournant et retournant dans un étroit espace comme deux lions séparés par une grille de fer et qui cherchent à se dévorer.

tii LES COMPAGiNONS Les témoius avaient la sueur au front, et leur cœur ne battait plus. Tout à coup, M. de Verne poussa un cri, roula, appuya sa main sur sa poitrine, après avoir laissé glisser son épée à terre, chancela dix secondes comme un homme foudroyé, et tomba à la renverse en murmurant : — Je suis mort! Et il était mort en effet. Contran lui avait porté en pleine poitrine ce terrible coup droit connu dans les salles d'armes sous le nom de botte de Jean-Louis. Alors M. de Lacy se croisa les bras et murmura : — Quand l'Arabe à qui l'on avait volé sa jument eut atteint et tué le ravisseur, il tua pareillement la jument incompar.ible, A nous deux, Léona! En même temps le mentor se disait : — C'est pourtant bizarre... S'il eût éprouvé la démangeaison, il aurait tué le marquis. Les gens superstitieux ne font que des sottises. Quand ils ont l'esprit frappé, bonsoir. VI Revenons à Léona, que nous avons laissée rentrant chez elle au moment où Contran lui en donnait l'ordre. Les femmes de la nature de la Florentine sont impitoyables pour l'homme qui les aime à genoux, tremblant, do' V

Les témoins avaient la sueur au front, et leur cœur ne battait plus.

Tout à coup, M. de Verne poussa un cri, roula, appuya sa main sur sa poitrine, après avoir laissé glisser son épée à terre, chancela dix secondes comme un homme foudroyé, et tomba à la renverse en murmurant : — Je suis mort!

Et il était mort en effet. Gontran lui avait porté en pleine poitrine ce terrible coup droit connu dans les salles d'armes sous le nom de *botte de Jean-Louis*.

Alors M. de Lacy se croisa les bras et murmura : — Quand l'Arabe à qui l'on avait volé sa jument eut atteint et tué le ravisseur, il tua pareillement la jument incomparable, A nous deux, Léona!

En même temps le mentor se disait : — C'est pourtant bizarre... S'il eût éprouvé la démangeaison, il aurait tué le marquis. Les gens superstitieux ne font que des sottises. Quand ils ont l'esprit frappé, bonsoir.

VI

Revenons à Léona, que nous avons laissée rentrant chez elle au moment où Gontran lui en donnait l'ordre. Les femmes de la nature de la Florentine sont impitoyables pour l'homme qui les aime à genoux, tremblant, do-

DK L’ AMU U K eile, respectueux et prêt à satisfaire leurs caprices les plus ridicules. Cet homme-là, elles le méprisent, le trompent, le raillent et le foulent aux pieds. Peut-être même le désigneraient-elles du doigt à l’ironie du monde entier, si la pensée leur en venait. Mais celui qui parle eu maître, celui qui ordonne d’un ton bref, impérieux, qui les tuerait pour un mot et sans froucer le sourcil, elles l’aiment avec passion et subissent sa tyrannie avec une secrète volupté. Léona avait méprisé et joué Contran amoureux et crédule, Contran ayant foi en elle ; elle avait adoré Contran le bandit la disputant et l'enlevant à l’infâme Ciuseppe. Puis elle s’était reprise, écoutant les conseils perfides du colonel, à ne j)lus faire qu’un cas médiocre de cet homme qui avait eu la faiblesse d'abdiquer sa personnabté et ^sa liberté par amour pour elle; ensuite elle avait éprouvé un secret besoin de vengeance en se souvenant des tortures qu’elle avait endurées depuis que Contran ne l’aimait plus, et c’était ce besoin de vengeance qui l’avait poussée à fuir pour aller se placer sous la protection de M. de Verne. Mais Contran, reparaissant tout à coup, pâle de courroux, beau d’indignation, Contran venant la chercher rue de la Victoire, comme pour réclamer son esclave, Contran jetant avec dédain son gant au visage d’Octave, et lui disant : — « A demain? » était soudain remonté sur le piédestal quelle lui avait élevé dans son cœur. Elle était sortie de chez M. de Verne comme un chien docile qui obéit au coup de sifflet; elle avait humblement Digitized by Google

cile, respectueux et prêt à satisfaire leurs caprices les plus ridicules. Cet homme-là, elles le méprisent, le trompent, le raillent et le foulent aux pieds. Peut-être même le désigneraient-elles du doigt à l'ironie du monde entier, si la pensée leur en venait. Mais celui qui parle en maître, celui qui ordonne d'un ton bref, impérieux, qui les tuerait pour un mot et sans froncer le sourcil, elles l'aiment avec passion et subissent sa tyrannie avec une secrète volupté. Léona avait méprisé et joué Gontran amoureux et crédule, Gontran ayant foi en elle; elle avait adoré Gontran le bandit la disputant et l'enlevant à l'infâme Giuseppe.

Puis elle s'était reprise, écoutant les conseils perfides du colonel, à ne plus faire qu'un cas médiocre de cet homme qui avait eu la faiblesse d'abdiquer sa personnalité et sa liberté par amour pour elle; ensuite elle avait éprouvé un secret besoin de vengeance en se souvenant des tortures qu'elle avait endurées depuis que Gontran ne l'aimait plus, et c'était ce besoin de vengeance qui l'avait poussée à fuir pour aller se placer sous la protection de M. de Verne.

Mais Gontran, reparaissant tout à coup, pâle de courroux, beau d'indignation, Gontran venant la chercher rue de la Victoire, comme pour réclamer son esclave, Gontran jetant avec dédain son gant au visage d'Octave, et lui disant : — « A demain? » était soudain remonté sur le piédestal qu'elle lui avait élevé dans son cœur.

Elle était sortie de chez M. de Verne comme un chien docile qui obéit au coup de sifflet; elle avait humblement

3f> LES COMl^AGNUiN S suivi Gontran, heureuse de sou courroux et prèle à mourir, s'il l'eût voulu, pourvu qu'elle eût dû expirer sous ses yeux. Une fois encore la tigresse était domptée, et l'esclave reprenait ses fers. Alors Léona éprouva une sourde et violente irritation contre le colonel ; elle se jura de tout dire à Gontran, mais Gontran, on s'en souvient, lui ferma durement la bouche et lui ordonna de rentrer chez elle. Léona passa une nuit pleine d'angoisses et d'émotions bizarres, obéisS6mt à tous les caprices de son imagination ardente et colorée au soleil du Midi. Tantôt elle tremblait pour les jours de son Gontran bien-aimé qu'elle voyait succomber dans sa rencontre du lendemain, et alors elle faisait des vœux avec cette piété superstitieuse des Italiens à qui le péril donne une foi passagère. Tantôt elle se prenait à penser que Gontran serait implacable dans sa vengeance et ne lui pardonnerait point sa seconde trahison ; et alors un sentiment de terreur mêlé d'une sorte de joie superstitieuse s'emparait d'elle, I et elle se voyait à genoux, attendant la mort de la main de cet homme qu'elle avait méprisé. Cette existence dramatique et sombre de l'aventurière titrée et opulente, ce mélange de luxe et de misère, d'applaudissements et d'infamie secrète, ces adorations et ce mépris de la foule, ces hommes morts en s'entr'égorgeant pour un de ses sourires, expirant en lui jetant une malédiction, Florence et ce palais de marbre et d'or où l'avait logée le caprice d'un genlilhonirae vieilli et assez dégéDigitized by Google

suivi Gontran, heureuse de son courroux et prête à mourir, s'il l'eût voulu, pourvu qu'elle eût dû expirer sous ses yeux. Une fois encore la tigresse était domptée, et l'esclave reprenait ses fers.

Alors Léona éprouva une sourde et violente irritation contre le colonel; elle se jura de tout dire à Gontran, mais Gontran, on s'en souvient, lui ferma durement la bouche et lui ordonna de rentrer chez elle. Léona passa une nuit pleine d'angoisses et d'émotions bizarres, obéissant à tous les caprices de son imagination ardente et colorée au soleil du Midi. Tantôt elle tremblait pour les jours de son Gontran bien-aimé qu'elle voyait succomber dans sa rencontre du lendemain, et alors elle faisait des vœux avec cette piété superstitieuse des Italiens à qui le péril donne une foi passagère.

Tantôt elle se prenait à penser que Gontran serait implacable dans sa vengeance et ne lui pardonnerait point sa seconde trahison; et alors un sentiment de terreur mêlé d'une sorte de joie superstitieuse s'emparait d'elle, et elle se voyait à genoux, attendant la mort de la main de cet homme qu'elle avait méprisé.

Cette existence dramatique et sombre de l'aventurière titrée et opulente, ce mélange de luxe et de misère, d'applaudissements et d'infamie secrète, ces adorations et ce mépris de la foule, ces hommes morts en s'entr'égorgeant pour un de ses sourires, expirant en lui jetant une malédiction, Florence et ce palais de marbre et d'or où l'avait logée le caprice d'un gentilhomme vieilli et assez dégé-

ÜE L'AMUÜK 37 ucré pour lui donner son nom; puis le bandit Fcpe, les Abruzzes, Gontran, les scènes terribles de la Pulcinella, toute la vie enfin de cette femme étrange, vie splendide et lugubre à la fois, toute cette vie passa eu ime heure devant les yeux fascinés de Léona. i Puis à cette fantasmagorie terrible, où le passé lui apparut tout entier, succéda tout à coup une commotion bizarre, et cUe tomba à la renverse en jetant un cri, comme si elle eût été frappée en même temps à la tête et au cœur. Le rêve était devenu pour elle si complet, qu'il lui était impossible de savoir si elle dormait ou veillait, si elle était encore au nombre des vivants ou si déjà elle appartenait au monde des âmes. EUe avait cru voir, au milieu de son délire, et peut-être avait-elle réellement vu, une figure grimaçante et sinistre se refléter dans une glace, un doigt s'étendre vers elle d'un air menaçant, et deux lèvres minces et pâles murmurant cette phrase terrible : — Tu vas mourir I Elle se retourna et vit un pan de mur tourner sur luimême, démasquer une issue, et par cette issue, un homme apparaître. Cet homme était pâle, sinistre; un sourire, qui semblait être un arrêt de mort, glissait sur ses lèvres , et il marcha droit à Léona comme le bourreau marche au condamné. Léona poussa un cri, un seul, où semblèrent se confondre son amour, sa terreur, une horrible angoisse et une espérance insensée. Cet homme, qui entrait muet Il 3 -Bigitized by Google

néré pour lui donner son nom; puis le bandit Pepe, les Abruzzes, Gontran, les scènes terribles de la Pulcinella, toute la vie enfin de cette femme étrange, vie splendide et lugubre à la fois, toute cette vie passa en une heure devant les yeux fascinés de Léona.

Puis à cette fantasmagorie terrible, où le passé lui apparut tout entier, succéda tout à coup une commotion bizarre, et elle tomba à la renverse en jetant un cri, comme si elle eût été frappée en même temps à la tête et au cœur. Le rêve était devenu pour elle si complet, qu'il lui était impossible de savoir si elle dormait ou veillait, si elle était encore au nombre des vivants ou si déjà elle appartenait au monde des âmes. Elle avait cru voir, au milieu de son délire, et peut-être avait-elle réellement vu, une figure grimaçante et sinistre se refléter dans une glace, un doigt s'étendre vers elle d'un air menaçant, et deux lèvres minces et pâles murmurant cette phrase terrible :

— Tu vas mourir!

Elle se retourna et vit un pan de mur tourner sur lui-même, démasquer une issue, et par cette issue, un homme apparaître. Cet homme était pâle, sinistre; un sourire, qui semblait être un arrêt de mort, glissait sur ses lèvres, et il marcha droit à Léona comme le bourreau marche au condamné. Léona poussa un cri, un seul, où semblèrent se confondre son amour, sa terreur, une horrible angoisse et une espérance insensée. Cet homme, qui entrait muet

38 LES COMPAGNONS et calme comme la statue de la destinée fatale, c'était le marquis Contran de Lacy. Que se passa-t-il dans cette nuit?... nul ne l'a su. Le lendemain, la rue de la Chaussée-d'Ântin fut encombrée de curieux. En entrant dans le boudoir de Léona on l'avait trouvée morte. Une lettre, écrite de sa main, était ouverte sur un guéridon... « Aujourd'hui, 25 juin 183..., dicta Contran avec un calme qui aurait dû souffler sur l'espoir de Léona, comme le vent de la nuit sur une lampe prête à s'éteindre, j'ai été la cause funeste d'un duel entre M. Contran de Lacy et M. Octave de Verne, que j'aimais... » Les journaux publièrent la simple nouvelle suivante : « Cette nuit, on ne sait à quelle heure, une femme célèbre dans le monde de la galanterie parisienne, s'est volontairement donné la mort. Dans quelques lignes tracées de sa main, elle attribue son suicide à un violent chagrin d'amour. » VII Taudis que ces événements s'accomplissaient à Paris, Emmanuel, le fils adoptif du défunt marquis de Flars, était toujours à Mort-Dieu, et il venait d'écrire au colone Digitized by Google

et calme comme la statue de la destinée fatale, c'était le marquis Gontran de Lacy.

Que se passa-t-il dans cette nuit?... nul ne l'a su. Le lendemain, la rue de la Chaussée-d'Antin fut encombrée de curieux. En entrant dans le boudoir de Léona on l'avait trouvée morte. Une lettre, écrite de sa main, était ouverte sur un guéridon...

« Aujourd'hui, 25 juin 183..., dicta Gontran avec un calme qui aurait dû souffler sur l'espoir de Léona, comme le vent de la nuit sur une lampe prête à s'éteindre, j'ai été la cause funeste d'un duel entre M. Gontran de Lacy et M. Octave de Verne, que j'aimais... »

Les journaux publièrent la simple nouvelle suivante :

« Cette nuit, on ne sait à quelle heure, une femme célèbre dans le monde de la galanterie parisienne, s'est volontairement donné la mort. Dans quelques lignes tracées de sa main, elle attribue son suicide à un violent chagrin d'amour. »

VII

Tandis que ces événements s'accomplissaient à Paris, Emmanuel, le fils adoptif du défunt marquis de Flars, était toujours à Mort-Dieu, et il venait d'écrire au colone

Üli L’A MO UH 39 cette lettre dans laquelle il retraçait les émotions de la baronne et la manière dont elle avait accueilli ses aveux. Au moment où il termina cette lettre, neuf heures sonnaient. — Allons ! se dit-il, il n’y a pas à hésiter : rester quand elle m’a ordonné de partir serait de mauvais goût. D’ailleurs, l’absence nourrit si bien une passion naissante... Emmanuel descendit de chez lui et demanda s’il faisait jour chez la baronne. 11 ne pouvait partir sans lui baiser la main. — Madame la baronne, lui répondit-on, est sortie depuis longtemps, et elle est montée à cheval. — Où donc est-elle allée? demanda le jeune homme, qui devina qu’elle avait voulu se soustraire à ses adieux. On ne le savait pas ; elle avait pris la route de Châteauroux sans rien dire. — Il est impossible que je parte sans la voir une dernière fois, pensa Emmanuel ; j’attendrai son retour. Or, tandis qu’Emmanuel attendait pour quitter MortDieu que la baronne y revint, celle-ci s’en allait au grand trot de son cheval, sans but et presque à travers champs. Madame de Mort -Dieu avait senti tressaillir son cœur, la veille, eu voyant un homme à ses genoux ; un homme jeune et beau, au langage persuasif et magnétique, elle Dlgrlized by Google

cette lettre dans laquelle il retraçait les émotions de la baronne et la manière dont elle avait accueilli ses aveux.

Au moment où il termina cette lettre, neuf heures sonnaient. — Allons! se dit-il, il n'y a pas à hésiter : rester quand elle m'a ordonné de partir serait de mauvais goût. D'ailleurs, l'absence nourrit si bien une passion naissante...

Emmanuel descendit de chez lui et demanda s'il faisait jour chez la baronne. Il ne pouvait partir sans lui baiser la main.

— Madame la baronne, lui répondit-on, est sortie depuis longtemps, et elle est montée à cheval.

— Où donc est-elle allée? demanda le jeune homme, qui devina qu'elle avait voulu se soustraire à ses adieux.

On ne le savait pas ; elle avait pris la route de Châteauroux sans rien dire.

— Il est impossible que je parte sans la voir une dernière fois, pensa Emmanuel ; j'attendrai son retour.

Or, tandis qu'Emmanuel attendait pour quitter Mort-Dieu que la baronne y revint, celle-ci s'en allait au grand trot de son cheval, sans but et presque à travers champs.

Madame de Mort-Dieu avait senti tressaillir son cœur, la veille, en voyant un homme à ses genoux ; un homme jeune et beau, au langage persuasif et magnétique, elle

4o LKS CUMPACiiNUiNS qui u’avait été aimée que par uu vieillard morose et grondeur. Si un jour le désir d’être aimée s’éveille dans le cœur vierge jusque-là d’une femme de trente ans, ce désir devient ardent et la dévore. Madame de Mort-Dieu avait passé une nuit agitée, nuit de lutte où sou cœur combattit sa raison, où cette femme résignée à une retraite éternelle, à un isolement complet, se prit à songer qu’il y avait de par le monde d’autres femmes moins belles, moins enviées qu’elle, et qui passaient heureuses au bras d’un jeune époux dans cet enivrant tourbillon de la vie mondaine et luxueuse. La pauvre recluse, dont la jeunesse avait été triste et saintement dévouée, rêva pendant quelques heures une existence de bonheur, de plaisir et de joies ; ^a femme de trente ans s’éveilla. Elle se repentit presque d’avoir ordonné à Emmanuel de partir... Mais, au matin, quand le jour parut, lorsqu’elle courut à sa croisée pour baigner son front brûlant dans l’air du matin, une réaction se fit en elle... De ses fenêtres, on apercevait à un quart de lieue le cimetière du village, ce modeste champ du repos où son mari dormait du dernier sommeil, protégé par une grande croix noire qui se dressait au milieu des humbles croix d’alentour, comme le château domine les chaumières. La vue de cette croix rappela à la jeune femme les serments qu’elle avait faits à son mari mourant’ et ce jeune homme sur qui elle devait veiller comme une mère, et à qui elle devait

transDigilized by Google

DE L’AMOUR 41 * mettre intacte celte fortune que lui avait laissée le défunt à titre de dépôt sacré. C’était par une splendide matinée d’été, les oiseaux chantaient dans les arbres, la plaine était verte et la brise, parfumée ; il sembla à madame de Mort Dieu que le vrai bonheur pour elle était lô, entre ses souvenirs du passé et ses espoirs d’avenir concentrés sur la tête d’Octave de Verne, dans cette solitude où Dieu lui envoyait un rayon de soleil, un chant d’oiseau , un parfum de clématite et de jasmin, déroulant sous ses yeux un vert paysage borné par ces grands bois à l’ombre desquels se réfugient les âmes rêveuses et les cœurs froissés. Et elle renonça à Emmanuel, et pour que sa résolution ne chancelât point, elle voulut éviter une dernière entrevue, et elle sortit à cheval sans trop savoir où elle irait' mais décidée à ne revenir à Mort-Dieu que dans l’aprèsmidi. Après avoir suivi quelque temps la route de Châtcauroux, elle se jeta dans un petit chemin de traverse. Ce chemin, bordé d’un côté par un vieux mur couvert de lierre et de plantes parasites, côtoyait de l’autre un cours d’eau sur la berge duquel se dressaient de grands saules mélancoliques, et conduisait à un moulin éloigné de Mort-Dieu d’une lieue environ. Le cheval quitta le trot et se prit à marcher d’un pas indolent; son écuyère lui rendit la main et parut s’accommoder de cette allure nonchalante qui s’accordait avec sa rêverie. T.e chemin et le cours d’eau allaient de compagnie et quittaient bientôt la plaine pour suivre les sinuosités Digitized by Google

mettre intacte cette fortune que lui avait laissée le défunt à titre de dépôt sacré.

C'était par une splendide matinée d'été, les oiseaux chantaient dans les arbres, la plaine était verte et la brise parfumée ; il sembla à madame de Mort-Dieu que le vrai bonheur pour elle était là, entre ses souvenirs du passé et ses espoirs d'avenir concentrés sur la tête d'Octave de Verne, dans cette solitude où Dieu lui envoyait un rayon de soleil, un chant d'oiseau, un parfum de clématite et de jasmin, déroulant sous ses yeux un vert paysage borné par ces grands bois à l'ombre desquels se réfugient les âmes rêveuses et les cœurs froissés.

Et elle renonça à Emmanuel, et pour que sa résolution ne chancelât point, elle voulut éviter une dernière entrevue, et elle sortit à cheval sans trop savoir où elle irait, mais décidée à ne revenir à Mort-Dieu que dans l'après-midi. Après avoir suivi quelque temps la route de Châteauroux, elle se jeta dans un petit chemin de traverse. Ce chemin, bordé d'un côté par un vieux mur couvert de lierre et de plantes parasites, côtoyait de l'autre un cours d'eau sur la berge duquel se dressaient de grands saules mélancoliques, et conduisait à un moulin éloigné de Mort-Dieu d'une lieue environ. Le cheval quitta le trot et se prit à marcher d'un pas indolent ; son écuyère lui rendit la main et parut s'accommoder de cette allure nonchalante qui s'accordait avec sa rêverie.

Le chemin et le cours d'eau allaient de compagnie et quittaient bientôt la plaine pour suivre les sinuosités

 d’une petite vallée d’un aspect sauvage et charmant. De grands bois touffus la couvraient ; et si on n’eût entendu à son extrémité le bruit du moulin, on eût pu s’y croire en pleine solitude, car nulle part on n’apercevait la trace des hommes et de leurs travaux. Puis, tout à coup, le vallon formait un dernier coude, et alors on apercevait, se dressant au milieu d’une touffe de saules pleureurs et d’ormeaux, une maisonnette blanche entourée d’une petite prairie tout émaillée de liserons bleus et de marguerites blanches. C’était le moulin. Quand la baronne y arriva, le meunier, à califourchon sur une branche d’ormeau, émondait l’arbre et l’échenillait ; la meunière était assise sur le seuil, et ses deux enfants, deux marmots aux cheveux eu broussailles, aux visages charbonnés, aux yeux pétillants, se roulaient auprès d’elle sur l'herbe verte, dont ils avaient fait le théâtre de leurs jeux. A la vue de la châtelaine, car madame de Mort-Dieu, en dépit des révolutions, était demeurée la dame du château, le meunier dégringola de sa branche et la meunière se leva avec empressement. Ils étaient jeunes et beaux tous deux de cette beauté robuste et hâlée au grand air des champs, et ils s’aimaient comme s’aiment deux cœurs simples et naïfs. Leur moulin leur constituait une opulence; leurs enfants étaient toute leur joie, leur amour emplissait leur vie. Madame de Mort-Dieu passa deux heures au milieu de ce calme bonheur, et elle l’envia, et pour la première fois elle son

DE L’AMOUR 43 gea aux ivresses sans fin de la maternité, si bien quelle se repentit encore d’avoir renoncé volontairement à cet amour que la veille Emmanuel avait mis à ses pieds. Et lorsqu’elle reprit le chemin du château, elle douta si bien d’elle-même, et eut si grand’peur de fléchir, qu’elle se prit à souhaiter ardemment de ne plus le retrouver. Souhait inutile! au moment où elle franchissait la grille de son parc, elle aperçut à l’extrémité de l’avenue, tout attelée devant le perron, la chaise de poste d’Emmemuel. Il n’était pas parti ! La baronne devint toute pâle et son sang reflua dans son cœur, qui se prit à battre avec violence... — Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-elle, donnez-moi du courage ! Mais déjà Emmanuel accourait vers elle et lui disait d’une voix émue qui acheva de la bouleverser : — J’ai voulu vous voir une dernière fois. Il lui offrit sa main, et elle la prit, et dans cette main qui la pressait doucement, Emmanuel sentit trembler celle de la baronne. Tous deux ils entrèrent au château, silencieux, émus, et ils pénétrèrent dans le boudoir où madame de Mort-Dieu se tenait d’ordinaire, sans avoir échangé un seul mot. Une lettre encadrée d’une bordure noire était sur le guéridon. Le facteur rural l’avait apportée dans la matinée. A la vue de cette lettre qui, sans doute, renfermait quelque sinistre nouvelle sous son enveloppe de deuil, madame de Mort-Dieu tressaillit et sa pâleur augmenta...

gea aux ivresses sans fin de la maternité, si bien qu'elle se repentit encore d'avoir renoncé volontairement à cet amour que la veille Emmanuel avait mis à ses pieds. Et lorsqu'elle reprit le chemin du château, elle douta si bien d'elle-même, et eut si grand'peur de fléchir, qu'elle se prit à souhaiter ardemment de ne plus le retrouver. Souhait inutile! au moment où elle franchissait la grille de son parc, elle aperçut à l'extrémité de l'avenue, tout attelée devant le perron, la chaise de poste d'Emmanuel. Il n'était pas parti!

La baronne devint toute pâle et son sang reflua dans son cœur, qui se prit à battre avec violence...

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-elle, donnez-moi du courage!

Mais déjà Emmanuel accourait vers elle et lui disait d'une voix émue qui acheva de la bouleverser : — J'ai voulu vous voir une dernière fois.

Il lui offrit sa main, et elle la prit, et dans cette main qui la pressait doucement, Emmanuel sentit trembler celle de la baronne. Tous deux ils entrèrent au château, silencieux, émus, et ils pénétrèrent dans le boudoir où madame de Mort-Dieu se tenait d'ordinaire, sans avoir échangé un seul mot. Une lettre encadrée d'une bordure noire était sur le guéridon. Le facteur rural l'avait apportée dans la matinée.

A la vue de cette lettre qui, sans doute, renfermait quelque sinistre nouvelle sous son enveloppe de deuil, madame de Mort-Dieu tressaillit et sa pâleur augmenta...

4't LES , COMPAGNONS Elle ouvrit cette lettre, courut à la signature qui lui était inconnue, la parcourut rapidement ensuite, et poussa un çri... le cri d'une mère à qui l'on apprend la mort de son enfant. Puis elle s'affaissa défaillante sur elle-même et laissa échapper le fatal message ; cette lettre, écrite par un ami de M. Octave de Verne, annonçait à la baronne le trépas de l'infortuné jeune homme tué en duel par le marquis Contran de Lacy Pendant huit jours, la baronne de Mort-Dieu fut entre la vie et la mort, huit jours durant lesquels Emmanuel demeura à son chevet... Puis la jeunesse et la force l'emportèrent chez elle sur la douleur, et lorsque, revenue à elle, elle jeta un rpgard désolé sur cet avenir où elle n'avaitplus personne à aimer, puisque le seul être sur lequel elle eût concentré toutes ses affections n'était plus, elle aperçut Emmanuel agenouillé au pied de son lit, baisant une de ses mains et lui disant : — A trente ans, quand on est noble'^t belle, renonce-t-on à la vie, et ne me permettrezvous pas de vous refaire une existence de bonheur sans fin? Et le cœur de la femme tressaillit et parla, et elle ne retira point sa main que le jeune homme couvrait d'ardents baisers. ■"■liii.-.

Elle ouvrit cette lettre, courut à la signature qui lui était inconnue, la parcourut rapidement ensuite, et poussa un cri... le cri d'une mère à qui l'on apprend la mort de son enfant. Puis elle s'affaissa défaillante sur elle-même et laissa échapper le fatal message ; cette lettre, écrite par un ami de M. Octave de Verne, annonçait à la baronne le trépas de l'infortuné jeune homme tué en duel par le marquis Gontran de Lacy. . . . . .

. . . . . .

Pendant huit jours, la baronne de Mort-Dieu fut entre la vie et la mort, huit jours durant lesquels Emmanuel demeura à son chevet... Puis la jeunesse et la force l'emportèrent chez elle sur la douleur, et lorsque, revenue à elle, elle jeta un regard désolé sur cet avenir où elle n'avait plus personne à aimer, puisque le seul être sur lequel elle eût concentré toutes ses affections n'était plus, elle aperçut Emmanuel agenouillé au pied de son lit, baisant une de ses mains et lui disant : —A trente ans, quand on est noble et belle, renonce-t-on à la vie, et ne me permettrez-vous pas de vous refaire une existence de bonheur sans fin ?

Et le cœur de la femme tressaillit et parla, et elle ne retira point sa main que le jeune homme couvrait d'ardents baisers.

DE L’AMOUR <5 VIII Emmanuel au colonel Léon, « Mon phpr colonel, » .réponse dans huit^onrs madame la baronne de Mort-Dieu. En lui avouant ma fortune, j’ai dissimulé un million; ce million, je le donnerai de la main à la main à ce pauvre baron, qui n’est Mort-Dieu que de nom, vous le savez bien, vous qui avez fait tuer celui qui avait réellement dans ses veines la dernière goutte de sang de cette race. Vous le voyez, l’association triomphe, et si le défunt baron de Mort-Dieu s’éveille dans sa tombe, il aura un mauvais réveil en apprenant que son prétendu fils va se voir à la tète de cinquante bonnes mille livres de rente. » Du reste, mon cher colonel, j’aime la baronne et me sens toutes les dispositions requises pour être un mari heureux. . » k toujours. » Emmanuel. » IX Le lendemain de l’inhumation de Léona, qui fut enterrée sans pompe et sans bruit au cimetière Montmartre, à 3. Digiiized by Google

VIII

Emmanuel au colonel Léon.

« Mon cher colonel,

» J'épouse dans huit jours madame la baronne de Mort-Dieu. En lui avouant ma fortune, j'ai dissimulé un million ; ce million, je le donnerai de la main à la main à ce pauvre baron, qui n'est Mort-Dieu que de nom, vous le savez bien, vous qui avez fait tuer celui qui avait réellement dans ses veines la dernière goutte de sang de cette race. Vous le voyez, l'association triomphe, et si le défunt baron de Mort-Dieu s'éveille dans sa tombe, il aura un mauvais réveil en apprenant que son prétendu fils va se voir à la tête de cinquante bonnes mille livres de rente.

» Du reste, mon cher colonel, j'aime la baronne et me sens toutes les dispositions requises pour être un mari heureux.

» A toujours.

» EMMANUEL. »

IX

Le lendemain de l'inhumation de Léona, qui fut enterrée sans pompe et sans bruit au cimetière Montmartre, à

46 LES COMPAGNONS peine suivie par quelques indifférents, le colonel s'éveilla d'assez bonne humeur, sauta hors de son lit avec la légèreté d'un jeune homme, et se fit habiller avec un soin minutieux. On eût dit que, rajeuni de vingt ans, il allait à une bonne fortune. — Jean, dit-il au domestique qui cumulait chez lui le double emploi de valet de chambre et de groom, tu attelleras Ébène au tilbury et tu diras à la cuisinière que nous ne rentrerons pas diner, — A quelle heure monsieur veut-il sortir? demanda le valet. — Tout de suite, répondit le colonel. Va! Jean sortit. Le colonel se jeta dans un grand puff au coin du feu et alluma un cigare. — Ah çà! se dit-il joyeusement, il me semble que depuis trois mois je néglige un peu mes affaires personnelles pour les affaires de l'association, et jusqu'à ce jour, moi, le chef, je me suis bien effacé pour ces messieurs. Le colonel se prit à sourire. — Patience ! le quart d'heure de Rabelais viendra, et, il faut bien l'espérer, ils payeront cher et exactement. Le colonel rejeta une ample bouffée de fumée grise qui s'échappa en spirales par les croisées entr'ouvertes et poursuivit : — Chaque homme a ses passions, ses affections différentes. Les six drôles que j'ai enrôlés sous la bannière de l'épée avaient chacun leur vice et leur hut. Contran aimait Léona, Lemblin Marthe de Ruvigny et rêvait l'hériDigitized by Google

peine suivie par quelques indifférents, le colonel s'éveilla d'assez bonne humeur, sauta hors de son lit avec la légèreté d'un jeune homme, et se fit habiller avec un soin minutieux. On eût dit que, rajeuni de vingt ans, il allait à une bonne fortune.

— Jean, dit-il au domestique qui cumulait chez lui le double emploi de valet de chambre et de groom, tu attelleras Ébène au tilbury et tu diras à la cuisinière que nous ne rentrerons pas dîner,

— A quelle heure monsieur veut-il sortir? demanda le valet.

— Tout de suite, répondit le colonel. Va!

Jean sortit. Le colonel se jeta dans un grand puff au coin du feu et alluma un cigare.

— Ah çà! se dit-il joyeusement, il me semble que depuis trois mois je néglige un peu mes affaires personnelles pour les affaires de l'association, et jusqu'à ce jour, moi, le chef, je me suis bien effacé pour ces messieurs.

Le colonel se prit à sourire.

— Patience! le quart d'heure de Rabelais viendra, et, il faut bien l'espérer, ils payeront cher et exactement.

Le colonel rejeta une ample bouffée de fumée grise qui s'échappa en spirales par les croisées entr'ouvertes et poursuivit :

— Chaque homme a ses passions, ses affections différentes. Les six drôles que j'ai enrôlés sous la bannière de l'épée avaient chacun leur vice et leur but. Gontran aimait Léona, Lemblin Marthe de Ruvigny et rêvait l'héri-

DE L’AMOUR 47 tage du général; Chalambel voulait être marquis de Montgory : Renneville songeait à une martingale irrésistible pour aller regagner à Bade ce qu’il avait perdu dans les clubs de Paris; d’Asti voulait épouser sa cousine et Mort-Dieu rêvait la conquête du million que son père lui a volé. Or, voici déjà que Lemblin, Contran. Gbalambel et d’Asti sont servis ; restent Mort-Dieu et Renneville. Nous marierons ce dernier et Mort-Dieu reprendra son million dans les coffres de Cbalamb.el. Alors, messeigneurs, acheva le colonel avec son mystérieux et terrible sourire, le chef de votre ligue, l’bomme plein d’abnégation qui n’a point réclamé encore sa part du gâteau, vous la demandera, et, vrai Dieu I ce sera la part du lion 1 — Le tilbury est attelé, dit Jean sur le seuil, interrompant ainsi le monologue de son maitre. Le colonel se leva, prit son pardessus, ses gants et son chapeau, et descendit en fredonnant jusque dans la cour où Ébène, un magnifique cheval anglais, piaffait d’impatience en couvrant son mors d’écume. Le chef des Compagnons de l’épée prit les rênes, fit siffler le fouet, tandis que Joseph s’élançait sur le siège de derrière; et le noble Ébène partit avec la rapidité d’une flèche et tourna l’angle de la rue du Helder. U était alors dix heures environ. La matinée était splendide et le boulevard déjà couvert de promeneurs. Le cheval du colonel était si beau, sou tilbury si léger et si élégant, que les promeneurs ne purent s’empêcher de jeter un regard d’admiration ou d’envie à l’heureux possesseur d’un semblable attelage. Le colonel Digiiized by Google

tage du général; Chalambel voulait être marquis de Montgory: Renneville songeait à une martingale irrésistible pour aller regagner à Bade ce qu'il avait perdu dans les clubs de Paris; d'Asti voulait épouser sa cousine et Mort-Dieu rêvait la conquête du million que son père lui a volé. Or, voici déjà que Lemblin, Gontran, Chalambel et d'Asti sont servis; restent Mort-Dieu et Renneville. Nous marierons ce dernier et Mort-Dieu reprendra son million dans les coffres de Chalambel. Alors, messeigneurs, acheva le colonel avec son mystérieux et terrible sourire, le chef de votre ligue, l'homme plein d'abnégation qui n'a point réclamé encore sa part du gâteau, vous la demandera, et, vrai Dieu! ce sera la part du lion!

— Le tilbury est attelé, dit Jean sur le seuil, interrompant ainsi le monologue de son maître.

Le colonel se leva, prit son pardessus, ses gants et son chapeau, et descendit en fredonnant jusque dans la cour où Ébène, un magnifique cheval anglais, piaffait d'impatience en couvrant son mors d'écume. Le chef des Compagnons de l'épée prit les rènes, fit siffler le fouet, tandis que Joseph s'élançait sur le siége de derrière; et le noble Ébène partit avec la rapidité d'une flèche et tourna l'angle de la rue du Helder. Il était alors dix heures environ. La matinée était splendide et le boulevard déjà couvert de promeneurs. Le cheval du colonel était si beau, son tilbury si léger et si élégant, que les promeneurs ne purent s'empêcher de jeter un regard d'admiration ou d'envie à l'heureux possesseur d'un semblable attelage. Le colonel

48 LES COMPAGNONS était vêtu d'un habit bleu à boutons d’or et d'un pardessus d’alpaga blanc, vêtement alors à la mode; et la façon merveilleusement habile dont il maniait son cheval achevait de lui donner un cachet de distinction parfaite. — Voilà un vieux beau qui a des restes superbes, murmurèrent quelques piétons sur l’asphalte du boulevard des Capucines. Le colonel gagna les Champs-Élysées, dépassa le rondpoint, tourna l’angle de la rue de Chaillot, trotta dix minutes encore, et s’engagea dans une ruelle étroite, formée par les murs des jardins de quelques grands hôtels, la plupart disparus aujourd’hui. A l’extrémité de cette ruelle se dressait, entre cour et jardin, une petite maisonnette blanche, aux persiennes vertes, au toit en terrasse comme un toit d’Italie. Ce n’était point un hôtel, c’était un joli pavillon, — quelque chose comme la retraite mystérieuse d’une fée ou d’une femme. Le passant, — et ils étaient rares en ce lieu, les passants, — le passant s’arrêtait involontairement à la grille et contemplait avec une curiosité vague cette petite cour gazonnée, dont les murs étaient tapissés d’un lierre vivace, et au milieu de laquelle jaillissait un jet d’eau. Puis il regardait ces persiennes demi- closes, ce domestique sans livrée qui traversait parfois la cour d’un air insouciant, et il admirait, sous une remise ouverte à gauche de l’édifice, un joli phaéton que Thomas-Baptiste avait dû vendre un prix-fou. Par-dessus et au delà du toit, car la maison était basse et n’avait qu’un étage sur un rez-de^ 'i.’ed by Google

était vêtu d'un habit bleu à boutons d'or et d'un pardessus d'alpaga blanc, vêtement alors à la mode; et la façon merveilleusement habile dont il maniait son cheval achevait de lui donner un cachet de distinction parfaite.

— Voilà un vieux beau qui a des restes superbes, murmurèrent quelques piétons sur l'asphalte du boulevard des Capucines.

Le colonel gagna les Champs-Élysées, dépassa le rond-point, tourna l'angle de la rue de Chaillot, trotta dix minutes encore, et s'engagea dans une ruelle étroite, formée par les murs des jardins de quelques grands hôtels, la plupart disparus aujourd'hui. A l'extrémité de cette ruelle se dressait, entre cour et jardin, une petite maisonnette blanche, aux persiennes vertes, au toit en terrasse comme un toit d'Italie. Ce n'était point un hôtel, c'était un joli pavillon, — quelque chose comme la retraite mystérieuse d'une fée ou d'une femme.

Le passant, — et ils étaient rares en ce lieu, les passants, — le passant s'arrêtait involontairement à la grille et contemplait avec une curiosité vague cette petite cour gazonnée, dont les murs étaient tapissés d'un lierre vivace, et au milieu de laquelle jaillissait un jet d'eau. Puis il regardait ces persiennes demi-closes, ce domestique sans livrée qui traversait parfois la cour d'un air insouciant, et il admirait, sous une remise ouverte à gauche de l'édifice, un joli phaéton que Thomas-Baptiste avait dû vendre un prix-fou. Par-dessus et au delà du toit, car la maison était basse et n'avait qu'un étage sur un rez-de-

DE L’AMOUR 49 chaussée exhaussé de quatre on cinq pieds, on apercevait le feuillage touffu des grands arbres du jardin où les merles et les fauvettes chantaient et piaulaient par centaines. Quel était donc l’être mystérieux et privilégié qui habitait ce paradis oublié, cette retraite perdue au milieu d’un oeéan de bruit? Le tilbury du colonel s’arrêta devant la grille ; — tout aussitôt une porte s’entre-bùilla au rez-de-chaussée du petit hôtel, un domestique sans livrée accourut, ouvrit les deux battants de la grille, et le tilbury entra dans la cour. Ce domestique était un vieillard, — un vieillard de haute taille, portant une épaisse moustache grise, et l’on devinait, à son attitude pleine de crane.ric, le vieux troupier devenu suisse ou concierge. — Bonjour, mon vieux Job, dit le colonel, dont la physionomie dure et un peu brutale avait pris en ce moment une teinte de bonhomie mélancolique. — Mon colonel, votre serviteur! répondit le vieux soldat en saluant militairement. — Comment va l’enfant? demanda le colonel en jetant les rênes à Jean et mettant pied à terre. Job fronça le sourcil. — Mal, dit-il. — Comment! mal? exclama le colonel qui pâlit aussitôt, serait-il malade? — Au physique, non. Digiiized by Google

chaussée exhaussé de quatre ou cinq pieds, on apercevait le feuillage touffu des grands arbres du jardin où les merles et les fauvettes chantaient et piaulaient par centaines.

Quel était donc l'être mystérieux et privilégié qui habitait ce paradis oublié, cette retraite perdue au milieu d'un océan de bruit?

Le tilbury du colonel s'arrêta devant la grille ; — tout aussitôt une porte s'entre-bâilla au rez-de-chaussée du petit hôtel, un domestique sans livrée accourut, ouvrit les deux battants de la grille, et le tilbury entra dans la cour.

Ce domestique était un vieillard, — un vieillard de haute taille, portant une épaisse moustache grise, et l'on devinait, à son attitude pleine de crânerie, le vieux troupier devenu suisse ou concierge.

— Bonjour, mon vieux Job, dit le colonel, dont la physionomie dure et un peu brutale avait pris en ce moment une teinte de bonhomie mélancolique.

— Mon colonel, votre serviteur! répondit le vieux soldat en saluant militairement.

— Comment va l'enfant? demanda le colonel en jetant les rênes à Jean et mettant pied à terre.

Job fronça le sourcil.

— Mal, dit-il.

— Comment! mal? exclama le colonel qui pâlit aussitôt, serait-il malade?

— Au physique, non.

50 LES COMPAGNONS — Eh bien? Job appuya son index sur son front ridé : — Le mal est là,, dit-il, et peut-être là... Et la main du vieux Job descendit de son front et s'appuya sur son cœur. — Tonnerre et sang! s'écria le colonel, il est amoureux? Ab! si la malheureuse qui a jeté le trouble au fond du cœur de mon enfant ne répare point ses torts... morbleu! c'est à moi qu'elle aura affaire. Et le chef des Compagnons de l'épée entra brusquement dans la maison blanche, traversa un petit vestibule dallé eu marbre, et monta rapidement les marches d'un escaher en coquille qui conduisait au premier étage. Là, il poussa une porte et s'arrêta sur le seuil d'une pièce qui mérite une courte description. C'était une sorte de cabinet de travail ou plutôt de fumoir, tendu de tapisseries turques, ouvrant par quatre croisées sur le jardin et la cour à la fois. Un luxe féerique avait présidé à l'ornementation bizarre de cette salle où tout rappelait l'Orient : tapis de Smyrne , meubles de laque, coffrets de bois de sandal ou d'aloès traînant sur de jolis dressoirs sous les glaces à trumeau, caisses de fleurs exotiques dans l'embrasure des croisées ; au milieu un divan rond d'une étoffe semblable à celle qui tendait les murs, et de la forme de ceux qu'on nomme champignons ; appendus aux murs, de jolis tableaux de maîtres; entre lescroîsées, deux trophées, l'im d'armes de chasse, l'autre d'armes indoucs, arabes, persanes et turques. Digitized by'Google

— Eh bien?

Job appuya son index sur son front ridé :

— Le mal est là, dit-il, et peut-être là...

Et la main du vieux Job descendit de son front et s'appuya sur son cœur.

— Tonnerre et sang! s'écria le colonel, il est amoureux? Ah! si la malheureuse qui a jeté le trouble au fond du cœur de mon enfant ne répare point ses torts... morbleu! c'est à moi qu'elle aura affaire.

Et le chef des Compagnons de l'épée entra brusquement dans la maison blanche, traversa un petit vestibule dallé en marbre, et monta rapidement les marches d'un escalier en coquille qui conduisait au premier étage. Là, il poussa une porte et s'arrêta sur le seuil d'une pièce qui mérite une courte description.

C'était une sorte de cabinet de travail ou plutôt de fumoir, tendu de tapisseries turques, ouvrant par quatre croisées sur le jardin et la cour à la fois. Un luxe féerique avait présidé à l'ornementation bizarre de cette salle où tout rappelait l'Orient : tapis de Smyrne, meubles de laque, coffrets de bois de sandal ou d'aloès traînant sur de jolis dressoirs sous les glaces à trumeau, caisses de fleurs exotiques dans l'embrasure des croisées; au milieu un divan rond d'une étoffe semblable à celle qui tendait les murs, et de la forme de ceux qu'on nomme *champignons ;* appendus aux murs, de jolis tableaux de maîtres; entre les croisées, deux trophées, l'un d'armes de chasse, l'autre d'armes indoues, arabes, persanes et turques.

DE L’AMOUR , SI C’était là le plus ravissant fumoir qu’un lion eût jamais rêvé. Le colonel s’arrêta sur le seuil et contempla d’un regard avidement affectueux un personnage qu’il aperçut demicouché sur le divan. C’était un jeune homme de vingt ans à peine, blond et frêle, au regard mélancolique, au teint de lis, aux mains de cire, un enfant si beau dans cette délicate enveloppe, qu’on eût pu se demander si ce n’était point une jeune femme cachée sous les habits d’un autre sexe. Au moment où le colonel entra, ce jeune homme, vêtu d’une grande robe de chambre en velours noir était, nous l’avons dit, à demi-couché sur le divan, son œil bleu attaché aux rosaces du tapis, et plongé en une rêverie si profonde qu’il n’entendit point le bruit que fit la porte en s’ouvrant. — Comme il est pâle ! murmura le colonel , dont le cœur battit soudain avec violence... Et il s’avança sur la pointe du pied et s’agenouilla auprès de l’enfant en l’apj)elant par soü nom et le prenant dans ses bras, comme eût fait une mère. — Armand... dit-il, imprimant à sa voix impérieuse et dure d’ordinaire un accent de tendresse indicible. Lejeune homme sortit de sa rêverie et un sourire vint à ses lèvres : — Bonjour, mon père..., dit-il..., tu es bond ’ètre venu voir ton fils... — Cher enfant !... murmura le vieux soldat en asseyant Digitized by Google

C'était là le plus ravissant fumoir qu'un lion eût jamais rêvé.

Le colonel s'arrêta sur le seuil et contempla d'un regard avidement affectueux un personnage qu'il aperçut demi-couché sur le divan. C'était un jeune homme de vingt ans à peine, blond et frêle, au regard mélancolique, au teint de lis, aux mains de cire, un enfant si beau dans cette délicate enveloppe, qu'on eût pu se demander si ce n'était point une jeune femme cachée sous les habits d'un autre sexe.

Au moment où le colonel entra, ce jeune homme, vêtu d'une grande robe de chambre en velours noir était, nous l'avons dit, à demi-couché sur le divan, son œil bleu attaché aux rosaces du tapis, et plongé en une rêverie si profonde qu'il n'entendit point le bruit que fit la porte en s'ouvrant.

— Comme il est pâle! murmura le colonel, dont le cœur battit soudain avec violence...

Et il s'avança sur la pointe du pied et s'agenouilla auprès de l'enfant en l'appelant par son nom et le prenant dans ses bras, comme eût fait une mère.

— Armand... dit-il, imprimant à sa voix impérieuse et dure d'ordinaire un accent de tendresse indicible.

Le jeune homme sortit de sa rêverie et un sourire vint à ses lèvres :

— Bonjour, mon père..., dit-il..., tu es bon d'être venu voir ton fils...

— Cher enfant !... murmura le vieux soldat en asseyant

LES COMPA GNONS le jeune homme auprès de lui... je t'ai bien délaissé depuis quelque temps... mais pardonne-moi... j'ai eu affaire... j'ai voyagé... — Tu as voyagé, mon père?... — Oui, mon enfant. — Oh! que ne m'as-tu emmené? Le colonel tressaillit. — C'était impossible, dit-il. — J'aimerais pourtant bien les voyages, continua le jeune homme avec tristesse... C'est si bon, changer d'air!... — Enfant, n'es-tu pas bien ici? — J'y ai été heureux. — Et maintenant? interrogea le colonel, dont la voix tremblait d'émotion. — Oh! maintenant, père... maintenant... Armand soupira, et le colonel vit une larme rouler <}ans son grand œil bleu. — Tonnerre et sang! s'écria-t-il, qu'as-tu donc et que t'a-t-on fait? Cette larme, qui roulait dans les yeux du jeune homme, s'en échappa brûlante et tomba sur la main du colonel, qui jeta un cri comme si elle l'eût brûlé. Etil s'agenouilla de nouveau, regardant son enfant d'un œil suppliant, prenant ses petites mains dans les siennes et lui disant : — Parle... dis-moi de quoi tu souffres et pourquoi tu souffres... Tu ne sais donc pas qui je suis, moi! Tu ne sais donc pas que ton père étouffera, comme on étouffe Digitized by Google

le jeune homme auprès de lui... je t'ai bien délaissé depuis quelque temps... mais pardonne-moi... j'ai eu affaire... j'ai voyagé...

— Tu as voyagé, mon père?...

— Oui, mon enfant.

— Oh! que ne m'as-tu emmené?

Le colonel tressaillit.

— C'était impossible, dit-il.

— J'aimerais pourtant bien les voyages, continua le jeune homme avec tristesse... C'est si bon, changer d'air!...

— Enfant, n'es-tu pas bien ici?

— J'y ai été heureux.

— Et maintenant? interrogea le colonel, dont la voix tremblait d'émotion.

— Oh! maintenant, père... maintenant...

Armand soupira, et le colonel vit une larme rouler dans son grand œil bleu.

— Tonnerre et sang! s'écria-t-il, qu'as-tu donc et que t'a-t-on fait?

Cette larme, qui roulait dans les yeux du jeune homme, s'en échappa brûlante et tomba sur la main du colonel, qui jeta un cri comme si elle l'eût brûlé. Et il s'agenouilla de nouveau, regardant son enfant d'un œil suppliant, prenant ses petites mains dans les siennes et lui disant :

— Parle... dis-moi de quoi tu souffres et pourquoi tu souffres... Tu ne sais donc pas qui je suis, moi! Tu ne sais donc pas que ton père étouffera, comme on étouffe

DE L’AMOUR 83 une bête venimeuse, l’homme ou la femme qui t’aura fait pleurer? « — Mon père, murmura l’enfant, depuis un mois je souffre mille tortures; depuis hier, j’ai la mort au cœur... — Mais parle, enfant... dis-moi... dis-moi, de grâce... implorait le colonel éperdu et portantàses lèvres les deux blanches mains d’Armand. — Écoutez, mon père, depuisun mois j’aimeunefemme, je l’aimais ardemment, saintement, de toutes les forces de mon âme... je serais mort pour elle... Eh bien! cette femme ne m’aimait pas. — Elle t’aimera, mille tonnerres ! — Elle en aime un autre. . . — Je le tuerai. Le colonel prononça ces trois mots si froidement que son fils eut froid au cœur. — Mais elle m’a insulté... frappé de son gant... poursuivit Armand avec des sanglots dans la voix. Le colonel était devenu d’une pâleur livide. — Elle t’a frappé? s’écria-t-il. — Oui... de son gant... — Mais où?... quand?... — Hier... à son bal... — A son bal... sou nom? dis-moi son nom, je la tuerai ! — Je l’aime... murmura Armand avec rage. Je l’aime... et je la hais... Digitized by Google

54 LES COMPAGNONS — Son nom? son nom? répétait le colonel avec l'accent guttural d'une bête fauve. — La baronne de Sainte-Luce, dit-il tout bas et comme s'il n'eût plus eu la force de parler. Le colonel s'était redressé de toute la hauteur de sa stature d'atlilète ; il avait croisé ses bras sur sa poitrine et, l'œil rivé au sol, la lèvre blémie, les narines dilatées par ce courroux terrible qu'on a surnommé la colère blanche, il murmurait, en frappant le sol du talon de sa botte : — J'ai entendu prononcer souvent le nom de cette femme; je l'ai vue même ; elle est blonde et petite, rose et blanche; elle a les yeux noirs. J'ai même entendu dire qu'abritant de mystérieux plaisirs derrière un noble nom et une existence austère, cette femme était un démon qui se plaisait à souffler une haleine mortelle sur les cœurs qu'elle enchaînait ; que, blasée et sans âme, elle jouait avec la passion de l'amour comme le tigre joue avec sa proie; et c'est cette femme qui m'a pris mon fils ! Eh bien ! acheva le colonel, à nous deux, madame la baronne de Sainte-Luce I Nous verrons si vous aurez aussi bon marché du père que vous l'avez eu de l'enfant... A nous deux! Puis le colonel reprit les mains de son fils. — Comment se nomme-t-il, lui, l'homme qu'elle ose te préférer? — Le comte Stewan. — Un Russe?

— Son nom? son nom? répétait le colonel avec l'accent guttural d'une bête fauve.

— La baronne de Sainte-Luce, dit-il tout bas et comme s'il n'eût plus eu la force de parler.

Le colonel s'était redressé de toute la hauteur de sa stature d'athlète; il avait croisé ses bras sur sa poitrine et, l'œil rivé au sol, la lèvre blémie, les narines dilatées par ce courroux terrible qu'on a surnommé la colère blanche, il murmurait, en frappant le sol du talon de sa botte :

— J'ai entendu prononcer souvent le nom de cette femme; je l'ai vue même; elle est blonde et petite, rose et blanche; elle a les yeux noirs. J'ai même entendu dire qu'abritant de mystérieux plaisirs derrière un noble nom et une existence austère, cette femme était un démon qui se plaisait à souffler une haleine mortelle sur les cœurs qu'elle enchaînait; que, blasée et sans âme, elle jouait avec la passion de l'amour comme le tigre joue avec sa proie; et c'est cette femme qui m'a pris mon fils! Eh bien! acheva le colonel, à nous deux, madame la baronne de Sainte-Luce! Nous verrons si vous aurez aussi bon marché du père que vous l'avez eu de l'enfant... A nous deux!

Puis le colonel reprit les mains de son fils.

— Comment se nomme-t-il, *lui*, l'homme qu'elle ose te préférer?

— Le comte Stewan.

— Un Russe?

DE L’AMOUR 55 — Oui. — Bon ! dit le colonel, c’est un homme mort. Il s’assit de nouveau auprès d’Armand et ajouta : — Dis-moi tout... dis tout à ton père. . . . X Une heure après, le colonel, qui avait quitté la rue du Helder en annonçant qu’il ii’y reviendrait que le soir, car il comptait emmener son fils diner à Versailles ou à Saint-Cloud, le colonel revenait chez lui, sombre, triste, sourcil froncé, et il se laissait tomber avec abattement dans ce fauteuil oii il fumait en combinant ses plans madiiavéUques. Cet homme si fort perdait la tête en présence des douleurs de son enfant. — Allons I se dit-il après un moment de rêverie et d’irrésolution, j’ai accompli des exploits plus difGciles, et voici le cas ou jamais de songer que je suis le chef des Compagnons de l’épée. Et le colonel écrivit la circulaire suivante : « Le colonel Léon donne à ses associés, pour une affaire de la plus haute gravité, rendez-vous jeudi prochain chez le chevalier d’Asti, que sa blessure -retient encore au lit. Le rendez-vous est à huit heures du soir. » Digilized by Google

5C LES COMPAGNONS — Deux manqueront, dit-il, Lembliu, qui est en Afrique, et Chalambel, qui fait le siège de madame de Mort-Dieu, mais les autres vienJront... Us vinrent en effet. Le jeudi suivant, vers huit heures, quatre des Compagnons de l'épéej y compris le colonel, se trouvèrent réunis chez M. d'Asti. Le chevalier était dans son lit, faible encore, mais déjà en convalescence et jouissant de la plénitude de son intelligence Le colonel qui, d'ordinaire, avait un sourire hautain et railleur sur les lèvres, était ce soir-là sombre et préoccupé, et les Compagnons de l'épée se demandèrent quel drame ils allaient être appelés à jouer. — Messieurs, dit-il d'une voix lente et triste, je suis % votre chef, et, jusqu'à cette heure, je vous ai tous servis. — C'est vTai, murmura le chevalier. — Aujourd'hui, poursuivit le colonel, je viens vous dire : a A mon tour, j'ai besoin de l'association. » — Nous sommes à vous, colonel . — Messieurs, il y a en ce monde, à Paris, un être que j'aime comme une lionne aime son nourisson. Cet être, c'est un autre moi-même, c'est mon fils... Les Compagnons se regardèrent avec étonnement. — Oui, reprit leur chef, j'ai un fils... un fils qui ignorera toujours les secrets de la vie de son père, un bon petit être qu'on ne peut voir sans l'aimer, et qui est aussi pur en son cœur et son âme que la plus pure créature de Dieu... Eh bien ! cet enfant a besoin de nos bras, de nos cœurs, de tous nos efforts. Digitized by Google

DE L’AMUUK S7 — Nous sommes à lui, dit le chevalier. , — Marquis, dit le colonel s’adressant à Gonlraii, vous avez déjà trop servi l’association pour que je vous destine un rôle actif dans une affaire qui m’est personnelle... et je vous laisse votre liberté. — Oh! dit Contran avec un amer sourire, je vous l’ai dit, je suis à vous désormais. .. faites ce que vous voudrez et disposez de moi. — Connaissez-vous la baronne de Sainte-Luce? — Oui, dit le chevalier. — Moi aussi, ajouta le comte de Renneville. — Et vous ! demanda le colonel à M. de Lacy. — Je l’ed vue une fois. — Connaissez-vous le comte Stewan ? — Attaché à l’ambassade russe? — Précisément. — Je le connais, dit Contran. — Est-il votre ami? — Non. — Vous battriez-vous bien avec lui? — Parfaitement. — Eh bien ! reprit le colonel, la baronne de Sainte-Luce et le comte Stewan vont avoir affaire à l’association de de l’épée, car ils ont presque tué mon enfant. Que se passa-t-il alors entre le colonel et les quatre compagnons? Quel plan mystérieux et terrible combinèrent-ils? C’est ce que les événements seuls nous apprendront; mais à dix heures le colonel rentra chez lui et Digitized by Google

— Nous sommes à lui, dit le chevalier.

— Marquis, dit le colonel s'adressant à Gontran, vous avez déjà trop servi l'association pour que je vous destine un rôle actif dans une affaire qui m'est personnelle... et je vous laisse votre liberté.

— Oh! dit Gontran avec un amer sourire, je vous l'ai dit, je suis à vous désormais... faites ce que vous voudrez et disposez de moi.

— Connaissez-vous la baronne de Sainte-Luce?

— Oui, dit le chevalier.

— Moi aussi, ajouta le comte de Renneville.

— Et vous! demanda le colonel à M. de Lacy.

— Je l'ai vue une fois.

— Connaissez-vous le comte Stewan?

— Attaché à l'ambassade russe?

— Précisément.

— Je le connais, dit Gontran.

— Est-il votre ami?

— Non.

— Vous battriez-vous bien avec lui?

— Parfaitement.

— Eh bien! reprit le colonel, la baronne de Sainte-Luce et le comte Stewan vont avoir affaire à l'association de de l'épée, car ils ont presque tué mon enfant.

Que se passa-t-il alors entre le colonel et les quatre compagnons? Quel plan mystérieux et terrible combinèrent-ils? C'est ce que les événements seuls nous apprendront; mais à dix heures le colonel rentra chez lui et

LES COMPAGNONS sonna son valet de chambre. L'œil du vieillard étincelait de courroux et d'énergie, et le père abattu faisait place au lutteur prêt à entrer dans l'arène avec tout son courage et toute sa force. Le colonel Léon fit une toilette minutieuse ; il attacha à sa boutonnière les croix des différents ordres français et étrangers dont il était décoré , et demanda son coupé. — A l'Opéra, dit-il au cocher. Ce soir-là débutait à l'Académie royale de musique une prima donna déjà célèbre à Naples, Vienne et Milan, et le Paris dilettante et le Paris élégant s'étaient donné rendezvous à cette fête. La salle était comble, aucune loge n'était vide. Le colonel se plaça dans une avant-scène et braqua sa lorgnette sur la salle, parcourant chaque loge du regard. Tout à coup son regard cessa d'errer et se fixa résolùment sur l'avant-scène qui faisait vis-à-vis à la sienne. Dans cette avant-scène, deux femmes étaient assises sur le devant ; deux hommes se tenaient debout derrière ces dames. L'une de ces femmes était blonde, petite, rose et blanche, elle était belle d'une étrange et bizarre beauté, et ses yeux noirs brillaient d'un regard fauve dont on ne pouvait supporter l'éclat. Une jumelle à la main, elle jouait avec son éventail tout en jetant un coup d'œil distrait sur les loges environnantes. Le colonel l'enveloppa d'un regard. — C'est bien elle, murmura-t-il; je la reconnais. Digilizcd by CjQOale

DE L'AMOUR 69 Puis son œil quitta la baronne de Sainte-Luce pour examiner l'un des deux personnages placés derrière elle. C'était un homme de trente ans, de haute taille, le teint basané et presque olivâtre : — Ce Russe ressemble à un Espagnol, poursuivit le colonel à part lui; j'en ai connu deux ou trois ainsi... Tout à coup, et tandis qu'il continuait à examiner attentivement le comte Stewan , qui n'était autre que l'homme basané, le colonel se frappa le front, dominé par un lointain souvenir : — J'ai déjà la clef qui m'ouvrira le boudoir de la baronne, pensa-t-il; si ma mémoire ne me fait pas défaut, je serai bientôt l'intime ami du comte. Et le colonel continua son monologue : — Tandis que j'étais prisonnier des Russes, à la suite de la désastreuse campagne de 1812, j'ai connu un major d'artillerie, qui se nommait le comte Stewan Stew'anoff, et ce major avec lequel je m'étais lié était grand, brun et basané de peau comme celui-là ; je jurerais que c'est le fils... Le colonel ouvrit son carnet, en déchira une feuille, et écrivit dessus au crayon : « Un officier supérieur de l'ancienne armée, qui a fait la campagne de Russie et a été prisonnier de guerre à Moscou, prend la liberté de demander au comte Stewan s'il ne serait point le fils du comte Stewan Stewanoflf, alors major d'artillerie, et qui honorait le prisonnier français de son amitié. » Digitized by Google

Puis son œil quitta la baronne de Sainte-Luce pour examiner l'un des deux personnages placés derrière elle. C'était un homme de trente ans, de haute taille, le teint basané et presque olivâtre : — Ce Russe ressemble à un Espagnol, poursuivit le colonel à part lui; j'en ai connu deux ou trois ainsi...

Tout à coup, et tandis qu'il continuait à examiner attentivement le comte Stewan, qui n'était autre que l'homme basané, le colonel se frappa le front, dominé par un lointain souvenir : — J'ai déjà la clef qui m'ouvrira le boudoir de la baronne, pensa-t-il; si ma mémoire ne me fait pas défaut, je serai bientôt l'intime ami du comte.

Et le colonel continua son monologue : — Tandis que j'étais prisonnier des Russes, à la suite de la désastreuse campagne de 1812, j'ai connu un major d'artillerie, qui se nommait le comte Stewan Stewanoff, et ce major avec lequel je m'étais lié était grand, brun et basané de peau comme celui-là; je jurerais que c'est le fils...

Le colonel ouvrit son carnet, en déchira une feuille, et écrivit dessus au crayon :

« Un officier supérieur de l'ancienne armée, qui a fait la campagne de Russie et a été prisonnier de guerre à Moscou, prend la liberté de demander au comte Stewan s'il ne serait point le fils du comte Stewan Stewanoff, alors major d'artillerie, et qui honorait le prisonnier français de son amitié. »

60 LES CUMHA(ji\UNS Puis il sigua le billet, le plia en quatre, et le üt porter au comte par une ouvreuse. Mais avant d'aller plus loin, il est nécessaire de faire un pas en arrière et de raconter à la fois et la mystérieuse existence de ce fils qu'adorait le colonel Léon, et l'histoire de cet amour, qui devait être le point de départ d'un drame terrible , où l'association des Compagnons de l'épée allait révéler sa puissance occulte et ses moyens hardis. XI A la retraite de Russie, eu 1812, le corps d'armée dont faisait partie le colonel Léon, et qui se trouvait tout à fait à l'arrière-garde, fut attaqué par un détachement de cosaques et laissa dans leurs mains un grand nombre de prisonniers. Parmi eux se trouva le colonel. 11 avait alors trente-deux ans; il aimait la vie; il était assez beau pour plaire aux femmes, et il usait de cet^avantage autant que le lui permettaient les vicissitudes et les hasards de la guerre. Conduit à Moscou, le colonel y trouva une captivité fort douce et qui se transforma presque en une hospitalité des plus courtoises. Prisonnier sur parole, il allait et venait par la ville, acceptait à diuer chez les particuliers. ■ II ClOOgIc

Puis il signa le billet, le plia en quatre, et le fit porter au comte par une ouvreuse.

Mais avant d'aller plus loin, il est nécessaire de faire un pas en arrière et de raconter à la fois et la mystérieuse existence de ce fils qu'adorait le colonel Léon, et l'histoire de cet amour, qui devait être le point de départ d'un drame terrible, où l'association des Compagnons de l'épée allait révéler sa puissance occulte et ses moyens hardis.

XI

A la retraite de Russie, en 1812, le corps d'armée dont faisait partie le colonel Léon, et qui se trouvait tout à fait à l'arrière-garde, fut attaqué par un détachement de cosaques et laissa dans leurs mains un grand nombre de prisonniers. Parmi eux se trouva le colonel. Il avait alors trente-deux ans; il aimait la vie; il était assez beau pour plaire aux femmes, et il usait de cet avantage autant que le lui permettaient les vicissitudes et les hasards de la guerre.

Conduit à Moscou, le colonel y trouva une captivité fort douce et qui se transforma presque en une hospitalité des plus courtoises. Prisonnier sur parole, il allait et venait par la ville, acceptait à dîner chez les particuliers,

ÜE' L’AMUfK 01 logeaitoù boa lui semblait, et u’était teuu qu’à uuecbose : se présenter chaque jour devant le directeur de la police militaire et lui dire : — Me voilà I Le colonel était grand, bien bâti; il avait une physionomie intelligente et toute militaire, il causait avec esprit, mélangeant sa conversation d’une pointe de raillerie sans amertume, et il obtint un succès prodigieux dans les salons de l’aristocratie moscovite. Les femmes surtout le trouvèrent charmant, et on liait par ne l’appeler que le beau colonel. En homme qui s’ennuie et cherche des distractions, le prisonnier de guerre se jura de mettre à profit l’admiration qu’il excitait. 11 aima et se laissa aimer à tort et à travers. Mais un jour une femme se trouva sur son chemin, qui fit battre son coeur d’un tressaillement jusqu’alors inconnu, et l’homme habitué aux amourettes de garnison s’aperçut qu’il aimait ardemment et qu’il venait de rencontrer une de ces passions qui dominent la vie entière. Cette femme se nommait Anne-Catherine, et elle était la fille du général D... Le général touchait aux dernières limites de l’àge mûr. C’était un soldat brutal et dur, qui n’avait rien des mœurs polies et affables de là jeune mistocratie moscovite, et qui appartenait tout culier à ce qu’on appelle aujourd’hui encore le vieux parti russe. Anne avait dix-huit ans, elle était belle et douce comme un auge. Élevée par une gouvernante française, elle parti 4 Digilized by Coogle

logeait où bon lui semblait, et n'était tenu qu'à une chose : se présenter chaque jour devant le directeur de la police militaire et lui dire : — Me voilà !

Le colonel était grand, bien bâti ; il avait une physionomie intelligente et toute militaire, il causait avec esprit, mélangeant sa conversation d'une pointe de raillerie sans amertume, et il obtint un succès prodigieux dans les salons de l'aristocratie moscovite.

Les femmes surtout le trouvèrent charmant, et on finit par ne l'appeler que le *beau colonel*.

En homme qui s'ennnie et cherche des distractions, le prisonnier de guerre se jura de mettre à profit l'admiration qu'il excitait. Il aima et se laissa aimer à tort et à travers.

Mais un jour une femme se trouva sur son chemin, qui fit battre son cœur d'un tressaillement jusqu'alors inconnu, et l'homme habitué aux amourettes de garnison s'aperçut qu'il aimait ardemment et qu'il venait de rencontrer une de ces passions qui dominent la vie entière.

Cette femme se nommait Anne-Catherine, et elle était la fille du général D...

Le général touchait aux dernières limites de l'âge mûr. C'était un soldat brutal et dur, qui n'avait rien des mœurs polies et affables de la jeune aristocratie moscovite, et qui appartenait tout entier à ce qu'on appelle aujourd'hui encore le vieux parti russe.

Anne avait dix-huit ans, elle était belle et douce comme un ange. Élevée par une gouvernante française, elle par-

 lait notre langue comme une Parisienne et en avait les mœurs, les goûts, les habitudes. Le général idolâtrait sa fille. Il avait même pour elle cette affection bizarre et jalouse qui lui faisait repousser pour sa fille toute proposition de mariage. Il aimait sa fille en égoïste, il l'aimait pour lui, et avait eoutume de dire : — Si jamais je consens à me séparer de mon enfant, ce sera pour la marier à un prince riche comme un nabab, beau comme Antinoüs et Russe de cœur autant que moi. Quemd le service de l'empereur forçait le général à retourner au Caucase, alors Catherine devenait une esclave dont la chaîne dorée n'en était pas moins rigoureusement rivée. Prisonnière dans le palais paternel, Catherine avait à peine la faculté de sortir une heure ou deux chaque jour, dans un traîneau fermé et emporté au galop. Comment le colonel et la jeune fjlle se rencontrèrent-ils et échangèrent-ils leur âme en un regard ? Gomment l'audacieux prisonnier de guerre pénétra-t-il jusqu'à celle qu'il aimait ? Comment parvint-il à faire secrètement bénii* leur union par un prêtre, aumônier d'un régiment français, et fait prisonnier comme lui? Ce fut un roman mystérieux et dont le récit demanderait plusieurs volumes. Un jour, pourtant, Anne-Catherine reconnut qu'elle allait être mère. Les deux époux ne songèrent qu'à fuir, une chose presque impossible, car le colonel était prisonnier. CeDigilized by Googk

lait notre langue comme une Parisienne et en avait les mœurs, les goûts, les habitudes.

Le général idolâtrait sa fille. Il avait même pour elle cette affection bizarre et jalouse qui lui faisait repousser pour sa fille toute proposition de mariage. Il aimait sa fille en égoïste, il l'aimait pour lui, et avait coutume de dire : — Si jamais je consens à me séparer de mon enfant, ce sera pour la marier à un prince riche comme un nabab, beau comme Antinoüs et Russe de cœur autant que moi.

Quand le service de l'empereur forçait le général à retourner au Caucase, alors Catherine devenait une esclave dont la chaîne dorée n'en était pas moins rigoureusement rivée. Prisonnière dans le palais paternel, Catherine avait à peine la faculté de sortir une heure ou deux chaque jour, dans un traîneau fermé et emporté au galop.

Comment le colonel et la jeune fille se rencontrèrent-ils et échangèrent-ils leur âme en un regard ? Comment l'audacieux prisonnier de guerre pénétra-t-il jusqu'à celle qu'il aimait ? Comment parvint-il à faire secrètement bénir leur union par un prêtre, aumônier d'un régiment français, et fait prisonnier comme lui ? Ce fut un roman mystérieux et dont le récit demanderait plusieurs volumes. Un jour, pourtant, Anne-Catherine reconnut qu'elle allait être mère.

Les deux époux ne songèrent qu'à fuir, une chose presque impossible, car le colonel était prisonnier. Ce-

DE L'AMOUR 63 peudant, il se résolut à tenter une évasion et à enlever Anne-Catherine, décidé à l'emmener en France et à l'y soustraire à jamais au courroux paternel. Ce que cet homme déploya d'énergie, d'astuce, de patience, pour * assurer sa fuite et celle de la jeune Russe, est impossible à redire. Enfin, tout était prêt. Le colonel avait un faux passeport, un uniforme d'officier d'ordonnance de l'empereur; un traîneau devait attendre par une nuit sombre à une porte dérobée du palais du général... Bref, son salut et celui de la jeune fille paraissaient assurés. Vain espoir! la terreur, l'inquiétude qu' Anne-Catherine éprouvait pour son époux et pour elle-même, les alarmes continuelles dans lesquelles elle vivait et qu'irritait encore la connaissance quelle avait des principes inflexibles et de la sévérité de son père, avaient hâté le terme de sa délivrance. Sa pâleur et ses cris trahirent son terrible secret. Que devint-elle? Le colonel l'ignora toujours. Un soir, un inconnu entra chez lui, plaça sur un meuble une corbeille, et s'esquiva sans prononcer un mot, et, avant que le Français, muet de surprise, eût songé à l'interroger, il avait disparu. Le colonel, agité par un pressentiment sinistre, ouvrit la corbeille : elle contenait un enfant nouveau -né et un passeport pour la France. Le lendemain, deux hommes de police se présentaient à son domicile et lui signifiaient l'ordre de les accompagner : un traîneau les attendait en bas. Digitized by Google

pendant, il se résolut à tenter une évasion et à enlever Anne-Catherine, décidé à l'emmener en France et à l'y soustraire à jamais au courroux paternel. Ce que cet homme déploya d'énergie, d'astuce, de patience, pour assurer sa fuite et celle de la jeune Russe, est impossible à redire. Enfin, tout était prêt. Le colonel avait un faux passeport, un uniforme d'officier d'ordonnance de l'empereur; un traîneau devait attendre par une nuit sombre à une porte dérobée du palais du général... Bref, son salut et celui de la jeune fille paraissaient assurés.

Vain espoir ! la terreur, l'inquiétude qu'Anne-Catherine éprouvait pour son époux et pour elle-même, les alarmes continuelles dans lesquelles elle vivait et qu'irritait encore la connaissance qu'elle avait des principes inflexibles et de la sévérité de son père, avaient hâté le terme de sa délivrance. Sa pâleur et ses cris trahirent son terrible secret.

Que devint-elle? Le colonel l'ignora toujours. Un soir, un inconnu entra chez lui, plaça sur un meuble une corbeille, et s'esquiva sans prononcer un mot, et, avant que le Français, muet de surprise, eût songé à l'interroger, il avait disparu.

Le colonel, agité par un pressentiment sinistre, ouvrit la corbeille : elle contenait un enfant nouveau-né et un passeport pour la France.

Le lendemain, deux hommes de police se présentaient à son domicile et lui signifiaient l'ordre de les accompagner : un traîneau les attendait en bas.

6i LES COMPAGNONS Huit jours après, le colonel franchissait la frontière russe et gagnait la France, emportant dans ses bras l'enfant d'Anne-Catherine, dont il devait à jamais ignorer la destinée. Dès lors, un sentiment tout nouveau pour lui, le sentiment de la paternité, se développa chez le colonel. Il se prit à aimer avec passion, avec délire, cet enfant de sa chère Anne-Catherine, ce fruit de son unique amour, ce frêle et délicat rejeton que le moindre souffle d'orage pouvait hriser. Le colonel avait alors trente-quatre ans ^ il ^ lui, il rêva le bâton de maréchal de France, à la seule fin de faire un avenir splendide à son fils. Malheureusement pour lui, l'empire français n'existait plus depuis huit jours lorsqu'il atteignit la frontière française, et la restauration mit le colonel en demi-solde. Il était sans fortune, et depuis qu'il avait un fils il voulait être riche. Alors cet homme fut pris d'une fièvre d'ambition terrible, il demanda de l'or à toutes les chances du hasard. Tour à tour joueur, industriel, homme d'affaires, lancé sans cesse dans les spéculations les plus hasardées et les plus hasardeuses, le colonel Léon, pendant toute la durée de la restauration, flotta continuellement entre l'opulence et la misère. Seul au monde, il eût pris son parti en brave et s"e fût retiré dans quelque ville de province, oû il eût honorablement vécu de sa demi-solde; mais, père, il voulait que son fils eût un bel avenir. Le colonel s'était fait joueur, — non point le joueur
Digitized by Google

Huit jours après, le colonel franchissait la frontière russe et gagnait la France, emportant dans ses bras l'enfant d'Anne-Catherine, dont il devait à jamais ignorer la destinée.

Dès lors, un sentiment tout nouveau pour lui, le sentiment de la paternité, se développa chez le colonel. Il se prit à aimer avec passion, avec délire, cet enfant de sa chère Anne-Catherine, ce fruit de son unique amour, ce frêle et délicat rejeton que le moindre souffle d'orage pouvait briser.

Le colonel avait alors trente-quatre ans; il voyait [illegible] lui, il rêva le bâton de maréchal de France, à la seule fin de faire un avenir splendide à son fils. Malheureusement pour lui, l'empire français n'existait plus depuis huit jours lorsqu'il atteignit la frontière française, et la restauration mit le colonel en demi-solde. Il était sans fortune, et depuis qu'il avait un fils il voulait être riche. Alors cet homme fut pris d'une fièvre d'ambition terrible, il demanda de l'or à toutes les chances du hasard. Tour à tour joueur, industriel, homme d'affaires, lancé sans cesse dans les spéculations les plus hasardées et les plus hasardeuses, le colonel Léon, pendant toute la durée de la restauration, flotta continuellement entre l'opulence et la misère. Seul au monde, il eût pris son parti en brave et se fût retiré dans quelque ville de province, où il eût honorablement vécu de sa demi-solde; mais, père, il voulait que son fils eût un bel avenir.

Le colonel s'était fait joueur, — non point le joueur

DE L’AMOUR 63 vulgaire qui tente la fortune d’un cœur timide et se laisse entraîner par le vertige de la défaite, — mais le joueur hardi, au cœur de bronze, au front impassible, qui traite la fortune en esclave, et en obtient, par cela même, les faveurs. Le jeu lui donna des sommes énormes ; avec cet argent, l’enfant fut élevé et reçut une brillante éducation. Cependant, l’homme déchu de son honorabilité avait compris que son fils ne pouvait, ne devait jamais avoir le secret de cette misérable et terrible existence. Aussi, dès l’âge de quinze ans, le colonel confia-t-il son enfant à un vieux soldat, jadis sou subalterne et devenu son ami, une nature loyale et droite, un brave homme qui croyait son colonel toujours digne de son respect. L’enfant fut logé à Chaillot, dans ce petit hôtel que nous avons décrit. Le vieux soldat eut ordre de le surveiller et de régler ses fantaisies et ses caprices, tout eu les satisfaisant dans une certaine mesure. Armand, ainsi se nommait le jeune homme, eut un joli cheval anglais, un groom, un tilbury, cent louis par mois pour sa maison et ses menus plaisirs. Il alla dans le monde présenté par un ami du colonel, qui le fit passer pour un sien neveu dont la famille vivait en province, et il obtint de nomi)reux succès. A vingt nus, Armand en paraissait à peine seize, tant il était blond, frêle, délicat. Il ressemblait à sa mère, l’infortunée Anne-Catherine, d’une façon si frappante qu’on l’eût pris pour une femme, s’il en eût adopté les vète4.
Digitized by Google

vulgaire qni tente la fortune d'un cœur timide et se laisse entraîner par le vertige de la défaite, — mais le joueur hardi, au cœur de bronze, au front impassible, qui traite la fortune en esclave, et en obtient, par cela même, les faveurs. Le jeu lui donna des sommes énormes ; avec cet argent, l'enfant fut élevé et reçut une brillante éducation.

Cependant, l'homme déchu de son honorabilité avait compris que son fils ne pouvait, ne devait jamais avoir le secret de cette misérable et terrible existence. Aussi, dès l'âge de quinze ans, le colonel confia-t-il son enfant à un vieux soldat, jadis son subalterne et devenu son ami, une nature loyale et droite, un brave homme qui croyait son colonel toujours digne de son respect. L'enfant fut logé à Chaillot, dans ce petit hôtel que nous avons décrit. Le vieux soldat eut ordre de le surveiller et de régler ses fantaisies et ses caprices, tout en les satisfaisant dans une certaine mesure.

Armand, ainsi se nommait le jeune homme, eut un joli cheval anglais, un groom, un tilbury, cent louis par mois pour sa maison et ses menus plaisirs. Il alla dans le monde présenté par un ami du colonel, qui le fit passer pour un sien neveu dont la famille vivait en province, et il obtint de nombreux succès.

A vingt ans, Armand en paraissait à peine seize, tant il était blond, frêle, délicat. Il ressemblait à sa mère, l'infortunée Anne-Catherine, d'une façon si frappante qu'on l'eût pris pour une femme, s'il en eût adopté les vête-

66 LES COMPAGNOxNS meuts. Souvent le colonel se laissait aller à le contempler, et alors il se faisait presque illusion et croyait revoir cette femme qu'il avait tant aimée. Au milieu des désordres et des lâchetés de sa nouvelle vie, le colonel avait eu l'art de conserver un décorum parfait. Dans les affaires industrielles où il avait trempé, il avait su s'approprier le rôle de l'homme honnête victime de la fortune con raire. Joueur heureux, il dissimulait assez bien ses bénéfices pour qu'il ne pût être soupçonné de demander au jeu tous ses moyens d'existence. D'ailleurs, Armand absorbait plus des deux tiers de ces revenus clandestins, et nul ne savait, à Paris, qu'il était le fils du colonel. Celui-ci vivait simplement, en garçon, et, jusqu'au moment où il fonda l'association des Compagnons de l'épée, il avait habité ce modeste logis situé en une rue étroite et sombre, et dans lequel nous avons introduit le lecteur au début de cette histoire. Ce ne fut qu'alors qu'il vint s'établir rue du Hclder et jugea convenable de se refaire une vie élégante ; le jen suffisait à entretenir l'enfant, il ne donnait point assez pour lui constituer une fortune à venir, et le colonel avait un but ténébreux en réunissant en faisceau ces six hommes isolés qui allaient devenir forts par l'association. Or, qu'étaitil donc advenu dans l'existence heureuse et dorée de ce jeune homme, que l'amour paternel accompagnait et protégeait en tous lieux, pour qu'il fût tout à coup plongé Digilized by Google

ments. Souvent le colonel se laissait aller à le contempler, et alors il se faisait presque illusion et croyait revoir cette femme qu'il avait tant aimée.

Au milieu des désordres et des lâchetés de sa nouvelle vie, le colonel avait eu l'art de conserver un décorum parfait. Dans les affaires industrielles où il avait trempé, il avait su s'approprier le rôle de l'homme honnête victime de la fortune con raire. Joueur heureux, il dissimulait assez bien ses bénéfices pour qu'il ne pût être soupçonné de demander au jeu tous ses moyens d'existence.

D'ailleurs, Armand absorbait plus des deux tiers de ces revenus clandestins, et nul ne savait, à Paris, qu'il était le fils du colonel. Celui-ci vivait simplement, en garçon, et, jusqu'au moment où il fonda l'association des Compagnons de l'épée, il avait habité ce modeste logis situé en une rue étroite et sombre, et dans lequel nous avons introduit le lecteur au début de cette histoire. Ce ne fut qu'alors qu'il vint s'établir rue du Helder et jugea convenable de se refaire une vie élégante ; le jeu suffisait à entretenir l'enfant, il ne donnait point assez pour lui constituer une fortune à venir, et le colonel avait un but ténébreux en réunissant en faisceau ces six hommes isolés qui allaient devenir forts par l'association. Or, qu'était-il donc advenu dans l'existence heureuse et dorée de ce jeune homme, que l'amour paternel accompagnait et protégeait en tous lieux, pour qu'il fût tout à coup plongé

DE L’AMOUR 67 en une prostration profonde? Quel amour terrible avait donc ravagé ce jeune cœur? C’est ce que nous allons raconter, en laissant pour un temps dans l’ombre les membres de l’association et leur terrible chef. Xll Ce fut d’une façon tonie romanesque et pour ainsi dire invraisemblable que le fils du colonel, le blond et frêle Armand, rencontra la baronne de Sainte-Luce et en devint amoureux. Le carnaval finissait; on était au mardi gras. Le bal de l’Opéra n’était déjà plus un rendez-vous de bonne compagnie, mais cependant quelques femmes appartenant au monde s’y risquaient encore sous la double protection d’un cavalier et d’un rigoureux incognito. Armand, qui cherchait aventure, comme tout homme de son âge oisif et ennuyé, s’y trouvait ce soir-là et se promenait un peu mélancoliquement dans le foyer, lorsque ses regards s’arrêtèrent sur un petit domino assis à l’écart, tout près de l’horloge. ' En dépit du masque, Arraamd devina une ravissante et mignonne créature, en remarquant une abondante chevelure de ce blond fauve qui sied si bien à une peau roDigitized by Google

en une prostration profonde? Quel amour terrible avait donc ravagé ce jeune cœur?

C'est ce que nous allons raconter, en laissant pour un temps dans l'ombre les membres de l'association et leur terrible chef.

XII

Ce fut d'une façon toute romanesque et pour ainsi dire invraisemblable que le fils du colonel, le blond et frêle Armand, rencontra la baronne de Sainte-Luce et en devint amoureux.

Le carnaval finissait; on était au mardi gras. Le bal de l'Opéra n'était déjà plus un rendez-vous de bonne compagnie, mais cependant quelques femmes appartenant au monde s'y risquaient encore sous la double protection d'un cavalier et d'un rigoureux incognito. Armand, qui cherchait aventure, comme tout homme de son âge oisif et ennuyé, s'y trouvait ce soir-là et se promenait un peu mélancoliquement dans le foyer, lorsque ses regards s'arrêtèrent sur un petit domino assis à l'écart, tout près de l'horloge.

En dépit du masque, Armand devina une ravissante et mignonne créature, en remarquant une abondante chevelure de ce blond fauve qui sied si bien à une peau ro-

68 LES COMPAGNONS sée et transparente, et une main petite, délicate avec ses fossettes et ses tons diaphane^ une main de duchesse. Le haut et le bas du visage étaieptà découvert, le milieu seul, c'est-à-dire les yeux, le nez et la bouche étaient cachés par le loup ; mais le regard qui s'en échappait était si magnétique, si ardent, si fascinateur, que le jeune homme demeura tout debout devant le domino, dominé par un sentiment d'inexprimable admiration. Le domino était pelotonné sur lui-même plutôt qu'assis; on eût dit une jolie chatte à demi roulée sur un tapis et attendant un regard caressant. Armand avait joui jusque-là, aux yeux du monde et de lui-même, de la réputation d'un garçon hardi, oseur, et qui déployait, à aborder une femme inconnue, une audace merveilleuse. De faciles conquêtes Ipi avaient acquis cet aplomb magniOque dont la jeunesse de notre temps est plus fière que des plus grandes vertus civiques; cependant, en présence du domino, il perdit toute son assurance, et fût resté devant lui littéralement pétrifié, si un incident tout nouveau n'était venu rompre le charme étrange que ces deux yeux brillant à travers le masque de satin exerçaient sur lui. Un jeune homme, un fat que n'avait point sübjugué le regard dominateur de l'inconnue, vint s'asseoir familièrement à côté d'elle et lui débita un compUment banal et sot. Alors, semblable à une reine outragée, la patit domino releva d'une main un coin de sa robe en s'écartant en même temps de l'impertinent, et de l'autre, ouvrant son éventail, l'étendit entre eux Digitized by Google

sée et transparente, et une main petite, délicate avec ses fossettes et ses tons diaphanes, une main de duchesse. Le haut et le bas du visage étaient à découvert, le milieu seul, c'est-à-dire les yeux, le nez et la bouche étaient cachés par le loup; mais le regard qui s'en échappait était si magnétique, si ardent, si fascinateur, que le jeune homme demeura tout debout devant le domino, dominé par un sentiment d'inexprimable admiration.

Le domino était pelotonné sur lui-même plutôt qu'assis; on eût dit une jolie chatte à demi roulée sur un tapis et attendant un regard caressant.

Armand avait joui jusque-là, aux yeux du monde et de lui-même, de la réputation d'un garçon hardi, oseur, et qui déployait, à aborder une femme inconnue, une audace merveilleuse. De faciles conquêtes lui avaient acquis cet aplomb magnifique dont la jeunesse de notre temps est plus fière que des plus grandes vertus civiques; cependant, en présence du domino, il perdit toute son assurance, et fût resté devant lui littéralement pétrifié, si un incident tout nouveau n'était venu rompre le charme étrange que ces deux yeux brillant à travers le masque de satin exerçaient sur lui. Un jeune homme, un fat que n'avait point subjugué le regard dominateur de l'inconnue, vint s'asseoir familièrement à côté d'elle et lui débita un compliment banal et sot. Alors, semblable à une reine outragée, la petit domino releva d'une main un coin de sa robe en s'écartant en même temps de l'impertinent, et de l'autre, ouvrant son éventail, l'étendit entre eux

DE L’AMOUIl 09 comme une égide. Lejeune homme, offensé à sou tour et croyant avoir affaire à quelqu’une de ces créatures qui sèment souvent le désespoir au sein des familles et fondent dans le creuset de leur vanité les plus opulentes fortunes, laissa échapper un mot insultant. Le domino se leva comme s’il eût senti un repüle se dérouler sous lui, il se dressa tout d’une pièce et se trouva debout devant l’insolent qu’il écrasa d’un regard; puis l’éventail ouvert se ferma et cingla en même temps la joue du jeune homme. Tout cela eut la durée d’un éclair. Le jeune homme souffleté poussa un cri, mais au même instant Armand se posa devant lui et le toisa, puis il lui dit tranquillement : — Monsieur, je connais madame, et j’approuve la façon dont elle a corrigé votre insolence; je prends le coup d’éventail sous ma responsabilité, et vous m’en demanderez raison, si bon vous semble. Et Armand jeta sa carte au nez de l’insolent, offrant en même temps son bras au domino. Le jeune homme se baissa, ramassa la carte et la mit dans sa poche. — C’est bien, murmura Armand, voilà un homme qui se bat. Si dédaigneux et si fier que pût être le domino blond, comment refuser le bras d’Armand, qui venait ainsi de le protéger contre la brutalité d’un homme légèrement aviné déjà, et qui eût pu répondre par des violences au coup d’éventail. Son bras blanc et rose s’appuya donc sur le bras d’ArDigitized by Coogle

comme une égide. Le jeune homme, offensé à son tour et croyant avoir affaire à quelqu'une de ces créatures qui sèment souvent le désespoir au sein des familles et fondent dans le creuset de leur vanité les plus opulentes fortunes, laissa échapper un mot insultant.

Le domino se leva comme s'il eût senti un reptile se dérouler sous lui, il se dressa tout d'une pièce et se trouva debout devant l'insolent qu'il écrasa d'un regard; puis l'éventail ouvert se ferma et cingla en même temps la joue du jeune homme. Tout cela eut la durée d'un éclair.

Le jeune homme souffleté poussa un cri, mais au même instant Armand se posa devant lui et le toisa, puis il lui dit tranquillement : — Monsieur, je connais madame, et j'approuve la façon dont elle a corrigé votre insolence; je prends le coup d'éventail sous ma responsabilité, et vous m'en demanderez raison, si bon vous semble.

Et Armand jeta sa carte au nez de l'insolent, offrant en même temps son bras au domino. Le jeune homme se baissa, ramassa la carte et la mit dans sa poche.

— C'est bien, murmura Armand, voilà un homme qui se bat.

Si dédaigneux et si fier que pût être le domino blond, comment refuser le bras d'Armand, qui venait ainsi de le protéger contre la brutalité d'un homme légèrement aviné déjà, et qui eût pu répondre par des violences au coup d'éventail.

Son bras blanc et rose s'appuya donc sur le bras d'Ar-

 mand, et tous deux s’éloignèrent et se perdirent bientôt dans la foule. Pour la première fois, le fils du colonel ne retrouvait point son audace habituelle, et taudis que son cœur battait sous le poids d’une émotion inconnue, sa langue cherchait vainement une phrase et mèine un simple mot. Ce fut le domino blond, évidemment ému aussi, mais d'une émotion tout autre et simplement occasionnée par l’outrage qu’il venait d’essuyer, qui rompit le premier le silence : — Je vous remcicie, monsieur, dit-il, et je n’oublierai jamais le service que vous venez de me rendre... La voix de l’inconnue était mélodieuse et douce comme un chant d’oiseau ; elle remua toutes les fibres du cœur d’Armand. — Madame... balbutia-t-il. — Mais, continua la jolie blonde, vous ne vous battrez pas avec ce malotru, j’imagine... — Pourquoi pas? — Ahlfil — Bon I murmura Armand, je lui ai donné ma carte. S’il me la renvoie par un de ses amis, je n’ai réellement rien à dire. Le domino jeta à la dérobée sur son jeune protecteur un rapide et clair regard. Armand était beau et d’une exquise distinction de manières. — Vraiment! reprit l’inconnue, vous vous battrez? — Sans doute... — Mais vous ne me connaissez pas... Digilizeo by GoogI

mand, et tous deux s'éloignèrent et se perdirent bientôt dans la foule. Pour la première fois, le fils du colonel ne retrouvait point son audace habituelle, et tandis que son cœur battait sous le poids d'une émotion inconnue, sa langue cherchait vainement une phrase et même un simple mot. Ce fut le domino blond, évidemment ému aussi, mais d'une émotion tout autre et simplement occasionnée par l'outrage qu'il venait d'essuyer, qui rompit le premier le silence : — Je vous remercie, monsieur, dit-il, et je n'oublierai jamais le service que vous venez de me rendre...

La voix de l'inconnue était mélodieuse et douce comme un chant d'oiseau ; elle remua toutes les fibres du cœur d'Armand.

— Madame... balbutia-t-il.

— Mais, continua la jolie blonde, vous ne vous battrez pas avec ce malotru, j'imagine...

— Pourquoi pas ?

— Ah ! fi !

— Bon ! murmura Armand, je lui ai donné ma carte. S'il me la renvoie par un de ses amis, je n'ai réellement rien à dire.

Le domino jeta à la dérobée sur son jeune protecteur un rapide et clair regard. Armand était beau et d'une exquise distinction de manières.

— Vraiment ! reprit l'inconnue, vous vous battrez ?

— Sans doute...

— Mais vous ne me connaissez pas...

UE L’AMOÜK 71 Armand retrouva toute sa hardiesse; — Qu’importe! dit-il, je vous aime... Un éclat de rire argentin retentit sous le masque et mit à nu deux rangées de petites dents blanches qui achevèrent de tourner la tète à Armand. — AhI murmura le domino riant toujours, ceci est plaisant... — Peut-être, mais c’est vrai. — Pardon, mon jeune paladin, mais vous ne m’avez jamais vue. — J’en conviens... — Et si j’ôtais mon loup... — Eh bien? — Eh bien! vous éprouveriez peut-être une déception. — Ah ! madame ! — Qui sait? si j’étais laide?... — Vous avez des cheveux d’or, des bras d’albàtre et une voix de Sirène. Le domino continuait à rire d’un rire à la fois indulgent et moqueur : — Je crois, dit-il, qu’il va me falloir donner encore un coup d’éventail. — Comment cela ? — Vous avez chassé le voleur pour prendre sa place... — Oh ! moi, répondit Armand, je ne dérobe pas, je . mendie... — Et que raendiez-vous ? — Un regard. Le domino le regarda à travers son masque. > Digitized by Coogle

Armand retrouva toute sa hardiesse : — Qu'importe! dit-il, je vous aime...

Un éclat de rire argentin retentit sous le masque et mit à nu deux rangées de petites dents blanches qui achevèrent de tourner la tête à Armand.

— Ah! murmura le domino riant toujours, ceci est plaisant...

— Peut-être, mais c'est vrai.

— Pardon, mon jeune paladin, mais vous ne m'avez jamais vue.

— J'en conviens...

— Et si j'ôtais mon loup...

— Eh bien?

— Eh bien! vous éprouveriez peut-être une déception.

— Ah! madame!

— Qui sait? si j'étais laide?...

— Vous avez des cheveux d'or, des bras d'albâtre et une voix de Sirène.

Le domino continuait à rire d'un rire à la fois indulgent et moqueur : — Je crois, dit-il, qu'il va me falloir donner encore un coup d'éventail.

— Comment cela?

— Vous avez chassé le voleur pour prendre sa place...

— Oh! moi, répondit Armand, je ne dérobe pas, je mendie...

— Et que mendiez-vous ?

— Un regard.

Le domino le regarda à travers son masque.

72 ' LtS COMPAGNONS ’ . — Êtes-vous content? deraanda-t- il. , — Puis un sourire. i — Ah! c’est beaucoup... Et Armand entendit bruire de nouveau ce frais éclat de rire qui semblait dire : — Vous êtes charmant, mais vous perdez votre temps... Alors le jeune homme retrouva tout son aplomb, toute sa hardiesse et cet esprit facile qui se parle dans la langue galante de Paris; puis il débita cent sottises charmantes, demanda l’impossible pour avoir la chose la plus simple, c’est-à-dire la permission de Ævoir son inconnue. 11 n’aimait point encore le domino blond, mais il avait deviné en lui une femme appartenant à un monde tout autre que celui qu’on rencontre au bal de l’Opéra. Pendant une heure, Armand et le domino blond errèrent dans le foyer et dans la salle. Celui -ci avait un esprit incisif et mordant qui flagellait impitoyablement tous les ridicules qu’il coudoyait. Il répondait aux protestations brûlantes par de froids sarcasmes, et ces sarcasmes irritaient la passion naissante de l’enfant. Tout à coup le domino s’arrêta à la porte du foyer. — Adieu, dit-il de sa voix la plus douce. — Vous me quittez? balbutia Armand. — Il est quatre heures... ^ — Ah! c’est impossible... — Il le faut ! — Mais, supplia le jeune homme, dont la voix’ s’altéra soudain, souffrez que je vous accompagne. Digitized by Google

— Êtes-vous content? demanda-t-il.

— Puis un sourire.

— Ah! c'est beaucoup...

Et Armand entendit bruire de nouveau ce frais éclat de rire qui semblait dire : — Vous êtes charmant, mais vous perdez votre temps...

Alors le jeune homme retrouva tout son aplomb, toute sa hardiesse et cet esprit facile qui se parle dans la langue galante de Paris; puis il débita cent sottises charmantes, demanda l'impossible pour avoir la chose la plus simple, c'est-à-dire la permission de revoir son inconnue.

Il n'aimait point encore le domino blond, mais il avait deviné en lui une femme appartenant à un monde tout autre que celui qu'on rencontre au bal de l'Opéra.

Pendant une heure, Armand et le domino blond errèrent dans le foyer et dans la salle. Celui-ci avait un esprit incisif et mordant qui flagellait impitoyablement tous les ridicules qu'il coudoyait. Il répondait aux protestations brûlantes par de froids sarcasmes, et ces sarcasmes irritaient la passion naissante de l'enfant.

Tout à coup le domino s'arrêta à la porte du foyer.

— Adieu, dit-il de sa voix la plus douce.

— Vous me quittez? balbutia Armand.

— Il est quatre heures...

— Ah! c'est impossible...

— Il le faut!

— Mais, supplia le jeune homme, dont la voix s'altéra soudain, souffrez que je vous accompagne.

DE L’AMüUK 73 — Je vous le défends. L’ordre était formulé sans aigreur , mais il était formel. — Au moins vous reverrai-je?... Le domina secoua la tète. — Ah ! murmura Armand d’une voix désolée, dussé-je vous suivre... — Monsieur, dit froidement l’inconnue, seriez-vous assez bon pour me dire où je pourrai faire prendre de vos nouvelles demain au soir? car je suppose que si vous vous battez avec cet homme, vous le tuerez et reviendrez sain et sauf... Armand poussa un cri de joie : — Oh I dit-il, je vous reverrai donc? — Qui sait?... Et le domino glissa dans sa manche la carte d’Armand , lui serra doucement la main, et ajouta en s’esquivant : Restez là... je le veux! Et, subjugué, Armand attendit que le domino eût disparu et quitté l’Opéra pour sortir à son tour. Quand il fut dehors, sur le boulevard, il éprouva comme une sensation bizarre ; pour la première fois, il avait compris ce que l’amour peut renfermer de mystères. Il posa de nouveau la main sur son cœur et le sentit pal[*iter avec violence. — Je crois que je l’aime... halljutia-l- il. Et il s’en alla à pied, aspirant avec dclici s l’air froid de Il ii Digitized by Google

— Je vous le défends.

L'ordre était formulé sans aigreur, mais il était formel.

— Au moins vous reverrai-je?...

Le domina secoua la tête.

— Ah! murmura Armand d'une voix désolée, dussé-je vous suivre...

— Monsieur, dit froidement l'inconnue, seriez-vous assez bon pour me dire où je pourrai faire prendre de vos nouvelles demain au soir? car je suppose que si vous vous battez avec cet homme, vous le tuerez et reviendrez sain et sauf...

Armand poussa un cri de joie : — Oh! dit-il, je vous reverrai donc?

— Qui sait?...

Et le domino glissa dans sa manche la carte d'Armand, lui serra doucement la main, et ajouta en s'esquivant : Restez là... je le veux!

Et, subjugué, Armand attendit que le domino eût disparu et quitté l'Opéra pour sortir à son tour.

Quand il fut dehors, sur le boulevard, il éprouva comme une sensation bizarre; pour la première fois, il avait compris ce que l'amour peut renfermer de mystères.

Il posa de nouveau la main sur son cœur et le sentit palpiter avec violence.

— Je crois que je l'aime... balbutia-t-il.

Et il s'en alla à pied, aspirant avec délices l'air froid de

74 LKS COMPAGNONS la nuit, et rêvant à son inconnue avec toute l'imagination ardente d'un jeune homme de vingt ans qui aime pour la première fois. 11 était presque jour lorsqu'il atteignit sa jolie maison de Chaillot, et il se mit au lit, peu soucieux des conséquences de son intervention au bal en faveur du domino blond. Les rêves d'Armand, — car à vingt ans on dort, si amoureux qu'on puisse être, — furent pleins de la belle inconnue, et ses rêves se fussent prolongés fort longtemps sans doute, si le jeune homme n'eût été brusquement éveillé par son groom au moment où midi sonnait. — Deux messieurs, dit le groom, demandent à parler à monsieur pour affaires pressantes. — Ah! j'y suis, se dit Armand, c'est l'homme au coup d'éventail qui me renvoie ma carte. Il donna l'ordre de faire attendre les deux visiteurs au salon et se fit habiller. XIII — Monsieur, dit l'un des visiteurs en saluant Armand et prenant le fauteuil que celui-ci lui indiquait de la main, un de nos amis, M. Alfred Daubray, associé d'agent de de change, a eu l'honneur, je crois, de vous reucontrer cette nuit au bal de l'Opéra. Digitized by Google

la nuit, et rêvant à son inconnue avec toute l'imagination ardente d'un jeune homme de vingt ans qui aime pour la première fois.

Il était presque jour lorsqu'il atteignit sa jolie maison de Chaillot, et il se mit au lit, peu soucieux des conséquences de son intervention au bal en faveur du domino blond.

Les rêves d'Armand, — car à vingt ans on dort, si amoureux qu'on puisse être, — furent pleins de la belle inconnue, et ses rêves se fussent prolongés fort longtemps sans doute, si le jeune homme n'eût été brusquement éveillé par son groom au moment où midi sonnait.

— Deux messieurs, dit le groom, demandent à parler à monsieur pour affaires pressantes.

— Ah ! j'y suis, se dit Armand, c'est l'homme au coup d'éventail qui me renvoie ma carte.

Il donna l'ordre de faire attendre les deux visiteurs au salon et se fit habiller.

XIII

— Monsieur, dit l'un des visiteurs en saluant Armand et prenant le fauteuil que celui-ci lui indiquait de la main, un de nos amis, M. Alfred Daubray, associé d'agent de de change, a eu l'honneur, je crois, de vous rencontrer cette nuit au bal de l'Opéra.

DE L’AMÜÜIl — Je le crois, dit Armand. — Et vous lui avez remis votre carte, n’est-ce pas? En même temps, le jeune homme tendait à Armand la carte qu’il avait jetée au nez de l’homme au coup d’éventail. — Très-bien, messieurs, dit Armand, je sais pourquoi vous venez. Entre gens comme nous on s’entead à demi mot. Les deux jeunes gens s’inclinèrent, et celui qui avait déjà pris la parole continua ; — Notre ami, M. Alfred Daubray, désirerait, monsieur, que cette affaire se vidât le plus tôt possible. — Je suis à ses ordres, messieurs. — Demain matin, par exemple? - — A merveille! , — Au bois, à sept heures, dans les fourrés de la porte Dauphine. — C’est au mieux. Quelle est votre arme? — L’épée, si vous le voulez bien. Armand s’inclina et reconduisit les témoins de son adversaire avec une courtoisie parfaite. Mais à peine ces messieurs s’étaient-ils retirés, qu’un nouveau personnage fît irruption dans le salon. C’était le vieux Job, ce grognard héroïque placé auprès d’Armand par le colonel, bien plutôt en qualité de tuteur que d'intendant. a — Tu me réponds de sa vie ! » lui avait dit le colonel en lui confiant son enfant. Job était cramoisi ; ses sourcils froncés se joignaient Digitized by Google

— Je le crois, dit Armand.

— Et vous lui avez remis votre carte, n'est-ce pas?

En même temps, le jeune homme tendait à Armand la carte qu'il avait jetée au nez de l'homme au coup d'éventail.

— Très-bien, messieurs, dit Armand, je sais pourquoi vous venez. Entre gens comme nous on s'entend à demi mot.

Les deux jeunes gens s'inclinèrent, et celui qui avait déjà pris la parole continua : — Notre ami, M. Alfred Daubray, désirerait, monsieur, que cette affaire se vidât le plus tôt possible.

— Je suis à ses ordres, messieurs.

— Demain matin, par exemple?

— A merveille!

— Au bois, à sept heures, dans les fourrés de la porte Dauphine.

— C'est au mieux. Quelle est votre arme?

— L'épée, si vous le voulez bien.

Armand s'inclina et reconduisit les témoins de son adversaire avec une courtoisie parfaite. Mais à peine ces messieurs s'étaient-ils retirés, qu'un nouveau personnage fit irruption dans le salon. C'était le vieux Job, ce grognard héroïque placé auprès d'Armand par le colonel, bien plutôt en qualité de tuteur que d'intendant.

« — Tu me réponds de sa vie! » lui avait dit le colonel en lui confiant son enfant.

Job était cramoisi ; ses sourcils froncés se joignaient

76 LES COMPAGNONS presque, creusant une ride profonde sur son front dégarni, et il tournait sa moustache grise avec une impatience réellement fébrile ; — Monsieur Armand, dit-il, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire! — Quoi donc, mon bon Job? — Qu'est-ce que ces messieurs? — Que t'importe? — Ah ! je l'avais deviné ; vous avez une aü'aire... — Eh bien? — Eh bien! mais, tonnerre ! s'écria le grognard, je ne le veux pas, moi. Armand se mit à rire. — Et pourquoi? dit-il. — Pourquoi?... pourquoi?... mais parce que j'ai promis à votre père... — Que lui as- tu promis? — De vous garder sain et sauf... — Et qui te dit que j'en mourrai, de cette affaire? — Mais c'est la première... murmura le vieillard désolé. — A tout il faut un commencement. — Non, non, monsieur Armand, vous ne vous battrez pas... ce sera moi... moi, le vieux Job... Ah! sacrebleu... qu'ils y viennent, ces petits messieurs... J'étais maréchal des logis chef aux hussards, moi ! — El, dit froidement Armand, quand tu avais un duel, tu laissais donc les autres se battre pour toi?... Digitized by Google

presque, creusant une ride profonde sur son front dégarni, et il tournait sa moustache grise avec une impatience réellement fébrile : — Monsieur Armand, dit-il, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire !

— Quoi donc, mon bon Job ?

— Qu'est-ce que ces messieurs ?

— Que t'importe ?

— Ah ! je l'avais deviné ; vous avez une affaire...

— Eh bien ?

— Eh bien ! mais, tonnerre ! s'écria le grognard, je ne le veux pas, moi.

Armand se mit à rire.

— Et pourquoi ? dit-il.

— Pourquoi ?... pourquoi ?... mais parce que j'ai promis à votre père...

— Que lui as-tu promis ?

— De vous garder sain et sauf...

— Et qui te dit que j'en mourrai, de cette affaire ?

— Mais c'est la première... murmura le vieillard désolé.

— A tout il faut un commencement.

— Non, non, monsieur Armand, vous ne vous battrez pas... ce sera moi... moi, le vieux Job... Ah ! sacrebleu... qu'ils y viennent, ces petits messieurs... J'étais maréchal des logis chef aux hussards, moi !

— Et, dit froidement Armand, quand tu avais un duel, tu laissais donc les autres se battre pour toi ?...

DE L’AMOUR 77 — Tonnerre! mnrtnur île ^roi'inrd confondu par cette objection un peu ironique. — Au lieu de te désoler, reprit Armand, tu ferais mieux d’aller chercher des fleurets et de me refaire un peu la main. Et Armand, en effet, passa deux heures à ferrailler avec son vieux professeur ; puis, vers le soir, il demunda son cheval et alla faire un tour au bois, après avoir écrit à un de ses amis qu’il comptait sur lui pour le lendemain au matin. Durant son absence, le vieux soldat fut tenté vingt fois d’aller trouver le colonel et de lui tout apprendre, mais il hésita en songeant que ce dernier laisserait battre sou fils et souffrirait le martyre. — Je serai son témoin, moi, murmura-t-il, et jour de Dieu ! s’il lui arrivait malheur..., ah ! je tuerais tout, adversaire et témoins. Armand revint, fit des armes une heure encore, se fit servira diner et se mit au lit, où il ne tarda point à s’endormir de ce pesant sommeil de la jeunesse amoureuse et brave. Il rêva encore au domino blond, — il y rêva si longtemps que son ami, un jeune fou du boulevard des Italiens, arrivant à six heures du matin, fut obligé de l’éveiller. — Allons! lui dit-il, debout etconte-moi ton affaire. Et il raconta à son ami son aventure de la veille dans tous ces détails ; — Très-lden, dit Tami ; c’est stupide. Digitized by Google

— Tonnerre! murmura le grognard confondu par cette objection un peu ironique.

— Au lieu de te désoler, reprit Armand, tu ferais mieux d'aller chercher des fleurets et de me refaire un peu la main.

Et Armand, en effet, passa deux heures à ferrailler avec son vieux professeur; puis, vers le soir, il demanda son cheval et alla faire un tour au bois, après avoir écrit à un de ses amis qu'il comptait sur lui pour le lendemain au matin.

Durant son absence, le vieux soldat fut tenté vingt fois d'aller trouver le colonel et de lui tout apprendre, mais il hésita en songeant que ce dernier laisserait battre son fils et souffrirait le martyre.

— Je serai son témoin, moi, murmura-t-il, et jour de Dieu! s'il lui arrivait malheur..., ah! je tuerais tout, adversaire et témoins.

Armand revint, fit des armes une heure encore, se fit servir à dîner et se mit au lit, où il ne tarda point à s'endormir de ce pesant sommeil de la jeunesse amoureuse et brave. Il rêva encore au domino blond, — il y rêva si longtemps que son ami, un jeune fou du boulevard des Italiens, arrivant à six heures du matin, fut obligé de l'éveiller.

— Allons! lui dit-il, debout et conte-moi ton affaire.

Et il raconta à son ami son aventure de la veille dans tous ces détails : — Très-bien, dit l'ami; c'est stupide.

 — Pourquoi? — Parce que tu ne reverras jamais la femme pour laquelle tu te bats. — Abl tais-toi... s'écria Armand, tu me rendrais fou... — Nous verrous. La conversation des deux jeunes gens fut interrompue par le vieux Job, qui entra dans la chambre d'Armand, Le grognard était vêtu d'une longue redingote bleue boutonnée jusqu'au menton et ornée du ruban rouge. Il portait sous son bras deux épées de combat enroulées dans une serge verte, et il avait incliné son chapeau sur sa tète avec une crânerie toute militaire. Job avait pris son rôle de témoin au sérieux. — Monsieur Armand, dit-il, il est six heures et demie. Le rendez-vous est pour sept heures. Quand on fait ses premières armes, on doit arriver le premier sur le terrain. Armand acheva de s'habiller en quelques secondes et se trouva prêt. Job avait fait atteler le coupé. Armand y monta avec ses deux témoins. Dix minutes après, tous trois atteignaient les fourrés de la porte Dauphine, et y attendaient leurs adversaires qui, du reste, ne tardèrent point à paraître. Tandis que les témoins mesuraient et tiraient les épées au sort, Armand et l'homme au coup d'éventail purent s'examiner réciproquement. Ce dernier était un grand jeune homme de vingt-huit ans à trente ans, brun et miuce, et Armand pensa que la veille il avait dû être un Digilized by Google

 peu gris, car il avait une tournure fort distinguée, et n’avait nullement l’apparence ni les manières d’un homme habitué à insulter les femmes. — Monsieur, dit Alfretl Danbray au moment où il croisait le fer avec Armand, votre Dulcinée a de belles mains, mais elle en fuit un bien vilain usage. — Pardon! monsieur, répondit Armand en prenant lestement le contre de quarte, la dame dont vous parlez n’est point ma Dulcinée. — Dans tous les cas, ce n’est ni votre femme ni votre sœur, reprit M. Daubray, qui se fendit sur un très-beau coupé droit. — Assurément non, répliqua Armand, qui para le coup, riposta et perfora galamment le bras de sou adversaire. Le vieux Job, qui vit au moment même la chemise de M. Daubray jaspée de quelques gouttes de sang, poussa lin cri et s’interposa : — Assez, messieurs, dit-il, assez! — Soit, répondit M. Daubray, bien que vous ayez oublié, monsieur, que j’étais l’ofïensé, et que, par conséquent c’était à mes témoins et non à vous de déclarer l’honneur satisfait. — C’est juste, monsieur, — c’est juste, grommela le vieux soldat en mordant sa moustache et ajoutant tout bas : — Sacrebleu, l’enfant est brave, mais il se serait fait tuer; l’autre tire mieux que lui. Les deux jeunes gens se donnèrent la main sur-lechamp. Digilized by Google

peu gris, car il avait une tournure fort distinguée, et n'avait nullement l'apparence ni les manières d'un homme habitué à insulter les femmes.

— Monsieur, dit Alfred Daubray au moment où il croisait le fer avec Armand, votre Dulcinée a de belles mains, mais elle en fait un bien vilain usage.

— Pardon! monsieur, répondit Armand en prenant lestement le contre de quarte, la dame dont vous parlez n'est point ma Dulcinée.

— Dans tous les cas, ce n'est ni votre femme ni votre sœur, reprit M. Daubray, qui se fendit sur un très-beau coupé droit.

— Assurément non, répliqua Armand, qui para le coup, riposta et perfora galamment le bras de son adversaire.

Le vieux Job, qui vit au moment même la chemise de M. Daubray jaspée de quelques gouttes de sang, poussa un cri et s'interposa : — Assez, messieurs, dit-il, assez!

— Soit, répondit M. Daubray, bien que vous ayez oublié, monsieur, que j'étais l'offensé, et que, par conséquent c'était à mes témoins et non à vous de déclarer l'honneur satisfait.

— C'est juste, monsieur, — c'est juste, grommela le vieux soldat en mordant sa moustache et ajoutant tout bas : — Sacrebleu, l'enfant est brave, mais il se serait fait tuer; l'autre tire mieux que lui.

Les deux jeunes gens se donnèrent la main sur-le-champ.

 — Enfin, monsieur, fit AI. Daubniy, vous me ferez bien la grâce de me nommer la personne qui donne si bien les coups d'évantail. — Impossible, monsieur. — Diable 1 un mystère... — Un mystère pour moi comme pour vous : je ne la connais pas. — Comment! s'écria M. Daubray, vous vous êtes battu pour une femme que vous ne connaissiez pas... — J'espérais la conuaitre, répondit modestement Armand. Un premier apareil fut posé sur la blessure de M. Daubray, blessure heureusement fort légère; les deux adversaires se serrèrent de nouveau la main, tandis que les témoins se saluaient, et Armand retourna à Chaillot. Il en est d'un premier duel comme d'un premier rendez-vous : on en est tout fier, et Armand se sentit grands d'une coudée lorqu'il rentra chez lui. Mais à sa joie enfantine d'avoir enfin manié une épée sérieusement, un autre sentiment se mêlait, .\rmand aimait déjà, comme on aime le mystérieux et l'inconnu, ce blond domino qui lui avait valu sa première querelle; et quel éloge pour l'homme qui vient de jouer sa vie peut valoir une pensée de la femme qu'il aime ! Armand se souvenait de ces paroles : « Où puis-je faire prendre de vos nouvelles? » Et il se prit à espérer que le domino blond enverrait ou viendrait lui-mèine savoir l'issue du combat; et il attendit avec anxiété, et chaque fois que la cloche de la porte

DK L’AMOUR 81 d’entrée résonna, il é[iroiiva comme un fiisson d’espérance. Mais une partie de la journée s’écoula et mil ne parut. Alors Armand fut en proie à une sorte d’impatience fiévreuse, il taxa le domino d’inirratitude, et, au lieu de renoncer sur-le-champ à cette léiiime oublieuse, il se prit à l’aimer plus encore, tant il est vrai que la passion s’accroît de rindifférence de l’objet aimé. A. deux heures de l’après-midi, personne ne s’était présenté chez Armand. Le jeune homme n’y tint plus. — Ah! se dit-il, dussé-je remuer Paris de fond en comble, il faudra que je retrouve cotte femme! Tout à coup la cloche retentit une lois encore, .\rmand se précipita sur une croisée qui donnait sur la petite cour, et il vit entrer un commissionnaire, le commis•1 sionnaire du coin de la rue, en veste de velours bleu de ciel, le valet de chambre obligé de tous ceux qui n’en ont pas. Il tenait une lettre à la ma!n. ' — C’est d’elle! c’est d’elle! mnnnura-t-il devinant, à ce vulgaire messager, la femme du monde qui ne veut point se compromettie. Et il descendit eu courant, oïdali'ant i[ii’un homme bien élevé ne saurait aller à la rencontre d’un dotuestique. Le commissionnaire avait cet air bonhomme et naïf qui v.a si bien aux enfants de l’Auvergne. — Monsieur Armand? dit-il. — C’est moi. — Une lettre. U ü. Digitized by Google

d'entrée résonna, il éprouva comme un frisson d'espérance. Mais une partie de la journée s'écoula et nul ne parut.

Alors Armand fut en proie à une sorte d'impatience fiévreuse, il taxa le domino d'ingratitude, et, au lieu de renoncer sur-le-champ à cette femme oublieuse, il se prit à l'aimer plus encore, tant il est vrai que la passion s'accroît de l'indifférence de l'objet aimé. A deux heures de l'après-midi, personne ne s'était présenté chez Armand. Le jeune homme n'y tint plus.

— Ah! se dit-il, dussé-je remuer Paris de fond en comble, il faudra que je retrouve cette femme!

Tout à coup la cloche retentit une fois encore. Armand se précipita sur une croisée qui donnait sur la petite cour, et il vit entrer un commissionnaire, le commissionnaire du coin de la rue, en veste de velours bleu de ciel. le valet de chambre obligé de tous ceux qui n'en ont pas. Il tenait une lettre à la main.

— C'est d'elle! c'est d'elle! murmura-t-il devinant, à ce vulgaire messager, la femme du monde qui ne veut point se compromettre.

Et il descendit en courant, oubliant qu'un homme bien élevé ne saurait aller à la rencontre d'un domestique. Le commissionnaire avait cet air bonhomme et naïf qui va si bien aux enfants de l'Auvergne.

— Monsieur Armand? dit-il.

— C'est moi.

— Une lettre.

82 LES COMI'ACNONS 11 tendit au jeune lionmitî une petite enveloppe d’où s’exhaltait un parfum discret et mystérieux comme l’emblème du cachet. Ce cachet, de cire gris-perle, portait pour empreinte un lévrier couché dans l’adorable attitude des chiens de chasse qui regardent leur medtre et semblent lui dire : « Je suis discret et fidèle. » Armand s’empara de la lettre, mais avant de l’ouvrir il dit au commissionnaire : — De quelle part venez-vous? — Je ne sais pas, répondit l’Auvergnat d’un air niais. — Qui vous a remis cette lettre ? — Un domestique. — En quel endroit? — Sur le pont de la Concorde. Et l’Auvergnat s’en alla sans laisser le temps à Armand de lui adresser une nouvelle question. Armand remonta dans son fumoir avant d’avoir osé ouvrir la lettre. .XIV Le cœur d’Armand battit si fort, tandis qu’il tenait dans ses doigts le billet de papier paille, qù’il hésita à en rompre le cachet. Il tourna et retourna plusieurs fois sa mignonne enveloppe, cherchant à deviner le contenu de cette lettre dans la suscriplion, étudiant ainsi ce qu'on appellerait volontiers Vesprit de l’écriture. En effet, les jamDigitized by Google

Dlî L’AMOUH 83 bases allongés et menus, corrects et fermes comme le trait d’un burin, semblaient annoncer la sûreté de main et de volonté <le celle qui les avait tracés, car il était impossible de ne point reconnaitre une femme dans ce papier anglais, dans cette cire gris-perle parfumée. Cette lettre avait été écrite sans émotion, et Armand se prit à penser que sans doute elle contenait un refus nettement accentué. Il l’ouvrit enfin et lut ces quelques ligues : t Mon cher paladin, » Un homme qui, comme vous, prend la défense d’une femme inconnue et mas(|uée, et se bat fort galamment pour elle, doit avoir lu des romans. Vous savez l’histoire des Treize, de M. de Balzac, u’est-ce pas? et vous vous souvenez sans doute d’Henri de Marsay, qui trouva, un soir, une voiture sur le boulevard, y monta et fut mystéreusement conduit, les yeux bandés, chez la fille aux yeux d'or. Je ne suis point la fille aux yeux d’or, mais je suis blonde comme elle, et si vous voulez recevoir les remerciements de votre protégée et la récompense que mérite votre belle conduite de ce matin, soyez ce soir vers onze heures, suf-le boulevard entre la rue Taitbout et la rue du Helder : vous trouverez une voiture, vous y monterez; un homme se placera près de vous et vous bandera les yeux...» Le billet était sans signature. Digilized by Coogle

bages allongés et menus, corrects et fermes comme le trait d'un burin, semblaient annoncer la sûreté de main et de volonté de celle qui les avait tracés, car il était impossible de ne point reconnaître une femme dans ce papier anglais, dans cette cire gris-perle parfumée. Cette lettre avait été écrite sans émotion, et Armand se prit à penser que sans doute elle contenait un refus nettement accentué.

Il l'ouvrit enfin et lut ces quelques lignes :

« Mon cher paladin,

» Un homme qui, comme vous, prend la défense d'une femme inconnue et masquée, et se bat fort galamment pour elle, doit avoir lu des romans. Vous savez l'histoire des *Treize,* de M. de Balzac, n'est-ce pas? et vous vous souvenez sans doute d'Henri de Marsay, qui trouva, un soir, une voiture sur le boulevard, y monta et fut mystéreusement conduit, les yeux bandés, chez la *fille aux yeux d'or*. Je ne suis point la fille aux yeux d'or, mais je suis blonde comme elle, et si vous voulez recevoir les remerciements de votre protégée et la récompense que mérite votre belle conduite de ce matin, soyez ce soir vers onze heures, sur le boulevard entre la rue Taitbout et la rue du Helder : vous trouverez une voiture, vous y monterez: un homme se placera près de vous et vous bandera les yeux... »

Le billet était sans signature.

8i LES COMPAGNONS Armnntl demeura rêveur un moment, et finit par s'écrier ; — J'irai... j'irai... dussc-je trouver la mort au bout de cette aveuture I Et il attendit la fin de la journée avec une impatience fiévreuse, comptant les heures et les minutes; et le soir venu, pour tuer les quatre hennis qui le séparaient encore du reiwiez-vous, il alla aux Italiens et promena un regard distrait sur toutes les loges, comme s'il eût espéré y voir l'être charmant qui l'occupait entièrement depuis deux jours. I Dans une avant-scène, il aperçut une petite femme blonde d'une éblouissante beauté, et à cette vue, il tressaillit vivement... Etait-ce le domino? C'était bien les mêmes cheveux d'un blond fauve, la même taille, les # mêmes mains blanches et mignonnes, mais c'était là tout ce qu'il avait vu du domino, et il eût été hasardeux de supposer que la femme qu'il avait .sous les yeux et celle qu'il n'avait vue que .masquée étaient bien la même femme. D'ailleurs, comment admettre que celle qui lui assignait un rendez-vous mystérieux venait précisément attendre aux Italiens l'heure de cette entrevue? Durant un entr'acle, Armantl se glis.sa dans le couloir et alla regarder dans l'œil-de-bœuf de sa loge la jeune femme qid, toute .seule, assistait à la représentation. Elle était si bcHe qu'il se prit à souhaiter ardemment ([ue ce fût elle. Il vint un moment où elle se retourna et l'aperçut ; mais son visage ne subit aucune altération, ne manifesta aucune surprise ; elle ne parut voir dans Armand Digitized by Google

Armand demeura rêveur un moment, et finit par s'écrier : — J'irai... j'irai... dussé-je trouver la mort au bout de cette aventure!

Et il attendit la fin de la journée avec une impatience fiévreuse, comptant les heures et les minutes; et le soir venu, pour tuer les quatre heures qui le séparaient encore du rendez-vous, il alla aux Italiens et promena un regard distrait sur toutes les loges, comme s'il eût espéré y voir l'être charmant qui l'occupait entièrement depuis deux jours.

Dans une avant-scène, il aperçut une petite femme blonde d'une éblouissante beauté, et à cette vue, il tressaillit vivement... Était-ce le domino? C'était bien les mêmes cheveux d'un blond fauve, la même taille, les mêmes mains blanches et mignonnes, mais c'était là tout ce qu'il avait vu du domino, et il eût été hasardeux de supposer que la femme qu'il avait sous les yeux et celle qu'il n'avait vue que masquée étaient bien la même femme. D'ailleurs, comment admettre que celle qui lui assignait un rendez-vous mystérieux venait précisément attendre aux Italiens l'heure de cette entrevue?

Durant un entr'acte, Armand se glissa dans le couloir et alla regarder dans l'œil-de-bœuf de sa loge la jeune femme qui, toute seule, assistait à la représentation. Elle était si belle qu'il se prit à souhaiter ardemment que ce fût elle. Il vint un moment où elle se retourna et l'aperçut; mais son visage ne subit aucune altération, ne manifesta aucune surprise; elle ne parut voir dans Armand

DE L’AMOUR 85 qn’iin inconnu indifférent et curieux comme une femme jeune et jolie en rencontre chaijue jour sur sou chemin. — Ce n’est pas e//c, murmura-t-il désappointé. Le même jeune homme qui, le matin, lui avait servi de témoin, se trouvait par hasard dans le foyer. Armand le prit par le bras, et lui dit eu désignant la femme blonde : — La connais-tu? — Oui, fit l’ami d’un signe. — Son nom? — La baronne de Sainte-Luce. — C’est bizarre, dit Armand, mais elle ressemble à mon domino de l’Opéra. Du moins, c’est la même taille, la même coulçur de cheveux, les mêmes mains creusées de fossettes. — Tant pis en ce cas ! — Pourquoi tant pis ? — Parce que tu l’aimeras. — Eh bien ! où est le mal ? — Le voici. Madame de Sainte-Luce est une femme qu’il est dangereux d’aimer. Armand fit un geste d’étonnement. — Mon cher, continua le jeune homme, la petite baronne, comme on l’appelle, est une de ces femmes qui, à première vue, habitent la terre sans avoir rien perdu des vertus du ciel, une de ces créatures éthérées qui n’ont pas même efileuré les fanges de nôtre planète et dont l’âme angélique vit perpétuellement dans l’espace. — Eh bien? Digitized by Google

qu'un inconnu indifférent et curieux comme une femme jeune et jolie en rencontre chaque jour sur son chemin.

— Ce n'est pas *elle*, murmura-t-il désappointé.

Le même jeune homme qui, le matin, lui avait servi de témoin, se trouvait par hasard dans le foyer. Armand le prit par le bras, et lui dit en désignant la femme blonde :

— La connais-tu?

— Oui, fit l'ami d'un signe.

— Son nom?

— La baronne de Sainte-Luce.

— C'est bizarre, dit Armand, mais elle ressemble à mon domino de l'Opéra. Du moins, c'est la même taille, la même couleur de cheveux, les mêmes mains creusées de fossettes.

— Tant pis en ce cas!

— Pourquoi tant pis?

— Parce que tu l'aimeras.

— Eh bien! où est le mal?

— Le voici. Madame de Sainte-Luce est une femme qu'il est dangereux d'aimer.

Armand fit un geste d'étonnement.

— Mon cher, continua le jeune homme, la petite baronne, comme on l'appelle, est une de ces femmes qui, à première vue, habitent la terre sans avoir rien perdu des vertus du ciel, une de ces créatures éthérées qui n'ont pas même effleuré les fanges de nôtre planète et dont l'âme angélique vit perpétuellement dans l'espace.

— Eh bien?

86 LES COMl’Ar.NONS — Cepeudaut, mon cher, dans le monde, où elle joue un rôle de reine, on se raconte tout bas d’étranges histoires... Armand regarda son interlocuteur avec une stupéfaction croissante. — La baronne s’est mariée à vingt ans, poursuivit le narrateur, et elle a épousé un vieillard amoureux. C'était un vieux beau, comme ou dit, un de ces galants surannés dont la vie a été un long triomphe ; il avait été la terreur des maris, le consolateur de toutes les femmes qui cherchaient des illusions et une âme sœur de leur âme^ 11 professait même, à l’endroit de ce faible sexe aux griffes roses, des théories merveilleuses; sa poétjque était arrêtée depuis longtemps à l’endroit du mariage, et lorsqu’il épousa mademoiselle Berthe de Beaulieu, on se dit naïvement, dans le monde : « Voilà un homme qui a trop fait de victimes en sa vie pour u’ètre point à l’abri du malheur, en dépit de ses cinquante ans. » — Diable! fit .Armand, voici qui est paradoxal, il me semble. — Eh bien! au bout de six mois le vieux baron était un esclave, un an plus tard sa femme le relégua à l’arrière-plan de sa vie comme on fait d’un vieux portrait de famille. Aujourd’hui il est passé à l’état de ces ilotes inventés par l’antiquité et qui perdent jusqu’à leur qualité d’homme. — Mais enfin, demanda Armand, madame de SainteLuce est donc une femme décriée ? Digitized by Google

— Cependant, mon cher, dans le monde, où elle joue un rôle de reine, on se raconte tout bas d'étranges histoires...

Armand regarda son interlocuteur avec une stupéfaction croissante.

— La baronne s'est mariée à vingt ans, poursuivit le narrateur, et elle a épousé un vieillard amoureux. C'était un vieux beau, comme on dit, un de ces galants surannés dont la vie a été un long triomphe ; il avait été la terreur des maris, le consolateur de toutes les femmes qui cherchaient des illusions et une âme sœur de leur âme. Il professait même, à l'endroit de ce faible sexe aux griffes roses, des théories merveilleuses; sa poétique était arrêtée depuis longtemps à l'endroit du mariage, et lorsqu'il épousa mademoiselle Berthe de Beaulieu, on se dit naïvement, dans le monde : « Voilà un homme qui a trop fait de victimes en sa vie pour n'être point à l'abri du malheur, en dépit de ses cinquante ans. »

— Diable! fit Armand, voici qui est paradoxal, il me semble.

— Eh bien! au bout de six mois le vieux baron était un esclave, un an plus tard sa femme le relégua à l'arrière-plan de sa vie comme on fait d'un vieux portrait de famille. Aujourd'hui il est passé à l'état de ces ilotes inventés par l'antiquité et qui perdent jusqu'à leur qualité d'homme.

— Mais enfin, demanda Armand, madame de Sainte-Luce est donc une femme décriée ?

T)Ë i; AMOUR 87 — Non; jamais elle n’a iloiiué sérieusement prise à la critique. Cependant... — Ah ! il y a un cependant... — Oui. On n’a jamais connu d’intrigue à la petite baronne. Cependant il est arrivé successivement dans son monde deux aventures auxquelles, à tort ou à raison, l’opinion l’a mêlée. Kt l’ami s’assit sur une banquette du foyer, comme un homme disposé à narrer un long récit. — Voyons! dit Armand, dont la curiosité était excitée au plus haut point. — L’année dernière, reprit le conteur, le jeune marquis de P... était très-empressé auprès d’elle, et il avait en cela un rival, le vicomte Ralph O’..., un Irlandais fort beau, fort riche et très à la mode. La baronne leur souriait à tous deux d’une façon si parfaitement égale, qu’il était impossible de dire qu’il y eût un préféré entre eux. La baronne habite, à l’extrémité de la rue de Babylone, un bôtel dont les jardins s’étendent jusqu’au boulevard des Invalides. Une petite porte ouvre même sur le boulevard. Unenuit, en janvier, on trouva à vingt pas de cette porte le cadavre du vicomte de Ralph... H avait reçu trois coups d’épée. Quant au meurtrier, ou plutôt à l’adversaire, il avait disparu. Mais, chose étrange! la même nuit, M. le marquis de P... se brûla la cervelle dans son fumoir. — Tiens ! dit Armand, voilà qui est bizarre comme un chapitre de roman. — pu reste, continua le narrateur, la petite porte du Digilized by Google

— Non; jamais elle n'a donné sérieusement prise à la critique. Cependant...

— Ah ! il y a un *cependant*...

— Oui. On n'a jamais connu d'intrigue à la petite baronne. Cependant il est arrivé successivement dans son monde deux aventures auxquelles, à tort ou à raison, l'opinion l'a mêlée.

Et l'ami s'assit sur une banquette du foyer, comme un homme disposé à narrer un long récit.

— Voyons! dit Armand, dont la curiosité était excitée au plus haut point.

— L'année dernière, reprit le conteur, le jeune marquis de P... était très-empressé auprès d'elle, et il avait en cela un rival, le vicomte Ralph O'..., un Irlandais fort beau, fort riche et très à la mode. La baronne leur souriait à tous deux d'une façon si parfaitement égale, qu'il était impossible de dire qu'il y eût un préféré entre eux. La baronne habite, à l'extrémité de la rue de Babylone, un hôtel dont les jardins s'étendent jusqu'au boulevard des Invalides. Une petite porte ouvre même sur le boulevard. Une nuit, en janvier, on trouva à vingt pas de cette porte le cadavre du vicomte de Ralph... Il avait reçu trois coups d'épée. Quant au meurtrier, ou plutôt à l'adversaire, il avait disparu. Mais, chose étrange! la même nuit, M. le marquis de P... se brûla la cervelle dans son fumoir.

— Tiens! dit Armand, voilà qui est bizarre comme un chapitre de roman.

— Du reste, continua le narrateur, la petite porte du

88 LES CONPAGNONS jariiin était parfaitement close, et madame de SainteLuce parut étrangère à ce double et funeste événement; seulement, on jasa beaucoup de cette coïncidence singulière, et la médisance prétendit que le marquis et le vicomte s'étaient battus pour elle, et que le marquis, pris de remords, s'était suicidé. Trois mois après, au bal de l'ambassade 'ottomane, madame de Sainte-Luce fut fort remarquée par un jeune prince moldave, un prince de contes de fées, beau comme le jour, plus riche qu'un nabab. Le Moldave s'éprit de madame de Sainte-Luce; il la poursuivit de ses hommages dans tous les bals, tous les concerts, au bois, à Longchamp, aux stations, partout... La baronne fut insensible à tant d'amour et refusa constamment de laisser présenter le beau prince dans ses salons. Cependant, un soir, le Moldave eut la hardiesse de pénétrer chez elle à l'aide d'un travestissement, car la baronne donnait un bal masqué... — Et qu'arriva-t-U? demanda Armand. — La baronne le reconnut en dépit d'une grande barbe de magicien, et lui fit le plus gracieux accueil, mais en sortant de chez elle, dans sa voiture, le prince reçut un coup de poignard. Ses gens ne s'en aperçurent qu'en arrivant. I.eur maitre expiraen disant qu'un inconnu l'avait frappé, à peu près comme Ravaillac frappa Henri IV, en se dressant sur le marchepied. — Après cela, mon cher, acheva le narrateur, pense ce que tu voudras de madame de Sainte-Luce, mais laissemoi te donner un conseil : — Si tu en tombes amoureux. Digilized by GoogI

DE L’AMOUR 89 prends la poste et pars. Cette femme inspire un amour qui porte malheur. En ce moment, les deux jeunes gens rentrèrent dans la salle, et Armand braqua sa lorgnette sur la loge de la baronne a\’fec une ténacité propre à attirer son attention; mais la baronne n’eut pas même un tressaillement. — Ce n’est pas elle? dit-il. Au reste, je vais bien le savoir. Armand quitta son ami et se rendit sur le boulevard, au lieu indiqué par le billet anonyme. Minuit sonnait. Un Fiacre, le fiacre classique du vieux temps, stationnait sur la chaussée à égale distance des rues Taitbout et du Helder. Armand remarqua que, si la voiture était de piètre apparence , rien ne ressemblait moins à des locati que les deux vigoureux coursiers, destinés à la traîner. — Cocher, criait un passant en ce moment, vous êtes pris? — A minuit pour jusqu’au jour, répondit l’automédon, qui jeta un coup d’oeil investigateur autour de lui. ' — Hé! l’ami, dit-il tout bas, es-tu pris? — Comment vous nommez-vous? — Armand. — Non, en ce cas, dit le cocher. Au même instant la glace d’une portière s’abaissa, la portière s’ouvrit, et Armand aperçut dans le fiacre un homme masqué. Tl monta et .s’assit. I^’homme masqué lui Digitized by Google

prends la poste et pars. Cette femme inspire un amour qui porte malheur.

En ce moment, les deux jeunes gens rentrèrent dans la salle, et Armand braqua sa lorgnette sur la loge de la baronne avec une tenacité propre à attirer son attention; mais la baronne n'eut pas même un tressaillement.

— Ce n'est pas elle? dit-il. Au reste, je vais bien le savoir.

Armand quitta son ami et se rendit sur le boulevard, au lieu indiqué par le billet anonyme. Minuit sonnait. Un fiacre, le fiacre classique du vieux temps, stationnait sur la chaussée à égale distance des rues Taitbout et du Helder. Armand remarqua que, si la voiture était de piètre apparence, rien ne ressemblait moins à des *locati* que les deux vigoureux coursiers, destinés à la traîner.

— Cocher, criait un passant en ce moment, vous êtes pris?

— A minuit pour jusqu'au jour, répondit l'automédon, qui jeta un coup d'œil investigateur autour de lui.

— Hé! l'ami, dit-il tout bas, es-tu pris?

— Comment vous nommez-vous?

— Armand.

— Non, en ce cas, dit le cocher.

Au même instant la glace d'une portière s'abaissa, la portière s'ouvrit, et Armand aperçut dans le fiacre un homme masqué. Il monta et s'assit. L'homme masqué lui

90 LES COMPAGNONS baiida silencieusement les yeux, et le fiacre partit, remontant le boulevard. 11 eût été impossible à Armand de dire combien de temps dura ce mystérieux voyage ; seulement, au bruit de la voiture, il comprit qu'il sortait de Paris pour rouler sur une chaussée empierrée, et il calcula, quand le fiacre s'arrêta, qu'il pouvait bien avoir fait trois lieues. L'homme masqué mit pied à terre le premier, donna la main à Armand et l'aida à descendre, puis il dit : — Suivez-moi, monsieur, mais si vous tenez à la vie, n'essayez pas d'arracher votre bandeau, car, si vous le faisiez, je vous tuerais. — Très-bien, répondit Armand; marchez, je vous suis. Il entendit grincer le pêne et les gonds d'une porte, puis il sentit sous ses pieds un sable fin comme celui qui jonche les allées de jardin, et il fit ainsi quarante pas toujours guidé par l'homme qui le tenait par la main. Puis il entendit tourner une autre porte, et sou conducteur lui dit : — Vous avez dix marches à monter. Armand gravit les dix marches et sentit un tapis sous son pied. Alors son guide le fit asseoir sur un divan. — Otez votre bandeau, lui dit-il. Armand obéit, jeta un regard avide et curieux autour de lui et demeura ébloui. Il se trouvait dans un joli boudoir tendu d'une étoffe de soie gris-cendré, meublé avec une coquetterie et une recherche qui sentaient leur femme Digilized by Google

DE L’AMOUR 91 élégante, et éclairé par la discrète lueur d’une lampe suspendue au plafond et abritée i)ar un abat-jour en papier de Chine. Des tableaux de maîtres vivants ornaient les murs, de grandes jardinières de laque garnies de fleurs rares se dressaient dans les embrasures des croisées hermétiquement closes, du reste, par une double pefsienûe et d’épais rideaux. Armand, d’ailleurs, était parfaitement seul; l’homme masqué avait pris soin de disparaître tandis qu’il ôtait son bandeau. Il régnait dans le boudoir comme un parfum de volupté mystérieuse qui s’empara de tous les sens de l’aventureux jeune homme ; ses yeux se fixèrent avec une anxieuse avidité sur une porte qu’il vit devant lui, et par laquelle il lui semblait que la fée de ce logis merveilleux lui devait apparaitre. En effet, cette porte s’ouvrit presque aussitôt, et notre héros sentit tout son sang refluer à son cœur. Le domino blond venait d’entrer sur la pointe de son petit pied et marchait vers Armand. Comme au bal de l’Opéra, il était masqué et son costume n’avait subi aucune modification. En éprouvant la brusque transition du caprice à l’amour, Armand était redevenu timide, et il demeura immobile, sans voix, à la vue de l’objet de ses rêves. La séduisante créature lui tendit alors la main et lui dit ce simple mot : — Merci ! Elle faisait allusion à la rencontre du matin. Digitized by Google

élégante, et éclairé par la discrète lueur d'une lampe suspendue au plafond et abritée par un abat-jour en papier de Chine. Des tableaux de maîtres vivants ornaient les murs, de grandes jardinières de laque garnies de fleurs rares se dressaient dans les embrasures des croisées hermétiquement closes, du reste, par une double persienne et d'épais rideaux.

Armand, d'ailleurs, était parfaitement seul; l'homme masqué avait pris soin de disparaître tandis qu'il ôtait son bandeau. Il régnait dans le boudoir comme un parfum de volupté mystérieuse qui s'empara de tous les sens de l'aventureux jeune homme ; ses yeux se fixèrent avec une anxieuse avidité sur une porte qu'il vit devant lui, et par laquelle il lui semblait que la fée de ce logis merveilleux lui devait apparaître.

En effet, cette porte s'ouvrit presque aussitôt, et notre héros sentit tout son sang refluer à son cœur. Le domino blond venait d'entrer sur la pointe de son petit pied et marchait vers Armand. Comme au bal de l'Opéra, il était masqué et son costume n'avait subi aucune modification.

En éprouvant la brusque transition du caprice à l'amour, Armand était redevenu timide, et il demeura immobile, sans voix, à la vue de l'objet de ses rêves. La séduisante créature lui tendit alors la main et lui dit ce simple mot : — Merci !

Elle faisait allusion à la rencontre du matin.

92 LES COMPAG.VONS Armand porta cette main à scs lèvres et les y imprima avec enthousiasme : — Ah ! je vous aime... murmura- t-il. Ce petit rire moqueur, que déjà il avait entendu, résonna sous le masque de satin une fois encore : — Vous êtes un fou, lui dit l'inconnue, un fou charmant qui risque sa vie pour une bagatelle. Mais vous ne recommencerez pas, j'imagine; vous allez me le promettre... La voix du domino était caressante et persuasive, et en l'écoutant Armand éprouvait une sensation délicieuse. Et comme il continuait à couvrir cette main de baisers, on la retira doucement et on lui dit : — Je vous ai fait venir pour vous remercier, et non pour écouter une déclaration d'amour, mon beau cavalier. — Mais je vous aime... répéta Armand avec feu. — C'est possible; mais, bien que vous m'en ayez donné une preuve éclatante ce matin, je n'y crois pas encore. Et le domino ajouta en souriant : — J'étais au bois ce matin, à vingt pas du lieu du combat, dans ma voiture, que dissimulait une touffe d'arbres. J'ai tout vu... et j'ai eu bien peur. — Vrai? s'écria Armand avec une joie d'enfant. — Bien vrai. Les jeunes gens ont quelquefois, au milieu de leur timidité, une fatuité merveilleuse: Armand en fut la preuve en ce moment. — Vous m'aimez donc? demanda-t-il. Digilized by Google

DE L’AMüUU 93 Cette question directe et si inattendue parut embarrasser le domino. — Je ne sais pas, dit-il, mais enfin il était bien naturel que je fisse des vœux pour vous. XV Armand s’agenouilla sur le tapis, aux pieds de l’inconnue, et reprit ses adorables- petites mains, qu’elle ne songea plus à lui retirer, et alors, avec l’enthousiasme de ses vingt années, il lui dépeignit cet amour si étrangement éclos et ces émotions délicieuses qu’il éprouvait depuis qu’elle occupaût tontes ses pensées. — Par grâce, lui dit-il enfin, montrez-moi ce visage que j’adore sans le connaître. Le domino secoua négativement la tète. Armand supplia, l’inconnue fut inflexible. — Mais enfin où vous revoir? demanda-t-il avec cette insistance caressante de l’amoureux qui implore une faveur. — Écoutez-moi, lui répondit le domino en le relevant et le faisant asseoir auprès de lui sur le divan, écoutezmoi; vous croyez m’aimer et je suis persuadée que vous êtes de très-bonne foi eu ce moment. — Oh! balbutia Armand. Digilized by Google

Cette question directe et si inattendue parut embarrasser le domino.

— Je ne sais pas, dit-il, mais enfin il était bien naturel que je fisse des vœux pour vous.

XV

Armand s'agenouilla sur le tapis, aux pieds de l'inconnue, et reprit ses adorables petites mains, qu'elle ne songea plus à lui retirer, et alors, avec l'enthousiasme de ses vingt années, il lui dépeignit cet amour si étrangement éclos et ces émotions délicieuses qu'il éprouvait depuis qu'elle occupait tontes ses pensées.

— Par grâce, lui dit-il enfin, montrez-moi ce visage que j'adore sans le connaître.

Le domino secoua négativement la tête. Armand supplia, l'inconnue fut inflexible.

— Mais enfin où vous revoir? demanda-t-il avec cette insistance caressante de l'amoureux qui implore une faveur.

— Écoutez-moi, lui répondit le domino en le relevant et le faisant asseoir auprès de lui sur le divan, écoutez-moi; vous croyez m'aimer et je suis persuadée que vous êtes de très-bonne foi en ce moment.

— Oh! balbutia Armand.

' 9i LES COMPAGNONS — Mais l’amour d’un homme de vingt ans, ami, c’est la chose la pins fragile et la plus éphémère du monde. — Ah! ne le croyez pas... je vous aimerai tonte ma vie... — Enfant, vous ne savez donc pas que le mot toujours est, eu amour, le plus mensonger de tous. — Tenez, dit-il en plaçant une des mains du domino sur son cœur, voyez comme'il hat... — Savez-vous bien, reprit l’inconnue, que je ne m’appartiens pas?... Armand ti essaillit. — Que voulez-vous dire? demanda-t-il avec angoisse. — J’appartiens au monde... à ce monde impitoyable qui repousse et flétrit la femme assez faible pour avoir aimé une heure... — J’ai un mari, — ce maitre à qui une femme appartient pour la vie corps et àme... — Mon Dieu! mon Dieu! murmura Armand éperdu, mais je vous aime à en mourir, cependant... — Vous le croyez, du moins... — Oh! quelle preuve en voulez-vous? dites, ordonnez.. ^ j’obéirai. — Ami, répondit le domino, l’amour ne se prouve qu’avec la constance. — Eh bleu! mettez la mienne à l’épreuve,.. — Peut-être... Puis le domino ajouta d’une voix émue : — Vous voulez donc me revoir? — Pouvez-vous me le demander? Digilized by (Joogle

 — Et si j’y consentais... m’obéiriez-vous? — En aveugle. — Vous avez dit le mot, fit le domino en riant, car vous* ne reviendrez jamais ici que les yeux bandés. — J’y consens de grand cœur. — Ensuite, je n’ôterai jamais mon masque... — Ab! — Préférez-vous que je l’ôte à l’instant même? Alors vous ne me reverrez jamais. — Soit, dit encore Armand. — Doue, reprit le domino avec fermeté, vous ne saurez ni mon nom, ni le lieu que j’habite, et vous ne verrez point mou visage. A ce prix-là, je veux bien consentira vous revoir. Armand ne répondit pas, mais il appuya ses lèvres sur le front blanc du domino, et il lui sembla que l’inconnue frémissait de tous ses membres. Longtemps encore il demeura à ses genoux, lui murmurant ces riens si charmants, ces sottises si spirituelles qui sont tout le langage de l’amour, et elle l'écouta en souriant et lui pardonna mille folies. Mais tout à coup la pendule du boudoir sonna trois heures du matin : — Relevez-vous, dit l’inconnue, il faut nous séparer. — Déjà? murmura-t-il avec l’accent du regret que devaitavoir Roméo congédié par Juliette aux premiers rayons de l’aurore. — Il le faut, dit-elle, mais nous nous reverrons bientôt. Digitized by Google

— Et si j'y consentais... m'obéiriez-vous?

— En aveugle.

— Vous avez dit le mot, fit le domino en riant, car vous ne reviendrez jamais ici que les yeux bandés.

— J'y consens de grand cœur.

— Ensuite, je n'ôterai jamais mon masque...

— Ah!

— Préférez-vous que je l'ôte à l'instant même? Alors vous ne me reverrez jamais.

— Soit, dit encore Armand.

— Donc, reprit le domino avec fermeté, vous ne saurez ni mon nom, ni le lieu que j'habite, et vous ne verrez point mon visage. A ce prix-là, je veux bien consentir à vous revoir.

Armand ne répondit pas, mais il appuya ses lèvres sur le front blanc du domino, et il lui sembla que l'inconnue frémissait de tous ses membres.

Longtemps encore il demeura à ses genoux, lui murmurant ces riens si charmants, ces sottises si spirituelles qui sont tout le langage de l'amour, et elle l'écouta en souriant et lui pardonna mille folies. Mais tout à coup la pendule du boudoir sonna trois heures du matin :

— Relevez-vous, dit l'inconnue, il faut nous séparer.

— Déjà? murmura-t-il avec l'accent du regret que devait avoir Roméo congédié par Juliette aux premiers rayons de l'aurore.

— Il le faut, dit-elle, mais nous nous reverrons bientôt.

LES COMI’AÜNÜXS % — Quand? à quelle heure? deinaiida-t-il. L’inconnue parut réfléchir. • — C’est aujourd’hui jeudi, reprit-elle, trouvez-vous samedi au soir au même endroit et à la même heure, nous coutiuuerons la fille aux yeux d’or. Tandis qu’elle parlait, Armand admirait ces magnifiques cheveux dout la nuance rappelait si exactement la chevelure blonde de madame de Sainte-Luce. — Me permettrez-vous une question indiscrète? dit-il, obéissant à une inspiration soudaine. — Parlez. — Connaissez-vous la baronne de Sainte-Luce ? Armand articulait celte question en observant attentivement le domino; mais le domino n’eut aucun tressaillement, ne manifesta aucun trouble, et répondit d’une voix fort calme : — Je l’ai rencontrée dans le monde; c’est une femme sur laquelle il court des bruits étranges et peu flatteurs pour sa réputation. Aussi je suis heureuse de n’uvoir d’autre ressemblance avec elle que ma chevelure, qui est, parait-il, de la même nuance que la sienne. — Décidément, pensa Armand, ce n’est pas elle. Le domino blond s’empara du bandeau et le montra au jeune homme. — Venez, dit-elle, que je fasse votre toilette de voyage. Elle lui noua le bandeau autour de la tète, et lui dit de la voix la plus caressante et la plus douce : / hy C 1 1 '

DE L'AMOUR 97 — A samedi 1 mais songez que, si vous ôtiez votre ban deau en chemin, vous courriez risque de la vie. Armand entendit le bruit d'une sonnette dont on tira le gland de soie, puis celui d'un pied léger qui s'éloignait, taudis que s'approchait un pas plus pesant. En même temps, la voix de son guide se lit entendre. — Venez, monsieur, disait l'homme masqué en le prenant par la main. Armand fut entrainé de nouveau et reconduit jusqu'au fiacre, où il prit place à côté de son mystérieux conducteur, qui lui renouvela sous peine de mort la recommandation de ne point relever son bandeau. Le fiacre roula une heure encore, et s'arrêta. L'homme masqué en descendit avec Armand et lui dit : — Quand vous aurez entendu la voiture tourner l'angle de la rue, vous serez le maître d'ôter votre bandeau. L'amoureux obéit docilement, demeura debout et immobile sur le pavé de la rue jusqu'à ce que le roulement de la voiture fût éteint dans l'éloignement, puis il découvrit ses yeux et fut étonné de se retrouver à la grille de la petite maison de Chaillot. Le jour naissait, les oiseaux commençaient à chanter dans les grands arbres du jardin, et Armand aperçut le vieux Job qui, déjà levé, se promenait avec inquiétude de long en large dans la petite cour gazonnée, car il était fort rare que son jeune maître rentrât aussi tard. — Ah ! monsieur Armand, monsieur Armand, grorau .6 Digitized by Google

— A samedi ! mais songez que, si vous ôtiez votre bandeau en chemin, vous courriez risque de la vie.

Armand entendit le bruit d'une sonnette dont on tira le gland de soie, puis celui d'un pied léger qui s'éloignait, tandis que s'approchait un pas plus pesant. En même temps, la voix de son guide se fit entendre.

— Venez, monsieur, disait l'homme masqué en le prenant par la main.

Armand fut entraîné de nouveau et reconduit jusqu'au fiacre, où il prit place à côté de son mystérieux conducteur, qui lui renouvela sous peine de mort la recommandation de ne point relever son bandeau.

Le fiacre roula une heure encore, et s'arrêta. L'homme masqué en descendit avec Armand et lui dit :

— Quand vous aurez entendu la voiture tourner l'angle de la rue, vous serez le maître d'ôter votre bandeau.

L'amoureux obéit docilement, demeura debout et immobile sur le pavé de la rue jusqu'à ce que le roulement de la voiture fût éteint dans l'éloignement, puis il découvrit ses yeux et fut étonné de se retrouver à la grille de la petite maison de Chaillot. Le jour naissait, les oiseaux commençaient à chanter dans les grands arbres du jardin, et Armand aperçut le vieux Job qui, déjà levé, se promenait avec inquiétude de long en large dans la petite cour gazonnée, car il était fort rare que son jeune maître rentrât aussi tard.

— Ah ! monsieur Armand, monsieur Armand, grom-

08 LES COMPAGNONS mela-t-il d’un ton afifectneux et grondeur, vous usez trop de votre jeunesse, vous allez trop vite. — Bah! répondit Armand eu riant, je suis heureux, c’est beaucoup. XVI Pendant deux mois, Armand fut l’homme le plus fortuné du monde. Deux fois par semaine d’abord, trois fois ensuite, le bel adolescent trouva au coin de la rue Tailbout tantôt un fiacre mystérieux, tantôt un coupé sans armoiries, et toujours cet homme masqué prêt à le percer d’un coup de poignard s’il essayait de soulever son bandeau. Pendant lieux mois, Armand fut ravi de ce mystère; puis un grain de curiosité vint à naître en lui, et il dgmanda à son idole si elle ne lui montrerait jamais son visage. — Non, lui fut-il répondu sèchement, et pour vous punir de votre désir in liscret, je ne vous reverrai de huit jours. Armand eut beau prier, supplier, sa condamnation fut sans appel. Pendant huit jours, le véhicule mystérieux fut absent du boulevard. Alors, ne pouvant voir son inconnue, Armand éprouva le besoin de parler d’elle. Jusque-là il avait gardé sur son bonheur un silence profond, mais le besoin d’un confident Digilized by Google

mela-t-il d'un ton affectueux et grondeur, vous usez trop de votre jeunesse, vous allez trop vite.

— Bah! répondit Armand en riant, je suis heureux, c'est beaucoup.

XVI

Pendant deux mois, Armand fut l'homme le plus fortuné du monde. Deux fois par semaine d'abord, trois fois ensuite, le bel adolescent trouva au coin de la rue Taitbout tantôt un fiacre mystérieux, tantôt un coupé sans armoiries, et toujours cet homme masqué prêt à le percer d'un coup de poignard s'il essayait de soulever son bandeau. Pendant deux mois, Armand fut ravi de ce mystère; puis un grain de curiosité vint à naître en lui, et il demanda à son idole si elle ne lui montrerait jamais son visage.

— Non, lui fut-il répondu sèchement, et pour vous punir de votre désir indiscret, je ne vous reverrai de huit jours.

Armand eut beau prier, supplier, sa condamnation fut sans appel. Pendant huit jours, le véhicule mystérieux fut absent du boulevard.

Alors, ne pouvant voir son inconnue, Armand éprouva le besoin de parler d'elle. Jusque-là il avait gardé sur son bonheur un silence profond, mais le besoin d'un confident

DE L’A MO U H 09 se fait sentir tôt ou tard chez les gens heureux, et notre héros, n’y tenant plus, fit à ce même ami qui lui avait servi de témoin et raconté, le soir du même jo\ir, l’histoire de madame de Saiute-Luce, l’aveu complet de ses aventures. — Ohl oh! lui dit le jeune homme, de deux choses l’une : ou elle est laide, et alors je comprends le masque, ou tu as un rival préféré. Ces derniers mots enfoncèrent au cœur d’Armand l’aiguillon de la jalousie. Il aimait pour la première fois, et pour la première fois il ressentait l’atteinte d’une tristesse inouïe à la pensée qu’un autre que lui avait pu être aimé par elle... . La confidence d’Armand avait été faite le sixième jour de sa punition ; pemlant les deux autres journées, l’eiifant fut en proie à mille soufTi-aiiccs et se livra aux conjectures les plus étranges. Enfin, le huitième jour arriva; les heures s’écoulèrent avec une lenteur mortelle; mais, enfin, celle du rendez-vous sonna, et la joie d’Armand fut indicible en retiouvant le bienheureux liaere sur le boulevard. Une heure pins tard, il était aux pieds du domino blond. Mais, quand le démon de la jalousie est entré dans le cœur de l’homme, l’amour n’est plus qu’un [trétexte à d’aigres récriminations. Le domino blond reçut Armand avec un sourire et lui tendit sa belle tnaiii eu lui disant : — Vous êtes pardonné ! Il aurait dû être satisfait et se trouver le plus heureux des hommes. Il n’eu fut rien, il se plaignit, il formula ■ ■ Digitized by Google

se fait sentir tôt ou tard chez les gens heureux, et notre héros, n'y tenant plus, fit à ce même ami qui lui avait servi de témoin et raconté, le soir du même jour, l'histoire de madame de Sainte-Luce, l'aveu complet de ses aventures.

— Oh! oh! lui dit le jeune homme, de deux choses l'une : ou elle est laide, et alors je comprends le masque, ou tu as un rival préféré.

Ces derniers mots enfoncèrent au cœur d'Armand l'aiguillon de la jalousie. Il aimait pour la première fois, et pour la première fois il ressentait l'atteinte d'une tristesse inouïe à la pensée qu'un autre que lui avait pu être aimé par elle...

La confidence d'Armand avait été faite le sixième jour de sa punition ; pendant les deux autres journées, l'enfant fut en proie à mille souffrances et se livra aux conjectures les plus étranges. Enfin, le huitième jour arriva; les heures s'écoulèrent avec une lenteur mortelle; mais, enfin, celle du rendez-vous sonna, et la joie d'Armand fut indicible en retrouvant le bienheureux fiacre sur le boulevard. Une heure plus tard, il était aux pieds du domino blond. Mais, quand le démon de la jalousie est entré dans le cœur de l'homme, l'amour n'est plus qu'un prétexte à d'aigres récriminations. Le domino blond reçut Armand avec un sourire et lui tendit sa belle main en lui disant :

— Vous êtes pardonné!

Il aurait dû être satisfait et se trouver le plus heureux des hommes. Il n'en fut rien, il se plaignit, il formula

 des soupçons, et voulut savoir pourquoi on lui refusait si ol)stinéinent de se uioiitrer à visage découvert. Cette fois, loin de s'irriter, le domino fut calme et doux et répondit de sa voix la plus mélodieuse : — Vous ne savez donc, pas, mon ami, que la femme qui, comme moi, a oublié le monde et ses devoirs pour se réfugier dans l'amour, est à la fois si honteuse et si fiére, qu'elle voudrait elfacer son passé et devenir tout autre pour celui qu'elle aime? Vous ne savez donc pas, mon bel indiscret, que vous pouvez me rencontrer an premier jour daus un salon où je ne serai plus celle qui vous aime, mais une femme ayant un nom dans le monde, une haute position... Et alors, vous voulez donc que je rougisse et que je baisse les yeux sous votre regard? — Ah ! murmura Armand avec l'emportement de la passion, croyez-vous que mou amour n'est point assez dévoué pour être muet, et pensez-vous que je trahirais mon bonheur aux yeux de la foule? — Non, dit-elle, mais il peut se faire que vous soyez jaloux... Armand frissonna à ce mot. — Pourquoi jaloux ? demanda-t-il. — Parce que dans le monde une femme jeune et belle, — et je le suis, fit-elle avec une adorable coquetterie, — se voit assiégée par une derai-douzaiue de jeunes fats peu soucieux de la compromettre, et qui ne savent pas qu'il y a tout auprès un homme que nul ne connaît, qui aime cette femme et en est aimé, et que chaque mot qu'ils lui Digitized by Google

des soupçons, et voulut savoir pourquoi on lui refusait si obstinément de se montrer à visage découvert.

Cette fois, loin de s'irriter, le domino fut calme et doux et répondit de sa voix la plus mélodieuse : — Vous ne savez donc pas, mon ami, que la femme qui, comme moi, a oublié le monde et ses devoirs pour se réfugier dans l'amour, est à la fois si honteuse et si fière, qu'elle voudrait effacer son passé et devenir tout autre pour celui qu'elle aime? Vous ne savez donc pas, mon bel indiscret, que vous pouvez me rencontrer au premier jour dans un salon où je ne serai plus celle qui vous aime, mais une femme ayant un nom dans le monde, une haute position... Et alors, vous voulez donc que je rougisse et que je baisse les yeux sous votre regard?

— Ah! murmura Armand avec l'emportement de la passion, croyez-vous que mon amour n'est point assez dévoué pour être muet, et pensez-vous que je trahirais mon bonheur aux yeux de la foule?

— Non, dit-elle, mais il peut se faire que vous soyez jaloux...

Armand frissonna à ce mot.

— Pourquoi jaloux? demanda-t-il.

— Parce que dans le monde une femme jeune et belle, — et je le suis, fit-elle avec une adorable coquetterie, — se voit assiégée par une demi-douzaine de jeunes fats peu soucieux de la compromettre, et qui ne savent pas qu'il y a tout auprès un homme que nul ne connaît, qui aime cette femme et en est aimé, et que chaque mot qu'ils lui

DE L AMOUR 101 disent à demi-voix entre au cœur de cet homme comme la lame d'un stylet. — Eh bien, je vous le jure, je n'irai jamais là où je pourrais vous rencontrer... — Soit, mais nous pouvons avoir une de ces querelles qui semblent devoir être éternelles, bien qu'elles se terluinent quelques jours après par un raccommodement, et alors, dans l'intervalle, qui sait si la colère?... Armand l'interrompit d'un geste. — Vous savez bien que je suis votre esclave et que je vous obéirai toujours. Le domino blond ne répondit pas, mais il devint rêveur et soucieux, laissant sa main dans la main d'Armand. Le jeune homme crut qu'elle allait céder, et il eut un frisson de joie : — Eh bien, reprit-elle, donnez-moi vingt-quatre heures... — Et après? — Après, vilain jaloux, murmura- 1- elle, vous aurez la preuve que je suis belle. Et avant qu'il efit pu répliquer , elle lui mit le bandeau sur les yeux, et lui dit tendrement : — A demain!... Le lendemain, Armand se trouva au rendez-vous à l'heure accoutumée ; mais le fiacre n'y était pas. 11 attendit une heure, puis deux... La nuit s'écoula, le jour le surprit se promenant sur le boulevard, les pieds dans la boue. Armand rentra chez lui désespéré et livré aux plus noires conjectures. Était-elle malade, ou bien voulait-cüe reculer Il 6. Digitized by Google

loa LES COMPAGNONS encore le sacrifice de son incognito? La journée fut mortelle pour lui : le soir venu, il courut sur le boulevard. Le fiacre était encore absent, et, comme la veille, Armand l'attendit en vain jusqu'au jour. Ti ois nuits encore, Armand espéra trouver enfin cette voiture mystérieuse qui le conduisait vers sa bien-aimée ; sou espoir fut toujours déçu. Au bout de ce temps, le fils du colonel était à moitié fou et il voulait se tuer< Mais une lettre arriva, et la vue de cette lettre écrite sur papier paille, comme le billet qui lui avait assigné jadis le premier rendez-vous, arrêta sa main prête à lâcher la détente d'uii pistolet tourné contre sa poitrine. C'était elle qui lui écrivait. U jeta loin de lui l'arme homicide^ et, tout frissonnant d'espérance, il brisa le cachet et lut : « Cher, bien certainement vous avez lu les Mille et une Nuits, et vous vous souvenez peut-être d'un conte que je vais vous redire, et qui a pour titre, je crois, la Lampe d'Aladin. Un génie apparut à un pauvre serviteur d'Allah et du Prophète et lui dit : « Je veux te faire plus riche que j> le shah de Perse, notre glorieux souverain. Suis-moi. » Le Persan suivit le génie, qui le conduisit, une lampe à la main, au fond d'une caverne pavée de rubis et d'émeraudes et remplie des pierreries les plus fines et des diamants les plus fabuleux. Le Persan, sur l'ordre du génie, avait emporté un vaste sac.
Digilized by CoogI

encore le sacrifice de son incognito? La journée fut mortelle pour lui : le soir venu, il courut sur le boulevard. Le fiacre était encore absent, et, comme la veille, Armand l'attendit en vain jusqu'au jour. Trois nuits encore, Armand espéra trouver enfin cette voiture mystérieuse qui le conduisait vers sa bien-aimée; son espoir fut toujours déçu.

Au bout de ce temps, le fils du colonel était à moitié fou et il voulait se tuer. Mais une lettre arriva, et la vue de cette lettre écrite sur papier paille, comme le billet qui lui avait assigné jadis le premier rendez-vous, arrêta sa main prête à lâcher la détente d'un pistolet tourné contre sa poitrine. C'était elle qui lui écrivait.

Il jeta loin de lui l'arme homicide, et, tout frissonnant d'espérance, il brisa le cachet et lut :

« Cher, bien certainement vous avez lu les *Mille et une Nuits*, et vous vous souvenez peut-être d'un conte que je vais vous redire, et qui a pour titre, je crois, la *Lampe d'Aladin*. Un génie apparut à un pauvre serviteur d'Allah et du Prophète et lui dit : « Je veux te faire plus riche que » le shah de Perse, notre glorieux souverain. Suis-moi. » Le Persan suivit le génie, qui le conduisit, une lampe à la main, au fond d'une caverne pavée de rubis et d'émeraudes et remplie des pierreries les plus fines et des diamants les plus fabuleux. Le Persan, sur l'ordre du génie, avait emporté un vaste sac.

DE L’AMOUR ' im » — Tu peux le remplir, lui dit le gt^nie , et l’emporter. B Le Persan se mit à l’oeuvre, entassa dans son sac autant de diamants et de rubis qu’il pouvait en contenir, et le génie ajouta : » — Maintenant, avec le prix de ces trésors, tu peux, si telle est ta fantaisie, acheter un ein[)ire. Viens. » Et il lui ordonna de sortir de la caverne. Le Persan obéit, mais au moment de remonter à la lumière du jour, il aperçut un diamant énorme, qui lui parut plus beau que tous ceux qu’il avait déjà, et il dit à sou généreux condiicleur : » Je voudrais encore eniporter celui-là. » — Misérable fou! répondit le génie irrité, ta cupidité t’a perdu... » Et sur-le-champ les parois de la caverne s’écroulèrent, écrasant l’ambitieux sous leurs débris. » Or, cher, cette histoire est un peu la vôtre. Vous aviez toute ma tendresse : que fallait-il de plus à votre cœur insatiable? Vous avez voulu voir mon visage, et voici que la grotte mystérieuse où s’abritait notre amour s’est écroulée. Adieu!... nous ne nous reverrons jamais ! » Un cri de désespoir échappa à Armand ; il reprit son arme et voulut se tuer... Mais une main arracha le pistolet à la sienne... Son ami, son témoin, son conlideut, était entré pendant qu’il lisait, et il ramassa sur le tapis la lettre échappée à Armand foudroyé. Digitized by Google

104 * LES COMPAGNONS — Insonsi!! lui dit-il, tu veux te tuer? Allons donc! mais cette femme ne t'aimait pas. — Je l'aime, moi... répondit Armand. — Eli bien ! nous la retrouverons. Ce mot fut pour Armand laj^ràc-e que le condamné voit arriver in extremis, au moment même où il gravit les marches de l'échafaud. — Mon cher, dit froidement l'interlocuteur d'Armand, donne-moi huit jours, et moi, qui ne l'ai jamais vue, je reconnaîtrai et te désignerai ton domino blond dans la foule. Et comme Armand le regardait avec stupeur, il poursuivit : — Veux-tu que je te conte mon histoire? Écoute. J'ai aimé ardemment une femme; cette femme avait un mari, ce mari était un tigre. Je la trouvais partout, sur mon chemin, dans le monde, ou plutôt elle me rencontrait sans cesse sur ses pas. Les préludes d'une valse, une contredanse, tout était prétexte pour moi. Si elle allait au sermon, j'y ét ais: si elle se montrait au bois, on m'y rencontrait à cheval. Pai tout, enfin, cette femme pouvait me voir attacher sur elle un œil admirateur et lui disant du regard combien je l'aimais, car mon amour était si respectueux et si grand (jne jamais je n'avais osé le lui avouer. Un jour, le mari eut pour de cet homme, qu'il trouvait toujours sur son passage, admirant sa femme et n'osant se déclarer; il se dit que la constance est l'arme la plus terrible qu'on puisse employer contre le cœur humain, si fort et si résolu qu'il soit à ne point s'émouvoir, et il Digilized by GoogI

DR L’A MOT R 105 quitta Paris, la France, l’Europe, emmenant son trésor, et effaçant si bien la trace de ses pas, que je renonçai d’abord à retrouver jamais cette femme qu’il m’arrachait. Mais je l’aimais, vois-tu, je l’aimais à en mourir! et je fis ce calcul fort simple, que la terre est un grain de sable dans l’espace, et qu’en dix années je l’aurais fouillée de fond en comble. Je me mis donc à l’œuvre, et, deux ans après, je retrouvais la femme que j’aimais sur les bords de l’Ontario, habitant une maison indienne. — Et le mari ? demanda Armand. — Le mari s’était fait planteur, puis il était mort. Je retrouvai donc une veuve, jeune et belle, riche à millions, et qui se montrait sensible à tant de constance. J’aurais pu l’épouser, mais, bah ! — voici la moralité de mon histoire, — je l’avais trop cherchée pour l’aimer encore. Le but atteint, le. désir n’existe plus. Or, mon cher, ton histoire et la mienne ne font qu’une. A défaut de mari, ton domino hlond avait un masque, ce masque représentait l’obstacle, la tyrannie, si tu veux. La femnîe que j’aimais, moi, avait passé les mers pour me fuir, la tienne n’a pas quitté Paris. On fouille Paris en quinze jours ; donne-m’en huit, et je te montrerai ce visage que tu aimes sans le connaître, je te le montrerai à découvert, et tu cesseras d’aimer... — Jamais... murmura Armand. — Tiens, dit l’ami, il fait un temps admirable aujourd’hui ; il est quatre heures ; allons au bois , nous la trou« verons peut-être... * Digitized by Google

106 LES COMPAGNONS Armand donna l'ordre d'atteler son joli cheval anglais à un tilbury tout neuf et qu'il n'avait point essayé encore, et vingt minutes après, les deux jeunes gens franchissaient la porte Maillot. Il était alors cinq heures. On était au mois de mai, et le bois de Boulogne fourmillait des plus élégants équipages de Paris. Prête à partir pour ses terres, la fashiou voulait se montrer une dernière fois au rendez-vous élégant. — C'est singulier, murmura l'ami, je jurerais que ton domino blond et labaronnede Sainte-Lucenefontqu une seule et même femme. — Impossible, répondit Armand, qui se souvenait des termes de mépris avec lesquels le domino s'était exprimé sur le compte de la baronne. — Tiens, précisément, voici la baronne... Armand éprouva uu tressaillement bizarre, et il redouta que ce fût elle... tant les appréhensions du cœur humain sont inexplicables! Madame de Sainte-Luce passait, en effet, dans sa calèche découverte, conduite à la Daumont par deux jockeys en culotte blanche et à veste de velours orange, brodée d'or, une livrée de fantaisie que la lionne avait osée à Longchamp dernier. La baronne était renversée à demi, jouant avec son ombrelle, et écoutant uu grand et beau jeune homme brun au teint bistré, respectueusement assis sur le devant de la calèche.

DE L’AMOUR . 107 — Voilà madame de Saiut-Luce, contiuua l’ami d’Arman ; elle est avec le comte Stewan. — Qii’est-ce que le comte Stewan? demanda le fils du colonel, qui éprouva comme un frisson de jalousie à la pensée que, si le domino et la baronne étaient une seule et même femme, un homme était auprès de celle qu’il aimait. — Le comte Stewan, lui fut-il répondu, est un jeune seigneur russe qui dépense à Paris ses immenses re^ venus. . — Et puis 1... — Et puis, il aime madame de Smnte-Luce, Armand devint pâle. — Gomment... l’aime-t-il?... demanda-t-il d’une voix altérée. — Je te l’ai déjà dit, mon cher, la baronne est une femme sur le compte de qui courent bien des on-dit. Peut-être que ni le vicomte Ralph, ni le marquis de P..., ni le comte Stewan, n’ont jamais baisé le bout de son ongle rose. ..Peut-être, au contraire... Bon! te voilà pâle comme un mort; pourtant rien n’est moins prouvé encore, et en dépit de mes soupçons, que la baronne ce soit elle. En ce moment, le léger tilbury qui descendait la grande avenue et la calèche qui la remontait se croisèrent, et l’ami d’Armand observa la baronne d’un regard ardent et scrutateur, tandis que le jeune homme, toujours trèspàle et le cœur palpitant d’angoisse, la dévorait des yeux. Digitized by Google

— Voilà madame de Saint-Luce, continua l'ami d'Arman ; elle est avec le comte Stewan.

— Qu'est-ce que le comte Stewan? demanda le fils du colonel, qui éprouva comme un frisson de jalousie à la pensée que, si le domino et la baronne étaient une seule et même femme, un homme était auprès de celle qu'il aimait.

— Le comte Stewan, lui fut-il répondu, est un jeune seigneur russe qui dépense à Paris ses immenses revenus.

— Et puis !...

— Et puis, il aime madame de Sainte-Luce.

Armand devint pâle.

— Comment... l'aime-t-il?... demanda-t-il d'une voix altérée.

— Je te l'ai déjà dit, mon cher, la baronne est une femme sur le compte de qui courent bien des *on-dit*. Peut-être que ni le vicomte Ralph, ni le marquis de P..., ni le comte Stewan, n'ont jamais baisé le bout de son ongle rose... Peut-être, au contraire... Bon! te voilà pâle comme un mort; pourtant rien n'est moins prouvé encore, et en dépit de mes soupçons, que la baronne ce soit *elle*.

En ce moment, le léger tilbury qui descendait la grande avenue et la calèche qui la remontait se croisèrent, et l'ami d'Armand observa la baronne d'un regard ardent et scrutateur, tandis que le jeune homme, toujours très-pâle et le cœur palpitant d'angoisse, la dévorait des yeux.

108 LES COMPAGNONS Madame de Sainte-Luce, qui paraissait prêter peu d'attention à la conversation du comte de Stewan, jeta un coup distrait aux deux jeunes gens, puis a leur cheval. — Ohl le superbe animal! dit-elle assez haut pour qu' Armand et son ami entendissent le compliment. Du reste, pas un tressaillement ni dans la voix ni dans le regard, aucun mouvement qui trahit la surprise ou l'émotion... Son front d'ivoire demeura pur, sa main blanche ne cessa point de jouer avec le manche de l'ombrelle , son sourire ne s'effaça point, et elle soutint le regard des deux jeunes gens avec l'indifférence de la femme admirée et habituée à l'être. — Ou elle est bien forte, murmura l'ami d'Armand, ou ce n'est pas elle... La calèche gagna la porte Maillot, puis rebroussa chemin, revint sur scs pas, et, une seconde fois, croisa le léger équipage. La baronne demeura tout aussi impassible, mais le comte Slewan jeta un regard curieux sur le tilbury, et ce regard, dédaignant l'ami, enveloppa Armand tout entier. — Ah! murmura son compagnon, elle s'est trahie! — Que veux-tu dire? s'écria Armand dont tout le sang reûua vers le cœur. — Je veux dire que la baronne de Sainte-Luce est ton domino blond. — Gomment le sais-tu? Le regard du comte Slewan me l'a appris. Elle t'aura nommé, et celui-ci t'a regardé d'un œil à la fois Digilized by Google

Madame de Sainte-Luce, qui paraissait prêter peu d'attention à la conversation du comte de Stewan, jeta un coup distrait aux deux jeunes gens, puis à leur cheval.

— Oh! le superbe animal! dit-elle assez haut pour qu'Armand et son ami entendissent le compliment.

Du reste, pas un tressaillement ni dans la voix ni dans le regard, aucun mouvement qui trahît la surprise ou l'émotion... Son front d'ivoire demeura pur, sa main blanche ne cessa point de jouer avec le manche de l'ombrelle, son sourire ne s'effaça point, et elle soutint le regard des deux jeunes gens avec l'indifférence de la femme admirée et habituée à l'être.

— Ou elle est bien forte, murmura l'ami d'Armand, ou ce n'est pas elle...

La calèche gagna la porte Maillot, puis rebroussa chemin, revint sur ses pas, et, une seconde fois, croisa le léger équipage. La baronne demeura tout aussi impassible, mais le comte Stewan jeta un regard curieux sur le tilbury, et ce regard, dédaignant l'ami, enveloppa Armand tout entier.

— Ah! murmura son compagnon, elle s'est trahie!

— Que veux-tu dire? s'écria Armand dont tout le sang reflua vers le cœur.

— Je veux dire que la baronne de Sainte-Luce est ton domino blond.

— Comment le sais-tu?

— Le regard du comte Stewan me l'a appris. Elle t'aura nommé, et celui-ci t'a regardé d'un œil à la fois

V DE L’AMOUR 109 jaloux et dédaigneux. Or, comment saurait-elle ton nom, si ce n’était pas elle ? Armand demeura foudroyé de cette déduction fort logique. — Cependant, murmura-t-il, elle m’a dit... L’ami haussa les épaules. • >i' — C’est elle, dit-il froidement. • • ' , — Eh bien! je l’aime... — Alors, tu es fou 1 ^ — Soitl^qu’importe? — Rentre chez toi et brûle-toi la cervelle, je ne te le défends plus. Autant mourir qu'aimer cette femme. — Non, s’é'cria Armand avec violence, je l’aime et je , veux la revoir... je veux qu’elle me reçoive ! — Mon cher ami, de deux choses l’une : ou je me trompe, et alors il est insensé à toi de vouloir pénétrer chez madame de Sainte-Luce, ou c’est bien elle, et alors elle peut te faire jeter à la porte en te disant très-poliment qu’elle n’a point le plaisir de te connaître. — Je tuerai cet homme! murmura Armand au comble de l’exaspération. — Ce serait absurde, et de tous le moyens le pire pour arriver jusqu’à elle. Armand fut reconduit chez lu par son ami, qui déploya toute son éloquence pour le calmer et lui prouver qu’il ferait sagement de renoncer à son amour... Mais Armand aimait ! Parlez donc, raison à la passion ! Ce ne fut qu’avec la promesse solennelle de l’introduire chez Digitized by Google

jaloux et dédaigneux. Or, comment saurait-elle ton nom, si ce n'était pas elle?

Armand demeura foudroyé de cette déduction fort logique.

— Cependant, murmura-t-il, elle m'a dit...

L'ami haussa les épaules.

— C'est elle, dit-il froidement.

— Eh bien! je l'aime...

— Alors, tu es fou!

— Soit! qu'importe?

— Rentre chez toi et brûle-toi la cervelle, je ne te le défends plus. Autant mourir qu'aimer cette femme.

— Non, s'écria Armand avec violence, je l'aime et je veux la revoir... je veux qu'elle me reçoive!

— Mon cher ami, de deux choses l'une : ou je me trompe, et alors il est insensé à toi de vouloir pénétrer chez madame de Sainte-Luce, ou c'est bien *elle*, et alors elle peut te faire jeter à la porte en te disant très-poliment qu'elle n'a point le plaisir de te connaître.

— Je tuerai cet homme! murmura Armand au comble de l'exaspération.

— Ce serait absurde, et de tous le moyens le pire pour arriver jusqu'à elle.

Armand fut reconduit chez lu par son ami, qui déploya toute son éloquence pour le calmer et lui prouver qu'il ferait sagement de renoncer à son amour... Mais Armand aimait! Parlez donc raison à la passion! Ce ne fut qu'avec la promesse solennelle de l'introduire chez

nn LES CUMPAGNÜNS raadaïue de Sainte-Luce que sou ami parvint à lui faire reprendre un peu de courage et de sang-froid. Deux jours s'écoulèrent. Armand fut en proie à un accès de fièvre nerveuse qui le força à garder le lit. Son amour avait atteint les proportions de la folie, — folie furieuse, car il était jaloux du comte Stewan. Le vieux Job voulut avertir le colonel de cet état d'exaltation étrange'où se trouvait son cher enfant; mais Armand eut peur de faire partager ses douleurs à son père; il supplia Job de ne point aller rue du Helder. Le grognard ne put résister à la prière de son pupille, et il s'en alla pleurer dans un coin. — U est ensorcelé 1 murmura-t-il. Enfin, le matin du troisième jour, l'ami revint : -— Veux-tu toujours voir la baronne? lui demanda-t-il. Armand jeta un cri. — Elle donne un bal, — un bal déguisé. On dansera dans les jardins, qui seront illuminés. — J'irai, dit Armand. — Notre ami Raoul R..., poursuivit le visiteur, est reçu chez la baronne; il a demandé' la permission de te présenter... — Et..i fit Armand, elle a refusé!... "■ Non, tu es invité. Et il tendit à Arn^and un billet imprimé où les noms propres seuls étaient laissés en blanc. L'invitation était bien au nom d'Armand. Du désespoir à l'espérance il n'y Digilized by Google

madame de Sainte-Luce que son ami parvint à lui faire reprendre un peu de courage et de sang-froid.

Deux jours s'écoulèrent. Armand fut en proie à un accès de fièvre nerveuse qui le força à garder le lit. Son amour avait atteint les proportions de la folie, — folie furieuse, car il était jaloux du comte Stewan.

Le vieux Job voulut avertir le colonel de cet état d'exaltation étrange où se trouvait son cher enfant; mais Armand eut peur de faire partager ses douleurs à son père; il supplia Job de ne point aller rue du Helder. Le grognard ne put résister à la prière de son pupille, et il s'en alla pleurer dans un coin.

— Il est ensorcelé ! murmura-t-il.

Enfin, le matin du troisième jour, l'ami revint : — Veux-tu toujours voir la baronne ? lui demanda-t-il.

Armand jeta un cri.

— Elle donne un bal, — un bal déguisé. On dansera dans les jardins, qui seront illuminés.

— J'irai, dit Armand.

— Notre ami Raoul R..., poursuivit le visiteur, est reçu chez la baronne ; il a demandé la permission de te présenter...

— Et... fit Armand, elle a refusé!...

— Non, tu es invité.

Et il tendit à Armand un billet imprimé où les noms propres seuls étaient laissés en blanc. L'invitation était bien au nom d'Armand. Du désespoir à l'espérance il n'y

DE L’AMOUR 111 a qu’un pas pour les amoureux. Armand se persuada que cette invitation était un pardon... — Elle m’aime encore ! Le bal avait lieu le lendemain, — mais Armand n’était plus malade. La réaction s’était faite, cette invitation l’avait guéri. XVII t Le jeune homme chargé de présenter Armand chez la baronne de Sainte-Luce se nommait Albert de R... Mis au courant de l’amour d’Armand et de sa singulière aventure, Albert de R... s’était promis de ramener le malade complètement rétabli de ce bal où il allait chercher sa guérison. A dix heures du soir, le jour du bal, M. de R... se présenta au petit hôtel de Chaillot. Armand essayait un charmant costume de palikare qui lui seyait à ravir, et son introducteur ne put s’empêcher de lui dire eu entrant : — Sur l’honneur, mon cher, si votre domino et madame de Sainte-Luce ont le moindre rapport, vous ne pouvez manquer de signer un traité de paix des mieux en règle. Vous êtes charmant ainsi. Nous arriverons vers onze heures, continua M. de R... C’est le moment où les gens bien élevés font leur entrée dans lé monde. 11 me semble Digitized by Google

a qu'un pas pour les amoureux. Armand se persuada que cette invitation était un pardon...

— Elle m'aime encore !

Le bal avait lieu le lendemain, — mais Armand n'était plus malade. La réaction s'était faite, cette invitation l'avait guéri.

XVII

Le jeune homme chargé de présenter Armand chez la baronne de Sainte-Luce se nommait Albert de R... Mis au courant de l'amour d'Armand et de sa singulière aventure, Albert de R... s'était promis de ramener le malade complétement rétabli de ce bal où il allait chercher sa guérison.

A dix heures du soir, le jour du bal, M. de R... se présenta au petit hôtel de Chaillot. Armand essayait un charmant costume de palikare qui lui séyait à ravir, et son introducteur ne put s'empêcher de lui dire en entrant :

— Sur l'honneur, mon cher, si votre domino et madame de Sainte-Luce ont le moindre rapport, vous ne pouvez manquer de signer un traité de paix des mieux en règle. Vous êtes charmant ainsi. Nous arriverons vers onze heures, continua M. de R... C'est le moment où les gens bien élevés font leur entrée dans le monde. Il me semble

112 LES COMPAGNONS que VOUS aurez un moyen bien simple de savoir sur-lechamp si madame de Sainte-Luce est bien celle que vous cherchez. — Lequel? demanda Armand. Vous lui serez présenté ; elle vous parlera... — C'est juste, dit le jeune homme, sa voix la trahira. Les deux jeunes gens montèrent en voiture et franchirent en un quart d'heure la distance qui sépare Chaillot de la rue de Babylone, à l'extrémité de laquelle se trouvait l'hôtel Sainte-Luce. Les abords en étaient encombrés d'équipages, et la cour était pleine de valets*chamarrés à outrance. M. de R... prit le bras de l'amoureux et le conduisit au premier étage de l'hôtel, où était le grand salon de bal. La salle était éblouissante de lumières et de costumes bariolés, et la foule si compacte qu' Armand et son conducteur furent contraints d'attendre sur le seuil la fin de la valse. — C'est un conte des Mille et une Nuits, murmura un jeune homme auprès d'eux. — Voyez donc danser la reine, répondit un autre en étendant à demi le doigt. Armand, à ce mot, suivit du regard la direction de ce doigt, et aperçut la blonde et frêle baronne valsant avec un entraînement irrésistible au bras d'un cavalier vêtu en janissaire et qu'il reconnut sur-le-champ pour être le comte Stewan. Pour la seconde fois, le fils du colonel éprouva cette impression de rage jalouse et concentrée Digilized by Google

que vous aurez un moyen bien simple de savoir sur-le-champ si madame de Sainte-Luce est bien celle que vous cherchez.

— Lequel? demanda Armand.

— Vous lui serez présenté ; elle vous parlera...

— C'est juste, dit le jeune homme, sa voix la trahira.

Les deux jeunes gens montèrent en voiture et franchirent en un quart d'heure la distance qui sépare Chaillot de la rue de Babylone, à l'extrémité de laquelle se trouvait l'hôtel Sainte-Luce. Les abords en étaient encombrés d'équipages, et la cour était pleine de valets chamarrés à outrance.

M. de R... prit le bras de l'amoureux et le conduisit au premier étage de l'hôtel, où était le grand salon de bal. La salle était éblouissante de lumières et de costumes bariolés, et la foule si compacte qu'Armand et son conducteur furent contraints d'attendre sur le seuil la fin de la valse.

— C'est un conte des *Mille et une Nuits*, murmura un jeune homme auprès d'eux.

— Voyez donc danser la reine, répondit un autre en étendant à demi le doigt.

Armand, à ce mot, suivit du regard la direction de ce doigt, et aperçut la blonde et frêle baronne valsant avec un entraînement irrésistible au bras d'un cavalier vêtu en janissaire et qu'il reconnut sur-le-champ pour être le comte Stewan. Pour la seconde fois, le fils du colonel éprouva cette impression de rage jalouse et concentrée

DE L’AMOUR 113 qui lui avait faittaut de mal le jour où, au bois, il avait rencontré madame de Sainte-Luce ayant le beau Russe tlans sa calèche. La baronne, on le voyait à l'expression (le volupté répandue sur sou visage, valsait avec enivrement et paraissait oublier ses invités et le monde entier en tournoyant palpitante dans les bras de son cavalier. — Décidément, disait une voix à côté d’Armand, le comte Stewan est bien heureux. Cette voix était celle d’un tout jeune homme fort épris de madame de Sainte-Luce et surtout fort jaloux du comte. — Pourquoi heureux? demanda un autre fat, parce qu’il valse avec la baronne? Mais c’est un bonheur à ta portée, mon cher, si tu veux l’inviter à ton tour. — Oh! je ne parle point de ce bonheur-là. — Duquel, alors? — Bon ! on sait ici à quoi s’en tenir. — Mon cher ami, le comte Stewan n’est pas plus favorisé de la baronne que toi et moi. ^ — Oh ! j’en suis sùr. — Tes preuves ? — Ah ! voilà; les preuves me manquent, mais la conviction me reste. Cette conversation à demi-voix torturait le cœur d’Armand, et, eu l’écoutant, il se cramponnait à un singulier espoir : — Ce n’est pas, ce ne peut être elle, se disait-il. La valse finie, les danseurs reconduisirent leurs dames Digitized by Google

qui lui avait fait tant de mal le jour où, au bois, il avait rencontré madame de Sainte-Luce ayant le beau Russe dans sa calèche. La baronne, on le voyait à l'expression de volupté répandue sur son visage, valsait avec enivrement et paraissait oublier ses invités et le monde entier en tournoyant palpitante dans les bras de son cavalier.

— Décidément, disait une voix à côté d'Armand, le comte Stewan est bien heureux.

Cette voix était celle d'un tout jeune homme fort épris de madame de Sainte-Luce et surtout fort jaloux du comte.

— Pourquoi heureux? demanda un autre fat, parce qu'il valse avec la baronne? Mais c'est un bonheur à ta portée, mon cher, si tu veux l'inviter à ton tour.

— Oh! je ne parle point de ce bonheur-là.

— Duquel, alors?

— Bon! on sait ici à quoi s'en tenir.

— Mon cher ami, le comte Stewan n'est pas plus favorisé de la baronne que toi et moi.

— Oh! j'en suis sûr.

— Tes preuves?

— Ah! voilà; les preuves me manquent, mais la conviction me reste.

Cette conversation à demi-voix torturait le cœur d'Armand, et, en l'écoutant, il se cramponnait à un singulier espoir :

— Ce n'est pas, ce ne peut être elle, se disait-il.

La valse finie, les danseurs reconduisirent leurs dames

LES COMPAGNONS m à leurs places, et la eirculatiou fut rétablie clans le grand salon. — Venez, (lit M. de R... en fendant la foule jiîsqu'à la baronne. Le cœur d'Armand battait à briser sa poitrine, et il chancelait en marchant. Son arrêt allait dépendre d'un mot. — Madame, dit Albert de H..., permettez-moi de vous présenter M. Armand L... Un sourire charmant de gracieuseté et d'indifférence vint aux lèvres de la baronne ; elle répondit au salut embarrassé d'.\rmand par une révérence, et murmura quelques mots eu jouant de son éventail. Ces mots, déjà entrecoupés par l'éventail, furent prononcés si bas qu'il fut impossible à Armand de saisir le timbre exact de la voix. Et la baronne s'éloigna au oras de son cavalier. Armand était foi-t pâle, et son émotion eût certes été remarquée dans une réunion moins nombreuse. — C'est elle! dit-il à M. de R..., à n'en plus douter, c'est elle ! — Elle est très-forte, du reste, répondit ce dernier, car elle a supporté votre regard avec un calme parfait. Vous la ferez danser? — Oui... oui... balbutia Armand, pris d'un tremblement nerveux. Puis il ajouta : — Croyez -vous que réellement le comte de Stewan ait des droits sur elle?
bigllized by Google

DE L’AMÜUR 1J3 — Mon cher, répondit M. de R..., pour répondre oui ou non sur une pareille question, il faudrait avoir vu le comte aux genoux de madame de Sainte-Luce, et encore cela ne prouverait qu’une chose, c’est qu’il aurait cédé à l’entrainement de sa passion que, pour cela, elle ne serait nullement obligée de partager. — Ainsi, vous croyez?.., — Je ne crois rien... Peut-être oui, peut-être non. Dans le monde, voyez-vous, une femme a deux façons de' dissimuler une intrigue. La première est la plus vulgaire : elle consiste à se tenir à distance, à avouer même une sorte d’antipathie pour un homme et à ne lui adresser un sourire qu’alors que nul ne peut le surprendre. Toutes les bourgeoises du monde ont usé de ce moyen-là. La seconde manière est au moins plus originale, et c’est celle de la baronne, si le comte est dans sa faveur. Elle en fait son cavalier, sigisbé à la face du soleil, et le monde, qui n’est pas toujours perspicace, se dit : « S’il était ce qu’il parait être, elle ne l’afficherait point ainsi. C’est tout au plus un plastron. » M. de II... regarda Armand , dont la pâleur était horrible. — Vous aimez donc bien cet être mystérieux que vous n’avez jamais vu à visage découvert? — A en mourir... répondit Armand. — Et si ce n’est pas madame de Sainte-Luce? — Eh bien ! je fouillerai le monde entier pour la retrouver. Digitized by Google

— Mon cher, répondit M. de R..., pour répondre oui ou non sur une pareille question, il faudrait avoir vu le comte aux genoux de madame de Sainte-Luce, et encore cela ne prouverait qu'une chose, c'est qu'il aurait cédé à l'entraînement de sa passion que, pour cela, elle ne serait nullement obligée de partager.

— Ainsi, vous croyez?...

— Je ne crois rien... Peut-être oui, peut-être non. Dans le monde, voyez-vous, une femme a deux façons de dissimuler une intrigue. La première est la plus vulgaire : elle consiste à se tenir à distance, à avouer même une sorte d'antipathie pour un homme et à ne lui adresser un sourire qu'alors que nul ne peut le surprendre. Toutes les bourgeoises du monde ont usé de ce moyen-là. La seconde manière est au moins plus originale, et c'est celle de la baronne, si le comte est dans sa faveur. Elle en fait son cavalier, sigisbé à la face du soleil, et le monde, qui n'est pas toujours perspicace, se dit :

« S'il était ce qu'il paraît être, elle ne l'afficherait point ainsi. C'est tout au plus un plastron. »

M. de R... regarda Armand, dont la pâleur était horrible.

— Vous aimez donc bien cet être mystérieux que vous n'avez jamais vu à visage découvert?

— A en mourir... répondit Armand.

— Et si ce n'est pas madame de Sainte-Luce?

— Eh bien! je fouillerai le monde entier pour *la* retrouver.

116 LES COMPAGNONS — Et si c’est elle? Cette question à bmle-pourpoint épouvanta le jeune homme. — Oui, répondit M. de R..., si c’est elle, que ferezvous? — Je ne sais... — Mon cher, croyez-en mon expérience : il serait plus fjcile de prendre l’Atlas et de le charger sur vos épaules que de ramener une femme à l’homme* qu’elle n’aime plus. — Oh! balbutia Armand, il faudra bien... — Tenez, l’homme aimé en ce moment, s’il y en a un, c’est le comte Stewan. — Eh bien 1 je le tuerai! — Ce serait un tort. — Pourquoi? — Mais parce qu’il est toujours de mauvais goût et souverainement injuste de s’en prendre à l’homme des caprices de la femme. En ce moment les deux jeunes gens étaient au milieu du salon, et ils virent la baronne qui revenait vers eux. Cette fois elle donnait le bras à un vieux diplomate. Armand alla à elle et lui dit : — Serai-je assez heureux, madame, pour avoir l’honneur de vous faire danser la première valse? Elle répondit par un sourire affirmatif, une légère inclinaison de tète, et passa. Mais tout cela était si naturel Digitized by Google

— Et si c'est elle?

Cette question à brûle-pourpoint épouvanta le jeune homme.

— Oui, répondit M. de R..., si c'est elle, que ferez-vous?

— Je ne sais...

— Mon cher, croyez-en mon expérience : il serait plus facile de prendre l'Atlas et de le charger sur vos épaules que de ramener une femme à l'homme qu'elle n'aime plus.

— Oh! balbutia Armand, il faudra bien...

— Tenez, l'homme aimé en ce moment, s'il y en a un, c'est le comte Stewan.

— Eh bien! je le tuerai!

— Ce serait un tort.

— Pourquoi?

— Mais parce qu'il est toujours de mauvais goût et souverainement injuste de s'en prendre à l'homme des caprices de la femme.

En ce moment les deux jeunes gens étaient au milieu du salon, et ils virent la baronne qui revenait vers eux. Cette fois elle donnait le bras à un vieux diplomate.

Armand alla à elle et lui dit :

— Serai-je assez heureux, madame, pour avoir l'honneur de vous faire danser la première valse?

Elle répondit par un sourire affirmatif, une légère inclinaison de tête, et passa. Mais tout cela était si naturel

/ DK L’AMOUR 117 qu’il était impossible d’admettre qu’il y eiit chez elle un parti pris de ne point parler. Pendant une heure, Armand erra dans le bal comme uneàme en peine, attendant avec une impatience fébrile cette valse qu’il devait danser avec elle, et ce fut avec une émotion étrange et terrible qn’il entendit les préludes. — Allons, du courage ! lui souilla à l’oreille Albert de R... Armand s’approcha de madame de Saiute-Luce et lui rappela sa promesse. — Volontiers, monsieur, lui répondit-elle eu se levant et prenant son bras. 0 Ab! cette fois elle avait parlé, cette fois le timbre de sa voix s’était fait entendre distinct et sonore à l’oreille d’Armand, et le jeune homme éperdu avait reconnu cette mélopée charmante au son de laquelle son cœur avait si souvent tressailli. A vingt ans, l’homme est un véritable enfant eu affaires de sentiment, et, d’ordinaire, il entasse sottises sur sottises. La diplomatie de l’amour n’exisfe point à cet âge. Armand aurait pu dissimuler, il aurait pu chercher à étudier cette femme, d’abord, et à savoir ensuite s’il était complètement effacé de sou cœur. Prouver à madame de Sainte-Luce qu’il la connaissait et ne point le lui dire eût été d’une tactique excellente et d’un goût parfait. Peut-être, si elle avait voulu soumettre son amour à une longue épreuve, eùt-elle été désarmée eu le voyant humn 7. Digitized by Google

qu'il était impossible d'admettre qu'il y eût chez elle un parti pris de ne point parler.

Pendant une heure, Armand erra dans le bal comme une âme en peine, attendant avec une impatience fébrile cette valse qu'il devait danser avec elle, et ce fut avec une émotion étrange et terrible qu'il entendit les préludes.

— Allons, du courage ! lui souffla à l'oreille Albert de R...

Armand s'approcha de madame de Sainte-Luce et lui rappela sa promesse.

— Volontiers, monsieur, lui répondit-elle en se levant et prenant son bras.

Ah! cette fois elle avait parlé, cette fois le timbre de sa voix s'était fait entendre distinct et sonore à l'oreille d'Armand, et le jeune homme éperdu avait reconnu cette mélopée charmante au son de laquelle son cœur avait si souvent tressailli.

A vingt ans, l'homme est un véritable enfant en affaires de sentiment, et, d'ordinaire, il entasse sottises sur sottises. La diplomatie de l'amour n'existe point à cet âge. Armand aurait pu dissimuler, il aurait pu chercher à étudier cette femme, d'abord, et à savoir ensuite s'il était complétement effacé de son cœur. Prouver à madame de Sainte-Luce qu'il la connaissait et ne point le lui dire eût été d'une tactique excellente et d'un goût parfait. Peut-être, si elle avait voulu soumettre son amour à une longue épreuve, eût-elle été désarmée en le voyant hum-

118 LES EOMPAGAON'S hle et repentant... Mais Armand avait vingt ans... A peine les premières mesures de la valse se firent-elles entendre qu’il entraîna, tout palpitant, madame de Saintc-Luce en lui disant : — Enfin... enfin. ..je vous retrouve donc! Elle s’était ployée à demi sur sou bras avec une grâce nonchalante, et ses pieds commençaient à effleurer le parquet des tourbillons réguliers de la valse à trois temps; les yeux demi-clos, elle semblait s’abandonner avec une sorte d’ivresse à l’entraînement de cette danse magique, la seule qui parle réellement au cœur, lorsque ces mots d’Armand résonnèrent à son oreille. Alors ses yeux demi-clos se rouvrirent avec une sorte de curiosité naïve, et elle le regarda en lui disant : — M'auriez-vous déjà rencontrée quelque part, monsieur? Cette question était faite avec le calme sans étonnement d’une femme accoutumée à écouter une déclaration par valse et deux par contredanse. — Madame, balbutia Armand, ne vous souvient-il plus du bal de l'Opéra? — J’y suis allée une fois , répondit la baronne, valsant toujours, au bras de mon mari : j’avais seize ans, j’étais curieuse... Oh! la vilaine chose que l’Opéra! — Et... demanda Armand, vous n’y êtes point retournée? — Jamais. Digilized by Google

ble et repentant... Mais Armand avait vingt ans... A peine les premières mesures de la valse se firent-elles entendre qu'il entraîna, tout palpitant, madame de Sainte-Luce en lui disant :

— Enfin... enfin... je vous retrouve donc !

Elle s'était ployée à demi sur son bras avec une grâce nonchalante, et ses pieds commençaient à effleurer le parquet des tourbillons réguliers de la valse à trois temps; les yeux demi-clos, elle semblait s'abandonner avec une sorte d'ivresse à l'entraînement de cette danse magique, la seule qui parle réellement au cœur, lorsque ces mots d'Armand résonnèrent à son oreille.

Alors ses yeux demi-clos se rouvrirent avec une sorte de curiosité naïve, et elle le regarda en lui disant :

— M'auriez-vous déjà rencontrée quelque part, monsieur?

Cette question était faite avec le calme sans étonnement d'une femme accoutumée à écouter une déclaration par valse et deux par contredanse.

— Madame, balbutia Armand, ne vous souvient-il plus du bal de l'Opéra?

— J'y suis allée une fois, répondit la baronne, valsant toujours, au bras de mon mari : j'avais seize ans, j'étais curieuse... Oh! la vilaine chose que l'Opéra!

— Et... demanda Armand, vous n'y êtes point retournée?

— Jamais.

DK L’AMOUR 119 Armand tressaillit et comprit que la baronne persistait à nier son identité avec le domino. — ‘Vous serez donc impitoyable? lui demanda -t-il d’une voix suppliante. — Moi, monsieur? fit-elle avec une ingénuité parfaite ; et pom-quoi le serais-je? — Oh ! dit Armand, c’est pourtant votre voix, votre front, vos cheveux... c’est bien vousl A ces derniers mots, madame de Sainte-Luce perdit à dessein le pas de la valse et s’arrêta net, puis elle regarda fièrement son danseur et lui dit : — Je crois, monsieur, que vous êtes la dupe d’un quiproquo. Je vous ai vu ce soir pour la première fois : comment pourriez-vous donc me reconnaître? Armand était pâle en écoutant la baronne, et son cœur ne battait plus. Cependant il n’en pouvait plus douter, la baronne et le domino ne faisaient qu'un. Aussi, confondu par le calme de sa dernière réponse, regardait-il madame de Sainte-Luce avec une sorte d’épouvante : — C’est un sphinx, pensa-t-il. Et il ne put trouver mi mot à balbutier, mais il fut pris d’une sorte de folie furieuse, et, reprenant la baronne dans ses bras, il l’entraîna de nouveau au milieu du tourbillon, la pressant avec frénésie... Mais la valse finit, et alors madame de Sainte-Luce se dégagea lestement, lui fit la révérence banale de la femme qui remercie son danseur, puis, au lieu de regagner sa place, elle prit le bras du comte de Stewan qui passait alors auprès d’elle. Digilized by Google

Armand tressaillit et comprit que la baronne persistait à nier son identité avec le domino.

— Vous serez donc impitoyable? lui demanda-t-il d'une voix suppliante.

— Moi, monsieur? fit-elle avec une ingénuité parfaite; et pourquoi le serais-je?

— Oh! dit Armand, c'est pourtant votre voix, votre front, vos cheveux... c'est bien vous!

A ces derniers mots, madame de Sainte-Luce perdit à dessein le pas de la valse et s'arrêta net, puis elle regarda fièrement son danseur et lui dit : — Je crois, monsieur, que vous êtes la dupe d'un quiproquo. Je vous ai vu ce soir pour la première fois : comment pourriez-vous donc me reconnaître?

Armand était pâle en écoutant la baronne, et son cœur ne battait plus. Cependant il n'en pouvait plus douter, la baronne et le domino ne faisaient qu'un.

Aussi, confondu par le calme de sa dernière réponse, regardait-il madame de Sainte-Luce avec une sorte d'épouvante : — C'est un sphinx, pensa-t-il.

Et il ne put trouver un mot à balbutier, mais il fut pris d'une sorte de folie furieuse, et, reprenant la baronne dans ses bras, il l'entraîna de nouveau au milieu du tourbillon, la pressant avec frénésie... Mais la valse finit, et alors madame de Sainte-Luce se dégagea lestement, lui fit la révérence banale de la femme qui remercie son danseur, puis, au lieu de regagner sa place, elle prit le bras du comte de Stewan qui passait alors auprès d'elle.

120 LES COMPAGNONS Tout cela s’accomplit avec une rapidité telle qu’ Armand demeura immobile et comme pétrifié au milieu du salon. M. de R... devina presque la scène qui avait eu lieu, et il s’approcha de lui. — Eh bien? demanda-t-il. — Elle a nié. — C’est tout simple. — Ah! vous trouvez?... balbutia-t-il sourdement. — Mon cher, répondit Albert de R..., il vous reste deux partis à prendre, si vous êtes bien convaincu que c’est elle. — Lesquels? — Le premier, selon moi, le plus sage, est de nous esquiver d’ici sans bruit et de n’y plus revenir. Il est des heures dans lu vie où il faut savoir effacer un ami ou une femme du livre de son cœur et le faire avec calme et dignité. Rayez du vôtre madame de Sainte-Luce, allons souper au café Anglais, et demain vous chercherez une consolation. — Non, non, dit Armand, dont l’œil était brillant de fièvre, je l’aime... — Soit! Alors je ne vois plus qu’un moyen de satisfaire votre amour. — Lequel? — C’est de tuer le comte de Stewau et de compromettre horriblement la baronne. — Pourquoi? — Mais, mon cher, parce qu’avec l’infidèle qui nous Digilized by GoogI

Tout cela s'accomplit avec une rapidité telle qu'Armand demeura immobile et comme pétrifié au milieu du salon.

M. de R... devina presque la scène qui avait eu lieu, et il s'approcha de lui.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Elle a nié.

— C'est tout simple.

— Ah! vous trouvez?... balbutia-t-il sourdement.

— Mon cher, répondit Albert de R..., il vous reste deux partis à prendre, si vous êtes bien convaincu que c'est elle.

— Lesquels?

— Le premier, selon moi, le plus sage, est de nous esquiver d'ici sans bruit et de n'y plus revenir. Il est des heures dans la vie où il faut savoir effacer un ami ou une femme du livre de son cœur et le faire avec calme et dignité. Rayez du vôtre madame de Sainte-Luce, allons souper au café Anglais, et demain vous chercherez une consolation.

— Non, non, dit Armand, dont l'œil était brillant de fièvre, je l'aime...

— Soit! Alors je ne vois plus qu'un moyen de satisfaire votre amour.

— Lequel?

— C'est de tuer le comte de Stewan et de compromettre horriblement la baronne.

— Pourquoi?

— Mais, mon cher, parce qu'avec l'infidèle qui nous

 abandonne, il n’y a qu’un seul parti à prendre, casser les vitres et faire de l’éclat. La femme est si bizarre I elle va parfois jusqu’à mépriser l’homme qui prend un soin minutieux de sa réputation, et elle s’éprend follement de celui qui la traite eu grisette. — Eh bien! je tuerai le comte... — Mais, en attendant, mon cher, comme vous êtes horriblement pâle et que l’on commence à avoir les yeux sur vous, allons faire un tour de jardin et respirer le grand air. .\lbert de R... entraîna Armand dans les allées où la foule commençait à se répandre, et qui étaient éclairées par une infinité de petites lanternes vénitiennes de différentes couleurs. Fuis il le fit asseoir à l’écart sur un banc de verdure et voulut ramener la conversation sur un terrain moins brûlant que celui où l’amour et le dépit d’Armand l’avaient placée. — Tenez, lui dit celui-ci, je ne connais qu’un seul remède aux grandes émotions, la solitude. On s’exalte avec la parole ; le silence apaise les plus ardentes colères. Laissez-moi là une demi-heure tète à tète avec moi-mème et mes souvenirs... — Soit, répondit Albert, je vais danser... A bientôt ! Albert s’éloigna. Armand demeura seul. L’endroit du jardin où il se trouvait était le moins éclairé et le plus touffu. De grands arbres y formaient nue allée étroite qui conduisait à un pavillon situé à l’extrémité opposée et adossé au mur de clôture qui sé-parait Digilized by Google

abandonne, il n'y a qu'un seul parti à prendre, casser les vitres et faire de l'éclat. La femme est si bizarre ! elle va parfois jusqu'à mépriser l'homme qui prend un soin minutieux de sa réputation, et elle s'éprend follement de celui qui la traite en grisette.

— Eh bien ! je tuerai le comte...

— Mais, en attendant, mon cher, comme vous êtes horriblement pâle et que l'on commence à avoir les yeux sur vous, allons faire un tour de jardin et respirer le grand air.

Albert de R... entraîna Armand dans les allées où la foule commençait à se répandre, et qui étaient éclairées par une infinité de petites lanternes vénitiennes de différentes couleurs. Puis il le fit asseoir à l'écart sur un banc de verdure et voulut ramener la conversation sur un terrain moins brûlant que celui où l'amour et le dépit d'Armand l'avaient placée.

— Tenez, lui dit celui-ci, je ne connais qu'un seul remède aux grandes émotions, la solitude. On s'exalte avec la parole ; le silence apaise les plus ardentes colères. Laissez-moi là une demi-heure tête à tête avec moi-même et mes souvenirs...

— Soit, répondit Albert, je vais danser... A bientôt !

Albert s'éloigna. Armand demeura seul.

L'endroit du jardin où il se trouvait était le moins éclairé et le plus touffu. De grands arbres y formaient une allée étroite qui conduisait à un pavillon situé à l'extrémité opposée et adossé au mur de clôture qui séparait

 le jardin du boulevard des Invalides. Armand était assis sous un massif de verdure, et, en ce lieu, robscurité était assez complète pour que les rares promeneurs engagés dans cette allée passassent sans l'apercevoir, tandis qu'il pouvait les voir, lui, très-distinctement. Mais le jeune homme se souciait peu et des bruits de la fête qui lui arrivaient affaiblis et des invités qu'il ne connaissait pas. Une seule pensée l'absorbait tout entier : chercher querelle au comte Stewan et se battre avec lui. Or, si facile qu'il soit de provoquer les gens, encore fautil un prétexte, et Armand avait l'esprit trop bouleversé pour le trouver aisément. Il ne connaissait pas le comte, jamais il n'avait échangé avec lui ni un mot ni un regard, et il ne pouvait point aller lui dire ; « Je veux vous tuer parce que vous êtes dans les bonnes grâces de madame de Sainte-Luce. » Le comte aurait pu nier poliment le fait. Or, tandis qu'Armand se creusait la tête, des pas légers retentirent sur le sable, et, comme s'il eût éprouvé une commotion électrique, le jeune homme tressaillit et sentit un flot de sang lui monter au cœur. Deux ombres glissaient enlacées à travers les arbres, et passèrent à deux pas d'Armand immobile et muet de colère. C'étaient la baronne et le comte Stewan se parlant bas. Armand eut le vertige, et sa main chercha involontairement un poignard, un couteau, une arme quelconque... Le couple passa son chemin sans même soupçonner la présence d'un homme dans le massif voisin, et Armand les vit se diriger vers le pavillon.
Digitized by Google

le jardin du boulevard des Invalides. Armand était assis sous un massif de verdure, et, en ce lieu, l'obscurité était assez complète pour que les rares promeneurs engagés dans cette allée passassent sans l'apercevoir, tandis qu'il pouvait les voir, lui, très-distinctement.

Mais le jeune homme se souciait peu et des bruits de la fête qui lui arrivaient affaiblis et des invités qu'il ne connaissait pas. Une seule pensée l'absorbait tout entier : chercher querelle au comte Stewan et se battre avec lui. Or, si facile qu'il soit de provoquer les gens, encore faut-il un prétexte, et Armand avait l'esprit trop bouleversé pour le trouver aisément. Il ne connaissait pas le comte, jamais il n'avait échangé avec lui ni un mot ni un regard, et il ne pouvait point aller lui dire : « Je veux vous tuer parce que vous êtes dans les bonnes grâces de madame de Sainte-Luce. » Le comte aurait pu nier poliment le fait. Or, tandis qu'Armand se creusait la tête, des pas légers retentirent sur le sable, et, comme s'il eût éprouvé une commotion électrique, le jeune homme tressaillit et sentit un flot de sang lui monter au cœur.

Deux ombres glissaient enlacées à travers les arbres, et passèrent à deux pas d'Armand immobile et muet de colère. C'étaient la baronne et le comte Stewan se parlant bas. Armand eut le vertige, et sa main chercha involontairement un poignard, un couteau, une arme quelconque... Le couple passa son chemin sans même soupçonner la présence d'un homme dans le massif voisin, et Armand les vit se diriger vers le pavillon.

J)E L'AMOUR 123 Alors notre héros perdit la dernière lueur de raison, la dernière parcelle de sang-froid qu'il eût encore ; il oublia que les jardins étaient pleins de monde, et qu'il allait se livrer à un espionnage inouï et peut-être à des violences... Son cœur battait à briser sa poitrine, un nuage de sang obscurcissait ses yeux, une sueur glacée découlait de son front goutte à goutte. Pareil à un homme aviné, il les suivit de loin, trébuchaul parfois; il les vit se glisser dans le pavillon, où brillaient les lueurs discrètes des girandoles, et comme ils ne poussèrent point la porte derrière eux, il y pénétra une minute après, et se trouva au pied d'un petit escalier eu coquille dont les marches étaient couvertes d'un épais tapis. Armand gravit cet escalier et le bruit de ses pas ne résonna point, assourdi qu'il était par le tapis ; il aperçut devant lui une porte entr'ouverte par où s'échappait un flot de lumière... Et il poussa cette porte. Quand il eut jeté un rapide regard autour de lui, il demeura immobile, anéanti, foudroyé... Il était ^ir le seuil de ce boudoir mystérieux où il avait passé tant d'heures enivrantes aux pieds du domino blond ; ce boudoir aux tentures orientales, au divan circulaire, aux lampes à abat-jour d'albâtre suspendues au plafond ; et, à la place même où le domino s'asseyait, il vit madame de SainteLuce, et à ses pieds, tenant ses mains dans les siennes, le comte Stewan. Mais tout d'un coup la baronne jeta un cri et se leva comme si elle eût vu se dresser devant elle Digilized by Google

Alors notre héros perdit la dernière lueur de raison, la dernière parcelle de sang-froid qu'il eût encore ; il oublia que les jardins étaient pleins de monde, et qu'il allait se livrer à un espionnage inouï et peut-être à des violences...

Son cœur battait à briser sa poitrine, un nuage de sang obscurcissait ses yeux, une sueur glacée découlait de son front goutte à goutte. Pareil à un homme aviné, il les suivit de loin, trébuchant parfois ; il les vit se glisser dans le pavillon, où brillaient les lueurs discrètes des girandoles, et comme ils ne poussèrent point la porte derrière eux, il y pénétra une minute après, et se trouva au pied d'un petit escalier en coquille dont les marches étaient couvertes d'un épais tapis. Armand gravit cet escalier et le bruit de ses pas ne résonna point, assourdi qu'il était par le tapis ; il aperçut devant lui une porte entr'ouverte par où s'échappait un flot de lumière... Et il poussa cette porte.

Quand il eut jeté un rapide regard autour de lui, il demeura immobile, anéanti, foudroyé... Il était sur le seuil de ce boudoir mystérieux où il avait passé tant d'heures enivrantes aux pieds du domino blond ; ce boudoir aux tentures orientales, au divan circulaire, aux lampes à abat-jour d'albâtre suspendues au plafond ; et, à la place même où le domino s'asseyait, il vit madame de Sainte-Luce, et à ses pieds, tenant ses mains dans les siennes, le comte Stewan. Mais tout d'un coup la baronne jeta un cri et se leva comme si elle eût vu se dresser devant elle

m LES COMPAGNONS un fantôme, Elle venait d'apercevoir sur le seuil du boudoir Armand immobile et pâle comme une statue. — Monsieur! monsieur! s'écria- t-elle au comble de l'émotion et de la colère. Armand lit un pas vers elle, regarda le comte stupéfait et lui dit : — Je vous demande pardon, monsieur, d'avoir troublé votre tète-à-tète, mais permettez-moi de vous dire où vous êtes... La voix d'Armand était sourde, et ses paroles s'échappaient de ses lèvres lambeau par lambeau. •— Monsieur!... dit à son toiÿ* le comte. — Écoutez-moi... écoutez... s'écria Armand avec un tel accent d'autorité, que le gentilhomme russe se sentit dominé. Vous voyez ce boudoir, reprit le jeune homme. Eh bien ! j'y suis venu pendant deux mois presque tous les soirs» Ou m'y amenait en voiture... les yeux bandés... J'y étais reçu par une femme masquée... Cette femme, je l'avais rencontrée au bal de l'Opéra... Et, se tournant vers la baronne, Armand ajouta d'une voix éclatante : — Cette femme, la voilà! Madame de Sainte-Luce jeta un nouveau cri, un cri de hyène, un cri de bète fauve prise au piège, puis elle bondit vers Armand et le frappa au visage de sa main gantée. — Vous êtes un lâche! lui dit-elle. Armand tournoya sur lui-même comme un homme frappé à mort, puis il marcha vers le comte, menaçant, terrible, l'œil injecté, les lèvres bordées d'une écuipe Digitized by Google

un fantôme, Elle venait d'apercevoir sur le seuil du boudoir Armand immobile et pâle comme une statue.

— Monsieur! monsieur! s'écria-t-elle au comble de l'émotion et de la colère.

Armand fit un pas vers elle, regarda le comte stupéfait et lui dit : — Je vous demande pardon, monsieur, d'avoir troublé votre tête-à-tête, mais permettez-moi de vous dire où vous êtes...

La voix d'Armand était sourde, et ses paroles s'échappaient de ses lèvres lambeau par lambeau.

— Monsieur!... dit à son tour le comte.

— Écoutez-moi... écoutez... s'écria Armand avec un tel accent d'autorité, que le gentilhomme russe se sentit dominé. Vous voyez ce boudoir, reprit le jeune homme. Eh bien! j'y suis venu pendant deux mois presque tous les soirs. On m'y amenait en voiture... les yeux bandés... J'y étais reçu par une femme masquée... Cette femme, je l'avais rencontrée au bal de l'Opéra...

Et, se tournant vers la baronne, Armand ajouta d'une voix éclatante : — Cette femme, la voilà!

Madame de Sainte-Luce jeta un nouveau cri, un cri de hyène, un cri de bête fauve prise au piége, puis elle bondit vers Armand et le frappa au visage de sa main gantée.

— Vous êtes un lâche! lui dit-elle.

Armand tournoya sur lui-même comme un homme frappé à mort, puis il marcha vers le comte, menaçant, terrible, l'œil injecté, les lèvres bordées d'une écume

DE L’AMOUR 123 blanche : — Monsieur, lui dit-il, il me faut tout votre sang pour cet affront ! Mais le comte Stewau avait reconquis son sang-froid; il toisa Armand d’un air dédaigneux et répondit : — Monsieur, je n’ai point le bonheur d’être aimé de madame de Sainte-Luce, comme vous avez pu le croire en me voyant à ses genoux. Je l’aime, il est vrai, et j’ai osé m’agenouiller et le lui dire; et la façon dont j’ai été reçu, en m’ ôtant tout espoir, ne me laisse pas le droit de me faire le défenseur de l’honneur outragé de la baronne. La voix du comte était calme, polie ; il parlait avec un sourire aux lèvres, et il ajouta aveç une courtoisie parfaite : — Du reste, monsieur, vous devez être, à coup sûr, victime d’une erreur et d’une bizarre ressemblance... Madame de Sainte-Luce est une honnête femme qui ne reçoit point, un masque au visage, un inconnu dans son boudoir. Et le comte offrit sou bras à la baronne. — Venez, madame, lui. dit-il, ce jeune homme a été pris sans doute d’un transport au cerveau. — Monsieur! s’écria Armand, qui se plaça furieux devant lui pour l’empêcher de sortir, les Russes manqueraient-ils de courage? — Ah! monsieur, répliqua froidement le comte, si vous m’insultez personnellement, je pourrai me battre avec vous... mais plus tard. — Non, non ! tout de suite ! Digitized by Google

 — Y songez-vous? Nous compromettrions madame. Au revoir... dans quinze jours je serai à vos ordres. Et le comte écarta Armand et sortit donnant le bras à madame de Saiute-Luce. Quant à Armand, il demeura immobile, fou de douleur et de désespoir, les yeux rivés au parquet... dans l'attitude de l'homme qui voit se briser sa dernière planche de salut. Ce ne fut qu'une heure ou deux plus tard que, recouvrant une lueur de raison, il songea à sortir du pavillon fatal ef à quitter cette maison maudite où elle l'avait souffleté. M. Albert de R...^avait V6iinement cherché Armand, et, le croyant parti, il avait demandé sa voiture et avait quitté le bal. Ce fut le lendemain que le colonel trouva son cher en* fant dans cet horrible état de prostration où nous l'avons vu au commencement de ce récit, et qu'il songea à l'association terrible dont il était le chef pour rendre à la baronne torture pour torture et la frapper dans son orgueil et dans ses plus chères affections. Quant à madame de Sainte-Luce, son bal, qui se pro.longea jusqu'à sept heures du matin, était une soirée d'adieu qu'elle donnait à sa société d'hiver. Elle partit le lendemain pour ses terres de Bretagne où elle passait la saison d'été et où nous allons la suivre. Digitized by Google

— Y songez-vous? Nous compromettrions madame. Au revoir... dans quinze jours je serai à vos ordres.

Et le comte écarta Armand et sortit donnant le bras à madame de Sainte-Luce. Quant à Armand, il demeura immobile, fou de douleur et de désespoir, les yeux rivés au parquet... dans l'attitude de l'homme qui voit se briser sa dernière planche de salut.

Ce ne fut qu'une heure ou deux plus tard que, recouvrant une lueur de raison, il songea à sortir du pavillon fatal et à quitter cette maison maudite où elle l'avait souffleté.

M. Albert de R... avait vainement cherché Armand, et, le croyant parti, il avait demandé sa voiture et avait quitté le bal.

. . . . . .

Ce fut le lendemain que le colonel trouva son cher enfant dans cet horrible état de prostration où nous l'avons vu au commencement de ce récit, et qu'il songea à l'association terrible dont il était le chef pour rendre à la baronne torture pour torture et la frapper dans son orgueil et dans ses plus chères affections.

Quant à madame de Sainte-Luce, son bal, qui se prolongea jusqu'à sept heures du matin, était une soirée d'adieu qu'elle donnait à sa société d'hiver. Elle partit le lendemain pour ses terres de Bretagne où elle passait la saison d'été et où nous allons la suivre.

DE L’AMOUR 127 XVI II Aux limites extrêmes du Finislcre et à quelqncs lieues de Quimper, ime falaise aride et rougeâtre, d’une incommensurable hauteur, borde l'Océaii, ce vieil Océan breton aux vagues grises, couronnées d’écume, au bruit monotone, au ciel terne et froid. Sur cette falaise, et dominant la mer comme un phare, se dresse un de cesHnanoirs féodaux dont l’architecture rappelle les temps héroïques et sanglants des croisades et des premières guerres anglaises. Vu du large, ce château a bien le plus sombre et le plus triste aspect qu’on puisse imaginer. Ou dirait un nid de cormorans, ces oiseaux de proie de la mer. Ses tours aux créneaux noircis sur lesquelles, en dépit des révolutions, flotte encore un lambeau de bannière seigneuriale, son beffroi lézardé et ses vieilles assises moussues, inspirent une sorte de terreur superstitieuse aux pêcheurs et aux marins qui louvoient au plus près des falaises. Du côté de la terre, au contraire, l’aspect du manoir chaiige du tout au tout ; un lierre vivace grimpe aux murs, un grand parc d’ormes centenaires encadre la pelouse verte d’où surgit le perron aux marches usées, un rayon de soleil couchant dore les vitraux des croisées eu ogives, et, par delà le parc, entre la mer et une grande forêt de Digitized by Google

XVIII

Aux limites extrêmes du Finistère et à quelqnes lieues de Quimper, une falaise aride et rougeâtre, d'une incommensurable hauteur, borde l'Océan, ce vieil Océan breton aux vagues grises, couronnées d'écume, au bruit monotone, au ciel terne et froid.

Sur cette falaise, et dominant la mer comme un phare, se dresse un de ces manoirs féodaux dont l'architecture rappelle les temps héroïques et sanglants des croisades et des premières guerres anglaises.

Vu du large, ce château a bien le plus sombre et le plus triste aspect qu'on puisse imaginer. On dirait un nid de cormorans, ces oiseaux de proie de la mer. Ses tours aux créneaux noircis sur lesquelles, en dépit des révolutions, flotte encore un lambeau de bannière seigneuriale, son beffroi lézardé et ses vieilles assises moussues, inspirent une sorte de terreur superstitieuse aux pêcheurs et aux marins qui louvoient au plus près des falaises. Du côté de la terre, au contraire, l'aspect du manoir change du tout au tout : un lierre vivace grimpe aux murs, un grand parc d'ormes centenaires encadre la pelouse verte d'où surgit le perron aux marches usées, un rayon de soleil couchant dore les vitraux des croisées en ogives, et, par delà le parc, entre la mer et une grande forêt de

128 LES COMPAGNONS châtaigniers, s'étend un joli vallon bien vert, bien ombreux, avec un petit village dont les maisons sont construites en pisé. Du côté de la mer, le manoir a l'aspect d'un vieux bandit; du côté de la terre, on dirait un vieillard bonhomme se réchauffant aux tièdes rayons du soleil d'hiver. Ce manoir a nom Kerlor, et c'était là que la baronne de Sainte-Luce se rendait chaque été. Kerlor était un fief possédé par les Beaulieu depuis la première croisade. Ce fief était tombé en quenouille en arrivant à mademoiselle de Beaulieu, qui, n'ayant point de frère, l'aveiit apporté en dot à M. de Sainte-Luce, son mari. Certes, pour une reine à la mode comme madame de Sainte-Luce, on comprenait peu qu'elle choisit pour demeure d'été ce triste manoir, perdu en un coin du Finistère, éloigné de tout centre de population, et dépourvu de tout agrément autre que la chasse et la pêche, alors qu'elle possédait en Touraine une ravissante terre, la plus belle de la province, et la mieux avoisinée sans contredit. Pour que madame de Sainte-Luce passât tout son été à Kerlor, il fallait qu'elle fût dominée par des souvenirs d'enfance bien précieux et bien chers, ou qu'un motif impérieux et secret l'y attirât. Or, un soir de mai, au coucher du soleil, une chaise de poste attelée de vigoureux chevaux normands s'arrêta à la grille du vieux manoir. Au bruit du fouet des postillons et des grelots de leurs porteurs, mille, rumeurs réDigilized by GoogI

châtaigniers, s'étend un joli vallon bien vert, bien ombreux, avec un petit village dont les maisons sont construites en pisé.

Du côté de la mer, le manoir a l'aspect d'un vieux bandit; du côté de la terre, on dirait un vieillard bonhomme se réchauffant aux tièdes rayons du soleil d'hiver. Ce manoir a nom Kerlor, et c'était là que la baronne de Sainte-Luce se rendait chaque été. Kerlor était un fief possédé par les Beaulieu depuis la première croisade. Ce fief était tombé en quenouille en arrivant à mademoiselle de Beaulieu, qui, n'ayant point de frère, l'avait apporté en dot à M. de Sainte-Luce, son mari.

Certes, pour une reine à la mode comme madame de Sainte-Luce, on comprenait peu qu'elle choisît pour demeure d'été ce triste manoir, perdu en un coin du Finistère, éloigné de tout centre de population, et dépourvu de tout agrément autre que la chasse et la pêche, alors qu'elle possédait en Touraine une ravissante terre, la plus belle de la province, et la mieux avoisinée sans contredit.

Pour que madame de Sainte-Luce passât tout son été à Kerlor, il fallait qu'elle fût dominée par des souvenirs d'enfance bien précieux et bien chers, ou qu'un motif impérieux et secret l'y attirât.

Or, un soir de mai, au coucher du soleil, une chaise de poste attelée de vigoureux chevaux normands s'arrêta à la grille du vieux manoir. Au bruit du fouet des postillons et des grelots de leurs porteurs, mille rumeurs ré-

DE L’AMOUR 123 poudircnt do l’intérieur du château, et madame de Sainte-Luce, descendant de voiture, vit accourir vers elle une demi-douzaine de ces vieux serviteurs qu’on ne retrouve plus guère, attachés à la maison du maître depuis leur enfance, que dans quelques provinces reculées, telles que la Bretagne. Derrière eux se montra presque aussitôt une jeune femme tenant dans ses bras un enfant. Cette jeune femme était la plus séduisante créature qu’on pût voir, et elle mérite une rapide esquisse. Elle était brune, avec des yeux bleus et des cheveux d’un noir de jais, de taille moyenne et d’une admirable petitesse de pieds et de mains. Blanche comme un lis, elle avait ce sourire rêveur et triste des filles d’Armorique bercées, durant leur enfance, au bruit monotone de l’Océan. Elle se nommait Y vonaïc, et par abréviation Naïc. Naïc était la sœur de lait de mademoiselle Berthe de Beaulieu, devenue baronne de Sainte-Luce. C’était la fille d’un homme qui avait sauvé la vie au marquis de Beaulieu durant les guerres de Vendée, et qui était mort respecté et aimé de toute la contrée, bien que Naïc eiït mal tourné. En effet,, quelques mois avant la mort du père Yvon le garde-chasse (ainsi nommait-on son père), Naïc, disait-on, avait refusé la main de son fiancé, un jeune gars du pays de Vannes, qui l’aimait depuis longtemps. Puis un jour on avait vu la jeune fille portant un nourrisson dans ses bras... Et alors les paysans bretons du voisinage et leurs femmes, qui craignaient Dieu, avaient levé les mains au ciel en soupirant: — Pauvre Digilized by Coogle

pondirent de l'intérieur du château, et madame de Sainte-Luce, descendant de voiture, vit accourir vers elle une demi-douzaine de ces vieux serviteurs qu'on ne retrouve plus guère, attachés à la maison du maître depuis leur enfance, que dans quelques provinces reculées, telles que la Bretagne. Derrière eux se montra presque aussitôt une jeune femme tenant dans ses bras un enfant.

Cette jeune femme était la plus séduisante créature qu'on pût voir, et elle mérite une rapide esquisse. Elle était brune, avec des yeux bleus et des cheveux d'un noir de jais, de taille moyenne et d'une admirable petitesse de pieds et de mains. Blanche comme un lis, elle avait ce sourire rêveur et triste des filles d'Armorique bercées, durant leur enfance, au bruit monotone de l'Océan. Elle se nommait Yvonaïc, et par abréviation Naïc.

Naïc était la sœur de lait de mademoiselle Berthe de Beaulieu, devenue baronne de Sainte-Luce. C'était la fille d'un homme qui avait sauvé la vie au marquis de Beaulieu durant les guerres de Vendée, et qui était mort respecté et aimé de toute la contrée, bien que Naïc eût *mal tourné*. En effet, quelques mois avant la mort du père Yvon le garde-chasse (ainsi nommait-on son père), Naïc, disait-on, avait refusé la main de son fiancé, un jeune gars du pays de Vannes, qui l'aimait depuis longtemps. Puis un jour on avait vu la jeune fille portant un nourrisson dans ses bras... Et alors les paysans bretons du voisinage et leurs femmes, qui craignaient Dieu, avaient levé les mains au ciel en soupirant: — Pauvre

130 LES COMPAGNONS Naic ! elle aura été la victime de quelque beau monsieur de la ville, comme il en vient parfois à Rerlor... Pauvre Naïc!... Pauvre père Yvon!... Avant sa faute, Nalc était l'enfant adoré du vallon que dominait Rerlor. Élevée avec Berthe, elle avait reçu la même éducation à peu près, et on ne l'appelait que mademoiselle Naic dans les environs. Quand ce malheur lui arriva, ou crut que madame de Sainte-Luce, — car Berthe était mariée depuis trois mois, — allait cesser de la voir et l'expulserait du château. Il n'en fut rien. Naïc demeura l'amie de Berthe; leur amitié parut même avoir été resserrée par un lien mystérieux, et la jeune femme se prit à aimer avec passion cet enfant qui venait au monde par la poi'te de l'amour. A Paris, l'hiver, madame de Sainte-Luce était cette femme à la mode, légèi'c et sans cceur, disait-on, pour laquelle trois hommes étaient morts d'une façon mystérieuse et fatale. A Rerlor, la baronne devenait une tout autre créature. Laissant M. de Sainte-Luce soit à Paris, soit en Touraine, elle venait se condamner de gaieté de cœur à une solitude de sept mois "dans ce désert borné par l'Océan, sans autre société que quelques gentillàtres arriérés des environs. Là elle vivait seule, en compagnie de Naïc, couvrant de baisers l'enfant de celle-ci et oubliant au milieu de ces jo'cs intimes son existence orageuse de Paris. Quel lien mystérieux unissait ces trois êtres, rassemblait cos deux femmes autour de ce berceau? C'était là ce que nul ne savait. Digilized by Google

Naïc! elle aura été la victime de quelque beau monsieur de la ville, comme il en vient parfois à Kerlor... Pauvre Naïc!... Pauvre père Yvon!...

Avant sa faute, Naïc était l'enfant adoré du vallon que dominait Kerlor. Élevée avec Berthe, elle avait reçu la même éducation à peu près, et on ne l'appelait que mademoiselle Naïc dans les environs.

Quand ce malheur lui arriva, on crut que madame de Sainte-Luce, — car Berthe était mariée depuis trois mois, — allait cesser de la voir et l'expulserait du château. Il n'en fut rien. Naïc demeura l'amie de Berthe; leur amitié parut même avoir été resserrée par un lien mystérieux, et la jeune femme se prit à aimer avec passion cet enfant qui venait au monde par la porte de l'amour.

A Paris, l'hiver, madame de Sainte-Luce était cette femme à la mode, légère et sans cœur, disait-on, pour laquelle trois hommes étaient morts d'une façon mystérieuse et fatale. A Kerlor, la baronne devenait une tout autre créature. Laissant M. de Sainte-Luce soit à Paris, soit en Touraine, elle venait se condamner de gaieté de cœur à une solitude de sept mois dans ce désert borné par l'Océan, sans autre société que quelques gentillâtres arriérés des environs. Là elle vivait seule, en compagnie de Naïc, couvrant de baisers l'enfant de celle-ci et oubliant au milieu de ces joies intimes son existence orageuse de Paris. Quel lien mystérieux unissait ces trois êtres, rassemblait ces deux femmes autour de ce berceau? C'était là ce que nul ne savait.

DE L’A. MO U U m Naïc courut donc, son petit gar<;ou dans ses bras, à madame de Sainte-Luce qui descendait de voiture, et celle-ci jeta un cri de joie en embrassant tour à tour la jeune mère et l’enfant. Ce dernier avait près de quatre ans, il commençait à gazouiller ce charmant babil de l’enfance, il était frais et rose, un peu bâlé du soleil et les cheveux en broussaille. — Bonjour, petite maman, dit-il en posant ses deux bras potelés autour du cou de la baronne, qui l’embrassa tendrement. La fière baronne prit alors familièrement le bras de sa sœur de lait, donna la main à l’enfant qui se nommait Hector, et gagna avec eux la grande salle du vieux manoir, où selon le vieil usage presque féodal, elle reçut les hommages des serviteurs de Kerlor. XIX Si l’austère demeure avait conservé au dehors sa mine froide et refrognée et son cachet de vétusté sombre, au dedans elle avait subi de notables modifications. Madame de Sainte-Luce l’avait restaurée et quelquefois arrangée à la moderne ; la plupart de ces vastes salles, naguère tristement ornées de chêne noirci, de boiseries enfumées et de tentures de cuir aux dorures ternies, avaient été rajeunies, tendues de tapisseries aux tous moelleux, et Digitized by Google

Naïc courut donc, son petit garçon dans ses bras, à madame de Sainte-Luce qui descendait de voiture, et celle-ci jeta un cri de joie en embrassant tour à tour la jeune mère et l'enfant.

Ce dernier avait près de quatre ans, il commençait à gazouiller ce charmant babil de l'enfance, il était frais et rose, un peu hâlé du soleil et les cheveux en broussaille.

— Bonjour, petite maman, dit-il en posant ses deux bras potelés autour du cou de la baronne, qui l'embrassa tendrement.

La fière baronne prit alors familièrement le bras de sa sœur de lait, donna la main à l'enfant qui se nommait Hector, et gagna avec eux la grande salle du vieux manoir, où selon le vieil usage presque féodal, elle reçut les hommages des serviteurs de Kerlor.

XIX

Si l'austère demeure avait conservé au dehors sa mine froide et refrognée et son cachet de vétusté sombre, au dedans elle avait subi de notables modifications. Madame de Sainte-Luce l'avait restaurée et quelquefois arrangée à la moderne ; la plupart de ces vastes salles, naguère tristement ornées de chêne noirci, de boiseries enfumées et de tentures de cuir aux dorures ternies, avaient été rajeunies, tendues de tapisseries aux tons moelleux, et

LES COMPAGNONS 1;î2 meublées avec le goût exquis et luxueux qui préside à la décoration d'un hôtel du faubourg Saint-Germain. Après un court repos dans la grande salle, ce fut donc dans un charmant petit boudoir, qui rappelait vaguement peut-être le pavillon de l'hôtel de Babylone, que madame de Sainte-Luce courut s'enfermer avec Naïc et le jeune Hector. Alors les deux jeunes femmes s'enlacèrent étroitement. — Bonne Naïc, murmura la baronne ; Dieu ! que l'hiver m'a paru long!... Sais-tu qu'il y a cinq mois que nous ne nous sommes vues ? — Ah ! petite sœur, répondit Naïc, ces cinq mois m'ont paru tout aussi longs qu'à toi... mais j'embrassais notre enfant et l'absence me semblait moins amère. . . — Enfin, me voilà près de toi et de lui, continua madame de Sainte-Luce en caressant de la main les boucles blondes de la chevelure d'Hector. Mais, ajouta-t-elle, cette année nous nous amuserons, Naïc, nous verrons nos voisins... je donnerai des fêtes à Kerlor. — Hélas! dit Naïc, les voisins diminuent, petite sœur, la mort les prend un à un. Le vieux chevalier de Rergaz est mort la semaine dernière; huit jours avant c'était la baronne de Penhoët, et l'on dit que M. d'Urzé se meurt dans son manoir d'Urzé-lès-Vannes. — Oui, répondit la baronne, mais il nous reste le vieux chevalier de Rérizou , notre plus près voisin, et chez lequel doivent venir sous peu de jours plusieurs jeunes gens de Paris, entre autres, fit madame de Sainte-Luce avec une Digilized by Google

meublées avec le goût exquis et luxueux qui préside à la décoration d'un hôtel du faubourg Saint-Germain.

Après un court repos dans la grande salle, ce fut donc dans un charmant petit boudoir, qui rappelait vaguement peut-être le pavillon de l'hôtel de Babylone, que madame de Sainte-Luce courut s'enfermer avec Naïc et le jeune Hector. Alors les deux jeunes femmes s'enlacèrent étroitement.

— Bonne Naïc, murmura la baronne ; Dieu ! que l'hiver m'a paru long !... Sais-tu qu'il y a cinq mois que nous ne nous sommes vues ?

— Ah ! petite sœur, répondit Naïc, ces cinq mois m'ont paru tout aussi longs qu'à toi... mais j'embrassais notre enfant et l'absence me semblait moins amère...

— Enfin, me voilà près de toi et de lui, continua madame de Sainte-Luce en caressant de la main les boucles blondes de la chevelure d'Hector. Mais, ajouta-t-elle, cette année nous nous amuserons, Naïc, nous verrons nos voisins... je donnerai des fêtes à Kerlor.

— Hélas ! dit Naïc, les voisins diminuent, petite sœur, la mort les prend un à un. Le vieux chevalier de Kergaz est mort la semaine dernière ; huit jours avant c'était la baronne de Penhoët, et l'on dit que M. d'Urzé se meurt dans son manoir d'Urzé-lès-Vannes.

— Oui, répondit la baronne, mais il nous reste le vieux chevalier de Kérizou, notre plus près voisin, et chez lequel doivent venir sous peu de jours plusieurs jeunes gens de Paris, entre autres, fit madame de Sainte-Luce avec une

DE L’AMOUR i.î.l naïveté parfaite, un jeune Russe qui m’a été présenté cet hiver, le comte Stewan, je crois. Tu verras, ma bonne Naïc, nous aurons une cour... A propos, j’oubliais de te dire que j’ai fait l’acquisition d’un intendant superbe, Xaïc, et qui a les façons d’un gentilhomme. C’est un ancien capitaine, un soldat de l’Empire, à qui sa mince retraite prescrivait une économie voisine de la misère, et qui m’a offert ses services. Il arrive ici ce soir même. Les deux jeunes femmes s’abandonnèrent quelque temps encore à une intime et douce causerie qui se prolongea jusqu’à l’heure où une cloche se fit entendre et annonça le souper. Elles descendirent à la salle à manger, tenant chacune une des mains de l’enfant quelles placèrent à table entre elles. Certes, l’affection de madame de Sainte-Luce pour le fils de Naic tenait de l’adoration, et on se fût fort étonné d’un tel attachement dans Paris, où la baronne passait pour une femme sans cœur. Et, en effet, l’amour dont elle entourait cette frêle créature effaçait le sourire railleur et froid qu’on voyait d’ordinaire glisser sur ses lèvres, et dans ce regard mélancolique et noyé dont elle l’enveloppait, on eût cru voir l’adoration maternelle. Madame de Sainte-Luce avait dit vrai en annonçant à Naic l’arrivée de son régisseur pour le soir même. Vers huit heures, le pas d’un cheval se fit entendre dans la cour, et bientôt la baronne vit apparaître sur le seuil de la salle à manger un homme de haute taille, vêtu d’une H 8 Digilized by Google

naïveté parfaite, un jeune Russe qui m'a été présenté cet hiver, le comte Stewan, je crois. Tu verras, ma bonne Naïc, nous aurons une cour... A propos, j'oubliais de te dire que j'ai fait l'acquisition d'un intendant superbe, Naïc, et qui a les façons d'un gentilhomme. C'est un ancien capitaine, un soldat de l'Empire, à qui sa mince retraite prescrivait une économie voisine de la misère, et qui m'a offert ses services. Il arrive ici ce soir même.

Les deux jeunes femmes s'abandonnèrent quelque temps encore à une intime et douce causerie qui se prolongea jusqu'à l'heure où une cloche se fit entendre et annonça le souper. Elles descendirent à la salle à manger, tenant chacune une des mains de l'enfant quelles placèrent à table entre elles.

Certes, l'affection de madame de Sainte-Luce pour le fils de Naïc tenait de l'adoration, et on se fût fort étonné d'un tel attachement dans Paris, où la baronne passait pour une femme sans cœur.

Et, en effet, l'amour dont elle entourait cette frêle créature effaçait le sourire railleur et froid qu'on voyait d'ordinaire glisser sur ses lèvres, et dans ce regard mélancolique et noyé dont elle l'enveloppait, on eût cru voir l'adoration maternelle.

Madame de Sainte-Luce avait dit vrai en annonçant à Naïc l'arrivée de son régisseur pour le soir même. Vers huit heures, le pas d'un cheval se fit entendre dans la cour, et bientôt la baronne vit apparaître sur le seuil de la salle à manger un homme de haute taille, vêtu d'une

m LKS COMPAGNONS longue redingote bleue qu'ornait un ruban rouge, et qui paraissait être âgé d'environ cinquante ans. Cet homme avait l'attitude roide, saluait militairement et sentait d'une lieue l'officier de l'Empire. Il se nommait, pour madame de Sainte-Luce, le capitaine Lambert, mais il eût été facile de reconnaître en lui le colonel Léon. Seulement, pour devenu* régisseur de la baronne, le colonel avait dépouillé l'homme du monde, remplacé sa rosette d'officier par un simple ruban, et adopté cette toilette militaire dans laquelle il se présentait à la baronne. — Madame, lui dit-il en s'inclinant, j'ai fait diligence et terminé en vingt-quatre heures les affaires qui me retenaient encore à Paris. Me voici maintenant à vos ordres. — Monsieur le régisseur, répondit la baronne, vous devez avoir grand'faim et besoin de repos. Veuillez me faire le plaisir de souper avec moi. Demain vous m'offrirez votre bras et nous visiterons le château d'abord et les terres ensuite. Le colonel s'inclina et se mit à table avec une sorte d'embarras plein de pudeur. — Pauvre homme ! pensa Naic. Le colonel causa peu, mangea beaucoup, mais il observa du coin de l'œil et Naïc et son enfant, et les caresses que prodiguait à celui-ci madame de Saihte-Luce. Cette dernière se retira de bonne heure dans son appartement et laissa le colonel encore à table avec Naïc, qui lui tenait compagnie. Une heure plus tard, Naïc se retira Digitized by Google

DE L’AMOUR 133 à son tour. Alors, demeuré seul, le colonel alluma un cigare et alla rêver sur la plafe-forme du vieux manoir qui dominait la mer. La nuit était sombre, l’Océan déferlait avec un bruit sourd sur la grève ses lames couronnées d’écume ; au large, un navire ballotté par le gros temps laissait voir parfois son fanal de poupe qui disparaissait, une minute après, derrière une vague. Le colonel contempla tour à tour le manoir silencieux et l’Océan immense aux stridentes colères, puis sur ses lèvres minces glissa un froid et cruel sourire : — Ah ! madame de Sainte-Luce, murmura-t-il, vous avez eu le tort d’introduire dans les murs de votre manoir ce cheval de bois qu’Ulysse fit entrer dans Troie et qui, à la nuit suivante, vomit des hommes, des glaives et du feu. A nou§ deux donc, madame! XX Trois jours après son arrivée à Kerlor, le faux çapitaine Lambert était parfaitement installé dans ses fonctions de régisseur général des terres et des biens de madame la baronne de Sainte-Luce. Qu’on nous permette d’expliquer comment il avait eu cet emploi. Nous avons laissé le colonel à l’Opéra, lorgnant la baronne dans sa loge et remarquant le teint cuivré du Digitized by Google

à son tour. Alors, demeuré seul, le colonel alluma un cigare et alla rêver sur la plate-forme du vieux manoir qui dominait la mer. La nuit était sombre, l'Océan déferlait avec un bruit sourd sur la grève ses lames couronnées d'écume ; au large, un navire ballotté par le gros temps laissait voir parfois son fanal de poupe qui disparaissait, une minute après, derrière une vague. Le colonel contempla tour à tour le manoir silencieux et l'Océan immense aux stridentes colères, puis sur ses lèvres minces glissa un froid et cruel sourire : — Ah ! madame de Sainte-Luce, murmura-t-il, vous avez eu le tort d'introduire dans les murs de votre manoir ce cheval de bois qu'Ulysse fit entrer dans Troie et qui, à la nuit suivante, vomit des hommes, des glaives et du feu. A nous deux donc, madame !

XX

Trois jours après son arrivée à Kerlor, le faux capitaine Lambert était parfaitement installé dans ses fonctions de régisseur général des terres et des biens de madame la baronne de Sainte-Luce.

Qu'on nous permette d'expliquer comment il avait eu cet emploi.

Nous avons laissé le colonel à l'Opéra, lorgnant la baronne dans sa loge et remarquant le teint cuivré du

136 LES COMPAGNONS comte de Stewan, qui accompagnait ce soir-là madame de Sainte-Luce au spectacle. Nous l'avons vu ensuite écrire un billet au gentilhomme russe, en lui demandant s'il n'était point le fils du major d'artillerie qu'il avait lieaucoup connu durant sa captivité. Le billet, porté sur-le-champ par une ouvreuse, eut une prompte répionse : « Oui, disait le comte, je suis bien le fils du major » Stewan, et je suis tout à la disposition de l'officier » français qu'il a connu. » Le colonel sortit aussitôt de sa loge, et fut assez heureux pour n'avoir point été remarqué par madame de Sainte-Luce. Presque en même temps le comte quitta la loge de la baronne, et il rencontra le colonel au foyer. Le jeune homme et le vieux soldat se saluèrent cordialement, et le colonel dit au comte : — J'ai été comblé des bontés du major comte Stewan, votre noble père, et ceci m'encourage à m'adresser au fils... — Monsieur le colonel, répondit le jeune Russe, parlez, je suis à vos ordres. Ma bourse et mon épée sont à un homme que mon père a appelé son ami. Le colonel s'était donné la tournure embarrassée d'un * ^ homme qui voudrait taire un aveu et ne l'ose pas. — Monsieur le comte, reprit-il avec une certaine émotion, la confidence que j'ai à vous faire est d'une nature telle, que j'ai besoin de vous demander votre parole d'honneur que vous me garderez un secret absolu. — Je vous la donne, monsieur. Digitized by Googic «4

comte de Stewan, qui accompagnait ce soir-là madame de Sainte-Luce au spectacle. Nous l'avons vu ensuite écrire un billet au gentilhomme russe, en lui demandant s'il n'était point le fils du major d'artillerie qu'il avait beaucoup connu durant sa captivité.

Le billet, porté sur-le-champ par une ouvreuse, eut une prompte réponse :

« Oui, disait le comte, je suis bien le fils du major » Stewan, et je suis tout à la disposition de l'officier » français qu'il a connu. »

Le colonel sortit aussitôt de sa loge, et fut assez heureux pour n'avoir point été remarqué par madame de Sainte-Luce. Presque en même temps le comte quitta la loge de la baronne, et il rencontra le colonel au foyer.

Le jeune homme et le vieux soldat se saluèrent cordialement, et le colonel dit au comte : — J'ai été comblé des bontés du major comte Stewan, votre noble père, et ceci m'encourage à m'adresser au fils...

— Monsieur le colonel, répondit le jeune Russe, parlez, je suis à vos ordres. Ma bourse et mon épée sont à un homme que mon père a appelé son ami.

Le colonel s'était donné la tournure embarrassée d'un homme qui voudrait faire un aveu et ne l'ose pas.

— Monsieur le comte, reprit-il avec une certaine émotion, la confidence que j'ai à vous faire est d'une nature telle, que j'ai besoin de vous demander votre parole d'honneur que vous me garderez un secret absolu.

— Je vous la donne, monsieur.

DE L’AMOUR 137 — Cè que j’ai à vous raconter, poursuivit le colonel, dont l’émotion semblait s’accroître, est une histoire si étrange, que je vous supplierai de me suivre à l’écau't. — Venez, dit le comte, qui prit le bras du colonel et l’entraîna dans un coin du foyer alors désert, — Monsieur, reprit le colonel, au commencement de la Restauration j’ai éprouvé un violent amour, un amour comme on en a un seul. en sa vie. J’ai aimé ardemment une femme, morte aujourd’hui depuis longtemps. Je l’ai aimée, et j’en ai été aimé, monsieur. J’avais alors trentequatre ans, j’étais beau, je portais un brillant uniforme de colonel de hussards. Elle était unie à un vieil époux morose et grondeiur... Hélas! monsieur, notre félicité fut de courte durée... Un événement dont l’horrible secret ne m’appartient pas nous sépara à toujours. Le colonel s’arrêta et parut essuyer une larme, puis il reprit : — J’appris qu’elle était mère... Malheureusement il m’était aussi interdit de voir son enfant que de la revoir elle-même. J’étais alors en Espagne. A mou retour, j’avais quitté l’armée, j’étais presque sans fortune et sans relations, et le monde où elle vivait, elle et son enfant, était fermé à jamais au soldat de l'Empire devenu industriel. Le colonel Ot une pause nouvelle, comme s’il eût été contraint de dompter son émotion. — Elle est morte et j’ai vieilli, continua-t-il. Mais son enfant, cette enfant adorée autant que sa mère, cette enfant vit, cette enfant est aujourd’hui une noble et belle U ü. Digilized by Google

— Ce que j'ai à vous raconter, poursuivit le colonel, dont l'émotion semblait s'accroître, est une histoire si étrange, que je vous supplierai de me suivre à l'écart.

— Venez, dit le comte, qui prit le bras du colonel et l'entraîna dans un coin du foyer alors désert,

— Monsieur, reprit le colonel, au commencement de la Restauration j'ai éprouvé un violent amour, un amour comme on en a un seul en sa vie. J'ai aimé ardemment une femme, morte aujourd'hui depuis longtemps. Je l'ai aimée, et j'en ai été aimé, monsieur. J'avais alors trente-quatre ans, j'étais beau, je portais un brillant uniforme de colonel de hussards. Elle était unie à un vieil époux morose et grondeur... Hélas! monsieur, notre félicité fut de courte durée... Un événement dont l'horrible secret ne m'appartient pas nous sépara à toujours.

Le colonel s'arrêta et parut essuyer une larme, puis il reprit : — J'appris qu'elle était mère... Malheureusement il m'était aussi interdit de voir son enfant que de la revoir elle-même. J'étais alors en Espagne. A mon retour, j'avais quitté l'armée, j'étais presque sans fortune et sans relations, et le monde où elle vivait, elle et son enfant, était fermé à jamais au soldat de l'Empire devenu industriel.

Le colonel fit une pause nouvelle, comme s'il eût été contraint de dompter son émotion.

— Elle est morte et j'ai vieilli, continua-t-il. Mais son enfant, cette enfant adorée autant que sa mère, cette enfant vit, cette enfant est aujourd'hui une noble et belle

 femme, hélas 1 séparée de moi autant que l'était sa mère. Le comte Stewau tressaillit et eut comme un pressentiment vague de la révélation que le colonel allait lui faire. — Eh bien! monsieur? lui dit-il d'un ton interrogateur. — Quelquefois, rarement, hélas! monsieur, j'ai le bonheur de. l'apercevoir, de me glisser, obscur, dans la foule qiu s'écarte sur son passage ; mais, vous devez le comprendre, ce bonheur ne me suffit pas... je voudrais la voir chaque jour... à toute heure... dussé-je remplir auprès d'elle un rôle subalterne... fût-ce celui d'un serviteur. — Monsieur... — Écoutez, poursuivit le colonel, j'ai eu plusieurs de mes frères d'armes moins heureux que moi, et qui n'ont rapporté du champ de bataille que l'épaulette de lieutenant ou celle de capitaine. Sans fortune, ils ont bravement pris leur parti. Les uns sont entrés dans le comjnerce, d'autres ont accepté les humbles fonctions de régisseur... Ah! si je pouvais devenir le sien... l'entendre me donner ses ordres... la voir tous les jours... vivre sous le toit qu'elle habite. Le comte regarda le colonel et ne put se défendre d'une certaine admiration pour cet homme dont l'amour paternel ne reculait point devant un tel sacrifice de dignité humaine. — Ainsi, monsieur, lui dit-il, vous seriez homme?... — A tout faire pour vivre auprès d'elle, monsieur le Digitized by Google

femme, hélas! séparée de moi autant que l'était sa mère.

Le comte Stewan tressaillit et eut comme un pressentiment vague de la révélation que le colonel allait lui faire.

— Eh bien! monsieur? lui dit-il d'un ton interrogateur.

— Quelquefois, rarement, hélas! monsieur, j'ai le bonheur de l'apercevoir, de me glisser, obscur, dans la foule qui s'écarte sur son passage; mais, vous devez le comprendre, ce bonheur ne me suffit pas... je voudrais la voir chaque jour... à toute heure... dussé-je remplir auprès d'elle un rôle subalterne... fût-ce celui d'un serviteur.

— Monsieur...

— Écoutez, poursuivit le colonel, j'ai eu plusieurs de mes frères d'armes moins heureux que moi, et qui n'ont rapporté du champ de bataille que l'épaulette de lieutenant ou celle de capitaine. Sans fortune, ils ont bravement pris leur parti. Les uns sont entrés dans le commerce, d'autres ont accepté les humbles fonctions de régisseur... Ah! si je pouvais devenir le sien... l'entendre me donner ses ordres... la voir tous les jours... vivre sous le toit qu'elle habite.

Le comte regarda le colonel et ne put se défendre d'une certaine admiration pour cet homme dont l'amour paternel ne reculait point devant un tel sacrifice de dignité humaine.

— Ainsi, monsieur, lui dit-il, vous seriez homme?...

— A tout faire pour vivre auprès d'elle, monsieur le

DE L’AMOUR J. T.) comte, répondit le colonel eu apparence ému jusqu’aux larmes... — Mais, répondit le comte, une pareille confidence... — IMonsieur, dit résolument le colonel, je me suis adressé avons, parce que vous seul pouvez satisfaire mon désir. — Comment? demanda naïvement le jeune Russe. — Si je vous nommais, cette femme, me garderiez-vous le secret? — Foi de gentilhomme et de soldat! — Eh bien! reprit le colonel, j’ai appris que la baronne de Sainte-Luce... Sa voix trembla à ce nom, et le comte étouffa un cri de surprise. — J'ai appris que la baronne de Sainte-Luce, acheva le colonel, cherchait un régisseur-général de ses domaines et de sa maison, un homme probe, ayant une certaine éducation... A son tour, le comte Stewan était ému. — Or, cet homme, je crois, je pourrais l’être. — Comment ! s’écria le comte, le colonel Léon consentirait?... — Non pas le colonel Léon, monsieur, mais le capitaine Lambert. Vous m’avez juré le secret, vons m'avez offert vos services, j’implore donc votre protection pour obtenir cette place de régisseur sous le nom du capitaine Lambert. — Vous l’aurez, répondit le comte. Digilized by Google

440 les compagnons Le colonel lui prit vi vement la main. — Vous êtes noble et bon comme votre père, balbutia-t-il. — Écoutez, dit le comte, madame de Saiute-Luce part demain au soir pour ses terres de Bretagne; venez me prendre demain au matin chez moi, je vous présenterai. I Et le comte Stewan donna sa carte au colonel et lui serra affectueusement la main en le quittant. Le jeune Russe regagna la loge de la baronne taudis i]ue le colonel s'esquivait, et, se penchant vers la jeune femme : — Berthe, murmura-t-il bien bas, m'aimezvous? Elle tourna vers lui ses grands yeux mélancoliques et répondit ce seul mot : — Ingrat 1 — Eh bien, reprit le comte qui tressaillit du bonheur, si je vous en demandais une preuve, me la donneriezvous? — Peut-être... — Vous cherchez un régisseur? La baronne laissa glisser un frais et moqueur sourire ' sur ses lèvres. — Voudriez-vous l'être, afin de me suivre en Bretagne? — Non pas moi, dit-il bravement, mais un pauvre vieux soldat que j'aime et qui a été. l'ami de mon père. — Où l'avez-vous vu? — Au foyer, il y a cinq minutes. C'est un vieillard fort vert, un ancien capitaine, un homme probe. Digitized by Google

Le colonel lui prit vivement la main.

— Vous êtes noble et bon comme votre père, balbutia-t-il.

— Écoutez, dit le comte, madame de Sainte-Luce part demain au soir pour ses terres de Bretagne; venez me prendre demain au matin chez moi, je vous présenterai.

Et le comte Stewan donna sa carte au colonel et lui serra affectueusement la main en le quittant.

Le jeune Russe regagna la loge de la baronne tandis que le colonel s'esquivait, et, se penchant vers la jeune femme : — Berthe, murmura-t-il bien bas, m'aimez-vous?

Elle tourna vers lui ses grands yeux mélancoliques et répondit ce seul mot : — Ingrat!

— Eh bien, reprit le comte qui tressaillit du bonheur, si je vous en demandais une preuve, me la donneriez-vous?

— Peut-être...

— Vous cherchez un regisseur?

La baronne laissa glisser un frais et moqueur sourire sur ses lèvres.

— Voudriez-vous l'être, afin de me suivre en Bretagne?

— Non pas moi, dit-il bravement, mais un pauvre vieux soldat que j'aime et qui a été l'ami de mon père.

— Où l'avez-vous vu?

— Au foyer, il y a cinq minutes, C'est un vieillard fort vert, un ancien capitaine, un homme probe.

DE L’AMOUR 141 — Bieu! dit uouchalammeut la baroune, vous me l’amènerez demaiu. — Vous êtes im ange de bonté. Elle lui jeta son plus charmant sourire. — Tenez, dit-elle, vous ne savez pas tout ce que j’ai fait pour vous aujourd’hui. Il la regarda ; elle poursuivit : — Vous viendrez en Bretagne dans quinze jours, vous serez présenté chez le chevalier de Kérizou, mon voisin, par son petit-üls, votre ami Laurent de Kerdrel. La toile tombait en ce moment sur le dernier acte. — Conduisez-moi à ma voiture, dit la baronne en plaçant sa petite main dans celle du comte, et venez demain avec votre protégé. Le lendemain, en effet, le colonel se présenta vers onze heures chez le comte Stewan, qui achevait de s’habiller. L’homme élégant avait disparu. Restait le vieux soldat, en redingote bleue, à larges moustaches, un homme qui réalisait un de ces types de grognard immortalisés par Charlet. — Croyez-vous, dit-il au comte en souriant, que je ne suis pas un capitaine Lambert très-convenable ? — Oh 1 certes, oui, répondit le comte, et madame de Sainte- Luce sera enchantée de vous. Ici le colonel crut de son devoir de pâlir légèrement et de demander avec émotion : — Pensez-vous que je serai agréé? — Je vous le promets. Digilized by Google

— Bien! dit nonchalamment la baronne, vous me l'amènerez demain.

— Vous êtes un ange de bonté.

Elle lui jeta son plus charmant sourire.

— Tenez, dit-elle, vous ne savez pas tout ce que j'ai fait pour vous aujourd'hui.

Il la regarda; elle poursuivit : — Vous viendrez en Bretagne dans quinze jours, vous serez présenté chez le chevalier de Kérizou, mon voisin, par son petit-fils, votre ami Laurent de Kerdrel.

La toile tombait en ce moment sur le dernier acte.

— Conduisez-moi à ma voiture, dit la baronne en plaçant sa petite main dans celle du comte, et venez demain avec votre protégé.

Le lendemain, en effet, le colonel se présenta vers onze heures chez le comte Stewan, qui achevait de s'habiller. L'homme élégant avait disparu. Restait le vieux soldat, en redingote bleue, à larges moustaches, un homme qui réalisait un de ces types de grognard immortalisés par Charlet.

— Croyez-vous, dit-il au comte en souriant, que je ne suis pas un capitaine Lambert très-convenable?

— Oh! certes, oui, répondit le comte, et madame de Sainte-Luce sera enchantée de vous.

Ici le colonel crut de son devoir de pâlir légèrement et de demander avec émotion : — Pensez-vous que je serai agréé?

— Je vous le promets.

(42 LES COMPAGNONS Or, entre cet homme qui aimait follement madame de Sainte-Luce et cet antre qui jouait an sérieux un rôle de père anonyme, de quoi pouvait-il être question, si ce n'est d'elle? Le comte avoua presque son amour, et le colonel lui laissa entendre que cet amour lui était agréable, puisqu'e//e était heureuse. Tandis qu'ils roulaient en voiture vers la rue de Babylone, le jeune Russe éprouva le besoin de confier au colonel qu'il partirait quinze jours après la baronne pour aller passer un mois chez M. de Kérisou, un voisin de madame de Sainte-Luce. — Oh 1 oh 1 pensa le colonel, voici qui va modifier un peu mes plans. La baronne reçut ses visiteurs dans sa chambre à coucher, en l'obe du matin. Le comte présenta le faux capitaine Lambert, lequel se montra ému et balbutia. — Pauvre père, pensa le comte. — Pauvre homme I se dit la baronne, il en coûte à sa fierté de solliciter un emploi voisin de la domesticité. Madame de Sainte-Luce accepta donc les services du capitaine Lambert, et lui dit en le congédiant : — Je pars ce soir pour Rerlor, venez m'y rejoindre, et vous entrerez sur-le-champ en fonctions. — Je puis partir demain au matin, répondit le colonel, et suivre madame la baronne à quelques heures de distance. Le colonel quitta l'hôtel de la rue de Babylone, rentra chez lui eu fiacre et changea de costume. Après quoi, il Digitized by Google

Or, entre cet homme qui aimait follement madame de Sainte-Luce et cet autre qui jouait au sérieux un rôle de père anonyme, de quoi pouvait-il être question, si ce n'est d'elle? Le comte avoua presque son amour, et le colonel lui laissa entendre que cet amour lui était agréable, puisqu'*elle* était heureuse.

Tandis qu'ils roulaient en voiture vers la rue de Babylone, le jeune Russe éprouva le besoin de confier au colonel qu'il partirait quinze jours après la baronne pour aller passer un mois chez M. de Kérisou, un voisin de madame de Sainte-Luce.

— Oh! oh! pensa le colonel, voici qui va modifier un peu mes plans.

La baronne reçut ses visiteurs dans sa chambre à coucher, en robe du matin. Le comte présenta le faux capitaine Lambert, lequel se montra ému et balbutia.

— Pauvre père, pensa le comte.

— Pauvre homme! se dit la baronne, il en coûte à sa fierté de solliciter un emploi voisin de la domesticité.

Madame de Sainte-Luce accepta donc les services du capitaine Lambert, et lui dit en le congédiant : — Je pars ce soir pour Kerlor, venez m'y rejoindre, et vous entrerez sur-le-champ en fonctions.

— Je puis partir demain au matin, répondit le colonel, et suivre madame la baronne à quelques heures de distance.

Le colonel quitta l'hôtel de la rue de Babylone, rentra chez lui en fiacre et changea de costume. Après quoi, il

DE L’AMOUR 143 demanda son coupé, et dit au cocher eu y montant ; — Touche à Chaillot. Vingt minutes après, le père et le lils se trouvaient réunis. Armand était encore aussi pàlc, aussi brisé que la veillé ; mais un éclair de colère commençait à remplacer dans ses yeux ce regard morue et découragé qui avait épouvanté le colonel. — Voilà qui est bon signe, pensa le pauvre père : quand la colère se mêle à l’amour, le moral prend le dessus. \ Il prit son fils dans ses bras, le fit asseoir près de lui, et lui dit en le regardant avec tendresse : — Gomment vas-tu aujourd’hui, enfant? — Je souffre toujours, mou père. — Tu l’aimes donc bien? — Oh! oui. — Et si elle t’aimait un jour? Armand jeta uii cri : — l’ère... père... murmura-t-il, veux-tu me faire mourir? Le colonel serra l’enfant sur son cœur et reprit : — Écoute : moi aussi j’ai aimé... moi aussi j’ai souffert... — Ohl pas antaut que moi, père; c’est impossible! — Écoule toujours : je me suis aperçu que trois choses se ressemblent fort en ce monde : le cheval, la femme et le jeu. Il faut que le cheval sente l’éperon, sans cela il méprise son cavalier et le désarçonne. Il faut que la femme sente la supériorité, la domination de l’homme, ou bien clic fera de lui le cas que fait le cheval d’un caDigitized by Coogte

LES COMPAGNONS 14i valier inhabile. Il faut que le joueur soit hardi, qu'il attaque la fortune de face, à coups de fouet, et la fortune lui sourira. Armand écoutait le colonel et ne comprenait pas. — Vois-tu, continua celui-ci, madame de Sainte-Luce est une de ces natures perverties et mauvaises qui ne peuvent être qu'esclaves ou tyrans. Tyran avec toi, impitoyable et sans cœur, parce que tu l'aimais et te mettais à ses genoux , elle t'eût adoré, si tu l'eusses traitée comme certaines femmes méritent de l'être. Armand écoutait son père avec un étonnement profond. — Écoute encore, reprit le colonel, je veux te ramener d'ici à quinze jours cette femme qui t'a foulé aux pieds, je veux la mettre à tes genoux, l'y voir te demander grâce et pardon en sanglotant. Armand eut le vertige : — Père... murmura t-il, ne me promets pas un tel bonheur... c'est impossible. — Regarde-moi, s'écria le colonel; regarde ton père en face. Crois-tu en lui? — Oui. — Eh bien I ton père te jure qu'il en sera comme il le dit. Ai'raand jeta un cri et faillit s'évanouir dans les bras du colonel. Ce dernier comprit que les grandes émotions pouvaient briser cette organisation frêle et délicate, et il se coutenta d'ajouter : — Je vais partir pour un voyage Digilized by Google

DE L’AMOL'R 155 de quelques jours, mou eiifaut. Ce voyage, je le fais pour toi, pour ton amour... je te jure quelle t’airnera. — Mais lui II! murmura Armaud, qui frissonna de colère de la tète aux pieds au souvenir du comte Stewan. — Lui, dit le colonel... Il sera mort dans quinze jours. Et il embi’assa tendrement son üls et le quitta, lui laissant au cœur cet espoir, le plus grand de tous les espoirs : le retour de la femme infidèle! Le colonel savait bien maintenant qu’ Armand vivrait, « et qu’il vivrait pour attendre le jour où madame de Sainte-Luc.e lui reviendrait. -- Job, dit-il au vieux soldat, je te laisse l’enfant : veille sur lui. S’il arrivait, ce qu’à Dieu ne plaise! un de ces événements qui pourraient nécessiter ma présence, cours chez M. de Lacy et dis-lui : « Je m’appelle Job. » Il comprendra et se mettra à la disposition de l’enfant. En quittant Chaillot, le colonel se fit conduire chez Contran. M. de Lacy, depuis la mort de Léona, s’était laissé aller à une sorte de torpeur morale. Il avait cessé de lutter contre les volontés de l’association, il s’était résigné au rôle d’instrument docile. Bien plus, il commençait à se faire à ces émotions violentes du duel, devenues pour lui journalières, et il tenait si peu à la vie désormais, qu’il éprouvait comme un vague besoin de la risqucr sans cesse. — Mou cher marquis, lui dit le colonel, la mort de votre cousin au second degré, en vous rendant l’héritage futur de votre oncle, vous a rendu son aü'ectiou. l’our11 9 Digilized by Google

de quelques jours, mon enfant. Ce voyage, je le fais pour toi, pour ton amour... je te jure qu'*elle* t'aimera.

— Mais *lui!!!* murmura Armand, qui frissonna de colère de la tête aux pieds au souvenir du comte Stewan.

— Lui, dit le colonel... Il sera mort dans quinze jours.

Et il embrassa tendrement son fils et le quitta, lui laissant au cœur cet espoir, le plus grand de tous les espoirs : le retour de la femme infidèle!

Le colonel savait bien maintenant qu'Armand vivrait, et qu'il vivrait pour attendre le jour où madame de Sainte-Luce lui reviendrait.

— Job, dit-il au vieux soldat, je te laisse l'enfant : veille sur lui. S'il arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise! un de ces événements qui pourraient nécessiter ma présence, cours chez M. de Lacy et dis-lui : « Je m'appelle Job. » Il comprendra et se mettra à la disposition de l'enfant.

En quittant Chaillot, le colonel se fit conduire chez Gontran. M. de Lacy, depuis la mort de Léona, s'était laissé aller à une sorte de torpeur morale. Il avait cessé de lutter contre les volontés de l'association, il s'était résigné au rôle d'instrument docile. Bien plus, il commençait à se faire à ces émotions violentes du duel, devenues pour lui journalières, et il tenait si peu à la vie désormais, qu'il éprouvait comme un vague besoin de la risquer sans cesse.

— Mon cher marquis, lui dit le colonel, la mort de votre cousin au second degré, en vous rendant l'héritage futur de votre oncle, vous a rendu son affection. Pour-

 (luoi n’irioz-vous pas un peu en Bretagne chez le chevalier? — Avez-vous besoin que j’y aille'i' demanda le marquis avec l’indiüerence résignée d’un homme prêt à tout. — Oui. — Pourquoi? — Je ne le sais pas encore; mais probablement pour y tuer le comte Stewan, qui se. dispose à aller passer un mois chez un voisin de votre oncle et de madame de Sainte-Luce, M. de Rérizou. — Madame de Sainte-Luce va donc en Bretagne? — Elle part ce soir, et moi demain. — Vous? — Moi-mème, et depuis liue berne je suis le régisseur général de la baronne sous le nom du capitaine Lambert. — Bien joué, colonel ! — Ab ! murmura celui-ci, dont les narines se dilatèrent avec une expression de cruauté sinistre, si vous saviez comme elle m’a brisé mou enfant, cette panthère aux ongles roses; comme elle lui a fouillé et labouré le cœur de ses griffes! Mais je la tiens, allez! Ce monstre sans entrailles a cependant au fond de l’àme une libre sensible. Cette femme, impitoyable pour ses esclaves, a une ofTcction vivace et profonde ensevelie tout au fond de son cœur... et c’est là que je frapperai! Le colonel était superbe de courroux en parlant ainsi, et M. de Lacy, qui savait ce que valaient les combinaiDigilized by GoogI

quoi n'iriez-vous pas un peu en Bretagne chez le chevalier?

— Avez-vous besoin que j'y aille? demanda le marquis avec l'indifférence résignée d'un homme prêt à tout.

— Oui.

— Pourquoi?

— Je ne le sais pas encore; mais probablement pour y tuer le comte Stewan, qui se dispose à aller passer un mois chez un voisin de votre oncle et de madame de Sainte-Luce, M. de Kérizou.

— Madame de Sainte-Luce va donc en Bretagne?

— Elle part ce soir, et moi demain.

— Vous?

— Moi-même, et depuis une heure je suis le régisseur général de la baronne sous le nom du capitaine Lambert.

— Bien joué, colonel!

— Ah! murmura celui-ci, dont les narines se dilatèrent avec une expression de cruauté sinistre, si vous saviez comme elle m'a brisé mon enfant, cette panthère aux ongles roses; comme elle lui a fouillé et labouré le cœur de ses griffes! Mais je la tiens, allez! Ce monstre sans entrailles a cependant au fond de l'âme une fibre sensible. Cette femme, impitoyable pour ses esclaves, a une affection vivace et profonde ensevelie tout au fond de son cœur... et c'est là que je frapperai!

Le colonel était superbe de courroux en parlant ainsi, et M. de Lacy, qui savait ce que valaient les combinai-

r>E L’AMOni Ü7 sons machiavéliques de cet homme, comprit que déjà madame de Sainte-Luce était tout entière en ses mains. — D’abord, reprit le colonel, j’avais songé à vous prier de m’expédier le comte Stewan sur-le-champ, dans un fourré du bois de Boulogne; mais j’ai réfléchi, j’ai pensé que mieux vaudrait commencer par elle, aller droit à son affection intime qui est toute sa vie, la briser sans pitié; après quoi on lui jettera le cadavre sanglant du comte à ses pieds, comme le bouquet de la fête. — Vous êtes superbe! murmura Contran. — Écoutez, acheva le colonel, vous aller écrire à votre oncle et lui annoncer votre visite prochaine ; vous attendrez pour quitter Paris que le comte Stewan soit parti. Si d’ici là un homme venait à vous et vous disait : « Je me nomme Job, » faites ce qu’il vous demandera. C’est le soldat qui élève mon fils. — Très-bien ! répondit Contran. Le colonel lui serra la main, alla faire à la hâte ses préparatifs de départ et se mit en route le lendemain au point du jour. Deux jours plus tard, comme on l’a vu, il arrivait à Kerlor. XXI Huit jours après son installation à Kerlor, le faux capi taine Lambert avait déjà une topographie exacte des lieux environnants, une connaissance parfaite des mœurs et du Digitized by Google

sons machiavéliques de cet homme, comprit que déjà madame de Sainte-Luce était tout entière en ses mains.

— D'abord, reprit le colonel, j'avais songé à vous prier de m'expédier le comte Stewan sur-le-champ, dans un fourré du bois de Boulogne; mais j'ai réfléchi, j'ai pensé que mieux vaudrait commencer par *elle*, aller droit à son affection intime qui est toute sa vie, la briser sans pitié; après quoi on lui jettera le cadavre sanglant du comte à ses pieds, comme le bouquet de la fête.

— Vous êtes superbe! murmura Gontran.

— Écoutez, acheva le colonel, vous aller écrire à votre oncle et lui annoncer votre visite prochaine; vous attendrez pour quitter Paris que le comte Stewan soit parti. Si d'ici là un homme venait à vous et vous disait : « Je me nomme Job, » faites ce qu'il vous demandera. C'est le soldat qui élève mon fils.

— Très-bien ! répondit Gontran.

Le colonel lui serra la main, alla faire à la hâte ses préparatifs de départ et se mit en route le lendemain au point du jour. Deux jours plus tard, comme on l'a vu, il arrivait à Kerlor.

XXI

Huit jours après son installation à Kerlor, le faux capitaine Lambert avait déjà une topographie exacte des lieux environnants, une connaissance parfaite des mœurs et du

 caractère des habitants, et de nombreuses intelligences dans le pays. Le colonel rattachait un à un les üls de ce drame sinistre dans lequel il voulait envelopper madame de Sainte-Luce. Parmi les serviteurs venus de Paris avec la baronne, il en était un dont la physionomie grave et sombre avait' frappé le nouveau régisseur, qui s'était mis à l'étudier avec une scrupuleuse et tenace attention. Parfois, quand les deux jeunes femmes jouaient avec l'enfant, un regard de haine que cet homme dardait sur la baronne avait été surpris par le colonel. Il se nommait Jean; il remplissait auprès de madame de Sainte-Luce les fonctions de valet de chambre, et elle avait en lui une confiance absolue. — Ou cet homme est un traître, pensa le colonel, ou il médite, lui aussi, quelque vengeance contre la baronne. Dans tous les cas, voilà mon complice. Jean était un valet taciturne. Breton, originaire du pays de Vannes, il ressemblait à un exilé sur le sol natal, tant il était triste et morose. Jamais il n'allait aux pardons voisins, jamais on ne le voyait rire. Son front ne paraissait se dérider que lorsque madame de Sainte-Luce retournait à Paris ; on eût dit qu'il avait la haine de la patrie. Chaque soir, son service fini, il sortait sans bruit du château et s'en allait, par un sentier taillé dans la falaise, s'asseoir sur une pointe de roc qui dominait an loin la mer. Le colonel le snivit un soir. 11 était nuit; l'Océan agité pailait de sa grande voix et roulait le galet sur la plage Digilized by Google

caractère des habitants, et de nombreuses intelligences dans le pays. Le colonel rattachait un à un les fils de ce drame sinistre dans lequel il voulait envelopper madame de Sainte-Luce.

Parmi les serviteurs venus de Paris avec la baronne, il en était un dont la physionomie grave et sombre avait frappé le nouveau régisseur, qui s'était mis à l'étudier avec une scrupuleuse et tenace attention. Parfois, quand les deux jeunes femmes jouaient avec l'enfant, un regard de haine que cet homme dardait sur la baronne avait été surpris par le colonel.

Il se nommait Jean; il remplissait auprès de madame de Sainte-Luce les fonctions de valet de chambre, et elle avait en lui une confiance absolue.

— Ou cet homme est un traître, pensa le colonel, ou il médite, lui aussi, quelque vengeance contre la baronne. Dans tous les cas, voilà mon complice.

Jean était un valet taciturne. Breton, originaire du pays de Vannes, il ressemblait à un exilé sur le sol natal, tant il était triste et morose. Jamais il n'allait aux *pardons* voisins, jamais on ne le voyait rire. Son front ne paraissait se dérider que lorsque madame de Sainte-Luce retournait à Paris; on eût dit qu'il avait la haine de la patrie. Chaque soir, son service fini, il sortait sans bruit du château et s'en allait, par un sentier taillé dans la falaise, s'asseoir sur une pointe de roc qui dominait au loin la mer.

Le colonel le suivit un soir. Il était nuit; l'Océan agité parlait de sa grande voix et roulait le galet sur la plage

DR L’AMOUR U9 avec un bruit striileut qui dominait tous les bruits. Jean le Breton gagna la pointe de roc et s’y assit comme un • douanier qui veille, comme un cormoran qui guette sa proie. La tète dans ses mains, l’œil attaché sur l’immensité de l’Océan, l’Armoricain s’était pris soudain à rêver de cette rêverie sombre des cœurs meurtris. Tout à coup une main s’appuya sur son épaule; surpris, il se redressa brusquement et se trouva face à face avec le colonel. Ce dernier avait nn pistolet dans la main, et le Breton vit briller dans ses yeux une résolution si profonde et si nette, qu’il tressaillit, tout brave qu’il était. — Hé ! Tami, lui dit le colonel, je ne veux pas te'tuer, causons un peu... — Que voulez-vous? demanda le Breton avec brusquerie. — Assieds-toi et causons... L’accent du colonel était impérieux. Jean obéit. XXII — Mon bel ami, poursuivit le régisseur de Kerlor, quand on vient, comme toi, rêver chaque nuit, sur un rocher, à cent toises au-dessus de l’Océan dont on écoute la grande voix, on est poète, amoureux, où Ton médite une vengeance. Jean tressaillit à ce mot. — Es-tu poète? reprit le colonel. — Non, répondit-il. Digitized by Google

avec un bruit strident qui dominait tous les bruits. Jean le Breton gagna la pointe de roc et s'y assit comme un douanier qui veille, comme un cormoran qui guette sa proie. La tête dans ses mains, l'œil attaché sur l'immensité de l'Océan, l'Armoricain s'était pris soudain à rêver de cette rêverie sombre des cœurs meurtris.

Tout à coup une main s'appuya sur son épaule; surpris, il se redressa brusquement et se trouva face à face avec le colonel. Ce dernier avait un pistolet dans la main, et le Breton vit briller dans ses yeux une résolution si profonde et si nette, qu'il tressaillit, tout brave qu'il était.

— Hé! l'ami, lui dit le colonel, je ne veux pas te tuer, causons un peu...

—Que voulez-vous? demanda le Breton avec brusquerie.

— Assieds-toi et causons...

L'accent du colonel était impérieux. Jean obéit.

XXII

— Mon bel ami, poursuivit le régisseur de Kerlor, quand on vient, comme toi, rêver chaque nuit, sur un rocher, à cent toises au-dessus de l'Océan dont on écoute la grande voix, on est poëte, amoureux, où l'on médite une vengeance.

Jean tressaillit à ce mot.

— Es-tu poëte? reprit le colonel.

— Non, répondit-il.

loO LKS COMPAGNONS — Amoureux — Je l’ai été; je ne le suis plus... — Alors songerais-tu à te venger? — Peut-être... — Je le savais, dit froidement le colonel. — Vous ! fit Jean qui recula d’un pas sur l’étroite plateforme de rochers. — Moi, mon mailre. Et je vais te dire quel est en ce monde l’être que tu hais... C’est madame de Saiute-Luce. — Que vous importe? dit brusquement le Breton. Le colonel arma brusquement son pistolet et continua : — Mou bel ami, nous sommes seuls ici, et le bruit de la mer est bd que, si je te tuais, on n’entendrait point à Kerlor la détonation de mou arme; maintenant, choisis : « ou me dire la vérité et t’associer à moi, car je bais cette femme plus que toi... ou mourir. Un éclair de joie infernale étincela dans l’œil du Breton. — Vous... la... baissez?... dit-il, espaçant lentement chacun de ces trois mots. — Elle a foulé mou fils aux pieds. — Votre fils ? — Oui,et c’est pour le venger que je me suis abaissé au rôle de régisseur. — Comment le nommez-vous, votre fils? Je l’ai connu peut-être. — Armand... répondit le colonel. — Oui, un jeune homme blond... frêle... de vingt ans... — Eh bien, moi, répondit Jean, j’étais l’homme masDigitized by Google

— Amoureux?

— Je l'ai été; je ne le suis plus...

— Alors songerais-tu à te venger?

— Peut-être...

— Je le savais, dit froidement le colonel.

— Vous! fit Jean qui recula d'un pas sur l'étroite plate-forme de rochers.

— Moi, mon maître. Et je vais te dire quel est en ce monde l'être que tu hais... C'est madame de Sainte-Luce.

— Que vous importe? dit brusquement le Breton.

Le colonel arma brusquement son pistolet et continua :

— Mon bel ami, nous sommes seuls ici, et le bruit de la mer est tel que, si je te tuais, on n'entendrait point à Kerlor la détonation de mon arme; maintenant, choisis : ou me dire la vérité et t'associer à moi, car je hais cette femme plus que toi... ou mourir.

Un éclair de joie infernale étincela dans l'œil du Breton.

— Vous... la... haïssez?... dit-il, espaçant lentement chacun de ces trois mots.

— Elle a foulé mon fils aux pieds.

— Votre fils?

— Oui, et c'est pour le venger que je me suis abaissé au rôle de régisseur.

— Comment le nommez-vous. votre fils? Je l'ai connu peut-être.

— Armand... répondit le colonel.

— Oui, un jeune homme blond... frêle... de vingt ans...

— Eh bien, moi, répondit Jean, j'étais l'homme mas-

DE L'A MOU U r.i qué, cet homtric qui le conduisait du boulevard aux jardins de la rue de Babylone. ^ Et il passa un ricanement étrange dans la \ oix du Breton. — Ah! ah ! dit-il, vous êtes son père?... Oh! je comprends. vous devez la hair... mais moi, je la hais plus encore... — Que t'a-t-elle fait? — Elle a déshonoré la femme que j'aimais en secret. — Alors, dit froidement le colonel en désarmant sou pistolet et le mettant dans sa poche, nous sommes faits pour nous entendre... Et il s'assit à côté du Breton, lui prit la maiu et continua : — Je sais vaguement et je devine une multitude d infamies dans la vie de cette femme, mais les preuves me manquent et tu dois les avoir... — Je les ai toutes, dit le Breton. — Ainsi cet enfant qui appelle Naïc sa mère?... — Infamie! murmura Jean, Naïc eslunehonuète fille... cet enfant, c'est le fruit du crime : c'est le fils de la baronne... Et le Breton poursuivit avec une sourde irritation daus la voix : — Ah ! puisque j'ai enfin trouvé un homme qui déteste cette créature autant que moi, je ne garderai donc plus pour moi seul l'horrible secret de cette vie souillée. J'ai été, pour préparer ma vengeance, son complice, son .âme damnée... je sais tout... et je n'attendais qu'un dernier crime pour la traîner avec moi sur le banc des assassins, devant une cour d'assises... Digilized by Google

1S2 LES COMPAGNONS — Parle donc alors, s'écria le colonel. — Écoutez, répondit le valet. lit il conta au colonel, d'une voix lente et grave, l'étrange histoire delà frêle baronne de Sainte-Luce. — J'étais, dit-il, le promis de Naïc. Son père, le vieil Yvon, était garde-chasse à Kerlor, moi j'étais piqueur chez M. de Kérizou, et mon père avait fait la guerre du temps des bleus, avec Yvon. Bien que Naïc fût la sœur de lait de la demoiselle du château, comme on l'appelait, et qu'elle eût été élevée avec elle, son père, le vieil Yvon, avait juré qu'elle n'aurait pas d'autre époux que moi. Les pères étaient amis, disait-il souvent, les enfants s'épouseront. A dix-huit ans, nous fûmes fiancés et notre mariage se trouva fixé à Pâques suivant. La demoiselle du château s'était mariée, en sortant de pension, il y avait environ quatre mois, et le vieux seigneur de Beaulieu, son père, demeurait seul à Kerlor. Un soir, il pleuvait à torrents, et c'était en hiver; Naïc et moi nous étions au coin du feu, dans le petit pavillon qui est à l'extrémité du parc opposée au château, et qu'elle habitait avec son père. Le père Yvon était parti le matin pour aller chasser à ■Vannes, dans les bois de M. de Kérizou, avec le maître du château, le baron de Beaulieu, le père de madame de Sainte-Luce. Selon toute probabilité, il ne devait revenir que le lendemain, surtout si la journée avait été chaude. Comme dix heures sonnaient à l'horloge du château dont les sons aflfaiblis nous arrivèrent à travers les grands ai-bres du parc, Naïc me tendit la main et me dit avec un sourire •' .v^1^■cd by Google

— Parle donc alors, s'écria le colonel.

— Écoutez, répondit le valet.

Et il conta au colonel, d'une voix lente et grave, l'étrange histoire de la frêle baronne de Sainte-Luce.

— J'étais, dit-il, le promis de Naïc. Son père, le vieil Yvon, était garde-chasse à Kerlor, moi j'étais piqueur chez M. de Kérizou, et mon père avait fait la guerre du temps des bleus, avec Yvon. Bien que Naïc fût la sœur de lait de la demoiselle du château, comme on l'appelait, et qu'elle eût été élevée avec elle, son père, le vieil Yvon, avait juré qu'elle n'aurait pas d'autre époux que moi. Les pères étaient amis, disait-il souvent, les enfants s'épouseront. A dix-huit ans, nous fûmes fiancés et notre mariage se trouva fixé à Pâques suivant. La demoiselle du château s'était mariée, en sortant de pension, il y avait environ quatre mois, et le vieux seigneur de Beaulieu, son père, demeurait seul à Kerlor. Un soir, il pleuvait à torrents, et c'était en hiver; Naïc et moi nous étions au coin du feu, dans le petit pavillon qui est à l'extrémité du parc opposée au château, et qu'elle habitait avec son père. Le père Yvon était parti le matin pour aller chasser à Vannes, dans les bois de M. de Kérizou, avec le maître du château, le baron de Beaulieu, le père de madame de Sainte-Luce. Selon toute probabilité, il ne devait revenir que le lendemain, surtout si la journée avait été chaude. Comme dix heures sonnaient à l'horloge du château dont les sons affaiblis nous arrivèrent à travers les grands arbres du parc, Naïc me tendit la main et me dit avec un sourire :

DF. I.’AMOUR 153 — Décidément, mon pauvre Jean jnon père et le maitie ne reviendront pas. — Tn crois, N aie ? — Ils coucheront à Kérizon, et il faut que tu t’en ailles... Tu n’es encore que mon promis, et bien que tn sois un loyal garçon, je ne peux pas te donner l’hospitalité. — Mais il pleut... — Bah! il pleuvait quand tu es venu. Ne vas-tu pas faire croire à ta Naïc que tu crains de te mouiller, Elle me laissa prendre un baiser sur sa joue rose et me dit ; Va-l’eu ! Mais, comme j’allais sortir, nous entendîmes le bruit d’une voiture qui roulait dans le chemin creux venant du côté de Vannes. — Voilà ton père, dis-je à Naïc. — C’est impossible, répondit-elle, il est parti à cheval. Le bruit des roues se rapprocha, puis il nous sembla que la voiture tournait sur elle-même, s’arrêtait un moment et repartait ensuite. Alors on entendit un pas léger; deux coups furent frappés à la porte du pavillon et Naïc et moi nous poussâmes un cri d’étonnement. La personne qui venait d’ouvrir la porte et uous apparaissait sur le seuil, c’était madame de Sainte-Luce, la nouvelle mariée, la demoiselle du château. Elle se jeta sur une chaise et murmura à l’oreille de Naïc : — Je suis perdue ! Et, en effet, elle était fort pâle ; ses yeux cernés disaient Il ' 9. Digilized by Google

— Décidément, mon pauvre Jean, mon père et le maître ne reviendront pas.

— Tu crois, Naïc ?

— Ils coucheront à Kérizou, et il faut que tu t'en ailles... Tu n'es encore que mon promis, et bien que tu sois un loyal garçon, je ne peux pas te donner l'hospitalité.

— Mais il pleut...

— Bah! il pleuvait quand tu es venu. Ne vas-tu pas faire croire à ta Naïc que tu crains de te mouiller,

Elle me laissa prendre un baiser sur sa joue rose et me dit : Va-t'en!

Mais, comme j'allais sortir, nous entendîmes le bruit d'une voiture qui roulait dans le chemin creux venant du côté de Vannes.

— Voilà ton père, dis-je à Naïc.

— C'est impossible, répondit-elle, il est parti à cheval.

Le bruit des roues se rapprocha, puis il nous sembla que la voiture tournait sur elle-même, s'arrêtait un moment et repartait ensuite. Alors on entendit un pas léger; deux coups furent frappés à la porte du pavillon et Naïc et moi nous poussâmes un cri d'étonnement.

La personne qui venait d'ouvrir la porte et nous apparaissait sur le seuil, c'était madame de Sainte-Luce, la nouvelle mariée, la demoiselle du château. Elle se jeta sur une chaise et murmura à l'oreille de Naïc : — Je suis perdue!

Et, en effet, elle était fort pâle; ses yeux cernés disaient

LES COMPAGXONS L'il qu’elle avait pleuré et souffert ; elle semblait pi’eudre soin de cacher sous une vaste pelisse de voyage un objet dont je ne pouvais distinguer la forme. La baronne avait récemment épousé M. de Saiute-Luce, et celui ‘•ci, trompé avant même d’être époux, allait acquérir la preuve indubitable de son déshonneur. Vous comprenez alors pourquoi elle arrivait ainsi, au milieu de la nuit, dans une voiture de louage qu’elle s’empressait de renvoyer, et venait frapper à la porte du pavillon au lieu . d’aiTiver au château. — Va-d’eu, me dit Naïc qui devinait un malheur dont elle ignorait encore la nature. Je saluai la baronne et je sortis eu effet ; mais, poussé par une invincible curiosité, je revins sur mes pas. 11 y avait à côté du pavillon un arbre dont les branches touchaient la fenêtre de la pièce où se trouvaient madame de Sainte-Luce et Naic. Je grimpai sur cet arbre, et, immobile au milieu du branchage, je pus tout voir et tout entendre. — Naïc!... Naic!... s’écria la baronne aussitôt que je fus parti, Naïc!... je suis perdue!... perdue sans retour... mon père... mou mari... ils sauront tout... El, ouvrant brusquement sa pelisse, elle découvrait aux yeux de Naïc, pétrifiée de surprise, une frêle créature richement emmaillotée dont elle s’eilôiraii d’étouÜ'er les cris en la couvrant de ses baisers. — Mou enfant f... reprit-elle, mou enfant... Je ne veux pour tant point l’abaudouuerl... Digitized by Google

qu'elle avait pleuré et souffert ; elle semblait prendre soin de cacher sous une vaste pelisse de voyage un objet dont je ne pouvais distinguer la forme.

La baronne avait récemment épousé M. de Sainte-Luce, et celui-ci, trompé avant même d'être époux, allait acquérir la preuve indubitable de son déshonneur. Vous comprenez alors pourquoi elle arrivait ainsi, au milieu de la nuit, dans une voiture de louage qu'elle s'empressait de renvoyer, et venait frapper à la porte du pavillon au lieu d'arriver au château.

— Va-t'en, me dit Naïc qui devinait un malheur dont elle ignorait encore la nature.

Je saluai la baronne et je sortis en effet ; mais, poussé par une invincible curiosité, je revins sur mes pas.

Il y avait à côté du pavillon un arbre dont les branches touchaient la fenêtre de la pièce où se trouvaient madame de Sainte-Luce et Naïc. Je grimpai sur cet arbre, et, immobile au milieu du branchage, je pus tout voir et tout entendre.

— Naïc !... Naïc !... s'écria la baronne aussitôt que je fus parti, Naïc !... je suis perdue !... perdue sans retour... mon père... mon mari... ils sauront tout...

Et, ouvrant brusquement sa pelisse, elle découvrait aux yeux de Naïc, pétrifiée de surprise, une frêle créature richement emmaillotée dont elle s'efforçait d'étouffer les cris en la couvrant de ses baisers.

— Mon enfant !... reprit-elle, mon enfant... Je ne veux pourtant point t'abandonner !...

DK L’A MOL' Il l.",5 Soudain elle pâlit, et uu cri de douleur lui échappM.. Sa faiblesse, les fatigues de la route, l’éinotion terrible à laquelle elle était en proie, agissaient sur sa constitution délicate et nerveuse. Elle tomba à demi évanouie sur un siège, en pressant son enfant sur son sein. Tout à coup Naïc jeta un cri d’angoisse, puis un cri de terreur. Le pas d’un cheval se faisait entendre à la porte du pavillon, et, à n’en plus douter, c’était Yvon le gardechasse. — Mon père!... exclama Naïc éperdue. Yvon entra, interrogea d’un regard les traits bouleversés de sa fille, aperçut madame de Sainte-Luce pantelante et serrant convulsivement dans ses bras un enfant enveloppé de soie et de dentelles, et il devina tout. — Que faire ? que faire ? disait Naïc tordant ses mains de désespoir. Le père Yvon était né à Kerlor, il était dévoué au seigneur de Beaulieu comme le chien à son maître, il aurait donné sa vie et son sang jusqn’à la dernière goutte pour éviter un chagrin au vieux gentilhomme. Un moment, il demeura debout, consterné, la pâleur de la honte au front, — car, ponr lui, la honte du maître, c’était la sienne ; — puis il se mit à genoux, les yeux pleins de larmes, et adressa nue courte prière à Dieu. Il se releva ensuite calme , résolu , et dit à la baronne : — 11 ne faut pas, madame, que vos plaintes puissent être entendues du château; il ne faut pas qu’un Digilized by Google

136 LES COMPAGNONS seul valet de Kerlor saclie jamais que vous êtes venue ici; il ne faut pas que votre père... 11 n'osa achever et murmura : — Dieu nous assiste et nous donne la science des médecins! Aidé de Naïc, il transporta la jeune femme au premier étage du pavillon et la coucha sur le lit de sa fille ; mais il était si troublé qu'il, oublia de fermer la porte extérieure... Or, Yvon et M. de Beaulieu étaient revenus tous deux de Kérizou, parce que la pluie qui était tombée en abondance toute la soirée, rendait la chasse impraticable pour le lendemain, en lavant toutes les passées du soir, effaçant les vol-ce-l'cst et mouillant la terre de façon à ôter aux chiens tout odorat. — Ce que nous avons de mieux à faire, avait dit M. de Beaulieu à Yvon, c'est de nous en retourner à Kerlor. Le vieux gentilhomme et son piqueur étaient donc montés à cheval et partis malgré la pluie. M. de Beaulieu était un vieillard robuste et vert qui ne redoutait ni la fatigue ni les intempéries des saisons, ni la solitude du voyage. — Tu vas piquer des deux, dit-il à Yvon, et tu passeras à la ferme du Bois- Fourchu, où tu diras à mon métayer de me venir parler demain au matin. Yvon avait donc pris de l'avance sur sou maître, et 11 était arrivé à Kerlor le premier. Quant à M. de Beaulieu, le hasard voulut que taudis que son piqueur quittait la route de Vannes pour un sentier Digilized by Google

DE I.’AMOUR 157 qui menait au Bois-Fom clni,ilviiit à rencontrer une voiture de voyage, conduite par un seul postillon et entièrement vide. A onze heures du soir par un temps pareil, et sur la route ordinairement déserte de Rerlor à Vannes, une semblable rencontre devait naturellement éveiller la curiosité du gentilhomme chasseur. — Hé ! l’ami, dit-il au postillon, d’où viens-tu? — Ma foi! monsieur, répondit le postillon, Dieu ou le diable le savent peut-être, mais moi, je ne le sais pas. — Comment! s’écria M. de Beaulieu; te moques-tu de moi, maraud? Et persuadé, en effet, que le postillon le voulait mystifier, il mit son cheval en travers de la route pour’châtier le drôle de sou insolence s’il ne s’expliquait. — Monsieur, dit le postillon, voici deux heures que je roule à travers de mauvais chemins couverts de bois, par une pluie torrentielle, et je vous jure que je serais bien embarrassé de vous dire d’où je viens. L’accent du postillon avait un cachet de franchise qui frappa M. de Beaulieu. — Ce matin, continua le postillon, une dame est arrivée à Vannes par la voiture publique de Rennes. Elle portait dans ses bras un enfant au maillot. L’n épais voile vert cachait sa ligure, et personne n’a vu ses traits. Elle est venue à la poste, a demandé une berline et des chevaux; et elle est partie avec moi. Elle avait un air souffrant, du reste, et paraissait marcher avec peine. Digilized by Google

 — Où allons-nous? lui ai-je demandé. — Sortez d'abord de la ville, m'a-t-elle dit, je vous indiquerai votre chemin. Alors, monsieur, nous avons quitté la route, puis nous nous sommes enfoncés dans ce maudit pays et dans ces affreux chemins tout détrempés, et nous sommes arrivés il y a une heure, à la lisière d'un grand parc, de l'autre côté duquel j'ai vu un château. La dame m'a fait arrêter à la porte d'un pavillon au bord du parc, m'a mis vingt-cinq louis dans la main et m'a renvoyé. — C'est bizarre ! murmura M. de Beaulieu appréhendant un malheur, car dans la narration du postillon, il avait reconnu le parc de Kerlor et le pavillon qu'Yvon habitait. — Comment était cette dame? demanda-t-il; jeune ou vieille? — Toute jeune, monsieur, petite, et il m'a semblé qu'elle avait les cheveux blonds. — C'est ma fille I exclama M. de Beaulieu , ma fille que je croyais à Paris... Que signifie ce voyage mystérieux? Et il mit son cheval au galop, jetant un louis au postillon, qui continua sa route. En vingt minutes, M. de Beaulieu atteignit le pavillon, mit pied à terre, entra, vit de la lumière au premier étage, entendit les gémissements étouffés de sa fille, et monta avec l'anxieuse vivacité d'un jeune homme. Au bruit de ses éperons résonnant dans l'escalier, Yvon

Digilized by Google

 lîi« voulut courir à la porte et l’empècher d’entrer... il arriva trop tard... M. de Beaulieu était déjà sur le seuil et pouvait apercevoir, sur le lit de Naïc, sa lille pâle, ' épuisée, allaitant un enfant dont les vagissements retentirent à l’oreille du vieux gentilhomme ainsi qu’un glas funèbre... M. de Beaulieu tourna deux fois sur lui-même comme s’il eût été frappé à mort, et il se laissa tomber sur un siège en se couvrant le visage de ses deux mains : — J’ai trop vécu 1 murmura-t-il, je meurs déshonoré I Ces paroles, où l’orgueil de sa vieille race jetait un cri d’agonie, frappèrent au cœur le vieil Yvon et lui inspirèrent alors le plus sublime des dévouements. 11 s’agenouilla alors devant son maitre, prit ses deux mains et lui dit : — Beaulieu ne peut être déshonoré : sa fille demeurera une honnête femme devant le monde entier... — Mais cet enfant? demanda le vieux gentilhomme d’une voix éteinte. — Cet enfant, répondit Yvon, ce sera le fils de Naïc, de Naïc, l’humble fille de l’obscur garde-chasse... M. de Beaulieu ne répondit pas... il était mort. Mais Yvoii n’en tint pas moins sa parole. Naïc fut la mère de l’eiifaut; Naïc, iunoceute et pure, passa dans le pays pour une fille oublieuse de ses devoirs ; on lui jeta l’opprobre à la face, ou me mit dans la terrible situation de tout dévoiler ou de ne pas l’épouser... Je voulus contraindre Y’ von à parler, mais il me jeta rudement à genoux, et, me couchant eu joue : — Si tii Digilized by Google

voulut courir à la porte et l'empêcher d'entrer... il arriva trop tard... M. de Beaulieu était déjà sur le seuil et pouvait apercevoir, sur le lit de Naïc, sa fille pâle, épuisée, allaitant un enfant dont les vagissements retentirent à l'oreille du vieux gentilhomme ainsi qu'un glas funèbre...

M. de Beaulieu tourna deux fois sur lui-même comme s'il eût été frappé à mort, et il se laissa tomber sur un siége en se couvrant le visage de ses deux mains : — J'ai trop vécu ! murmura-t-il, je meurs déshonoré !

Ces paroles, où l'orgueil de sa vieille race jetait un cri d'agonie, frappèrent au cœur le vieil Yvon et lui inspirèrent alors le plus sublime des dévouements. Il s'agenouilla alors devant son maître, prit ses deux mains et lui dit : — Beaulieu ne peut être déshonoré : sa fille demeurera une honnête femme devant le monde entier...

— Mais cet enfant? demanda le vieux gentilhomme d'une voix éteinte.

— Cet enfant, répondit Yvon, ce sera le fils de Naïc, de Naïc, l'humble fille de l'obscur garde-chasse...

M. de Beaulieu ne répondit pas... il était mort.

Mais Yvon n'en tint pas moins sa parole. Naïc fut la mère de l'enfant; Naïc, innocente et pure, passa dans le pays pour une fille oublieuse de ses devoirs; on lui jeta l'opprobre à la face, on me mit dans la terrible situation de tout dévoiler ou de ne pas l'épouser...

Je voulus contraindre Yvon à parler, mais il me jeta rudement à genoux, et, me couchant en joue : — Si tu

160 LES COMPAGXOXS no ino jnros pas de te taire, me dit-il, je te tue comme un chien. J'aimais N'aic, je jurai... L'année suivante, Yvon mourut à son tour. Trois personnes seules possédèrent désormais ce secret, Naïc, moi et cette femme qui avait tué son père, cette femme qui accepta le sacrifice que lui faisait Naïc, cette femme que je me suis pris à haïr de toutes les forces de mon àrne... Jean se tut un moment, et le colonel put voir deux grosses larmes rouler le long de ses joues, puis il reprit : — Je n'ai point épousé Naïc, vous comprenez, parce que, tout valet que je suis, j'ai de la fierté et ne veux point d'une femme que le monde croit coupable, mais j'ai juré de me venger... dût ma vengeance me coûter dix années de patience et d'attente... Je suis entré au service de la baronne, je me suis fait son esclave, son confident, sonâme damnée... Oh! quel monstre que cette femme! Le colonel interrompit brusquement le récit du valet : — Tu seras vengé , lui dit-il, mais je veux tout connaître! — Quoi encore? — Comment est mort le vicomte Ralph? — Je le sais, j'y étais... — Alors, je prétends le savoir aussi bien que le motif pour lequel le marquis de P... s'est suicidé.
Digitized by Google

 — Eh bien! dit Jean, écoutez... — J'écoute, dit le colonel qui s'était levé et qui s'assit de nouveau. XXIII — Madame de Sainte-Luce, continua Jean, voulait goûter les plaisirs du vice et jouir, dans le monde, de tous les avantages de la vertu. M. deP... fut le premier des deux qu'elle aima; et pendant six mois que dura son bonheur, il ne sut jamais que la mort avmt été constamment suspendue sur sa tète. La première fois que le marquis vint au pavillon, madame de Sainte-Luce lui dit : — Si vous voulez m'aimer et être aimé de moi, vous garderez le plus profond silence sur nos rendez-vous. Jamais un homme, ami ou laquais, ne vous accompagnera. Jamais, si on m'insulte devant vous, vous ne vous battrez. Si, dans le monde, un homme parait avoir trouvé le chemin de mon creur, vous serez sourd et muet : le moindre mouvement de jalousie vous serait fatal. Le soir même, j'entrai au service du marquis. Je ne fus pas son domestique, je devins son espion; je le suivais partout et j'avais l'ordre de le tuer, si un mot imprudent sortait de sa bouche. 11 ignorait que j'eusse appartenu à Digitized by Google

 la baronne ; par conséquent, il pouvait se trahir devant moi, s'il était homme à commettre une indiscrétion. Mais le marquis adorait madame de Sainte-Luce : il garda le secret de son bonheur avec la discrétion de la tombe. Cela dura six mois; au bout de ce temps, la baronne rencontra le vicomte Ralph. 11 était blond, mélancolique, rêveur comme une légende irlandaise ; il avait la beauté d'une femme. Le marquis, au contraire, était brun, bâlè,d'un visage accentué et mâle, de haute taille et d'une force herculéenne. Le contraste parut sans doute piquant à la baronne, car elle noua une intrigue nouvelle sans renoncer à la première. Bientôt quelques imprudences de sir Ralph éveillèrent les on dit du monde et la jalousie du marquis, et ce dernier fut obligé de se souvenir de ses promesses les plus formelles. J'avais ordre de le tuer s'il se plaignait, et je crus que le moment allait venir. Cependant, il se contint, quelque torture qu'il éprouvât; il ne chercha point de confident, et mon poignard rentra dans sa gaine. Un soir, pourtant, il osa dire à la baronne avec emportement : — Le monde prétend, et je le crois, que le vicomte Ralph vous aime. — Je le sais bien, répondit-elle avec calme, il me l'a dit. Le marquis eut un frisson de colère. — Et vous l'aimez aussi, n'est-ce pas? — Votre question est indiscrète ; vous me dispenserez d'y répondre. Digitized by Coogte

DE L’AMOUK 163 — Eh bien ! murmura le marquis furieux, je le saurai ou j’y laisserai la vie. Ce mot imprudent perdit le marquis dans l’esprit de la baronne. Et le lendemain elle me dit : — Voici un flacon dont tu verseras le contenu ce soir dans le verre de ton maître. Il a des insomnies, et ce narcotique lui fera grand bien. Je compris tout, et je m’emparai du flacon. Seulement, vous pensez bien que je ne songeai pas à exécuter cet ordre sans réfléchir et voir si je ne tenais pas enfin ma vengeance. Aller trouver le marquis et lui dire : « Tenez, madame de Sainte-Luce m’a ordonné de vous empoisonner, » c’était risquer de me faire jeter à la porte sans profit. Le marquis ne m’aurait pas cru, ou, s’il m’eiit cru, il eût dédaigné de se venger. Mieux valait s’en prendre à sa jalousie. Trois fois par seinaim?, le marquis trouvait, à minuit, la petite porte des jardins entre-bàillée sur le boulevard des Invalides. Il avait été reçu la veille, donc la baronne l’attendait d’autant moins le soir même qu’elle était persuadée que j’exécuterai ponctuellement ses ordres. Jamais le marquis ne m’avait fait la confidence la plus légère, je ne pouvais donc pas lui dire : — Monsieur vat-il ce soir au boulevard des Invalides? Mais le marquis ne connaissait point mon écriture, et, taudis qu’il était absent, j’écrivis les trois ligues suivantes sur son guéridon, dans son fumoir : « Si monsieur le marquis se rendait ce soir au boulevard Digilized by Google

— Eh bien ! murmura le marquis furieux, je le saurai ou j'y laisserai la vie.

Ce mot imprudent perdit le marquis dans l'esprit de la baronne. Et le lendemain elle me dit : — Voici un flacon dont tu verseras le contenu ce soir dans le verre de ton maître. Il a des insomnies, et ce narcotique lui fera grand bien.

Je compris tout, et je m'emparai du flacon. Seulement, vous pensez bien que je ne songeai pas à exécuter cet ordre sans réfléchir et voir si je ne tenais pas enfin ma vengeance. Aller trouver le marquis et lui dire : « Tenez, madame de Sainte-Luce m'a ordonné de vous empoisonner, » c'était risquer de me faire jeter à la porte sans profit. Le marquis ne m'aurait pas cru, ou, s'il m'eût cru, il eût dédaigné de se venger. Mieux valait s'en prendre à sa jalousie. Trois fois par semaine, le marquis trouvait, à minuit, la petite porte des jardins entre-bâillée sur le boulevard des Invalides. Il avait été reçu la veille, donc la baronne l'attendait d'autant moins le soir même qu'elle était persuadée que j'exécuterai ponctuellement ses ordres. Jamais le marquis ne m'avait fait la confidence la plus légère, je ne pouvais donc pas lui dire : — Monsieur va-t-il ce soir au boulevard des Invalides?

Mais le marquis ne connaissait point mon écriture, et, tandis qu'il était absent, j'écrivis les trois lignes suivantes sur son guéridon, dans son fumoir :

« Si monsieur le marquis se rendait ce soir au boulevard

m LKS COMPAGNONS des Invalides, poul-être y rencontrerait-il ungentilhomme irlandais de sa connaissance. » Lorsque le marquis rentra, il fut stupéfait en voyant que son secret ne lui appartenait plus, et il sonna violemment. — Qui est entré ici? me dit- il. — Personne, répondis-je. — Qui donc a écrit cela? Il me montrait le papier. Je haussai naïvement les épaules en signe d'ignorance. Le domestique du marquis se. composait d'une cuisinière, d'un groom et de moi. Il ne voulut pas questionner les deux premiers et me congédia. Mais le démon de la jalousie s'était éveillé en lui plus terrible et plus violent que jamais, et l'avis mystérieux lui sembla de nature à mériter quelque confiance. Le marquis s'habilla et sortit en disant qu'il ne rentrerait point pour dîner. — Voilà, pensai-je, qui me met à l'abri de tout reproche, s'il arrive quelque désagrément cette nuit à madame de Sainte-Luce. Et comme j'étais fort curieux de ce qui pourrait advenir, j'allai, dès la nuit, m'emlnisquer sur le boulevard des Invalides. Après une assez longue absence, je vis, à la clarté d'un lointain réverbère, s'avancer un homme qui marchait avec précaution, le nez caché dans son manteau. — Voilà le marquis, pensai-je. C'était lui, en effet ; il se dirigea vers la petite porte Digitized by Google

des Invalides, peut-être y rencontrerait-il un gentilhomme irlandais de sa connaissance. »

Lorsque le marquis rentra, il fut stupéfait en voyant que son secret ne lui appartenait plus, et il sonna violemment.

— Qui est entré ici? me dit-il.

— Personne, répondis-je.

— Qui donc a écrit cela?

Il me montrait le papier. Je haussai naïvement les épaules en signe d'ignorance. Le domestique du marquis se composait d'une cuisinière, d'un groom et de moi. Il ne voulut pas questionner les deux premiers et me congédia. Mais le démon de la jalousie s'était éveillé en lui plus terrible et plus violent que jamais, et l'avis mystérieux lui sembla de nature à mériter quelque confiance.

Le marquis s'habilla et sortit en disant qu'il ne rentrerait point pour dîner.

— Voilà, pensai-je, qui me met à l'abri de tout reproche, s'il arrive quelque désagrément cette nuit à madame de Sainte-Luce.

Et comme j'étais fort curieux de ce qui pourrait advenir, j'allai, dès la nuit, m'embusquer sur le boulevard des Invalides. Après une assez longue absence, je vis, à la clarté d'un lointain reverbère, s'avancer un homme qui marchait avec précaution, le nez caché dans son manteau.

— Voilà le marquis, pensai-je.

C'était lui, en effet; il se dirigea vers la petite porte

 sans hésitation, preuve évidente qu’il connaissait parfai tement son chemin, puis il se cacha dans la pénombre que projetait la saillie de l’embrasure, et demeura immobile, sans soupçonner le moins du monde que, du haut d’un arbre voisin, je l’observais tranquillement. Le marquis attendit une heure environ. 11 pleuvait, le boulevard était désert. Tout à coup un pas net, rapide et régulier, le pas d’un homme qui va à un rendez-vous, retentit dans l’éloignement ; le marquis tressaillit, et je devinai ’ qu’il tenait sous son manteau un objet long et mince qui pouvait bien être une paire d’épées. Presque en même temps la porte à laquelle il était adossé s’ouvrit sans bruit, comme elle s’ouvrait pour lui, à l’aide d’un ressort invisible et sans que personne fût derrière. A n’en plus douter, les pas qu’il entendait étaient ceux d’un rival. M. de P... entra dans le jardin, fit trois pas à gauche, et se trouva sur le seuil du pavillon où la baronne attendait Ralph. La nuit était noire. — Ralph... dit-elle bien bas, est-ce-vous? — Non, madame , répondit sèchement le marquis. C’est moi. J’entendis la baronne jeter un cri de rage et d’effroi, tandis que sir Ralph franchissait à son tour la porte du jardin et se trouvait face à face avec le marquis. La situation était terrible pour la barouiie , mais elle fut courte : — Monsieur, dit le marquis en saisissant le bras de sir Ralph, vous êtes aimé de madame, moi aussi. Nous Digitized by Google

sans hésitation, preuve évidente qu'il connaissait parfaitement son chemin, puis il se cacha dans la pénombre que projetait la saillie de l'embrasure, et demeura immobile, sans soupçonner le moins du monde que, du haut d'un arbre voisin, je l'observais tranquillement. Le marquis attendit une heure environ. Il pleuvait, le boulevard était désert. Tout à coup un pas net, rapide et régulier, le pas d'un homme qui va à un rendez-vous, retentit dans l'éloignement ; le marquis tressaillit, et je devinai qu'il tenait sous son manteau un objet long et mince qui pouvait bien être une paire d'épées. Presque en même temps la porte à laquelle il était adossé s'ouvrit sans bruit, comme elle s'ouvrait pour lui, à l'aide d'un ressort invisible et sans que personne fût derrière. A n'en plus douter, les pas qu'il entendait étaient ceux d'un rival.

M. de P... entra dans le jardin, fit trois pas à gauche, et se trouva sur le seuil du pavillon où la baronne attendait Ralph. La nuit était noire.

— Ralph... dit-elle bien bas, est-ce-vous ?

— Non, madame, répondit séchement le marquis. C'est moi.

J'entendis la baronne jeter un cri de rage et d'effroi, tandis que sir Ralph franchissait à son tour la porte du jardin et se trouvait face à face avec le marquis. La situation était terrible pour la baronne, mais elle fut courte : — Monsieur, dit le marquis en saisissant le bras de sir Ralph, vous êtes aimé de madame, moi aussi. Nous

LES COMPAf.XONS 466 sommes rivaux... donc l’un de nous deux est de trop en ce monde. Et, jetant son manteau, le marquis montra deux épées à l’Irlandais en lui disant : — Choisissez! Ils voulaient se battre dans le jardin, mais l’obscurité était telle qu’ils furent contraints de sortir sur la chaussée, à demi éclairée par la lueur tremblotante d'un réverbère suspendu à cinq cents pas environ. Madame de Sainte, Lucc, qui n’avait point perdu toute sa présence (Tespril, en profita pour fermer la porte du jardin, de façon que, quoiqu’il pût arriver , elle se trouvât moins compromise. Sir Ralph et le marquis mirent l’épée à la main en hommes qui sont décidés à ne cesser le combat que morts ou vainqueurs. Ce fut un beau duel que le leur ! Ils tiraient bien tous deux, ils avaient le cœur chaud, leur main était conduite par une haine égale. Je ne sais pas au juste combien cela dura ; peut-être vingt minutes, peut-être dix seulement, mais il me sembla que ce duel avait eu la longueur d’un siècle. Enfin, sir Ralph poussa un cri sourd et tomba roide mort. Le marquis le poussa du pied et s’en alla. Moi, je descendis de mon arbre et je traînai le cadavre tout auprès de la petite porte, où il fut relevé le lendemain par des balayeurs. M. de P... était rentré chez lui et s’était mis au lit, en homme qui s’imagine qu'il aura la force de supporter le malheur qui l’accable. Malheureusement, les nuits d’insomnie sont fatales en affaire de sentiment. M. de P... Digitized by Google

DE L’AMOUR 167 adorait madame de Sainte-Luce, il avait cru en elle... et il venait d’avoir la preuve de sa trahison... Cette pensée terrible s’empara entièrement de son esprit et le rendit fou, — si bien que, cédant à un accès de fièvre chaude, il se leva, passa dans son fumoir, y prit un pistolet, et se brûla la cervelle. Le lendemain, j’expliquai à madame de Sainte-Luce comment il m'avait été impossible d’exécuter ses ordres, le marquis n’ayant pas diné chez lui la veille, et elle n’eut aucun soupçon à l’endroit de ma fidélité... Jean s’arrêta. Le colonel laissa glisser sur ses lèvres un froid et cruel sourire. — L’expiation approche, dit-il. Maintenant, camarade, tu m’appartiens. — Corps et âme, monsieur. — Connais-tu les pécheurs du voisinage? — Oui, certes. — En est-il parmi eux qu’on puisse gagner à prix d’argent? — Un seul, le père Guallec, un mauvais drôle qui tuerait père et mère pour un écu. — Cet homme a-t-il une barque assez grande pour tenir la mer quelques heures? — Certainement. — Eh bien ! tu achèteras les services de Guallec le pécheur lorsque je t’avertirai. — Très-bien. — Tu t’enquerras ensuite d’une chaise de poste bien Digitized by Google

 fermée et de chevaux frais qui puissent stationner, au delà de Vannes, à l’entrée d’un bois, et y attendre un voyageur pressé d’aller à Paris, Maintenant, acheva le colonel, allons nous coucher. L’heure solennelle n’est point venue encore, mais elle approche, et tu seras vengé 1 Et les deux complices reprirent ensemble le chemin de Kerlor, où 'déjà tout le monde dormait. Avant d’aller plus loin, retournons à Paris auprès d’Armand. XXIV Les dernières paroles du colonel avaient suffi pour changer le désespoir d’Armand en une de ces espérances vagues, il est vrai, mais tenaces, qui contraignent l’homme le plus meurtri, le plus brisé, à se rattacher à la vie et à s’y cramponner avec force, les yeux tournés vers l’avenir. — Elle reviendra, lui avait dit son père. Ces trois mots avaient rendu le calme à son cœur bouleversé. Cependant il ne sortit point du petit hôtel de Chaillot pendant les huit premiers joins qui suivirent le départ du colonel. Replié eu lui-même, tout entier à ses souvenirs, il essayait de commenter l’avenir et de deviner comment, après avoir cessé de l’aimer, la baronne Digilized by Google

fermée et de chevaux frais qui puissent stationner, au delà de Vannes, à l'entrée d'un bois, et y attendre un voyageur pressé d'aller à Paris,

Maintenant, acheva le colonel, allons nous coucher. L'heure solennelle n'est point venue encore, mais elle approche, et tu seras vengé !

Et les deux complices reprirent ensemble le chemin de Kerlor, où déjà tout le monde dormait.

Avant d'aller plus loin, retournons à Paris auprès d'Armand.

XXIV

Les dernières paroles du colonel avaient suffi pour changer le désespoir d'Armand en une de ces espérances vagues, il est vrai, mais tenaces, qui contraignent l'homme le plus meurtri, le plus brisé, à se rattacher à la vie et à s'y cramponner avec force, les yeux tournés vers l'avenir.

— Elle reviendra, lui avait dit son père.

Ces trois mots avaient rendu le calme à son cœur bouleversé. Cependant il ne sortit point du petit hôtel de Chaillot pendant les huit premiers jours qui suivirent le départ du colonel. Replié en lui-même, tout entier à ses souvenirs, il essayait de commenter l'avenir et de deviner comment, après avoir cessé de l'aimer, la baronne

DE L’A MO UU lü'.t pourrait, sous la volonté toute-puissante du colonel, se reprendre d’amour pour lui. Armand ressemblait un peu à ce naufragé qui emploie ses dernières forces, concentre tout ce qui lui reste d’énergie pour atteindre la terre, peu soucieux que cette terre soit ou nou hospitalière, pourvu qu’elle le dérobe à la mort; mais une fois la terre atteinte, une fois qu’il s’est cramponné à un roc pour échapper à la dernière lame qui voudrait le reprendre, il cherche autour de lui, il explore l’horizon du regard dans l’espoir d’y trouver un abri et le secours des hommes... Armand fut ainsi. D’abord, désespérant de la revoir jamais, de se retrouver un jour à ses genoux et de ressaisir la moindre parcelle de son bonheur évanoui, le jeune homme finit par considérer le retour de madame de Sainte-Luce comme un événement prédit par les destinées. Et alors il fut comme le naufragé : son bonheur ne lui suffit plus, il voulut savourer par avance les fruits amers de la vengeance, il se promit de faire payer cher son abandon à cette femme qui l’avait méconnu et allait lui revenir plus aimante que jamais. Et puis une ombre effacée jusque-là se dressa devant lui, celle du comte Stewan, de cet homme abhorré pour lequel elle l’avait trahi, de ce rival odieux qui avait insulté à sa honte et à sa douleur. Alors encore Armand sentit naître en lui une sourde et terrible colère, et il se souvint que le comte s’était engagé, la nuit du soufflet, à se battre avec lui après un Il 10

Digitized by Google

170 LKS COMPAfî.NONS délai siiflisaut pour sauvegarder la réputation de la baronne. Armand oublia la promesse qu'il avait faite à son père de ne point sortir, de ne chereber querelle à personne, d'attendre patiemment son retour. — Il faut que je tue le comte, se dit-il. Deux hommes étaient venus tour à tour partager les douleurs et les espérances de notre héros. Le premier était cet ami qui lui avait servi de témoin dans son premier duel et raconté l'instoire de la baronne; le second, M. Albert de R..., celui qui l'avait conduit à ce bal travesti où il avait tant souflert. Armand était si résolu à se battre avec le comte Stewan, qu'il sentit que toute confidence à ce sujet pourrait lui devenir un obstacle. Comme les hommes qui marchent droit à leur but, il dissimula. D'ailleurs Job veillait sur lui, et Job ne le laisserait se battre qu'à la dernière extrémité. Un soir, M. Albert de R... vint proposer à Armand de le conduire à l'Opéra. On donnait Guillaume TeV, et Duprez faisait salle comble. Armand accepta. Un pressentiment lui disait qu'il rencontrerait le comte Stewan. Quand les deux jeunes gens prirent possession de leur avant-scène, le spectacle était commencé, et Armand, sa lorgnette à la main, inspecta minutieusement chaque loge pour y chercher son ennemi. Le comte était eu effet à l'Opéra; seul dans une baignoire, à demi caché dans l'ombre, il semblait rêver à tout autre chose qu'au spectacle qu'il avait sous les yeux... Digitized by Google

DE L’AMOUR 171 — 11 songe à elle! murmura Armand, qui fut pris d’un courroux subit. Fort occupe à lorgner les loges environnantes, son compagnon n’avait point remarqué le comte, et Armand, qui voulait à tout prix rendre tout arrangement impossible, eut le temps de méditer prudemment sur ce qu’il allait faire. Le premier acte terminé, le fils du colonel quitta sa loge, prit le bras de M. de R..., qui n’avait toujours point aperçu le gentilhomme russe, et l’eutraîna, par les couloirs, jusqu’à la porte de la baignoire occupée par le comte. — J’ai aperçu, lui dit-il, une de nos connaissances à ' V ' • laquelle je voudrais dire bonjour. M. de 11... lie prêta à ces mots qu’un*t attention distraite, et crut qu’il s’agissait d’uu de ces nombreux amis du boulevard que possède tout homme ayant, comme Armand, quinze mille livres de rente et un tilbury. Armand frappa discrètement deux coups à la porte, la baignoire s’ouvrit, et M. de R..., stupéfait, reconnut le comte Stewan dans la personne qu’il allait saluer. 11 devina tout ; il sentit qu’une provocation allait résulter de cette rencontre ; mais il était trop tard pour l’éviter. Le comte avait reconnu Armand. Les deux rivaux se saluèrent. — Monsieur le comte, dit Armand, je gage que vous avez que excellente mémoire. — En ellèt, monsieur, répondit impertinemmeut le Digilized by Google

 comte, je me souviens parfaitement de vous avoir rencontré déjà. — Me diriez-vous en quel lieu? — Au bal de la baronne de Sainte-Luce. — Précisément, monsieur. Le comte s'inclina. — Puisque votre mémoire est fidèle à ce point, reprit Armand, peut-être pourriez-vous me donner la date exacte de ce bal ? ' — Mais, répondit le comte, il y aura demain quinze jours, si je ne me trompe. — A merveille ! Armand s'inclina à son tour. — Par conséquent, monsieur, reprit-il, il n'y a, je présume, aucun inconvénient pour vous à tenir votre promesse. — Laquelle? — Celle de me rendre raison, dit froidement le jeune homme, car, s'il m'en souvient, vous avez prétexté la réputation de madame de Sainte-Luce pour remettre à quinzaine le résultat de notre différend. — Monsieur, dit le comte, votre requête est si nettement formulée que je n'ai rien à objecter... — Ainsi donc?... fit Armand. — Je suis à vos ordres, monsieur. Les deux jeunes gens se saluèrent de nouveau, puis Armand ajouta : — Si vous le voulez bien, ce sera de

DE L’A MOUD 173 main au matin, à sept heures, à la mare d’Auteuil, au pistolet. — Soit, dit le comte. Armand salua une dernière fois le gentilhomme russe .et se retira. — Mon cher, lui dit Albert de R... qui avait été le muet témoin de cette scène, ce que vous faites là est absurde. — Pourquoi ? — Mais parce que vous pouvez être tué. — Bah! Et qu’importe! — Absolument rien en temps ordinaire, beaucoup en ce moment. — Comment l’entendez-vous? — Votre père vous a-t-il, oui ou non, promis de vous ramener la baronne? — Oui. — Alors vous jouez un jeu de dupe. Si le comte vous tue, la baronne lui reste... — Je le tuerai! — Vous haïssez donc bien le comte? — Il m’a volé la femme que j’aimais... M. de R... haussa les épaules : — Voilà, dit-il, un vol si minime que la loi ne l’a point prévu. — Vous êtes mon témoin, n’est-ce pas? — Parbleu! répondit M. de R... ' — Et bien! venez coucher chez moi... — Soit. — Mais qui sera mon second? Il
10. Digitized by Googte

174 LES COMPAGNONS — Au lieu lie m’emmener chez vous, venez chez moi. .l’enverrai mou domestique prévenir votre ancien adversaire, M. Daubray, qui habite la même rue que moi. M. Dajibray sera enchanté d’être votre témoin. — Allons, dit Armand. M. de R... se fit conduire rue de Provence, où il habitait un entresol. — Or çà, dit-il en remettant à Armand un pistolet de salon et lui montrant un carton dressé contre le mur, refaites-vous un peu la main, et voyons comment vous tirez. Armand tirait le pistolet à merveille et il faisait mouche sur mouche à vingt pas. — Si vous tirez le premier, dit M. de R..., fort rassuré sur les suites de la provocation, le comte est un homme mort. M. de R..., malgré l’heure avancée, écrivit un mot à M. Daubray, lequel était par hasard chez lui et accourut. Rendez-vous fut pris pour le lendemain, et les deux jeunes gens firent coucher Armand, qui ne tarda pas à s’endormir. — C’est singulier! se dit alors M. de R..., j’ai comme un pressentiment que cela finira très-mal pour Armand... Triple fou ! va ; aller jouer sa vie pour une poupée fade et sans cœur comme cette petite madame de Suiute-Luce... c’est absurde 1
Digitized by Google

DE L’AMOl’H 175 XXV Le comte Stewau se trouva le premier au rendez-vous. Il arrivait en chaise de poste, conduit par deux jockeys ù la Daumont, et au lieu d’un costume de ville, il portait une redingote de voyage boutonnée jusqu’au menton. Des deux amis qui raccompagnaient, l’im avait pris place à côté de lui dans la berline, et son costume identique annonçait qu’il devait faire la même route que le comte ; l’autre, eu habit du matin, était à cheval, et sans doute après l’affaire il retournerait à Paris. Armand et ses témoins aitivèrent quelques secondes apiès. Le comte les attendait en fumant tramiuillement sou cigare. — Monsieur, dit- il à Armand eu allant à lui et le saluant avec comtoisie, je devais partir ce matin pour la 'Bretagne, et mes malles étaient déjà fuites hier, lorsque vous m’avez fait l’honneur de me rappeler une dette. J’espère donc (pie vous excuserez ma toilette de voyage et celle de mon ami, le vicomte de Kérizou, qui m’emmène chez son oncle. Armand s’inclina. Mais il était devenu subitement très-pàle eu apprenant que le comte allait eu Bretagne. — Il faut décidément que je le tue, murmura-t-il, il le faut ! Digitized by Google

i/6 LES COMPAGNONS Et il s’approcha de M. de H... — Je suis l’offensé; par conséquent, j’ai non-seulement le choix des armes, mais encore le droit d’imposer mes conditions ! — Que voulez-vous dire? demanda M. de R..., un peu inquiet de cette pâleur subite. — Écoutez, continua rapidement le fils du colonel, le comte va en Bretagne... — Eh bien ? — C’est-à-dire que, si je ne le tue, il la reverra. — Peut-être. — Eh bien! je veux le tuer, il le faut. — Je ne comprends pas encore pourquoi vous vous inquiétez des conditions. — Pourquoi? c’est que je veux qu’ily ait mort d’homme. L’un de nous deux restera ici. Par conséquent, je ne veux pas de conditions puériles. — Voyons? fit M. de R... d’un ton interrogateur. — Chacun de nous se battra avec ses pistolets, l’un marchant sur l’autre et ayant deux coups à tirer à vo- . lonté. — Rien, après? — Si quatre balles échangées ne suffisaient pas, op rechargerait les pistolets. — Soit! dit Albert de R..., qui craignait d’ôter à Armand le peu de sang-froid qu’il avait encore ; mais surtout visez juste. Les témoins s’abordèrent: — Messieurs, ‘dit Albert, Digilized by Google

DK L'A MOU» 177 nous sommes l’ofTenso, et, comme vous savez, nous avons choisi le pistolet. Les témoins du comte Stewau s’inclinèrent. — Monsieur le comte Stewan a-t-il ses pistolets ? demanda Albert. — Oui, monsieur. — Alors il s’en servira, et M. Armand L... se servira des siens. Les témoins firent un nouveau signe d’assentiment. — Les deux adversaires, poursuivit M. de U..., seront placés à quarante pas l’un de l’autre, ayant deux coups à tirer, et ils marcheroüt et tireront à volonté. — Mais, monsieur, exclama le vicomte de Kérizou, c’est donc un duel à moi't? — Parbleu! monsieur, répondit Albert, croyez-vous que nous sommes venus ici pour faire ou revevoir une égratignure?... Nous avons fait nos preuves, et nous n’avons pas l’habitude d’éclianger des balles de liège pour déjeuner fraternellement après l’affaire. — Cependant, monsieur, la querelle n’est point assez sérieuse... — Pardon ! monsieur, quand les querelles ne sont point sérieuses, elles s’arrangent et ne viennent point jusque sur le terrain... Nous nous battons sérieusement, donc le motif est sérieux. Le ton d’Albert était froid, poli, mais parfaitement ferme, et il fallut accepter ses conditions. — Cependant, observa le vicomte de Kérizou, il peut - - Digitized by Google

17H LES COMl'AGXOXS se faire que qualie balles soient cchaugées sans résultat. — Nous rechargerons. — Oh! oh! pensèrent les témoins du comte, qui ignoraient complètement le motif de la querelle, Stewan doit avoir bien gravement oQ'ensé ce petit jeune homme à figure de femme pour que celui-ci se veuille battre à mort? Pauvre Stewan, serait-il donc déjà de retour de Bretagne? Les combattants et leurs témoins étaient en ce moment dans une petite clairière tréflée des rayons du soleil levant; ils furent placés dans un de ces petits sentiers qui traversent le bois de Boulogne un peu dans tous les sens. Les pistolets d'Armand furent chargés minutieusement par M. de 11..., tandis que le vicomte de Kérizou rempüssait cet office pour le comte Stewan; puis l'espace fut mesuré à pas comptés; après quoi les armes furent remises aux deux combattants, qui se placèrent vis-à-vis l'un de l'autre à la distance de quarante pas. Enfin, les témoins s'écartèrent. C'était à M. de R..., en sa qualité de témoin de l'offensé, à donner le signal. — Quand on songe, pensa-t-il, que voilà deux hommes de cœur dont l'un sera mort dans trois minutes pour une femme qui en était à sa septième intrigue, c'est à donner le vertige et à faire-prendre en pitié le bon sens humain ! Et M. de R..., après cette oraison funèbre de la future victime, frappa lentement les trois coups. Armand fut le premier à faire un pas... il leva le bras, ajusta rapideDigitnec'u'ji'fe*"-»

DR L’AMOL R 179 ment et fit feu. Le comte ne tomba point, marcha à son tour et tira. Un nuage passa sur le front d’Armand, mais il poursuivit sa marche. Le comte fît deux pas encore, ajusta froidement et tira de nouveau. M. de R..., dont l’œil était rivé à Armand, crut voir celui-ci chanceler, et son cœur battit à outrance... Cependant, Armand continua à marcher, à marcher lentement comme s’il eût compté ses pas, tenant toujours son pistolet à la hauteur du front du comte. Le comte, lui, avait jeté ses armes devenues inutiles, et, s’arrêtant au milieu du sentier, il avait croisé ses bras sur sa poitrine, attendant la mort, un fier sourire aux lèvres... C’était un de ces hommes de bronze, qui ont si bien calculé les mauvaises chances de la vie, que la mort ne saurait creuser une ride, un pli inquaceptible sur leur front serein. Armand marchait toujours, il marchait en chancelant, mais il avançait, et la distance qui le séparait du comte disparaissait graduellement. Un moment il s’arrêta, et les témoins de ce poignant spectacle crurent qu'il allait fair e feu; mais il se remit en route... il fit encore un pas, puis un autre, et il étendit le bras, si bien que le canon de son pistolet toucha la poitrine du comte : — Monsieur, lui dit-il d’une voix éteinte, je vais moui-ir, car j’ai vos deux balles dans la poitrine, mais vous n’irez point en Bretagne... Et il voulut presser la détente et tuer le gentilhomme Digilized by Google

ment et fit feu. Le comte ne tomba point, marcha à son tour et tira. Un nuage passa sur le front d'Armand, mais il poursuivit sa marche.

Le comte fit deux pas encore, ajusta froidement et tira de nouveau. M. de R..., dont l'œil était rivé à Armand, crut voir celui-ci chanceler, et son cœur battit à outrance...

Cependant, Armand continua à marcher, à marcher lentement comme s'il eût compté ses pas, tenant toujours son pistolet à la hauteur du front du comte. Le comte, lui, avait jeté ses armes devenues inutiles, et, s'arrêtant au milieu du sentier, il avait croisé ses bras sur sa poitrine, attendant la mort, un fier sourire aux lèvres...

C'était un de ces hommes de bronze, qui ont si bien calculé les mauvaises chances de la vie, que la mort ne saurait creuser une ride, un pli imperceptible sur leur front serein.

Armand marchait toujours, il marchait en chancelant, mais il avançait, et la distance qui le séparait du comte disparaissait graduellement. Un moment il s'arrêta, et les témoins de ce poignant spectacle crurent qu'il allait faire feu; mais il se remit en route... il fit encore un pas, puis un autre, et il étendit le bras, si bien que le canon de son pistolet toucha la poitrine du comte : — Monsieur, lui dit-il d'une voix éteinte, je vais mourir, car j'ai vos deux balles dans la poitrine, mais vous n'irez point en Bretagne...

Et il voulut presser la détente et tuer le gentilhomme

ISO Li:S CÜ.MPAG.NUXS russe à bout portant... Mais l'enfant avait trop attendu, il avait trop présumé de ses forces... Le pistolet tout chargé s'échappa de sa main, et il s'affaissa sur lui-même en vomissant une gorgée de sang. Quant au comte, il ne fit pas un mouvement, il ne décroisa point ses bras, il n'éprouva pas un seul tressaillement. — C'est dommage! dit-il, si ce jeune homme avait eu un atome de vigueur l'espace d'une demi-seconde encore, sa prédiction se réalisait... je n'allais pas en Bretagne... M. de R..., qui avait vécu un siècle en cincj minutes, avait jeté un cri en voyant Armand tomber, tandis que le comte restait debout. Il courut à lui, le prit dans ses bras, le soulevai... Armand respirait encore... — Monsieur! s'écria-t-il eu regardant le comte avec colère, s'il meurt, je le vengerai ! — Monsieur, répondit le comte avec une froide courtoisie, je respecte votre douleur, mais convenez qu'il n'y a réellement pas de ma faute... j'ai attendu jusqu'au bout. La redingote d'Armand, sou gilet, sa chemise, tout fut ouvert et déchiré... Un médecin amené par M. de R .., et qui était demeuré dans la voiture, accourut, ausculta les deux blessures et secoua tristement la tète... — La vie tient à un cheveu, murmura-t-il : il sera mort dans une heure, ou Dieu fera un miracle. On plaça Armand sur un brancard fait à la hâte, car il n'piit pu supporter le mouvement de la voiture et serait mort en route. — Monsieur, dit le comte Stewan à M. de R..., je vais Digitieed by Coogle

russe à bout portant... Mais l'enfant avait trop attendu, il avait trop présumé de ses forces... Le pistolet tout chargé s'échappa de sa main, et il s'affaissa sur lui-même en vomissant une gorgée de sang. Quant au comte, il ne fit pas un mouvement, il ne décroisa point ses bras, il n'éprouva pas un seul tressaillement.

— C'est dommage! dit-il, si ce jeune homme avait eu un atome de vigueur l'espace d'une demi-seconde encore, sa prédiction se réalisait... je n'allais pas en Bretagne...

M. de R..., qui avait vécu un siècle en cinq minutes, avait jeté un cri en voyant Armand tomber, tandis que le comte restait debout. Il courut à lui, le prit dans ses bras, le souleva!... Armand respirait encore...

— Monsieur! s'écria-t-il en regardant le comte avec colère, s'il meurt, je le vengerai!

— Monsieur, répondit le comte avec une froide courtoisie, je respecte votre douleur, mais convenez qu'il n'y a réellement pas de ma faute... j'ai attendu jusqu'au bout.

La redingote d'Armand, son gilet, sa chemise, tout fut ouvert et déchiré... Un médecin amené par M. de R..., et qui était demeuré dans la voiture, accourut, ausculta les deux blessures et secoua tristement la tête...

— La vie tient à un cheveu, murmura-t-il : il sera mort dans une heure, ou Dieu fera un miracle.

On plaça Armand sur un brancard fait à la hâte, car il n'eût pu supporter le mouvement de la voiture et serait mort en route.

— Monsieur, dit le comte Stewan à M. de R..., je vais

181 $ DE L’AMOüll en Bretagne, au château de Ivérizou : soyez assez bon, si ce inalhoureux jeune homme sui vit à scs blessures, pour me donner chaque jour de ses nouvelles ; je me suis battu ^ sans haine, et e serai le plus malheureux des hommes s’il meurt. Et le comte, après avoir exprimé ses affectueux regrets, monta en chaise de poste et cria au poslillou : — Route de Bretagne 1 Une heure après, Armand était dans son lit, sans connaissance, mais respirant encore. Le vieux Job sanglotait, agenouillé au chevet. Les deux témoins tenaient chacun une des mains du blessé. Le docteur était soucieux. Cependant, il commençait à avoir une lueur d’espoir... Aucune des deux blessures n’était mortelle, mais Armand était si frêle et si délicat... La nuit fut assez bonne, grâce à une atmosphère sibérienne obtenue autour de lui au moyeu de monceaux de glace entassés à la hâte dans tous les coins de sa chambre à coucher. Au matin, le blessé reprit connaissance... mais le délire s’empara de lui, et il crut, dans cet état, qu’il avait tué le comte. — Il n’ira pas en Bretagne 1... balbutia-t-il. Pendant cinq jours, le docteur et les amis d’Armand espérèrent et désespérèrent successivement. Enfin l’homme de l’art se prononça : — Ce jeune homme, dit-il, a un Il 44 Digilized by Google

182 LES COMPAGNONS amour au cœur. Cet amour lui donnera la force de combattre le mal... Il vivra! Le vieux Job, qui n'avait cessé de pleurer au chevet de son jeune maître, poussa alors un cri de joie; puis il songea à écrire axi colonel. Mais le colonel était parti, et il s'était contenté de lui dire : — S'il arrivait malheur à l'enfant, tu irais trouver M. de Lacy. Job vola rue du Port-Mahon. M. de Lacy avait quitté Paris le soir même du jour où le comte Stewan s'était battu. Fidèle aux instructions du colonel, le marquis avait fait surveiller le gentilhomme; puis, quand il avait appris que ce dernier venait de quitter Paris en berline de voyage, il avait, lui, demandé des chevaux de poste et pris la route de Bretagne, où nous allons retrouver quelques-uns des personnages de notre récit. XXVI Un jour, le vieux manoir de Rerlor s'éveilla plein de rumeurs inaccoutumées, — rumeurs joyeuses qui semblaient annoncer une fête prochaine et que saluait une splendide matinée d'été. Dans le parc ombreux et touffu, par les jardins aux luxuriantes plates-bandes de fleurs, un monde de valets allait et venait d'un air affairé. Au dedans, l'austère demeure subissait une métamorphose analogue. Les grandes salles, toujours fermées en l'abDigitized by Google

DE L’AMOÜR 18.1 sence des maîtres, recevaient lé soleil et le grand air. Une légion d’ouvriers restaurait Kerlor et l’appropriait au goût mondain de son jeune maître. Madame de SaiuteLuce s’apprêtait à se tenir parole; elle voulait s’amuser à Kerlor tout comme à Paris, et donner une de ces fêtes dont la vieille Armorique s’entretiendrait longtemps, comme d’une féerie inimitable, durant les longues soirées d’hiver. La veille, elle avait fait venir le capitaine Lambert, son régisseur, et lui avait dit : — Êtes-vous veneur, monsieur? — J’ai chassé autrefois, madame. — Vous entendriez-vous à conduire une chasse à courre? — Parfaitement. — Eh bien, je vous élève chez moi à la dignité de grand veneur. Mes voisins sont tous chasseurs passionnés, et ils étaient les compagnons eu saint Hubert de mon père. Moi-même j’adore ce noble exercice de la vénerie, et j’aime à suivre à cheval une meute ardente qu’appuie une vigoureuse fanfare. Et la baronne, en parlant ainsi, prit un petit air belli-, queux qui séyait à sa beauté piquante et mutine. — Figurez-vous, reprit-elle, que j’ai eu l’idée d’une fête qui, au moins, sera originale. Je vais inviter tous mes voisins à une chasse qui sera suivie d’un dîner et d’un bal dans le parc de Kerlor. Le rendez-vous de chasse aura heu à dix heures, dans les bois qui avoisinent la mer, au carrefour da la Croix-Moussue ; vous ferez déDigilized by Google

sence des maîtres, recevaient le soleil et le grand air. Une légion d'ouvriers restaurait Kerlor et l'appropriait au goût mondain de son jeune maître. Madame de Sainte-Luce s'apprêtait à se tenir parole; elle voulait s'amuser à Kerlor tout comme à Paris, et donner une de ces fêtes dont la vieille Armorique s'entretiendrait longtemps, comme d'une féerie inimitable, durant les longues soirées d'hiver.

La veille, elle avait fait venir le capitaine Lambert, son régisseur, et lui avait dit : — Êtes-vous veneur, monsieur?

— J'ai chassé autrefois, madame.

— Vous entendriez-vous à conduire une chasse à courre?

— Parfaitement.

— Eh bien, je vous élève chez moi à la dignité de grand veneur. Mes voisins sont tous chasseurs passionnés, et ils étaient les compagnons en saint Hubert de mon père. Moi-même j'adore ce noble exercice de la vénerie, et j'aime à suivre à cheval une meute ardente qu'appuie une vigoureuse fanfare.

Et la baronne, en parlant ainsi, prit un petit air belliqueux qui séyait à sa beauté piquante et mutine.

— Figurez-vous, reprit-elle, que j'ai eu l'idée d'une fête qui, au moins, sera originale. Je vais inviter tous mes voisins à une chasse qui sera suivie d'un dîner et d'un bal dans le parc de Kerlor. Le rendez-vous de chasse aura lieu à dix heures, dans les bois qui avoisinent la mer, au carrefour da la Croix-Moussue; vous ferez dé-

ISi LIÎS COMPAGNONS t tourner un sanglier dans la nuit, et vous réunirez, dès le matin, les équipages de M. de Rérizou, qui est prévenu, aux miens qui doivent encore être en état, bien que depuis la mort de mon père ils n'aient chassé qu'avec mon piqueur. Le capitaine Lambert s'inclina. — A présent, acheva la baronne, vous allez monter à cheval, et vous irez chez le baron de Lacy, mon voisin, l'inviter lui et son neveu le marquis, lequel, m'a-t-on dit, est arrivé hier au soir. Le faux capitaine attendait sans doute ce dernier ordre, car son cheval était sellé déjà, et il eut le pied à l'étrier cinq minutes après. Madame de Sainte-Luce donnait sa chasse et son bal uniquement pour le comte Stewan, descendu la veille au matin au château de Kérizou en compagnie du vicomte de Kérizou, neveu du chevalier. Contran était également arrivé chez son oncle quelques heures plus tard, et bien que madame de Sainte-Luce ne le connût point particulièrement, elle n'aurait pu se dispenser de le faire prier. D'ailleurs, la réputation de bravoure et d'originalité du marquis, ses aventures, ses voyages, sou existence *110 peu mystérieuse, tout cela contribuait à piquer la curiosité de la baronne. Le colonel prit donc au petit trot le chemin du manoir. Ainsi nommait-on la terre du baron de Lacy. Le manoir était une vieille demeure féodale peu restaurée, berceau des Lacy, et, chose bizarre, l'apanage des cadets, de génération en génération. Digitized by Googl

tourner un sanglier dans la nuit, et vous réunirez, dès le matin, les équipages de M. de Kérizou, qui est prévenu, aux miens qui doivent encore être en état, bien que depuis la mort de mon père ils n'aient chassé qu'avec mon piqueur.

Le capitaine Lambert s'inclina.

— A présent, acheva la baronne, vous allez monter à cheval, et vous irez chez le baron de Lacy, mon voisin, l'inviter lui et son neveu le marquis, lequel, m'a-t-on dit, est arrivé hier au soir.

Le faux capitaine attendait sans doute ce dernier ordre, car son cheval était sellé déjà, et il eut le pied à l'étrier cinq minutes après. Madame de Sainte-Luce donnait sa chasse et son bal uniquement pour le comte Stewan, descendu la veille au matin au château de Kérizou en compagnie du vicomte de Kérizou, neveu du chevalier.

Gontran était également arrivé chez son oncle quelques heures plus tard, et bien que madame de Sainte-Luce ne le connût point particulièrement, elle n'aurait pu se dispenser de le faire prier. D'ailleurs, la réputation de bravoure et d'originalité du marquis, ses aventures, ses voyages, son existence un peu mystérieuse, tout cela contribuait à piquer la curiosité de la baronne.

Le colonel prit donc au petit trot le chemin du *manoir*. Ainsi nommait-on la terre du baron de Lacy. Le manoir était une vieille demeure féodale peu restaurée, berceau des Lacy, et, chose bizarre, l'apanage des cadets, de génération en génération.

DE L’AMOUR ’ 18?5 Le manoir était, comme Rerlor, situé au bord de la mer. Seulement, au lieu d’ètre perché sur une falaise, il s’enfonçait dans un vallon qui encaissait une {>etite rivière ; de grands bois l’entouraient. \ Le faux capitaine trouva l’oncle et le neveu parfaitement réconciliés et déjeunant du meilleur appétit dans une salle basse du château. 11 s’annonça comme le régisseur de madame de Sainte-Luce, s’acquitta de sa mission, et fut reconduit par Contran à travers le parc. Le marquis avait compris que le colonel avait des instructions à lui donner. — Eh bien? demanda le colonel lorsqu’ils furent seuls, quelles nouvelles de Paris? — Aucune. — Vous n’avez pas vu Job? — Non. Le colonel respira. — L’enfant va bien, pensa-t-il. On se souvient que Contran était partisans avoir appris la querelle et le duel d’Armand avec le gentilhomme russe. — Le comte Stewan est ici, reprit le colonel. — Je le sais. — 11 est arrivé hier au matin, et, comme bien vous pensez, il viendra demain à Rerlor. — D’acQprd. Que dois -je faire? -^Trouver un prétexte quelconque dans la journée ou le soir pour lui chercher querelle, et vous battre avec lui sur-le-champ.

 — C’est assez difficile. — Je le sais; mais il entre dans mes plans que le comte soit tué dans la matinée qui suivra le bal, et même dans la nuit, si c’est possible. — Cependant... — Écoutez, dit le colonel, rien n’est facile à avoir comme une querelle, surtout avec un homme tel que le comte Stewan. Il a l’orgueil hautain de sa race, et il est un peu sauvage. Trouvez-le en défaut en matière de vénerie, et dites-le-lui, son amour-propre en sera froissé. Le sauvage à demi civilisé reparaîtra. — Très-bien ! dit Contran avec l’insouciance résignée de l’homme qui a fait abnégation de sa volonté pour n’être plus qu’un instrument ; ce sera fait. — Merci... et à demain. Le rendez-vous est à la CroixMoussue, vous savez? — Je le sais, répondit Contran, qui donna la main au colonel et s’éloigna. Le régisseur de la baronne regagna Kerlor, où il arriva à la tombée de la nuit, et il prit à part Jean, le fiancé éconduit de Naic, le complice que le hasard lui avait donné. — Tout est-il prêt? demanda-t-il. — Tout, répondit Jean. — La barque et le pêcheur? — Oui. — La berline de voyage? — Pareillement.

— C'est assez difficile.

— Je le sais; mais il entre dans mes plans que le comte soit tué dans la matinée qui suivra le bal, et même dans la nuit, si c'est possible.

— Cependant...

— Écoutez, dit le colonel, rien n'est facile à avoir comme une querelle, surtout avec un homme tel que le comte Stewan. Il a l'orgueil hautain de sa race, et il est un peu sauvage. Trouvez-le en défaut en matière de vénerie, et dites-le-lui, son amour-propre en sera froissé. Le sauvage à demi civilisé reparaîtra.

— Très-bien! dit Gontran avec l'insouciance résignée de l'homme qui a fait abnégation de sa volonté pour n'être plus qu'un instrument; ce sera fait.

— Merci... et à demain. Le rendez-vous est à la Croix-Moussue, vous savez?

— Je le sais, répondit Gontran, qui donna la main au colonel et s'éloigna.

Le régisseur de la baronne regagna Kerlor, où il arriva à la tombée de la nuit, et il prit à part Jean, le fiancé éconduit de Naïc, le complice que le hasard lui avait donné.

— Tout est-il prêt? demanda-t-il.

— Tout, répondit Jean.

— La barque et le pêcheur?

— Oui.

— La berline de voyage?

— Pareillement.

DE L’AMÜUR 187 — Maintenant, dit le colonel, écoute bien... — J’écoute, dit Jean. — Il s’agit d’enlever l’enfant. Ail! murmura Jean, dont l’œil étincela d’une joie féroce, vous êtes un homme de génie. Cet enfant est le seul être au monde qu’aime cette femme... La mort de son enfant la tuerait... , — Eh bien, dit le colonel, on lui ôtera son enfant. Puisque le cœur de la femme a été de bronze, le cœur de la mère sera frappé à mort... Et ce sourire fatal de l’homme irrité qui voit approcher l’heure de sa vengeance crispa les lèvres blêmes du colonel Léon. XXVII Le carrefour de la Croix-Moussue, rendez-vous des veneurs conviés par madame de Sainte-Luce, était l’endroit le plus sauvage des bois de Kerlor. De ce point, huit grandes lignes soigneusement empierrées divergeaient en tous les sens dans les profondeurs de la forêt, les unes se dirigeant vers la mer, les autres gagnant les champs à l’est et à l’ouest. Le carrefour tirait son nom d’une grande croix de pierre noirâtre et couverte de mousse , élevée au centre
Digitized by Google .

188 LES COMPAGNONS do cette étoile de routes, et à laquelle se rattachait une vieille tradition. Un baron de Beaulieu, au temps des croisades, chassant le sanglier à l'épieu, avait eu son cheval éventré, en cet endroit, par un solitaire. Le terrible animal s'était ensuite acharné sur le cavalier engagé sous sa mouture abattue, et ce dernier allait périr, lorsqu'il fit vœu d'élever une croix en ce lieu même, s'il échappait à la mort. Son vœu fut exaucé à l'instant même ; le sanglier déjà blessé tomba sous la flèche d'un archer de la suite du baron, avant que le seigneur de Kerlor eût été atteint parles redoutables défenses. Le baron tint parole et fit élever cette croix qu^ les siècles couvrirent peu à peu d'une belle mousse aussi verte que la lacune de la forêt. A neuf heures trois quarts, les piqueurs et les valets de chien de Kérizou et de Kerlor arrivèrent simultanément au rendez-vous. Le piqueur chargé de faire le bois, la veille au soir, venait au rapport avec un solitaire, brisée de minuit, et laie nourrice, brisée de trois heures du matin. Quelques animaux de compagnie avaient été dédaignés. Le colonel en habit de chasse, montant un superbe cheval irlandais qui avait appartenu à feu le baron de Beaulieu, arriva presque en même temps que les équipages et jeta un coup d'œil de fin connaisseur sur les chiens. — Madame de Sainte-Luce , murmura-t-il , est une £em>de de race. Son père était veneur, il avait les plus Diq:l. 'by

de cette étoile de routes, et à laquelle se rattachait une vieille tradition.

Un baron de Beaulieu, au temps des croisades, chassant le sanglier à l'épieu, avait eu son cheval éventré, en cet endroit, par un solitaire. Le terrible animal s'était ensuite acharné sur le cavalier engagé sous sa monture abattue, et ce dernier allait périr, lorsqu'il fit vœu d'élever une croix en ce lieu même, s'il échappait à la mort. Son vœu fut exaucé à l'instant même ; le sanglier déjà blessé tomba sous la flèche d'un archer de la suite du baron, avant que le seigneur de Kerlor eût été atteint par les redoutables défenses. Le baron tint parole et fit élever cette croix que les siècles couvrirent peu à peu d'une belle mousse aussi verte que la lacune de la forêt.

A neuf heures trois quarts, les piqueurs et les valets de chien de Kérizou et de Kerlor arrivèrent simultanément au rendez-vous. Le piqueur chargé de faire le bois, la veille au soir, venait au rapport avec un solitaire, brisée de minuit, et une laie nourrice, brisée de trois heures du matin. Quelques animaux de compagnie avaient été dédaignés.

Le colonel en habit de chasse, montant un superbe cheval irlandais qui avait appartenu à feu le baron de Beaulieu, arriva presque en même temps que les équipages et jeta un coup d'œil de fin connaisseur sur les chiens.

— Madame de Sainte-Luce, murmura-t-il, est une femme de race. Son père était veneur, il avait les plus

DR 1,‘AM nu R 180 beaux et les meilleurs chiens de toute la Bretagne. Au lieu de les vendre, elle les a conservés et entretenus. Voilà un équipage parfait. Les chiens de M. de Rérizou, la plupart de race vendéenne, ne valaient pas à beaucoup prè^ ceux de Kerlor; cependant, réunis à eux, ils promettaient de faire merveilles. — Si le marquis le veut bien, pensa le régisseur, il trouvera une bien belle occasion de chercher querelle au comte Slcwan. En Russie, on chasse Tours, le loup etl’élan, voii’e le renne, mais on n’a aucune idée vraie, aucun sentiment réel de la vénerie. Le comte entassera, j’en suis sûr, sottise sur sottise. Un galop de cheval se fit entendre sous la futaie, et bientôt le colonel vit apparaître MM. de Rérizou, Tonde et le neveu, et le comte Stewan. * Le chevalier de Rérizou résumait assez bien le type du gentilhomme fermier et chasseur; il était demeuré Breton de la tête aux pieds. Longs cheveux gris flottants sur ses épaules, habit de gros drap, bottes fortes pouvant, si le cavalier mettait pied a terre, résister aux ronces et aux broussailles épineuses, stature athlétique, visage long et austère, tels étaient Thomrne et le costume. Ajoutons • qu’il montait un de ces petits chevaux trapus, nerveux et pleins de feu qui broutent les ajoncs et les maigres pâturages de la nébuleuse Armorique. Le vicomte de Rérizou était un lion du boulevard, un gentilhomme chasseur de la ville; son habit de chasse n 41. Digitized by Google

beaux et les meilleurs chiens de toute la Bretagne. Au lieu de les vendre, elle les a conservés et entretenus. Voilà un équipage parfait.

Les chiens de M. de Kérizou, la plupart de race vendéenne, ne valaient pas à beaucoup près ceux de Kerlor; cependant, réunis à eux, ils promettaient de faire merveilles.

— Si le marquis le veut bien, pensa le régisseur, il trouvera une bien belle occasion de chercher querelle au comte Stewan. En Russie, on chasse l'ours, le loup et l'élan, voire le renne, mais on n'a aucune idée vraie, aucun sentiment réel de la vénerie. Le comte entassera, j'en suis sûr, sottise sur sottise.

Un galop de cheval se fit entendre sous la futaie, et bientôt le colonel vit apparaître MM. de Kérizou, l'oncle et le neveu, et le comte Stewan.

Le chevalier de Kérizou résumait assez bien le type du gentilhomme fermier et chasseur; il était demeuré Breton de la tête aux pieds. Longs cheveux gris flottants sur ses épaules, habit de gros drap, bottes fortes pouvant, si le cavalier mettait pied à terre, résister aux ronces et aux broussailles épineuses, stature athlétique, visage long et austère, tels étaient l'homme et le costume. Ajoutons qu'il montait un de ces petits chevaux trapus, nerveux et pleins de feu qui broutent les ajoncs et les maigres pâturages de la nébuleuse Armorique.

Le vicomte de Kérizou était un lion du boulevard, un gentilhomme chasseur de la ville; son habit de chasse

190 LES COMPAGNONS avait été coupé par Staub; Sakoski avait fait ses bottes à l'écuyère. Le costume du comte Stewan était à peu près celui du vicomte de Rérizou. Le colonel et le gentilhomme russe échangèrent une cordiale poignée de main. — Eh bien ! capitaine Lambert, lui dit ce dernier à mi-voix, êtes-vous content de votre nouvelle position? — Je suis heureux... répondit le colonel en souriant et d'un ton ému... Je la vois à toute heure... merci I Le comte se pencha à son oreille : — A vous maintenant à me parler d'elle... murmurat-il, vous savez bien... — Oui, dit le colonel, qui joua le ravissement d'un père qui sait son enfant adoré, je n'ignore pas que vous l'aimez... — Et elle?... — Ingrat 1 dit-il. — Va-t-elle venir?... Ah! murmura le comte, ces quinze jours de séparation ont eu pour moi la durée / • d un siècle. \ — Eh bien! le siècle expire. Dans cinq minutes vous t allez la voir arriver avec le vieux baron de Lacy , son voisin, et le neveu du baron, le jeune marquis Contran de Lacy. Cette épithète jeune fit tressaillir le comte. — Qu'est-ce que le marquis de Lacy ? demanda-t-il. — Mais, répondit le colonel avec un grand air de naïDigilized by Coogle

avait été coupé par Staub; Sakoski avait fait ses bottes à l'écuyère.

Le costume du comte Stewan était à peu près celui du vicomte de Kérizou.

Le colonel et le gentilhomme russe échangèrent une cordiale poignée de main.

— Eh bien! capitaine Lambert, lui dit ce dernier à mi-voix, êtes-vous content de votre nouvelle position?

— Je suis heureux... répondit le colonel en souriant et d'un ton ému... Je la vois à toute heure... merci!

Le comte se pencha à son oreille :

— A vous maintenant à me parler d'elle... murmura-t-il, vous savez bien...

— Oui, dit le colonel, qui joua le ravissement d'un père qui sait son enfant adoré, je n'ignore pas que vous l'aimez...

— Et elle?...

— Ingrat! dit-il.

— Va-t-elle venir?... Ah! murmura le comte, ces quinze jours de séparation ont eu pour moi la durée d'un siècle.

— Eh bien! le siècle expire. Dans cinq minutes vous allez la voir arriver avec le vieux baron de Lacy, son voisin, et le neveu du baron, le jeune marquis Gontran de Lacy.

Cette épithète de *jeune* fit tressaillir le comte.

— Qu'est-ce que le marquis de Lacy? demanda-t-il.

— Mais, répondit le colonel avec un grand air de naï-

DE L’AMOUR 191 veté, c’est un des hommes les plus à la mode du faubourg Saint-Germain. — Ah! fît le comte avec un léger frémissement de narines qui prouva au colonel qu’il était susceptible de jalousie. — Le marquis, continua le faux capitaine Lambert, a été officier, il est devenu célèbre par ses duels et ses bonnes fortunes. Il a tué une dizaine d’adversaires, il a été aimé par des femmes réputées inabordables. La vie de cet homme a été une épopée... Le colonel, en parlant, étudiait du coin de l’œil l’impression que ces paroles produisaient sur le visage mobile du comte. — Obi obi pensa-t-il, le voici déjà jaloux comme un tigre. — Comment se fait-il, demanda le gentilhomme russe, que le marquis doive arriver ici avec la baronne ? — C’est fort simple. Kerlor est sur la route du manoir à la Croix-Moussue. Ces messieurs auront passé à Kerlor pour servir de cavaliers à madame de Sainte-Luce. Au moment où le .colonel achevait, une amazone et deux cavaliers débouchèrent dans le carrefour, madame de Sainte-Luce et MM. de Lacy. La baronne était charmante dans son amazone de velours bleu foncé, sur son cheval noir comme l’ébène, qu’elle maniait avec une grâce et une hardiesse merveilleuses. Contran était à sa gauche, le vieux baron de Lacy à sa droite. Le premier regard du comte Stewan , un regard d’aDigilized by Google

192 LES COMPAGNONS mour,fut pour la baronne qu'il aimait avec passion et qu'il revoyait plus belle que jamais; le second fut pour le marquis. Ce fut un regard à la fois curieux et plein de cette haine instinctive qu'inspire prématurément l'homme dans lequel on redoute un rival. Contran, par l'élégante simplicité de son costume de chasse, par la grâce aisée et virile avec laquelle il maaiait son cheval, par sa beauté mâle et un peu triste, — car les orages de sa yie se reflétaient sur son visage, — justifia aux yeux du comte les éloges du colonel. Contran et son oncle étaient arrivés à Kerlor tandis que la baronne mettait la dernière main à sa toilette, et les deux gentilshommes avaient été introduits dans le boudoir de la lionne. Le marquis, pénétré du rôle qu'il allait jouer, avait laissé deviner son admiration pour la beauté de madame de Sainte-Luce, et la baronne, en femme coquette et habituée à enchaîner à son char de nombreux adorateurs, s'était montrée sensible à cette admiration. D'ailleurs Contran était un de ces hommes qui produisent toujours une impression profonde sur les femmes. Moitié de parti pris, moitié peut-être cédant à une tentation bizarre, madame de Sainte-Luce s'était montrée charmante pour le marquis, pendant les vingt minutes qu'il avait passées dans son boudoir. Durant le trajet de Kerlor à la Croix-Moussue, elle n'avait cessé de s'entretenir avec lui de Paris, dés dernières fêtes de l'hiver, des courses de la Marche et de Chantilly, de l'exposition de peinture et de l'opéra nouDigitized by Google

mour, fut pour la baronne qu'il aimait avec passion et qu'il revoyait plus belle que jamais ; le second fut pour le marquis. Ce fut un regard à la fois curieux et plein de cette haine instinctive qu'inspire prématurément l'homme dans lequel on redoute un rival.

Gontran, par l'élégante simplicité de son costume de chasse, par la grâce aisée et virile avec laquelle il maniait son cheval, par sa beauté mâle et un peu triste, — car les orages de sa vie se reflétaient sur son visage, — justifia aux yeux du comte les éloges du colonel.

Gontran et son oncle étaient arrivés à Kerlor tandis que la baronne mettait la dernière main à sa toilette, et les deux gentilshommes avaient été introduits dans le boudoir de la lionne. Le marquis, pénétré du rôle qu'il allait jouer, avait laissé deviner son admiration pour la beauté de madame de Sainte-Luce, et la baronne, en femme coquette et habituée à enchaîner à son char de nombreux adorateurs, s'était montrée sensible à cette admiration. D'ailleurs Gontran était un de ces hommes qui produisent toujours une impression profonde sur les femmes. Moitié de parti pris, moitié peut-être cédant à une tentation bizarre, madame de Sainte-Luce s'était montrée charmante pour le marquis, pendant les vingt minutes qu'il avait passées dans son boudoir.

Durant le trajet de Kerlor à la Croix-Moussue, elle n'avait cessé de s'entretenir avec lui de Paris, des dernières fêtes de l'hiver, des courses de la Marche et de Chantilly, de l'exposition de peinture et de l'opéra nou-

DE L’AMOUR 193 veau, babillant avec un esprit charmant, effleurant tous les sujets de conversation sans en épuiser un seul. Certes, si Contran eût eu le cœur vierge, madame de Sainte-Luce aurait, au bout d’une heure, compté un adorateur de plus; mais deux ombres vivaient au fond de ce cœur meurtri : l’une souriante, calme, l’innocence au front, Marguerite ! Marguerite , qu’il avait tant aimée , Marguerite, que lui avait arrachée l’odieux et cynique chevalier d’ Asti; l’autre pâle, terrible et fatale, le front chargé d’un stigmate indélébile, l’œil injecté de sang et affolé d’angoisse, car elle avait lutté avec rage et désespoir contre la mort, Léona I Et ces deux ombres avaient fait du cœur de Contran une tombe silencieuse, où nul cri d’amour ne devait trouver d’écho. A la vue du comte Stewan, pour lequel, du reste, elle n’avait que cette affection capricieuse et éphémère qu’elle avait accordée à ses devanciers, madame de Sainte-Luce éprouva le besoin de le torturer un peu, d’abord pour juger de l’étendue de son amour en le rendant jaloux, ensuite pour obéir à sa nature perverse et cruelle qui se faisait un jeu de torturer ses esclaves. Elle salua froidement cet homme venu là tout exprès pour elle ; elle affecta d’écouter le marquis de Lacy, qui lui contait une anecdote dout elle riait avec la joie d’un enfant. — Eh bien 1 messieurs, dit-elle après avoir reçu les hommages des veneurs, que chassous-nous ? Digitized by Google

veau, babillant avec un esprit charmant, effleurant tous les sujets de conversation sans en épuiser un seul.

Certes, si Gontran eût eu le cœur vierge, madame de Sainte-Luce aurait, au bout d'une heure, compté un adorateur de plus; mais deux ombres vivaient au fond de ce cœur meurtri : l'une souriante, calme, l'innocence au front, Marguerite! Marguerite, qu'il avait tant aimée, Marguerite, que lui avait arrachée l'odieux et cynique chevalier d'Asti; l'autre pâle, terrible et fatale, le front chargé d'un stigmate indélébile, l'œil injecté de sang et affolé d'angoisse, car elle avait lutté avec rage et désespoir contre la mort, Léona !

Et ces deux ombres avaient fait du cœur de Gontran une tombe silencieuse, où nul cri d'amour ne devait trouver d'écho.

A la vue du comte Stewan, pour lequel, du reste, elle n'avait que cette affection capricieuse et éphémère qu'elle avait accordée à ses devanciers, madame de Sainte-Luce éprouva le besoin de le torturer un peu, d'abord pour juger de l'étendue de son amour en le rendant jaloux, ensuite pour obéir à sa nature perverse et cruelle qui se faisait un jeu de torturer ses esclaves.

Elle salua froidement cet homme venu là tout exprès pour elle; elle affecta d'écouter le marquis de Lacy, qui lui contait une anecdote dont elle riait avec la joie d'un enfant.

— Eh bien ! messieurs, dit-elle après avoir reçu les hommages des veneurs, que chassons-nous ?

19i LES COMPAGNONS ^ — Un solitaire ou une laie nourrice, madame, répondit le chevalier de Kérizou ; c'est à vous seule qu'il appartient de décider. — Après avoir pris votre avis, chevalier; car, ajouta la baronne en souriant, je vous ai ménagé une surprise, messieurs. Vous danserez ce soir à Rerlor... — Danser! s'écria le vieux baron deLacy. — J'ai invité toute la ville de Vannes à mon bal, messieurs ; j'aurai cinquante personnes ce soir à dîner, et nous danserons sur l'herbe. Aussi je désire savoir lequel des deux animaux signalés au rapport tiendra le plus longtemps. — Le solitaire , madame. — Eh bien ! dit-elle en souriant, chassons le solitaire ; de cette façon nous gagnerons l'heure du diner. Les chiens furent découplés sur-le-champ, la bête attaquée dans sa bauge et mise sur pied au bout d'un quart d'heure. Le comte Stewan vit la baronne pousser son cheval et courir à la voix des chiens en s'écriant : « Qui m'aime me suive! » Et il s'élança à ce cri de ralliement. Mais déjà Contran était auprès d'elle et galopait côte à côte avec l'amazone, et tous deux reprenaient à travers la futaie, dans les sentiers couverts de lacunes, et malgré l'allure rapide de leurs chevaux, leur conversation interrompue. Le comte sentit une sourde colère agiter son cœur... Peut-être, pensa-t-il, l'aime-t-elle déjà? Et il ensanglanta les flancs de son cheval pour les

reDigitized by Googl(

— Un solitaire ou une laie nourrice, madame, répondit le chevalier de Kérizou ; c'est à vous seule qu'il appartient de décider.

— Après avoir pris votre avis, chevalier; car, ajouta la baronne en souriant, je vous ai ménagé une surprise, messieurs. Vous danserez ce soir à Kerlor...

— Danser! s'écria le vieux baron de Lacy.

— J'ai invité toute la ville de Vannes à mon bal, messieurs; j'aurai cinquante personnes ce soir à dîner, et nous danserons sur l'herbe. Aussi je désire savoir lequel des deux animaux signalés au rapport tiendra le plus longtemps.

— Le solitaire, madame.

— Eh bien! dit-elle en souriant, chassons le solitaire; de cette façon nous gagnerons l'heure du dîner.

Les chiens furent découplés sur-le-champ, la bête attaquée dans sa bauge et mise sur pied au bout d'un quart d'heure. Le comte Stewan vit la baronne pousser son cheval et courir à la voix des chiens en s'écriant : « Qui m'aime me suive! » Et il s'élança à ce cri de ralliement. Mais déjà Gontran était auprès d'elle et galopait côte à côte avec l'amazone, et tous deux reprenaient à travers la futaie, dans les sentiers couverts de lacunes, et malgré l'allure rapide de leurs chevaux, leur conversation interrompue.

Le comte sentit une sourde colère agiter son cœur...

— Peut-être, pensa-t-il, l'aime-t-elle déjà?

Et il ensanglanta les flancs de son cheval pour les re-

DE L’AMOUR 193 , joindre et s’interposer en tiei s auprès d’eux, tandis que les deux vieux veneurs et le colonel, tout entiers aux émotions de la chasse, s’abandonnaient isolément à leurs inspirations et prenaient des routes différentes. Mais le hasard avait mal servi le comte. Le cheval qu’il montait était inférieur de sang et de vitesse à ceux de Contran et de la baronne, et bientôt il se laissa distancer considérablement. Bientôt encore le jeune Russe, dont la rage allait croissant, perdit de vue sous la futaie et à travers les ravins et les nombreuses sinuosités de la forêt, l’amazone et son chevalier. Puis sa complète ignorance de la forêt le üt s’égarer tout à fait; il cessa d’entendre les chiens et la trompe de Contran, dont les notes éclatantes et les vigoureux bienaller l’avaient guidé pendant quelque temps; et alors l’exaspératiou du comte fut à son comble... Il eut beau se dire, tout d’abord, que le hasard seul était cause de sa mésaventure, que si la baronne ne lui avait point fait un affectueux accueil, la raison en était toute simple et découlait de cette circonspection qu’elle devait rigoureusement observer surtout aux yeux d’une noblesse de province facile à la médisance... Mais son naturel jaloux eut bientôt détruit toutes ces arguties, et il jura une haine profonde à Contran. Pendant deux heures, le comte erra à travers les inextricables méandres de la forêt, sans retrouver connaissance de la chasse ; puis, le hasard qui l’en avait éloigné Digitized by Google

joindre et s'interposer en tiers auprès d'eux, tandis que les deux vieux veneurs et le colonel, tout entiers aux émotions de la chasse, s'abandonnaient isolément à leurs inspirations et prenaient des routes différentes. Mais le hasard avait mal servi le comte. Le cheval qu'il montait était inférieur de sang et de vitesse à ceux de Gontran et de la baronne, et bientôt il se laissa distancer considérablement.

Bientôt encore le jeune Russe, dont la rage allait croissant, perdit de vue sous la futaie et à travers les ravins et les nombreuses sinuosités de la forêt, l'amazone et son chevalier.

Puis sa complète ignorance de la forêt le fit s'égarer tout à fait; il cessa d'entendre les chiens et la trompe de Gontran, dont les notes éclatantes et les vigoureux *bien-aller* l'avaient guidé pendant quelque temps; et alors l'exaspération du comte fut à son comble... Il eut beau se dire, tout d'abord, que le hasard seul était cause de sa mésaventure, que si la baronne ne lui avait point fait un affectueux accueil, la raison en était toute simple et découlait de cette circonspection qu'elle devait rigoureusement observer surtout aux yeux d'une noblesse de province facile à la médisance... Mais son naturel jaloux eut bientôt détruit toutes ces arguties, et il jura une haine profonde à Gontran.

Pendant deux heures, le comte erra à travers les inextricables méandres de la forêt, sans *retrouver connaissance* de la chasse; puis, le hasard qui l'en avait éloigné

196 LKS COMPAGNONS l’en rapprocha. Il entendit les chiens et les fanfares, et il poussa son cheval dans la direction de ces bruits avec une fébrile violence. Tout à coup et dans une clairière qu’il traversait, les chiens débouchèrent en hurlant, mais ils ne donnaient point avec eiisemble; les uns chassaient aux branches et prenaient le contre, les autres cherchaient en vain la voie. Il y avait évidemment un défaut. Derrière les chiens arrivaient au galop un piqueur à cheval, madame de SainteLuce etjGrontran. Le comte, peu soucieux des chiens, poussa son cheval vers la baronne. Elle lui sourit, et sa colère tomba. — Allons ! monsieur le comte, lui dit-elle, voici pour vous une bien belle occasion de nous prouver que la Russie est aussi savante que la France. — Comment cela, madame? demanda le comte, qui fixa sur Contran un regard envieux. — En relevant le défaut, car vous le voyez, dit madame de Sainte-Luce, les chiens divaguent. Le comte Stewan rougit légèrement ; il avait une complète inexpérience de ces sortes d’opérations, mais il eût préféré la mort la plus affreuse, à la nécessité de convenir, devant Contran qu’il regardait déjà comme un rival, de son ignorance en pareille matière. Il mit donc pied à terre, appela le chien d’attaque qui revenait sur ses pas à la voix du piqueur et se prit à vérifier les empreintes différentes qui froissaient la lacune

Digilized by Google

l'en rapprocha. Il entendit les chiens et les fanfares, et il poussa son cheval dans la direction de ces bruits avec une fébrile violence.

Tout à coup et dans une clairière qu'il traversait, les chiens débouchèrent en hurlant, mais ils ne donnaient point avec ensemble; les uns chassaient aux branches et prenaient le *contre*, les autres cherchaient en vain la voie. Il y avait évidemment un défaut. Derrière les chiens arrivaient au galop un piqueur à cheval, madame de Sainte-Luce et Gontran.

Le comte, peu soucieux des chiens, poussa son cheval vers la baronne.

Elle lui sourit, et sa colère tomba.

— Allons! monsieur le comte, lui dit-elle, voici pour vous une bien belle occasion de nous prouver que la Russie est aussi savante que la France.

— Comment cela, madame? demanda le comte, qui fixa sur Gontran un regard envieux.

— En relevant le défaut, car vous le voyez, dit madame de Sainte-Luce, les chiens divaguent.

Le comte Stewan rougit légèrement; il avait une complète inexpérience de ces sortes d'opérations, mais il eût préféré la mort la plus affreuse à la nécessité de convenir, devant Gontran qu'il regardait déjà comme un rival, de son ignorance en pareille matière.

Il mit donc pied à terre, appela le chien d'attaque qui revenait sur ses pas à la voix du piqueur et se prit à vérifier les empreintes différentes qui froissaient la lacune

DE L’AMOUR 107 courte, drue et humide, qui couvrait le sol en cet endroit. — Monsieur le comte, dit froidement Contran qui avait egalement mis pied à terre, n’a pas, on le voit, l’habitude de nos forêts et de nos chiens, et il se montre aussi inexpérimenté que madame, ajouta-t-il en souriant à la baronne... — En vérité ! exclama-t-ellc. — Une femme, c’est tout simple, dit le marquis, mais un gentilhomme... — Monsieur, dit le comte avec une colère contenue. — Monsieur, répondit poliment Contran, vous prenez le contre pour la voie, et vous ne voyez pas que le défaut provient d’un change. La chasse a été coupée par un daim. Le daim et le sanglier ont mêlé leur vol-ce-l’ est ; parmi les chiens, il en est qui aiment le daim passionnément et qui ont quitté le sanglier pour lui ; il en est d’autres qui cherchent à débrouiller la passée du sanglier, et le chien d’attaque a mis le nez dans la rosée, ce qui fait qu'il perd l’odorat. Et Contran, cette leçon donnée, débrouilla lestement la voie du sanglier, remit les chiens dessus et les appuya sur-le-champ d’un vigoureux coup de trompe. Puis il salua froidement le comte interdit et pâle de courroux, sauta en selle et repartit à la suite de la chasse, imité en cela par la baronne, qui ne daigna pas même jeter un regard au comte Stewan. Alors le jeune Russe se souvint de ce coup d’œil de mépris dont, quinze jours auparavant, elle avait écrasé Digilized by GoogI

198 LES COMPAGNONS Armand, et il se dit : — Maintenant, c’est mon tour. Le marquis me succède comme j'ai succédé à Armand ; mais, par saint Nicolas, patron de toutes les llussies ! je me vengerai, moi, et je tuerai cet homme!... Il remonta à cheval et essaya de les rejoindre, mais ils étaient loin déjà. Le sanglier qui s’était rasé, rerais sur pied par les chiens, se décida à débùcher. Au bout d’une heure, le comte Stewau, qui n’avait cessé d’entendre la chasse, arriva à la lisière du bois et put voir à un quart de lieue de distance, dans les champs, la baronne et le marquis galopant toujours; puis le sanglier, harassé de fatigue, renoncer à la fuite et s’acculer à un tronc de poirier sauvage, au milieu d’un champ de blé noir, pour faire tête aux chiens. Et alors il devina qu’un drame émouvant allait avoir lieu, et il enfonça ses éperons aux flancs de son cheval à qui la douleur donna des ailes. En quelques minutes, il eut rejoint la chasse. Mais déjà, intrépide et insoucieuse du danger, madame de Sainte-Luce avait poussé son cheval vers la bête de chasse, qui éveutrait, à coups de boutoir, les chiens les plus hardis. L’animal, plein de rage, l’œil sanglant, s’élança vers le cheval, dédaignant ses ennemis ordinaires. Le comte comprit le danger que courait l’imprudente amazone, il donna un dernier coup d’éperon afin d’arriver jusqu’au solitaire, décidé à jouer sa vie pour sauver celle qu’il aimait... Contran l’avait devancé. D’un bond de chat-tigre, le marquis avait sauté Digilii'ed by Goog[e

DE L’AMüUU l'J'J de sa selle à dix pas eu avant et, le couteau de chasse à la main, il attendait l’animal de pied ferme... Le comte ébloui entendit un cri d’effroi, uu grognement sourd, un cri de triomphe. Il vit la baronne défaillante d’émotion sur sa selle, le sanglier, couché tout de son long sur le sol, mortellement frappé au défaut de l’épaule, et Contran posant sur lui un pied victorieux. Le comte arrivait trop tard... et sa haine pour Contran devenait terrible. XXVIII Quatre heures plus tard, la nuit enveloppait le vieux manoir de Kerlor, une nuit lumineuse et tiède du mois de juin, embaumée des senteurs pénétrantes qu’apportait l’aile des brises de mer. Une foule brillante et charmée emplissait l’austère demeure, d’ordinaire silencieuse et morne depuis le trépas du dernier baron de Beaulieu, et tout à coup métamorphosée par la baguette magique d’une fée de vingt ans. Toute la noblesse des environs avait été conviée à la fête par laquelle la jeune baronne de Sainte-Luce inaugurait sa villégiature ; la grande salle à manger du vieux manoir avait réuni cinquante invités, et sous les ombrages du parc illuminé à giorno dansait cette foule émerveillée des prodiges que l’on déroulait devant elle uu à un. Digitized by Google

 Contran et madame de Sainte-Luce étaient les héros, les lions de la fête. L'exploit du marquis en avait fait le cavalier servant de la reine du bal, naguère imprudente amazone. Contran avait fait sa cour, il avait plu, le comte Stewan était effacé. .. Seul, dans une sombre allée du parc, le noble Moscovite dévorait la honte de sa défaite et cherchait un prétexte de provoquer son rival pour le tuer ou mourir de sa main sur l'heure. En proie à une agitation violente, l'œil étincelant de rage, le comte déchirait sa poitrine avec ses ongles en écoutant les enivrantes mélodies d'une valse qui arrivait jusqu'à lui. L'exaltation du comte était arrivée à son paroxysme, il ne se possédait plus, et, quittant brusquement le lieu un peu sombre où il se trouvait, il se dirigea vers la pelouse sur laquelle la valse déroulait son tourbillon. Madame de Sainte-Luce valsait au bras de Contran, comme elle valsait, à Paris, au bras du comte, sous les yeux irrités d'Armand. Le comte, pâle comme une statue, attendit que l'orchestre se tût, que les danseurs se fussent -arrêtés et que Contran eût reconduit la baronne. Alors il fit un pas vers lui, et, comme si celui-ci l'eût deviné, il le vit sortir du cercle des danseurs et se diriger, d'un pas lent et insouciant, vers une allée solitaire du parc. Le comte le suivit et l'atteignit... — Monsieur!... dit-il. Contran se retourna et le salua : — Vous êtes bien solitaire, monsieur, lui dit-il avec un calme indifférent qui -tÇ" Digi" ^--d by Goo^

acheva de courroucer le jeune Russe. Cette fête est pourtant charmante... — \’ous trouvez? ricana le comte Stewan. — Mais, fit naïvement Gontrau, vous seriez difficile si vous n’en conveniez... — Je le suis, en effet. — Bah! fit le marquis avec un grand calme, car il savait que le moyen le plus court et le plus simple d’exswpérer im homme est de ue point prendre garde à son irritation; peut-être vos fêtes de Saint-Pétersbourg vous font-elles prendre en pitié nos modestes fêtes bretonnes... — Nullement. — Alors, monsieur, je ue vois pas ce qui pourrait vous chagriner... — Il y a ici des visages qui me déplaisent, fit le comte avec hauteur. — En vérité 1 — Ce que vous appelez, en France, des figures à guignon. — Ma foi! monsieur, dit Gontran, je serais curieux de les connaître... — Cela vous est facile, monsieur. — Vous croyez? ^ — Rentrez au château et regardez-vous dans une glace. Gontran s’attendent à la réponse. 11 fit un pas en arrière et regarda froidement le comte. Digilized by Google

acheva de courroucer le jeune Russe. Cette fête est pourtant charmante...

— Vous trouvez? ricana le comte Stewan.

— Mais, fit naïvement Gontran, vous seriez difficile si vous n'en conveniez...

— Je le suis, en effet.

— Bah! fit le marquis avec un grand calme, car il savait que le moyen le plus court et le plus simple d'exaspérer un homme est de ne point prendre garde à son irritation; peut-être vos fêtes de Saint-Pétersbourg vous font-elles prendre en pitié nos modestes fêtes bretonnes...

— Nullement.

— Alors, monsieur, je ne vois pas ce qui pourrait vous chagriner...

— Il y a ici des visages qui me déplaisent, fit le comte avec hauteur.

— En vérité!

— Ce que vous appelez, en France, des figures à guignon.

— Ma foi! monsieur, dit Gontran, je serais curieux de les connaître...

— Cela vous est facile, monsieur.

— Vous croyez?

— Rentrez au château et regardez-vous dans une glace.

Gontran s'attendait à la réponse. Il fit un pas en arrière et regarda froidement le comte.

èoî LËS COMPAGNONS — Monsieur est insoleut? fit-il en accentuant ces trois mots d'une interrogation moqueuse. — Peut-être... Le marquis haussa les épaules. — Votre seigneurie moscovite aurait-elle sur le cœur la leçon de vénerie que je lui ai donnée? — Peut-être encore... — Et voudrait-elle recevoir une leçon d'épée? — Avec plaisir, monsieur. — Bon! dit M. de Lacy d'un ton hautain; après le bal, j'imagine. — Pourquoi pas tout de suite? — Mais, mon cher monsieur, parce que j'ai quelque succès auprès de la baronne et que je dois veiller à mes intérêts. Ces derniers mots causèrent au comte un frémissement de fureur. — Monsieur... dit-il d'une voix étranglée, j'aime madame de Sainte -Luce. — Moi a.ussi, répliqua froidement le marquis. — Je suis aimé d'elle, continua le Russe exaspéré. — Je le serai, répondit Contran. Chacun son tour, c'est l'histoire du monde. — Alors, s'écria le comte, si cela arrive jamais, e'est que je serai mort. — C'est possible. — Je vous tuerai ou vous me tuerez !... — J'y compte.
Digilized by Google

DE L’AMOUR âM Et Gontran regarda le comte d’une façon qui eût épouvanté un homme moins résolu que lui. — Eh bien 1 monsieur, sur-le-champ... — Pardon I monsieur, mais vous oubliez que ni vous ni moi n’avons d’épée ici. Le temps est passé où les gentilshommes portaient la rapière au côté. « — Nous en trouverons au château. — Soit. — Allons donc, alors ! — Monsieur, dit tranquillement Gontran, vous me paraissez pressé de mourir... — Pressé de vous tuer... *— Je veux bien l’admettre. Cependant, il importe de raisonner en toutes choses. Pour avoir des épées ou château, il faut vous adresser à un homme dont vous soyez sûr; il faut surtout que notre absence soit assez courte ^ pour n’être point remarquée... On pourrait nous déran- 1 ger. — Eh bien? — Il y a au château, poursuivit M. de Lacy, un homme < dont vous pouvez disposer, je crois. C’est le régisseur. — Le capitaine Lambert? — Oui : il vous trouvera des épées et nous servira de témoin à tous deux. Ce sera peut-être inconséquent et inusité de se battre devant un seul homme ; mais, bah ! fit Gontran avec impertinence. . . à la campagne ! > La raillerie du marquis achevait d.’ôter au comte tout sang-froid. Digitized by Google

20i LES COMPAGNONS — Donc, réprit Contran, je ssiis un lieu charmant au bord de la mer, à deux cents pas du château, sur la faledse taillée à pic en cet endroit. On peut s'y battre commodément, et, il est très-facile d'y effacer toute trace de l'affaire... Le marquis se prit à rire. — L'homme mort, acheva-t-il, on le pousse du pied, et il va s'ensevelir dans l'Océan. C'est le cas ou j amais de dire de lui : « C'est un homme à la mer. » Vous aurez là monsieur, les plus belles funérailles que puisse souhaiter un gentilhomme tué en duel. Et Contran salua son adversaire, ajoutant : — Dans une heure, sur la falaise : j'y serai. — Moi aussi, dit le comte. Contran rentra dans le bal, dansa vingt minutes encore et disparut. Le comte, lui, chercha le colonel. Mais depuis une heure, le colonel était invisible. XXIX Qu'était donc devenu le colonel ? On l'avait vu, après le dîner, aller et venir, veiller à tout, donner des ordres en intendant intelUgent et zélé, se mêler même à la fête et aux invités, car madame de Baintc-Luce le traitait avec les égards que méritait sa Digilized by GoogI

DE L’AMÜLU 20o position (l’ancien officier, puis tout à coup il s’élait éclipsé*. Tandis que les maitres et leurs convives étaient répandus dans les jardins et dans le parc, les valets qui n’étaient point occupés à servir, buvaient aux offices, de façon que le premier étage était à peu près désert. Naïc, la belle et noble fille au dévouement sublime, avait accompli comme à l’ordinaire son devoir de mère adoptive. Elle avait conduit le petit Hector dans sa chambre, lui avait fait faire à genoux sa prière du soir, l’avait couché ensuite et lui avait mis un haiser au front, en lui disant : — Dors, mon enfant... Puis Naïc, qui avait vingt ans et aimait le plaisir comme on l’aime à cet âge, avait laissé l’enfant s’endormir, et elle était allée au bal. Ce fut au moment où Naïc reparut à la fête que le colonel s’éclipsa. Il se glissa dans le long corridor qui conduisait des salles basses au grand escalier, monta au premier étage sans rencontrer personne et gagna la plate-forme sur laquelle donnaient les fenêtres du manoir qui regardaient la mer. Le manoir, nous l’avons (ht, était bâti sur le bord de la falaise, en (iet endroit presque à pic. Au moyen âge, un baron de Beaulieu avait fait tailler un étroit escalier qui, de la plate-forme, descendait sur la grève, où il y avait un étroit atterrissage pour fes barques de pécheur. Le colonel aperçut un homme tranquillement eissis sur la dernière marche de cet escalier et il alla à lui. Â la vue du colonel, l’homme se dressa. C’était Jean. Il 41 Digilized by Google

m LES COMPAGNONS — Es-tu prêt? demanda le colonel. — Voyez, dit Jean. Et du doigt il indiqua la grève. Le colonel regarda en bas de la falaise, et aperçut, an clair de lune, une barque amarrée et un homme dans cette barque. — Alors, viens... dit-il. • Jean le suivit. Les deux complices gagnèrent à pas de loup l'appartement où dormait le petit Hector. Madame de Sainte-Luce etNaïc occupaient à Kerlor deux chambres à coucher contiguës et dont la porte demeurait ouverte toute la nuit. A côté du lit de Naïc, était le lit du petit Hector. Quand les deux femmes étaient rentrées chez elles, lors qu'elles étaient seules, alors la véritable mère reparaissait, et madame de Sainte-Luce passait souvent de longues heures à contempler le pénible sommeil de son enfant. Naïc n'avait point fermé les portes. Sa chambre, dont les fenêtres donnaient sur le parc, était commandée par im grand salon que le colonel et Jean traversèrent. — S'il s'éveillait et qu'il vint à crier? murmura Jean. Le colonel secoua la tète : Le sommeil des enfants est de plomb, répondit-il. En effet, à la faible clarté d'une veilleuse posée sur la cheminée, ils aperçurent le petit Hector qui dormait la bouche entr'ouverte, un sourire sur les lèvres. : — On ne peut cependant point l'emporter tout nu, observa Jean.

DE L’AMOUR 207 — C’est juste, dit le coloueU — Alors, laissez-raoi faire... je vais l’éveiller... nous rhabillerons, et il nous suivra. Vous verrez. Et Jean appela doucement : — Monsieur Hector? L’enfant ouvrit les yeux, jeta autour de lui un regard étonné, puis se retourna sur le côté et lit mine de se rendormir. — Monsieur Hector?... Hector s’éveilla tout à fait et appela sa mère. — Mon bon petit Hector, reprit Jean d’une voix caressante, c’est maman Nalc qui m’envoie. — Et où est-elle, maman Naïc ? demanda l’enfant. — Au bal ! elle danse. — Ah ! oui, dit l’enfant ; elle s’amuse, maman Naïc, avec maman Bertbe, et elles m’ont fait coucher, moi... Je n’avais pas sommeil, pourtant!... — Eh bien ! elles m’envoient vous chercher... Voulezvous vous habiller ? Le petit Hector étira ses bras potelés, bâilla deux ou trois fois, sembla réfléchir et peser dans sa paresse les plaisirs que Jean lui promettait et la douce chaleur de son lit, et puis il dit au valet : — Tu vas donc m’habiller? — Oui. Jean prit l’enfant dans ses bras, le mit hors du lit et l’habilla en un tour de main. — A présent, lui dit-il, venez... Le colonel s’était tenu constamment dans l’ombre ; il sortit le premier et regagna la plate-forme. ■ Digitized by Google

— C'est juste, dit le colonel.

— Alors, laissez-moi faire... je vais l'éveiller... nous l'habillerons, et il nous suivra. Vous verrez.

Et Jean appela doucement : — Monsieur Hector?

L'enfant ouvrit les yeux, jeta autour de lui un regard étonné, puis se retourna sur le côté et fit mine de se rendormir.

— Monsieur Hector?...

Hector s'éveilla tout à fait et appela sa mère.

— Mon bon petit Hector, reprit Jean d'une voix caressante, c'est maman Naïc qui m'envoie.

— Et où est-elle, maman Naïc ? demanda l'enfant.

— Au bal ! elle danse.

— Ah ! oui, dit l'enfant; elle s'amuse, maman Naïc, avec maman Berthe, et elles m'ont fait coucher, moi... Je n'avais pas sommeil, pourtant!...

— Eh bien ! elles m'envoient vous chercher... Voulez-vous vous habiller ?

Le petit Hector étira ses bras potelés, bâilla deux ou trois fois, sembla réfléchir et peser dans sa paresse les plaisirs que Jean lui promettait et la douce chaleur de son lit, et puis il dit au valet : — Tu vas donc m'habiller?

— Oui.

Jean prit l'enfant dans ses bras, le mit hors du lit et l'habilla en un tour de main.

— A présent, lui dit-il, venez...

Le colonel s'était tenu constamment dans l'ombre; il sortit le premier et regagna la plate-forme.

208 LRS compagnons Jean le suivit, donuant la muLu à l'enfant. — Mais, dit celui-ci, où me mènes-tu? nous ne descendons pas au parc? — Si, répondit Jean, mais je veux vous montrer auparavant une bien belle barque. — Une barque ! s'écria l'enfant émerveillé et se souvenant que, du haut des croisées de Rerlor, il avait souvent vu passer au large de grandes voiles blanches, qu'on lui avait dit que c'étaient là des barques, et que jamais il n'avait pu en voir une de près. — Où est-elle donc cette barque? ajouta -t-il. — Au bas de la falaise. Venez. Et comme il ne marchait pas assez vite, le valet, prenant le petit garçon dans ses bras, mit le pied sur la première marche de l'escalier qui descendait à la mer, et dans lequel le colonel s'était engagé. Au bas de l'escalier, une barque gréée d'une misaine et montée par un seul marin, attendait les ravisseurs et l'enfant. Jean sauta dans la barque. — Où allons-nous? demanda encore le petit Hector. — Nous allons nous promener sur la mer. Jean dit au colonel : — Colonel, une fois à Paris, que faire de lui? — Tu attendras mes ordres, répondit ce dernier. Et la barque quitta le rivage et gagna le large, tandis que le colonel remontait lentement à Kerlor. Quand il eut atteint la platedorme, il s'arrêta un mo• ment à contempler le sillage rapide de cette embarcation

T>E L'AMOUR 209 qui emportait rcnfant pour toujours peut-être, tandis que la mère dansait, et ce sourii e cruel qui venait parfois à ses lèvres éclaira son visage. — Maintenant, pensa-t-il, j'ai le meilleur des otages... enfant pour enfant ! Je puis, la tète haute, stipuler le bonheur du mien. La barque fuyait, rapide, dans la direction de Quimper. A peu de distance de cette ville, le ravisseur devait trou ver la chaise de poste qui allait le conduire à Paris avec l'enfant. — Maintenant, dit le colonel, quand la voile eut disparu dans l'éloignement et la nuit, au comte Stewan I Il redescendit dans le parc, où le jeune Russe le cherchait de tous côtés. Cette attente avait quelque peu calmé 1e comte ; à son irritation fébrile avait succédé cette colère froide et contenue à laquelle les hommes du Nord sont sujets. Le colonel ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il devina, à sa pâleur livide, que la provocatiou avait eu lieu, et il alla à lui sur-le-champ. — Colonel, dit tout bas le comte, suivez-moià l'écart.., un mot. — Mon Dieu ! qu'avez-vous? — Rien. — Vous êtes pèle... — Vous trouvez. Vous avez des épées ici? — Hein? fit le colonel, qui joua la plus profonde surprise. Il 12 Digiti* 3 by Coc^Ie

qui emportait l'enfant pour toujours peut-être, tandis que la mère dansait, et ce sourire cruel qui venait parfois à ses lèvres éclaira son visage.

— Maintenant, pensa-t-il, j'ai le meilleur des otages... enfant pour enfant! Je puis, la tête haute, stipuler le bonheur du mien.

La barque fuyait, rapide, dans la direction de Quimper. A peu de distance de cette ville, le ravisseur devait trouver la chaise de poste qui allait le conduire à Paris avec l'enfant.

— Maintenant, dit le colonel, quand la voile eut disparu dans l'éloignement et la nuit, au comte Stewan!

Il redescendit dans le parc, où le jeune Russe le cherchait de tous côtés.

Cette attente avait quelque peu calmé le comte; à son irritation fébrile avait succédé cette colère froide et contenue à laquelle les hommes du Nord sont sujets.

Le colonel ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il devina, à sa pâleur livide, que la provocation avait eu lieu, et il alla à lui sur-le-champ.

— Colonel, dit tout bas le comte, suivez-moi à l'écart... un mot.

— Mon Dieu! qu'avez-vous?

— Rien.

— Vous êtes pâle...

— Vous trouvez. Vous avez des épées ici?

— Hein? fit le colonel, qui joua la plus profonde surprise.

 — Des épées, répéta leutemcut le comte. — Pourquoi faire, grand Dieu ? — Pour me battre. — Avec qui? — Avec M. de Lacy. — Le baron ou le marquis ? — Le marquis. Je l'ai insulté... C'est un duel à mor entre nous. — Vous l'avez insulté? — Oui, et il m'attend... sur la falaise. — Comment ! tout de suite? — Tout de suite. — Ainsi, au milieu du bal, chez la baronne, au mépris de l'hospitalité!... Le comte serra énergiquement la main du colonel. — C'est bile qui a tout fait, dit-il d'une voix étranglée. — Elle! — Oui, elle m'a rendu jaloux... et je hais le marquis de toutes les forces de mon âme. — Alors, dit froidement le colonel, vous avez raison, il faut le tuer. — Des épées ! répéta le comte. — Venez, lui dit le colonel, Kerlor est une trop vieille demeure pour que nous n'y trouvions pas des rapières de tous les âges. Il y avait, enefifet, à Kerlor une salle à qui le défunt baron de Beaulieu avait laissé son nom de salle d'armes, nom que justifiait une très-belle collection d'armes de Digitized by Google

— Des épées, répéta lentement le comte.

— Pourquoi faire, grand Dieu ?

— Pour me battre.

— Avec qui?

— Avec M. de Lacy.

— Le baron ou le marquis ?

— Le marquis. Je l'ai insulté... C'est un duel à mor entre nous.

— Vous l'avez insulté?

— Oui, et il m'attend... sur la falaise.

— Comment ! tout de suite?

— Tout de suite.

— Ainsi, au milieu du bal, chez la baronne, au mépris de l'hospitalité!...

Le comte serra énergiquement la main du colonel.

— C'est elle qui a tout fait, dit-il d'une voix étranglée.

— Elle!

— Oui, elle m'a rendu jaloux... et je hais le marquis de toutes les forces de mon âme.

— Alors, dit froidement le colonel, vous avez raison, il faut le tuer.

— Des épées ! répéta le comte.

— Venez, lui dit le colonel, Kerlor est une trop vieille demeure pour que nous n'y trouvions pas des rapières de tous les âges.

Il y avait, en effet, à Kerlor une salle à qui le défunt baron de Beaulieu avait laissé son nom de salle d'armes, nom que justifiait une très-belle collection d'armes de

DE L’AMOUR 211 toute sorte et de toutes les époques, depuis l’arquebuse à à rouet jusqu’au fusil à piston, depuis la claymore écossaise jusqu’à notre moderne épée de combat. Ce fut là que le colonel conduisit le comte Stewan en lui disant : — Choisissez I Le comte décrocha d’un trophée une paire d’épées de combat, en essaya la trempe et les mania l’ime après l’autre : — A présent, dit-il, vous aller me servir de témoin. — Soit. — Et, je vous le répète, entre le marquis et moi c’est un duel à mort. — Très-bien! Seulement, quel sera le témoin du marquis? — Vous. — Comment, moi ? — C’est lui-mème qui me l’a demandé. « Un seul témoin nous suffira, m’a-t-il dit ; de cette façon, nous ne ferons ni bruit ni scandale. » — Le marquis a raison. Où est le rendez-vous? — Il m’a indiqué un endroit de la falaise, à cent pas du château. Il m’attend. — Je sais où est l’endroit. Le colonel et le comte sortirent de Kerlor par une petite porte qui donnait sur les communs, les écuries et le chenil, et prirent un sentier qui conduisait, en effet, au heu indiqué par Gontran, et où ce dernier était arrivé déjà. Digiiized by Google

toute sorte et de toutes les époques, depuis l'arquebuse à à rouet jusqu'au fusil à piston, depuis la claymore écossaise jusqu'à notre moderne épée de combat.

Ce fut là que le colonel conduisit le comte Stewan en lui disant : — Choisissez !

Le comte décrocha d'un trophée une paire d'épées de combat, en essaya la trempe et les mania l'une après l'autre : — A présent, dit-il, vous allez me servir de témoin.

— Soit.

— Et, je vous le répète, entre le marquis et moi c'est un duel à mort.

— Très-bien ! Seulement, quel sera le témoin du marquis?

— Vous.

— Comment, moi?

— C'est lui-même qui me l'a demandé. « Un seul témoin nous suffira, m'a-t-il dit ; de cette façon, nous ne ferons ni bruit ni scandale. »

— Le marquis a raison. Où est le rendez-vous?

— Il m'a indiqué un endroit de la falaise, à cent pas du château. Il m'attend.

— Je sais où est l'endroit.

Le colonel et le comte sortirent de Kerlor par une petite porte qui donnait sur les communs, les écuries et le chenil, et prirent un sentier qui conduisait, en effet, au lieu indiqué par Gontran, et où ce dernier était arrivé déjà.

 La nuit fitait ilhiminêc pnr nn sp’.cmîido clair de lune reflété au loin sur la mer. — Voilà un bien beau temps pour mourir, pensa le colonel, dont un diabolique sourire illuraiua le visage. Madame de Saiiite-Luce aura un matin de bal assez dramatique; le comte mort, Hector disparu... Armand va être vengé. L’air était tiède et doux, et la brise arrivait du large toute parfumée de senteurs marines. Ces bruits lointains de la fête mêlés à ce calme de la nature, ce ciel pur, cette mer assoupie dont la vague monotone ondulait à peine sur le galet, tout cela semblait devoir faire aimer la vie, précisément parce que la mort grimaçait sou horrible sourire dans l’ombre. Le colonel marchait le premier, les épées sous le bras ; le comte le suivait, et, obéissant à une de ces incompréhensibles bizarreries de l’esprit et du cœur humain, cet homme, tout à l’heure furieux et altéré de vengeance, s’était laissé aller tout à coup à une mélancolie vague, à un certain regret du passé, à un amour profond de l’avenir et de la vie. 11 marchait le front incliné et rêveur, aspirant avec délices l’air frais de la nuit et se disant : —f 11 faudra bien que je tue le marquis, car, moi, je ne veux pas mourir. Le colonel se retourna : — Eh bien ! comte, à quoi songez-vous ? — Je songe, répondit-il en tressaillant, que le grand Digitized by Google

DE L'AMOUR fl3 secret Je la vie, c’est la mort. Qui sait si je vivrai dans ime heure?... — Êtes-vous fou? calculer les chances de mort quand on va se battre, est, selon moi, une sottise impardonnable. — Ah ! dit le comte, je ne crois pas cependant qu’il y ait an monde un homme plus brave que moi.. Eh bien ! j’éprouve une sensation bizarre... — Laquelle ? — Il me semble que je vais justifier une fois de plus ce proverbe : « Quand deux hommes se battent pour une femme, c’est toujours celui qui l’a aimée le premier qui est tué. » Le colonel haussa les épaules. — Tenez, reprit le comte Stewan, il y a hftit jours que je me suis battu. Le colonel tressaillit. — Vous vous êtes battu? dit-il vivement. — Oui. — Où donc? — A Paris. — Avec qui? — Avec un jeune homme qui m’avait cherché querelle quinze jours auparavant et que le hasard me fit retrouver à l’Opéra. Le colonel s’était arrêté brusquement au milieu du sentier, et il s’était retourné vers le comte. Il était devenu subitement fort pùle et un pressentiment sinistre l’agitait... Digitized by Google

secret de la vie, c'est la mort. Qui sait si je vivrai dans une heure?...

— Êtes-vous fou? calculer les chances de mort quand on va se battre, est, selon moi, une sottise impardonnable.

— Ah! dit le comte, je ne crois pas cependant qu'il y ait au monde un homme plus brave que moi.. Eh bien! j'éprouve une sensation bizarre...

— Laquelle?

— Il me semble que je vais justifier une fois de plus ce proverbe : « Quand deux hommes se battent pour une femme, c'est toujours celui qui l'a aimée le premier qui est tué. »

Le colonel haussa les épaules. — Tenez, reprit le comte Stewan, il y a huit jours que je me suis battu.

Le colonel tressaillit.

— Vous vous êtes battu? dit-il vivement.

— Oui.

— Où donc?

— A Paris.

— Avec qui?

— Avec un jeune homme qui m'avait cherché querelle quinze jours auparavant et que le hasard me fit retrouver à l'Opéra.

Le colonel s'était arrêté brusquement au milieu du sentier, et il s'était retourné vers le comte. Il était devenu subitement fort pâle et un pressentiment sinistre l'agitait...

214 LKS COMPAQ NO NS — Figurez-vous, eontinua le comte, que j'ai eu en cette affaire un bonheur insolent. Ce jeune homme a failli me tuer... Le colonel respira... Cependant ils demeuraient tous deux immobiles, au milieu du sentier, à quelques pas du lieu où les attendait Contran. — Allons ! monsieur le comte, cria le marquis, voici vingt minutes que j'attends. Cette voix força le colonel et le comte à se remettre en route. Mais une oppression singulière s'était emparée du premier, et il dit brusquement à son interlocuteur : — Ah ! ah ! vous avez failli être tué. — Mon Dieu ! oui. — Et comment cela ? — Voici. Nous nous sommes batfhs au pistolet, marchant l'un sur l'autre... J'ai tiré le premier... Le colonel eut un frémissement étrange dans tous les membres. — Et... vous l'avez tué? fit-il lentement et comme si chacun de ces quatre mots eût déchiré sa gorge. — Non... j'ai tiré mes deux coups... il a continué à marcher sur moi. Un soupir de soulagement souleva la poitrine du colonel, et le comte s'aperçut enfin de l'intérêt plein d'émotion qu'avait éveillé en lui son récit. — Ahçàl lui dit-il, qu'avez-vous donc, colonel? Digilized by Google

— Figurez-vous, continua le comte, que j'ai eu en cette affaire un bonheur insolent. Ce jeune homme a failli me tuer...

Le colonel respira...

Cependant ils demeuraient tous deux immobiles, au milieu du sentier, à quelques pas du lieu où les attendait Gontran.

— Allons! monsieur le comte, cria le marquis, voici vingt minutes que j'attends.

Cette voix força le colonel et le comte à se remettre en route.

Mais une oppression singulière s'était emparée du premier, et il dit brusquement à son interlocuteur : — Ah! ah! vous avez failli être tué.

— Mon Dieu! oui.

— Et comment cela?

— Voici. Nous nous sommes battus au pistolet, marchant l'un sur l'autre... J'ai tiré le premier...

Le colonel eut un frémissement étrange dans tous les membres.

— Et... vous l'avez tué? fit-il lentement et comme si chacun de ces quatre mots eût déchiré sa gorge.

— Non... j'ai tiré mes deux coups... il a continué à marcher sur moi.

Un soupir de soulagement souleva la poitrine du colonel, et le comte s'aperçut enfin de l'intérêt plein d'émotion qu'avait éveillé en lui son récit.

— Ah çà! lui dit-il, qu'avez-vous donc, colonel?

DE L’AMOUR âlo — Moi ? Rien absolument. — Vous êtes pâle et tout ému... — Non, non ; mais continuez... En ce moment ils arrivaient auprès de Gontran, qui les salua. — Mille pardons ! monsieur, dit-il au gentilhomme russe, si je me suis impatienté; mais voici qu’il est minuit, les invités de la baronne s’en vont un à un, et mon oncle ne tardera point à s’apercevoir de mon absence. — Me voici à vos ordres, monsieur. Mais le colonel se tourna vers Gontran, qui, lui aussi, remarqua son visage pâle et bouleversé. — Monsieur le comte, dit-il, me contait une histoire qui m’intéressait vivement. Voulez-vous lui permettre de l’achever? — Volontiers, répondit le marquis. — Ainsi, reprit le colonel, — qui déjà s’imaginait que l’adversaire du comte avait usé de générosité en tirant en l’air, après avoir essuyé sans accident ses deux coups de feu, — ainsi vous n’avez point été hlessé? — Non, monsieur, mais ce n’est point la faute de mon adversaire. — Comment? — Vous allez voir. Et le comte prit un air confidentiel : — Nous nous battions pour une femme, dit-il. Le colonel tressaillit de nouveau. Digilized by Google

— Moi ? Rien absolument.

— Vous êtes pâle et tout ému...

— Non, non ; mais continuez...

En ce moment ils arrivaient auprès de Gontran, qui les salua.

— Mille pardons ! monsieur, dit-il au gentilhomme russe, si je me suis impatienté ; mais voici qu'il est minuit, les invités de la baronne s'en vont un à un, et mon oncle ne tardera point à s'apercevoir de mon absence.

— Me voici à vos ordres, monsieur.

Mais le colonel se tourna vers Gontran, qui, lui aussi, remarqua son visage pâle et bouleversé.

— Monsieur le comte, dit-il, me contait une histoire qui m'intéressait vivement. Voulez-vous lui permettre de l'achever ?

— Volontiers, répondit le marquis.

— Ainsi, reprit le colonel, — qui déjà s'imaginait que l'adversaire du comte avait usé de générosité en tirant en l'air, après avoir essuyé sans accident ses deux coups de feu, — ainsi vous n'avez point été blessé ?

— Non, monsieur, mais ce n'est point la faute de mon adversaire.

— Comment ?

— Vous allez voir.

Et le comte prit un air confidentiel : — Nous nous battions pour une femme, dit-il.

Le colonel tressaillit de nouveau.

21(5 LES COMPAGx\ONS — J’étais heureux ; il était écouduit. — Monsieur! interrompit brusquemetit le colonel, le nom de votre adversaire, s’il vous plaît? — Pourquoi ! — Mais... parce que je crois le couuaitre. — Vous? — Moi. — Après tout je n’y vois aucun inconvénient. Il se nomme Armand L... Le colonel devint livide. — Après ? api ès ? lit-il d’une voix étranglée. — Ma foi! acheva le comte, j’ai cru que j’étais mort. Le jeune lionmie marcha sur moi, me mit son pistolet sur la poitrine et me dit : a Vous n’irez pas en Bretagne. » — L’arme rata?... demanda Contran, qui comprenait enfin l’importance que le colonel attachait à ce récit. — Non, répondit le comte ; au moment de tirer, il tomba. Le colonel jeta un cri. A ce cri, le comte se retourna brusquement et put voir le colonel qui tournoyait sur lui-même comme un homme frappé de la foudre... — Misérable ! exclama-t-il enfin d’une voix tonnante ; misérable ! c’était mon fils ! ■Et il repoussa Contran qui s’était avancé, en lui disant : — C’est moi qui vais tuer cet homme, c’est moi ! Et avant que le comte stupéfait eût trouvé un mut, un Digitfzed by Google

— J'étais heureux ; il était éconduit.

— Monsieur ! interrompit brusquement le colonel, le nom de votre adversaire, s'il vous plaît ?

— Pourquoi !

— Mais... parce que je crois le connaître.

— Vous ?

— Moi.

— Après tout je n'y vois aucun inconvénient. Il se nomme Armand L...

Le colonel devint livide.

— Après ? après ? fit-il d'une voix étranglée.

— Ma foi ! acheva le comte, j'ai cru que j'étais mort. Le jeune homme marcha sur moi, me mit son pistolet sur la poitrine et me dit : « Vous n'irez pas en Bretagne. »

— L'arme rata ?... demanda Gontran, qui comprenait enfin l'importance que le colonel attachait à ce récit.

— Non, répondit le comte ; au moment de tirer, il tomba.

Le colonel jeta un cri.

A ce cri, le comte se retourna brusquement et put voir le colonel qui tournoyait sur lui-même comme un homme frappé de la foudre...

— Misérable ! exclama-t-il enfin d'une voix tonnante ; misérable ! c'était mon fils !

Et il repoussa Gontran qui s'était avancé, en lui disant :

— C'est moi qui vais tuer cet homme, c'est moi !

Et avant que le comte stupéfait eût trouvé un mot, un

DE L’AMUÜK 217 geste, im cri pour exprimer son étonnement, le colonel Léon se redressa de toute sa haute taille, sou œil lauça des éclairs, ses lèvres se crispèrent, il rejeta la tète en arrière comme s’il eût eu vingt ans. D’une main il jeta l’une des épées aux pieds du comte, de l’autre il le souf. fleta : — Assassin I lui dit-il, à nous deux ! le père vengera le fils! La scène changeait pour Contran. Ce n’était plus lui qui allait jouer sa vie une fois encore pour le service de l’association, c’était le colonel, le chef de cette confrérie de bretteurs, à qui l’amour paternel et le désespoir mettaient le fer à la main. Spectacle grandiose et poignant que celui de ce combat acharné qu’allaient se livrer ces deux hommes, sur ce roc qui surplomblait la mer, au milieu de cette nuit calme et parfumée qui faisait aimer la vie, à deux pas de cette fête dont les harmonies leur arrivaient sur l’aile de la brise. D’adversaire, Contran était devenu témoin. Le colonel engagea le fer sur-le-champ. Le comte, une minute auparavant, l’aimait comme l’ancien ami de son père, comme le père mystérieux de la femme qu’il aimait; l’outrage qu’il venait de recevoir changea subitement cette affection en haine profonde et sauvage, et au cri de lage du colonel, le comte ri'pondit par une exclamation féroce. Digitized by Google

geste, un cri pour exprimer son étonnement, le colonel Léon se redressa de toute sa haute taille, son œil lança des éclairs, ses lèvres se crispèrent, il rejeta la tête en arrière comme s'il eût eu vingt ans. D'une main il jeta l'une des épées aux pieds du comte, de l'autre il le souffleta :

— Assassin ! lui dit-il, à nous deux ! le père vengera le fils !

La scène changeait pour Gontran. Ce n'était plus lui qui allait jouer sa vie une fois encore pour le service de l'association, c'était le colonel, le chef de cette confrérie de bretteurs, à qui l'amour paternel et le désespoir mettaient le fer à la main.

Spectacle grandiose et poignant que celui de ce combat acharné qu'allaient se livrer ces deux hommes, sur ce roc qui surplomblait la mer, au milieu de cette nuit calme et parfumée qui faisait aimer la vie, à deux pas de cette fête dont les harmonies leur arrivaient sur l'aile de la brise.

D'adversaire, Gontran était devenu témoin.

Le colonel engagea le fer sur-le-champ. Le comte, une minute auparavant, l'aimait comme l'ancien ami de son père, comme le père mystérieux de la femme qu'il aimait ; l'outrage qu'il venait de recevoir changea subitement cette affection en haine profonde et sauvage, et au cri de rage du colonel, le comte répondit par une exclamation féroce.

 — Il me faut tout votre sang ! lui dit-il, tout votre sang pour ce soufflet ! — Ah ! s'écria le colonel avec un ricanement de bête auve et l'attaquant avec fureur, ah 1 tu as crus que j'étais le père de la baronne 1 ah 1 tu m'as placé auprès d'elle ! Mais tu ne savais donc pas, infâme I tu ne savais donc pas que je voulais la fouler sous mes pieds, cette femme qui a broyé mon enfant? Tu ne savais donc pas que je t'avais condamné depuis longtemps, toi! Tu ne le savais pas... assassin ! I ! Et le colonel, qui avait été une terrible et fine lame et qui, malgré sa fureur, conservai]; une présence d'esprit parfaite, le colonel poussa le comte avec* un acharnement inouï; il le força à rompt e sans cesse sur cette étroite plate-forme de rochers, le harcelant avec la ténacité d'une hyène, lui faisant blessure sur blessure et ne le tuant pas, comme s'il eût voulu lui faire souffrir mille morts. Le comte poussait des cris de rage et se défendait avec l'énergie du désespoir, mais l'épée du colonel détournait sans cesse la sienne et trouvait toujours le chemin de sa poitrine. Couvert de sang, épuisé, jetant des hurlements de bètc fauve blessée, il rompait, essayant d'échapper à l'épée vengeresse... et l'épée le suivait, l'atteiguaut au bras, ù l'épaule, à la poitrine, partout... Le colonel se transformait eu bourreau qui donne la torture. Digilized by GoogI

DÈ L‘AMOUR 21D Enflo, il poiisga sa victime jusqu’au bord de la falaise, à deux pieds do l’abime, et là le comte dut renoncer à rompre... La falaise avait cent pieds de hauteur, elle était taillée à pic, et l’Océan déferlait sourdement en bas, prêt à engloutir celui des combattants qui succomberait. Le comte était redevenu ce sauvage descendant des hordes barbares de l' Ukraine : l’instinct de la conservation décuplait en ce moment ses forces naguère épuisées ; à sou tour, il voulut marcher et faire rompre le colonel... Mais le colonel ne broncha point, — il ne fit point un seul pas en arrière, et il dit à son ennemi : — Finissonsen, assassin, tu vas mourir ! Et le colonel se fendit à fond et creva la poitrine du comte d’un coup de quarte violemment porté. L’épée traversa le gentilhomme de part en part, si bien qu’un moment le colonel le tint en équilibre au bout de sou bras et put le voir se débattre dans les angoisses de la mort... Puis il retira sou épée... Alors le comte poussa un grand cri, un cri suprême avec lequel sa vie s’en alla, et il tomba à la renverse dans le vide... Puis Contran entendit un bruit sourd monter des profondeurs de l’Océan. Le cadavre du comte Stewan venait d’avoir une vague pour linceul... Alors le colonel jeta son épée... Et le marquis vit cet homme, naguère si ardent et si terrible, tomber les deux

Digitized by Google

Enfin, il poussa sa victime jusqu'au bord de la falaise, à deux pieds de l'abîme, et là le comte dut renoncer à rompre... La falaise avait cent pieds de hauteur, elle était taillée à pic, et l'Océan déferlait sourdement en bas, prêt à engloutir celui des combattants qui succomberait.

Le comte était redevenu ce sauvage descendant des hordes barbares de l'Ukraine : l'instinct de la conservation décuplait en ce moment ses forces naguère épuisées ; à son tour, il voulut marcher et faire rompre le colonel...

Mais le colonel ne broncha point, — il ne fit point un seul pas en arrière, et il dit à son ennemi : — Finissons-en, assassin, tu vas mourir !

Et le colonel se fendit à fond et creva la poitrine du comte d'un coup de quarte violemment porté. L'épée traversa le gentilhomme de part en part, si bien qu'un moment le colonel le tint en équilibre au bout de son bras et put le voir se débattre dans les angoisses de la mort...

Puis il retira son épée... Alors le comte poussa un grand cri, un cri suprême avec lequel sa vie s'en alla, et il tomba à la renverse dans le vide...

Puis Gontran entendit un bruit sourd monter des profondeurs de l'Océan. Le cadavre du comte Stewan venait d'avoir une vague pour linceul...

Alors le colonel jeta son épée... Et le marquis vit cet homme, naguère si ardent et si terrible, tomber les deux

220 LES COMPAGNONS genoux en terre , cacher dans ses deux mains son visage couvert de la pâleur de la mort, et saugloter en murmurant : — Mon fils 1 mon fils ! L'âme de bronze était enfin brisée. XXX Cependant le bal tirait à sa fin. A chaque minute, le roulement d'une voiture quittant la cour de Kerlor annonçait le départ d'un invité. * Le parc commençait à être désert, et il ne restait plus guère que les plus proches voisins de madame de SainteLuce. Le vieux chevalier de Kérizou, à qui de précoces rhumatismes et les fatigues de la journée avaient fait sentir la nécessité de regagner son lit, avait ordonné d'atteler sa voiture de chasse. Alors on avait cherché le comte Stewan. Le comte avait disparu. Après une recherche inutile dans le parc, le vicomte de Kérizou avait demandé conseil à son oncle : — Ma foi 1 avait répondu le vieux gentilhomme, égoïste comme tous les gens âgés, ce qu'il y a de plus simple, c'est de partir. Le comte a son cheval de chasse, il nous rejoindra. — Ou il restera, pensa le vicomte qui, confident de Digilized by Google

genoux en terre, cacher dans ses deux mains son visage couvert de la pâleur de la mort, et sangloter en murmurant : — Mon fils ! mon fils !

L'âme de bronze était enfin brisée.

XXX

Cependant le bal tirait à sa fin. A chaque minute, le roulement d'une voiture quittant la cour de Kerlor annonçait le départ d'un invité.

Le parc commençait à être désert, et il ne restait plus guère que les plus proches voisins de madame de Sainte-Luce.

Le vieux chevalier de Kérizou, à qui de précoces rhumatismes et les fatigues de la journée avaient fait sentir la nécessité de regagner son lit, avait ordonné d'atteler sa voiture de chasse.

Alors on avait cherché le comte Stewan. Le comte avait disparu. Après une recherche inutile dans le parc, le vicomte de Kérizou avait demandé conseil à son oncle : — Ma foi ! avait répondu le vieux gentilhomme, égoïste comme tous les gens âgés, ce qu'il y a de plus simple, c'est de partir. Le comte a son cheval de chasse, il nous rejoindra.

— Ou il restera, pensa le vicomte qui, confident de

DE L'AMOUR 2!1 l’amour du jeune Russe, vit dans cette disparition un rendez-vous avec madame de Sainte-Luce. Cependant la baronne n’avait point quitté le bal, mais elle commençait à s’étonner de ne plus voir ni le marquis de Lacy, ni le comte Stewan. ■ — Le comte était jaloux, se dit-elle, il aura querellé le marquis. Cette supposition, au lieu de l’effrayer, lui fut assez agréable. En femme sans cœur qu’elle était, madame de Sainte-Luce trouvait charmant que deux hommes quittassent le bal pour aller la jouer à la fortune de l’épée. Pourtant, en y réfléchissant, la baronne se dit qu’on ne se battait point en pleine nuit; qu’en admettant même que l’un de ces messieurs eût provoqué l’autre, ils auraient bien certainement pris rendez-vous pour le lendemain et non sur-le-champ. — Peut-être, pensa-t-elle, le comte, furieux de mon froid accueil, est-il déjà parti. Mais l’absence de M. de Lacy devenait plus difficile à expliquer. Madame de Sainte-Luce, on l’a vu , était la femme capricieuse par excellence : l’adorateur de la veille était souvent par elle impitoyablement sacrifié à l’adorateur » du lendemain. Le comte avait régné plus d’un mois; c’était beaucoup. Ce voyage en Bretagne, dans l’esprit de la baronne, était comme le dernier chapitre de leur liaison, et cependant elle n’avait point compté sur Contran. Ce dernier avait produit sur elle une certaine impresDigilized by Google

LES COMPAGNONS 2!â sioii. Sa beauté, ses aventures, ses duels, l'avaient posé en héros dans l'esprit capricieux et enthousiaste de la jeiuie femme; la journée de chasse lui avait fait un piédestal. Deux fois le hasard avait placé vis-à-vis de lui le comte Stewau dans un rôle inférieur, et ce que la femme ne pardonne jamais à un homme, c'est une infériorité quelconque. — Quand on n'est pas chasseur, s'était-elle dit, ou ne chasse pas ; quand on voit celle qu'on aime en péril, ou crève son cheval, mais on arrive à temps pour la sauver. Ce raisonnement fort logique de madame de SainteLuce expliquait toute sa conduite de la journée. Le comte, dont elle ignorait encore la fin tragique, était un homme perdu dans son esprit. Les Rérisou étaient donc partis. Quant au baron de Lacy, il avait dès longtemps demandé sort cheval et, se souciant fort peu de ce que son neveu était devenu, il avait pris le chemin du manoir. Bientôt madame de Sainte-Luce et Naïc se trouvèrent seules. Une chose préoccupait vivement la baronne : qu'était devenu Contran ? S'était-il décidément battu avec le comte? mais alors il avait pu être tué I A cette pensée, madame de Sainte-Luce frissonna. Elle aimait déjà le marquis, autant qu'elle pouvait aimer toutefois, et pendant le bal elle avait déjà noué et dénoué dans sa tête tous les fils d'une intrigue nouvelle. Elle supposa que, si une querelle avait eu lieu, le capitaine Lambert en devait savoir quelque chose, et elle fit demander son n^gisseur. On chercha by G(ogle

DE L’AMOUR S23 le colonel comme ou avait cherché Contran et le comte, et on ne le trouva point. — Plus de doute, pensa-t-elle, ils se battent. Et elle songea qu’il y avait à Kerlor une vaste panoplie. Pour acquérir une certitude, madame de Sainte-Luce monta au second étage, où se trouvait la salle d’armes. On pénétrait rarement dans celte pièce, et elle se dit que le moindre meuble dérangé pourrait la convaincre d’une visite récente. Elle ne se trompait point : le colonel et le comte avaient, en sortant, oublié de fermer la porte... et dès lors madame de Sainte-Luce ne douta plus. Certes, si M. de Lacy eût été depuis quinze jours seulement le favori de la baronne, elle ne se fût guère plus préoccupée de sa rencontre avec le comte que de celle du marquis de P... avec le vicomte Ralph. Mais elle avait rêvé l’amour de Contran et ne le possédait point encore ; c’en était assez pour lui inspirer uüe vive anxiété. Pendant plus d’une heure, elle attendit, le cœur palpitant, dans le grand salon de Rerlor; puis, son anxiété redoublant, elle éprouva le besoin de distraire sa pensée inquiète par une autre émotion, — et le sentiment maternel lui revint. Il lui sembla qu’un baiser déposé sur le front du petit Hector endormi calmerait son angoisse, et elle gagna avec Naïc l’appartement qu’elles occupaient. A peine prit-elle le temps de jeter ses gants et son éventail sur un meuble, et, traversant sa chambre à coucher, elle rentra dans celle de Naïc. La veilleuse brûlait toujours sur la cheminée. Dans im Digitized by Google

25i LES COMPAGNONS angle, entre la croisée et le lit de Naïc, le berceau de Teiifant était soigneusement entouré de ses rideaux blancs. T.es deux femmes s'approchèrent sur la pointe du pied, et la blanche main de la baronne écarta la draperie... Soudain celle-ci poussa un cri... le cri de la mère à qui . l'on a pris son enfant ! Le berceau était vide ! Pendant cinq secondes les deux femmes se regardèrent, frappées de stupeur et la sueur au front... Puis madame de Sainte-Luce s'élança avec l'agitation d'une tigresse vers la porte en criant : Hector! Hector! Hector ne répondit point. En même temps, Naïc s'aperçut que les habits de l'enfant n'étaient plus là. — Hector! Hector! répétait la baronne affolée. Elle sonna, elle appela les valets, elle demanda son enfant à tous les échos... L'enfant avait disparu et personne ne l'avait vu ! Alors ce vieux manoir si vaste, aux longues et sombres galeries, aux pièces froides et garnies de grands meubles de chêne, fut fouillé des fonds aux combles. Une légibn de valets, des flambeaux à la main, courut pendant plusieurs heures, de salle en salle et de corridor en corridor, guidée par madame de Sainte-Luce, qui oubliait eu ce moment qu'elle avait dissimulé sa faute à tous les yeux pendant quatre années et qui répébiit d'une voix égarée : — Mon enfant 1 c'est mon enfant!... Nulle part on ne trouva le petit Hector. Un moment, la mère désolée eut un fol espoir. L'enfant avait quitté la fête à regret; peut-être s'était-il habillé tout seul pour y

nE L’AMOUR 52.” retourner, et une fois dans le parc, gagné par cet invincible sommeil qui s’empare si subitement des enfants, s’était-il endormi au pied d’un arbre On fouilla le parc comme on avait fouillé le chAteau. L’enfant n’y était pas. Alors un soupçon terrible s’empara de l’esprit en désordre de la baronne; elle se souvint que cet homme à qui elle avait enlevé sa fiancée, s’était fait son complice et son esclave; elle se souvint que cet homme, jadis honnête et droit, avait trempé dans ses secrètes infamies, et elle se demanda s'il n’avait point rêvé quelque binébreuse et terrible vengeance. — Jean! où est Jean? demanda-t-elle. On n’avait vu le valet nulle part depuis l’après-midi. — Ah! s’écria Naïc, c’est lui! c’est lui! Car Naic, maintenant, comprenait pourquoi Jean, qui l’aimait jadis et avait failli mourir en renonçant à elle, s’était fait le serviteur docile et patient de cette femme qui lui avait volé son bonheur. Il y avait à’Rerlor un vieux serviteur tombé dans l’enfance depuis nombre d’années et aiiquel on ne faisait nulle attention d’ordinaire. Ce serviteur, qu’on appelait le père Jérôme, passait de longues heures sur les galets, eu bas de la falaise, regardant avec la fixité naturelle aux idiots chaque vague qui venait mourir sur la grève... Cet homme avait passé lu moitié de la nuit non loin de l’escalier qui conduisait du bord de la mer à la plate-forme de Rerlor. Indifférent d’ordinaire à ce qui se passait autour de lui, le vieux Jérôme s’émut, cette nuit-là, de tout ce a 13. Digitized by Google

retourner, et une fois dans le parc, gagné par cet invincible sommeil qui s'empare si subitement des enfants, s'était-il endormi au pied d'un arbre On fouilla le parc comme on avait fouillé le château. L'enfant n'y était pas.

Alors un soupçon terrible s'empara de l'esprit en désordre de la baronne; elle se souvint que cet homme à qui elle avait enlevé sa fiancée, s'était fait son complice et son esclave; elle se souvint que cet homme, jadis honnête et droit, avait trempé dans ses secrètes infamies, et elle se demanda s'il n'avait point rêvé quelque ténébreuse et terrible vengeance.

— Jean! où est Jean? demanda-t-elle.

On n'avait vu le valet nulle part depuis l'après-midi.

— Ah! s'écria Naïc, c'est lui! c'est lui!

Car Naïc, maintenant, comprenait pourquoi Jean, qui l'aimait jadis et avait failli mourir en renonçant à elle, s'était fait le serviteur docile et patient de cette femme qui lui avait volé son bonheur.

Il y avait à Kerlor un vieux serviteur tombé dans l'enfance depuis nombre d'années et auquel on ne faisait nulle attention d'ordinaire. Ce serviteur, qu'on appelait le père Jérôme, passait de longues heures sur les galets, en bas de la falaise, regardant avec la fixité naturelle aux idiots chaque vague qui venait mourir sur la grève... Cet homme avait passé la moitié de la nuit non loin de l'escalier qui conduisait du bord de la mer à la plate-forme de Kerlor. Indifférent d'ordinaire à ce qui se passait autour de lui, le vieux Jérôme s'émut, cette nuit-là, de tout ce

LES COMPAGXOXS Sit) ta[uig(i qui bouloveisuit le manoir. Il entendit prononcer le nom de l'enfant, et il se mit à rire en disant : — Ah ! nh ! on cherche l'enfant... — Oui... l'as-tn vu? lui demanda-t-on. — Je l'ai vu, répondit-il. — Quand? — Cette nuit. — Où? Une sorte de présence d'esprit revint à l'idiot et il ajouta : •— Là-bas... là-bas... — Mon Dieu 1 s'écria Naic, où l'a-t-il vu ? L'idiot étendit la main vers l'Océan. — Ah I murmura madame de Sainte-Luce éperdue, mon enfant s'est noyé. — Non, dit le vieillard d'un signe de tête. — Mais où est-il donc, alors? où est-il? Parle, parle, exclama Nalc cherchant à deviner la vérité dans les yeux hébétés du père Jérôme. — Parti! — Parti? parti? mais comment? avec qui? murmura la mère désolée en tordant ses mains de désespoir. — Parti à la mer... dans une barque... A cette réponse plusieurs valets haussèrent les épaules. — 11 est fou ! dit-on. — Mais avec qui est-il paidi? demandait Naic en secouant les mains du vieillard. — Avec Jean. Alors les deux femmes ne doutèrent plus et se regarDigilized by Coogle

tapage qui bouleversait le manoir. Il entendit prononcer le nom de l'enfant, et il se mit à rire en disant : — Ah ! ah ! on cherche l'enfant...

— Oui... l'as-tu vu? lui demanda-t-on.

— Je l'ai vu, répondit-il.

— Quand ?

— Cette nuit.

— Où?

Une sorte de présence d'esprit revint à l'idiot et il ajouta : — Là-bas... là-bas...

— Mon Dieu ! s'écria Naïc, où l'a-t-il vu ?

L'idiot étendit la main vers l'Océan.

— Ah ! murmura madame de Sainte-Luce éperdue, mon enfant s'est noyé.

— Non, dit le vieillard d'un signe de tête.

— Mais où est-il donc, alors? où est-il? Parle, parle, exclama Naïc cherchant à deviner la vérité dans les yeux hébétés du père Jérôme.

— Parti!

— Parti? parti? mais comment? avec qui? murmura la mère désolée en tordant ses mains de désespoir.

— Parti à la mer... dans une barque...

A cette réponse plusieurs valets haussèrent les épaules.

— Il est fou ! dit-on.

— Mais avec qui est-il parti? demandait Naïc en secouant les mains du vieillard.

— Avec Jean.

Alors les deux femmes ne doutèrent plus et se regar-

DE L’AMOUR 2Î7 dèreiit avec stupeur. L’absence de Jean conGrmait, du reste, les assertions de l’idiot. Madame de Sainte-Luce, la tète perdue, monta sur la plate-forme et jeta un long et ardent regard à la mer, sur laquelle glissaient déjà les lueurs blanches du matin... Aucune voile, barque ou navire, ne sillonnait l’horizon. — Mon enfant! mon enfant! mon pauvre enfant! répétait-elle avec l’accent de la folie. Et celte femme qui avait tout trahi, tout foulé aux pieds, cette femme qui avait tué son père, et le inarquis de P..., et le vicomte Ralph, elle prince moldave, cette femme pour qui le comte Stewan était mort, et pour qui mourait peut-être Armand à cette heure, cette femme se mit à genoux, elle invoqua Dieu et les saints, elle pleura des larmes de désespoir et de sang, elle demanda son enfant avec des cris déchirants à attendrir un tigre. Des domestiques à cheval étaient partis dans toutes les directions, — et madame de Sainte-Luce, épuisée, avait été portéedans sa chambre... Pendant une heure encore, elle se promena haletante, échevelée, l’œil hagard, comme doit errer une lionne dans son antre où les chasseurs venus avant elle ont égorgé ses lionceaux ; elle était terrible à voir ainsi, et le ravisseur eût frissonné s’il eût été témoin de ce courroux de mère. Ce fut alors que la porte s’ouvrit, et qu’un homme, que la baronne avait oublié dans son désespoir, entra lent et grave comme la vengeance divine. C’était le colonel Léon. Digilized by Google

dèrent avec stupeur. L'absence de Jean confirmait, du reste, les assertions de l'idiot. Madame de Sainte-Luce, la tête perdue, monta sur la plate-forme et jeta un long et ardent regard à la mer, sur laquelle glissaient déjà les lueurs blanches du matin... Aucune voile, barque ou navire, ne sillonnait l'horizon.

— Mon enfant! mon enfant! mon pauvre enfant! répétait-elle avec l'accent de la folie.

Et cette femme qui avait tout trahi, tout foulé aux pieds, cette femme qui avait tué son père, et le marquis de P..., et le vicomte Ralph, et le prince moldave, cette femme pour qui le comte Stewan était mort, et pour qui mourait peut-être Armand à cette heure, cette femme se mit à genoux, elle invoqua Dieu et les saints, elle pleura des larmes de désespoir et de sang, elle demanda son enfant avec des cris déchirants à attendrir un tigre.

Des domestiques à cheval étaient partis dans toutes les directions,—et madame de Sainte-Luce, épuisée, avait été portée dans sa chambre... Pendant une heure encore, elle se promena haletante, échevelée, l'œil hagard, comme doit errer une lionne dans son antre où les chasseurs venus avant elle ont égorgé ses lionceaux ; elle était terrible à voir ainsi, et le ravisseur eût frissonné s'il eût été témoin de ce courroux de mère. Ce fut alors que la porte s'ouvrit, et qu'un homme, que la baronne avait oublié dans son désespoir, entra lent et grave comme la vengeance divine.

C'était le colonel Léon.

228 lÆS COMPAGNONS il était plus pâle qu’un spectre, deux grosses larmes roulaient encore sur ses joues amaigries, et la baronne, qui redemandait son fils à tous les échos et était à demi folle, se prit à frémir d’étonnement et d’épouvante à la vue de cet homme dont la douleur immense égalait la sienne. Elle frémit et recula devant lui, sans pouvoir trouver un geste, un cri. Le colonel poussa la porte et fit un pas vers elle... La baronne recula instinctivement comme elle eût reculé devant le trépas. Le colonel ferma la portière derrière lui, et tous deux, cette mère à qui l’on avait ravi son enfant, cet homme qui croyait son fils mort, se trouvèrent seuls en présence. L’efifroi de madame de SainteLuce était tel qu’elle reculait toujours devant le colonel. Pourtant, aux yeux d’une femme comme elle, ce n’était que le capitaine Lambert, son régisseur, c’est-à-dire un subalterne qu’en toute autre circonstance elle eût traité avec un dédain suprême, et qu’elle eût châtié d’un mot sanglant, tant son audace était grande d’entrer chez elle sans en avoir reçu l’ordre' et d’oser fermer la porte sur lui. Mais le colonel était redevenu cet homme au regard dominateur devant lequel tout s’inclinait et qu’on n’envisageait point sans une secrète terreur. Et puis cette douleur grave et courroucée qui était en lui, semblait dire à la baronne : — Cet homme vient me demander quelque long et pénible compte... — Madame, dit le colonel lentement, d’une voix somDigitized by Google

Il était plus pâle qu'un spectre, deux grosses larmes roulaient encore sur ses joues amaigries, et la baronne, qui redemandait son fils à tous les échos et était à demi folle, se prit à frémir d'étonnement et d'épouvante à la vue de cet homme dont la douleur immense égalait la sienne. Elle frémit et recula devant lui, sans pouvoir trouver un geste, un cri. Le colonel poussa la porte et fit un pas vers elle...

La baronne recula instinctivement comme elle eût reculé devant le trépas. Le colonel ferma la portière derrière lui, et tous deux, cette mère à qui l'on avait ravi son enfant, cet homme qui croyait son fils mort, se trouvèrent seuls en présence. L'effroi de madame de Sainte-Luce était tel qu'elle reculait toujours devant le colonel. Pourtant, aux yeux d'une femme comme elle, ce n'était que le capitaine Lambert, son régisseur, c'est-à-dire un subalterne qu'en toute autre circonstance elle eût traité avec un dédain suprême, et qu'elle eût châtié d'un mot sanglant, tant son audace était grande d'entrer chez elle sans en avoir reçu l'ordre et d'oser fermer la porte sur lui. Mais le colonel était redevenu cet homme au regard dominateur devant lequel tout s'inclinait et qu'on n'envisageait point sans une secrète terreur.

Et puis cette douleur grave et courroucée qui était en lui, semblait dire à la baronne : — Cet homme vient me demander quelque long et pénible compte...

— Madame, dit le colonel lentement, d'une voix som-

DE L’AMOUR 220 lire et superbe «le courroux concentré, je viens associer mes douleurs à vos douleurs. La baronne tressaillit et recula encore. — Vous pleurez votre enfant? Ce mot produisit une réaction violente sur madame de Sainte-Luce. Comment cet homme savait-il donc que Hector était son fils? — Mon enfant 1 exclama-t-elle avec angoisse et te rreur. — Moi, dit le colonel, je pleure aussi le mien. — Vous! Et tout un monde d’étonnement passa dans cette exclamation unique. — Mon fils est mort, madame... Et l’œil du colonel étincela d’une sombre rage. — Le vôtre... ajouta-t-il. — Ah! s’écria-t-elle, vous savez donc ce qu’il est de* venu, le mien? — Oui. — Vous le savez et ne me le dites pas? Ah! parlez! — Plus tard. La fière baronne ne trembla plus devant cet homme mystérieux et terrible, mais elle attacha sur lui le regard le plus suppliant. Un ricanement féroce passa dans la gorge du colonel : — Ah! vous l’aimiez donc, votre enfant, dit-il, vous aimiez donc quelque chose en ce mon^e? — Mon enfant! fit-elle avec angoisse, vous savez ce Digitized by Google

 qu’il est devenu et vous ne me le dites pas! Ahl vous ignorez donc ce que c’est qu’une mèfe ? La hautaine baronne se mit à genoux, elle leva les mains en suppliante devant le colonel : ■ — Votre filà n’est pas mort, dit-il. Elle jeta un cri, — cri de joie et d’angoisse. — Mon enfant! babutia-t-elle, ob! rendez-le moi... dites-moi... — Écoutez doue auparavant, madame, l’histoire de ce fils que je pleure et qui a cessé de vivre, vous dont le fils vit encore... Le colonel ne la releva point, mais il continua à la dominer de son regard fascinateur comme celui d’un reptile. — Écoutez... reprit-il, écoutez, je le veux.' L’espoir que cet homme lui rendrait son fils acheva de briser ce qu’il restait d’orgueil au fond du cœur de madame de Sainte-Luce. Elle courba la tète avec la soumission d’un enfant, et murmura : — Parlez, monsieur, j’écoute. — Madame, reprit-il, je ne m’appelle point le capitaine Lambert. Je suis le colonel Léon. J’avais un fils... un enfant de vingt ans, frêle et blond comme vous, un cœur d’or, une tète de chérubin. 11 est mort assassiné... oui, assassiné est le mot, car il ne pouvait tenir une épée ou un pistolet qu’avec son courage... sa main était trop blanche et trop frêle... Digilized by GoogI

qu'il est devenu et vous ne me le dites pas! Ah! vous ignorez donc ce que c'est qu'une mère?

La hautaine baronne se mit à genoux, elle leva les mains en suppliante devant le colonel : — Votre fils n'est pas mort, dit-il.

Elle jeta un cri, — cri de joie et d'angoisse.

— Mon enfant! babutia-t-elle, oh! rendez-le moi... dites-moi...

— Écoutez donc auparavant, madame, l'histoire de ce fils que je pleure et qui a cessé de vivre, vous dont le fils vit encore...

Le colonel ne la releva point, mais il continua à la dominer de son regard fascinateur comme celui d'un reptile.

— Écoutez... reprit-il, écoutez, je le veux.

L'espoir que cet homme lui rendrait son fils acheva de briser ce qu'il restait d'orgueil au fond du cœur de madame de Sainte-Luce. Elle courba la tête avec la soumission d'un enfant, et murmura : — Parlez, monsieur, j'écoute.

— Madame, reprit-il, je ne m'appelle point le capitaine Lambert. Je suis le colonel Léon. J'avais un fils... un enfant de vingt ans, frêle et blond comme vous, un cœur d'or, une tête de chérubin. Il est mort assassiné... oui, assassiné est le mot, car il ne pouvait tenir une épée ou un pistolet qu'avec son courage... sa main était trop blanche et trop frêle...

DE L’AMOUH 231 Le colonel s’arrêta, et madame de Sainte Luce vit une larme brûlante rmder lentement sur sa jonc. — Un jour, reprit-il d’une voix émue mais ferme, un jour il reeontra une femme, nue femme belle comme vous... madame... sans c(Bur comme vous... La baronne tressaillit, elle eut peur de comprendre. — Cette femme le foula aux pieds, continua le colonel implacable; elle inventa pour lui des tortures, elle le brisa d’un sourire comme la panthère brise un daim ou une gazelle sous son ongle... elle lui infligea le supplice sans nom de lui montrer son rival à deux genoux devant elle... Et puis... Et le colonel eut un éclat de rire pareil au ricanement d’une hyène. — Et puis, acheva-t-il, pour courouner son œuvre, abusant du droit de lâcheté qu’ont les femmes, car on ne peut leur demander tout leur sang pour un afifront... elle le frappa de son gant au visage I A ces derniers mots la baronne jeta un cri : — Armand, dit-elle. — Oui, Armand... c’était mon fils. Et ce père au desespoir mesura du regard cette femme qui avait tué sou enfant. — Il vous aimait bien pourtant, reprit-il après un silence (jui pesa sur la baronne anéantie; il vous aimait, madame, comme jamais nue femme ne mérita d’étre aimée... Il vous aimait, car il ne savait pas que vous aA'iez tué un à uu tous ceux qui avaient eu la faiblesse de vous Dgitized by Google L

Le colonel s'arrêta, et madame de Sainte-Luce vit une larme brûlante rouler lentement sur sa joue.

— Un jour, reprit-il d'une voix émue mais ferme, un jour il recontra une femme, une femme belle comme vous... madame... sans cœur comme vous...

La baronne tressaillit, elle eut peur de comprendre.

— Cette femme le foula aux pieds, continua le colonel implacable; elle inventa pour lui des tortures, elle le brisa d'un sourire comme la panthère brise un daim ou une gazelle sous son ongle... elle lui infligea le supplice sans nom de lui montrer son rival à deux genoux devant elle... Et puis...

Et le colonel eut un éclat de rire pareil au ricanement d'une hyène.

— Et puis, acheva-t-il, pour courouner son œuvre, abusant du droit de lâcheté qu'ont les femmes, car on ne peut leur demander tout leur sang pour un affront... elle le frappa de son gant au visage!

A ces derniers mots la baronne jeta un cri : — Armand, dit-elle.

— Oui, Armand... c'était mon fils.

Et ce père au désespoir mesura du regard cette femme qui avait tué son enfant.

— Il vous aimait bien pourtant, reprit-il après un silence qui pesa sur la baronne anéantie; il vous aimait, madame, comme jamais une femme ne mérita d'être aimée... Il vous aimait, car il ne savait pas que vous aviez tué un à un tous ceux qui avaient eu la faiblesse de vous

 aimer; que le marquis de P... et le vicomte Ralph s'étaient égorgés à votre porte, qu'un assassin payé par vous avait poignardé dans sa voiture un prince moldave sortant de votre bal... Il n,e savait pas, enfin, que votre pèra était mort de douleur en apprenant que la noble baronne de Sainte-Luce était déshonorée même avant d'être épouse. Le colonel s'arrêta encore. Madame de Sainte-Luce était ployée en deux sur le parquet... On eût dit que la foudre était tombée sur elle. — Eh bien, poursuivit le colonel, il s'est battu avec votre dernier adorateur, avec le comte Stewan, et il est mort. .. J'ai tué le comte il y a deux heures, madame; je l'ai jeté du haut de la falaise dans la mer, après l'avoir percé de dix coups d'épée... A nous deux, à présent! — AhI tuez-moi... tuez-moü... murmura-t-elle d'une voix brisée. — Vous tuer! allons donc! Pour le sang de mon enfant, madame, il me faut plus que votre vie, il me faut plus qu'une torture de quelques secondes, il me faut les larmes et le désespoir de votre existence tout entière... Elle frissonnait sous la parole de cet homme, qui pénétrait dans son âme comme une lame de poignard rougie au feu, et son épouvante était telle, qu'elle avait presque oublié son enfant. — Ah! je le savais bien, continua-t-il, que Dieu n'avait point fait de monstres complets, et qu'il y avait au fond du cœur le plus endurci dans le crime une fibre capable Digilized by Google

aimer; que le marquis de P... et le vicomte Ralph s'étaient égorgés à votre porte, qu'un assassin payé par vous avait poignardé dans sa voiture un prince moldave sortant de votre bal... Il ne savait pas, enfin, que votre père était mort de douleur en apprenant que la noble baronne de Sainte-Luce était déshonorée même avant d'être épouse.

Le colonel s'arrêta encore. Madame de Sainte-Luce était ployée en deux sur le parquet... On eût dit que la foudre était tombée sur elle.

— Eh bien, poursuivit le colonel, il s'est battu avec votre dernier adorateur, avec le comte Stewan, et il est mort... J'ai tué le comte il y a deux heures, madame; je l'ai jeté du haut de la falaise dans la mer, après l'avoir percé de dix coups d'épée... A nous deux, à présent!

— Ah! tuez-moi... tuez-moi!... murmura-t-elle d'une voix brisée.

— Vous tuer! allons donc! Pour le sang de mon enfant, madame, il me faut plus que votre vie, il me faut plus qu'une torture de quelques secondes, il me faut les larmes et le désespoir de votre existence tout entière...

Elle frissonnait sous la parole de cet homme, qui pénétrait dans son âme comme une lame de poignard rougie au feu, et son épouvante était telle, qu'elle avait presque oublié son enfant.

— Ah! je le savais bien, continua-t-il, que Dieu n'avait point fait de monstres complets, et qu'il y avait au fond du cœur le plus endurci dans le crime une fibre capable

DE L’AMOIIH 333 de vibrer... Vous qui avez assassiné vos complices, vous aimiez votre enfant... J’ai trouvé ma vengeance ! Ces mots furent comme un ressort d’acier qui fit bondir madame de Sainte-Luce. Elle se leva, recula et se replia sur elle-même comme une lionne qui mesure le bond terrible qu’elle fera pour tomber sur sa proie. — Mon enfant! dit-elle, l’œil bagard, la voix étranglée... vous oseriez toucher à mon enfant?... — Ah! voici que vous vous révoltez, n’est-ce pas? voici que vous redevenez impitoyable et forte, car vos entrailles de mère se sont -émues... N’avez-vous pas tué mon fils? Une fois encnre ils se mesurèrent du regard, mais la baronne ne tremblait plus; la femme coupable avait fait place à la mère... et la mère, implacable et échevelée, chercha autour d’elle un couteau, un pistolet, une arme quelconque pour tuer cet homme qui osait parler de toucher à son enfant. — Allons donc ! lui dit le colonel avec dédain, je ne le tuerai pas, votre enfant, je ne suis pas un assassin, moi... Cette promesse éteignit le courroux fébrile et l’audace désespérée de la baronne : de nouveau elle eut peur... — Je ne le tuerai pas, reprit le colonel, mais ma vengeance en sera plus terrible encore. Ce fils, je l’élèverai, moi, madame, qui n’ai plus de fils... je l’élèverai dans l’ombre... sous un autre nom... et sa mère ne le reverra jamais... Madame de Sainte-Luce jeta un cri d’horreur et retomba » Digitized by Google

23i LES COMPAGNONS sans forces sur le parquet, les mains tendues vers le colonel : — Grâce ! murmura-t-elle d'une voix éteinte. — Et si jamais, poursuivit-il impitoyablement, cet enfant que vous ne devez plus revoir me demandait quelle est celle à qui il. doit le jour, je lui dirai que c'était une femme éhontée, une de ces malheureuses dont la vie est un opprobre et qui ont du sang sur les mains 1 Et vous, acheva-t-il d'une voix tonnante, vous, madame^ vous traînerez dans le monde une existence empoisonnée, vous vous direz qu'il est quelque part ui^fils qui est le vôtre et que vous adorez, uu fils que vous ne reverrez plus... vous saurez que ce fils vit et qu'il a horreur de sa mère! La baronne poussa un dernier cii et tomba évanouie aux pieds du colonel. — Pourvu qu'elle ne meure pas, se dit-il... ma vengeance serait incomplète. Mais en ce moment la porte s'ouvrit avec fracas, et un homme apparut sur le seuil. — Joh I exclama le colonel. C'était Job, eu effet, qui arrivait de Paris à franc étrier, après avoir crevé trois chevaux sur sa route, tant il avait hâte d'arriver. Diuitized by Goo le

DE L’AMOUR *23o XXXI A la vue de Job, le colonel recula d’im jias et sa pâleur devint horrible. Il crut (|ue le vieux soldat venait lui apprendre la mort d’Armaud, Mais Job n’était point vêtu de noir, et, quoi(pie triste, son visage n’exprimait point cette douleur profonde qui témoigne des douleurs irréparables. ■*— Mon fils! qu’as-tu fait de mon fils? demanda le colonel d’une voix sourde. — Ah ! murmura Job, pardon ! mon colonel, mille tonnerres 1... pardon... mais Dieu nous viendra en aide... nous le sauverons ! Ce mot fut pour le colonel le cri de grâce qui retentit au pied de l’échafaud, alors que le condamné en gravit les dernières marches. — Le sauver ! s’écria-t-il, le sauver! Et il comprit que son fils vivait encore, que Dieu avait fait un miracle pour préserver cette frêle existence... Il devina que le comte avait été dupe d’une erreur... qu’il avait cru son fils mort alors qu’il n’était que blessé... L’âme de bronze se détendit ; cet homme aux nerfs d’acier devint faible comme une femme sous le poids de la joie qui l’écrasait, et il tomba sans couuaissauce dans les bras du vieux Job. Digitized by Google

XXXI

A la vue de Job, le colonel recula d'un pas et sa pâleur devint horrible. Il crut que le vieux soldat venait lui apprendre la mort d'Armand. Mais Job n'était point vêtu de noir, et, quoique triste, son visage n'exprimait point cette douleur profonde qui témoigne des douleurs irréparables.

— Mon fils! qu'as-tu fait de mon fils? demanda le colonel d'une voix sourde.

— Ah! murmura Job, pardon! mon colonel, mille tonnerres!... pardon... mais Dieu nous viendra en aide... nous le sauverons!

Ce mot fut pour le colonel le cri de grâce qui retentit au pied de l'échafaud, alors que le condamné en gravit les dernières marches.

— Le sauver! s'écria-t-il, le sauver!

Et il comprit que son fils vivait encore, que Dieu avait fait un miracle pour préserver cette frêle existence... Il devina que le comte avait été dupe d'une erreur... qu'il avait cru son fils mort alors qu'il n'était que blessé... L'âme de bronze se détendit; cet homme aux nerfs d'acier devint faible comme une femme sous le poids de la joie qui l'écrasait, et il tomba sans connaissance dans les bras du vieux Job.

336 LES COMPAGXOXS Lorsqu’il revint à lui, il n’(^tait plus chez madame de Sainte-Luce ; il se trouvait dans l’appartement qu’il occupait à Kerlor. On l’avait mis sur son lit et deux hommes étaient àson chevet... le soldatet Contran. Il les reconnut et se souvint. — Mon fils ! mon fils ! murmura-t-il, mon fils n’est pas mort! — Non, dit Job, mais il est si gravement, si terriblement blessé que je suis venu ici chercher le remède. J’ai fait cent lieues en vingt heures. — Le remède... le remède... balbutiait le colonel éperdu... Mais que faut-il faire? mon sang, ma vie, tout mon sang pour mon enfant ! — Écoutez, dit Job. — Parle 1 mais parle vite... Parle, au nom du ciel! — Le médecin qui le soigne a longtemps désespéré... puis im faible espoir est venu pour disparaître et reparaître encore... Enfin il m’a envoyé vers vous... Vous avez fait une promesse à l’enfant... si cette promesse se réalise, il vivra. — Oui, murmura le colonel, je lui ai promis l’amour de cette femme. Et il se redressa. Ses yeux brillèrent d’un feu sombre, et une résolution subite éclaira son visage. — Ah! dit-il, je la tiens, cette mère... Vie pour vie, amour pour amour, enfant pour enfant... Elle me rendra mon fils, ou j’étoufiferai le sien ! Le colonel se leva et se dirigea vers l'appartement de Jigilized by Coogle

Lorsqu'il revint à lui, il n'était plus chez madame de Sainte-Luce ; il se trouvait dans l'appartement qu'il occupait à Kerlor. On l'avait mis sur son lit et deux hommes étaient à son chevet... le soldat et Gontran. Il les reconnut et se souvint.

— Mon fils ! mon fils ! murmura-t-il, mon fils n'est pas mort !

— Non, dit Job, mais il est si gravement, si terriblement blessé que je suis venu ici chercher le remède. J'ai fait cent lieues en vingt heures.

— Le remède... le remède... balbutiait le colonel éperdu... Mais que faut-il faire ? mon sang, ma vie, tout mon sang pour mon enfant !

— Écoutez, dit Job.

— Parle ! mais parle vite... Parle, au nom du ciel !

— Le médecin qui le soigne a longtemps désespéré... puis un faible espoir est venu pour disparaître et reparaître encore... Enfin il m'a envoyé vers vous... Vous avez fait une promesse à l'enfant... si cette promesse se réalise, il vivra.

— Oui, murmura le colonel, je lui ai promis l'amour de cette femme.

Et il se redressa. Ses yeux brillèrent d'un feu sombre, et une résolution subite éclaira son visage.

— Ah ! dit-il, je la tiens, cette mère... Vie pour vie, amour pour amour, enfant pour enfant... Elle me rendra mon fils, ou j'étoufferai le sien !

Le colonel se leva et se dirigea vers l'appartement de

DE L’AMUUK 237 la baronne. Madame de Sainte-Luce était mourante ; une fiè\T'e ardente s’était emparée d’elle, et sa raison chancelante ne lui permettait plus d’analyser ses sensations ni les événements terribles qui venaient de s’accomplir pour elle. Naic pleurait à chaudes larmes en pressant dans les siennes la main brûlante de sa maîtresse. La vue du colonel réveilla la mémoire de la baronne : Armand, le comte Stewan, ses récentes victimes, son enfant disparu... et le secret de sa honte et de sa douleur hvré à toute une population de laquais... — Ah ! dit-elle eu voyant apparaître cet homme implacable dont la vengeance l’avait si cruellement atteinte... ah 1 vous venez jouir de votre triomphe... n’est-ce pas? Vous venez me répéter que mon fils maudira sa mère? — Madame, répondit le colonel, je viens vous apporter l’espérance du repentir et du pardon. — Mon fils 1 rendez-moi mon fils ! murmura-t-elle, et je me traînerai à vos genoux, et je deviendrai votre esclave... — Madame, reprit le colonel, s’il était en votre pouvoir, vous qui redemandez votre fils, de me rendre le mien... le feriez-vous? — Ah I s’écria-t-elle, comprenant la douleur immense de cet homme par sa propre douleur, ah ! dussé-je me condamner à toutes les tortures... — Eh bien, Armand n’est pas mort. Elle jeta un cri de joie suprême, car si Armand n’était Digitized by Google Tgr — il

 pas mort, le colonel ne pouvait lui refuser de lui rendre son enfant. — Il n’est point mort, continua le colonel, mais il se meurt... Eu lui le mal lutte avec une espérance... cette espérance le sauverait si elle était une réalité... Elle le regarda et crut comprendre. — Vous devinez, n’est-ce pas? vous devinez que ce fatal amour qui le consume deviendrait son salut, si vous lui reveniez... Vous devinez qti’il faut que vous aimiez ou feigniez d’aimer mon enfant pour qu’il vive, pour que je vous rende le votre. Elle courba le front et murmura : — Je suis votre esclave... Parlez, que dois-je faire? — Partir, madame, partir sur-le-champ, revenir à Paris, vous asseoir au chevet de son lit nuit et jour... le sauver enOii ! Et si vous faites cela, si mon enfant vit, si vous le sauvez... eh bien, je vous pardonnerai, moi... je vous rendrai votre üls... — Des chevaux 1 demanda la baronne. Je veux partir ce matin même. Et, en effet, deux heures après, le colonel et madame de Sainte-Luce roulaient en chaise de poste au galop de quatre chevaux normands sur lu route de Paris, et franchissaient en vingt heures la distance qui séparait Keiior de la petite maison de Chaillot. Digitized by Google

pas mort, le colonel ne pouvait lui refuser de lui rendre son enfant.

— Il n'est point mort, continua le colonel, mais il se meurt... En lui le mal lutte avec une espérance... cette espérance le sauverait si elle était une réalité...

Elle le regarda et crut comprendre.

— Vous devinez, n'est-ce pas ? vous devinez que ce fatal amour qui le consume deviendrait son salut, si vous lui reveniez... Vous devinez qu'il faut que vous aimiez ou feigniez d'aimer mon enfant pour qu'il vive, pour que je vous rende le vôtre.

Elle courba le front et murmura : — Je suis votre esclave... Parlez, que dois-je faire ?

—Partir, madame, partir sur-le-champ, revenir à Paris, vous asseoir au chevet de son lit nuit et jour... le sauver enfin ! Et si vous faites cela, si mon enfant vit, si vous le sauvez... eh bien, je vous pardonnerai, moi... je vous rendrai votre fils...

— Des chevaux ! demanda la baronne. Je veux partir ce matin même.

Et, en effet, deux heures après, le colonel et madame de Sainte-Luce roulaient en chaise de poste au galop de quatre chevaux normands sur la route de Paris, et franchissaient en vingt heures la distance qui séparait Kerlor de la petite maison de Chaillot.

DE L’AMOUR 339 4 XXXII M. Albert de R... et M. Daubray s’étalent installés au chevet d’Armaqd et ne l’avaient point quitté. Armand, tour à tour condamné et sauvé, avait sans cesse sur les èvres le nom de madame de Sainte-Luce. Albert de R... avait raconté toute sou histoire au médecin qui le soignait. Le docteur était un de ces princes de la science qui remontent toujours à la cause première de tout événement et possèdent une grande logique de déduction. 11 avait pris M. de R... à part et lui avait dit ; — 11 n’y a qu’un seul moyen de sauver notre cher malade. — Lequel ? — U faut qu’il revoie cette femme et qu’elle l’aime ou feigne de l’aimer. Et Job était parti à la recherche du colonel, laissant Armand aux soins de ses deux amis. Tant que dura l’absence de Job, le malade se trouva mieux; un immense espoir le soutenait : il la reverrait I Mais à côté de cet espoir, une torture sans nom, une douleur infinie s’emparait de lui par intervalles : il songeait que sou heureux adversaire était auprès d’elle et qu’il y était de sou aveu. Certes, Armand était bien loin de soupçonner la force mystérieuse et terrible dont disposait le colonel; il était loin de croire que cet homme prodigieux acccomplirait Digitized by Google

iiO LES COMPAGNONS une œuvre de géant pour lui rendre celle qu'il adorait, et cependant il avait une foi profonde en lui, et les dernières paroles de son père résonnaient encore à son oreille, malgré le temps écoulé. Armand vivait donc de cette vie fébrile de l'homme dont l'existence tient à un fil imperceptible. Si Job revenait sans le colonel et la baronne, l'enfant était perdu. Un soir, vers cinq ou six heures, sur les instances du malade et avec l'autorisation du docteur, les fenêtres de sa chambre exposée au couchant avaient été toutes grandes ouvertes, et un dernier rayon de soleil, caressant la cime des grands arbres, venait s'ébattre sur le Ut du malade. Armand pouvait voir le jardin d'où montaient des brises embaumées et d'enivrantes senteurs; il entendait mille gazouillements d'oiseaux dans les feuilles, une harmonie mêlée à un parfum. Au delà du jardin et pardessus ses murs, le regard du blessé avait la faculté de s'étendre au loin, dans la direction de Passy, et d'embrasser d'un seul coup d'œil cet admirable pêle-mêle de maisons blanches, de jardins, d'avenues, de palais, qui bordent les deux rives de la Seine, depuis le pont de la Concorde jusqu'à Auteuil. Tout cela était doré des lueurs du couchant, silencienx et recueilli comme la nature sous l'œil de Dieu. — Ah ! murmura Armand, que je voudrais donc être guéri... que je voudrais pouvoir sortir! — Bientôt, lui dit M. de R..., patience, mon ami. ^^Digilizedb^Goo^

— Montera cheval, poursuivit Armand, aller au bois... Mais, à ce mot, il pâlit tout à coup, et ses amis tressaillirent. — Non, non, dit-il, pas au bois... j'y rencontrerais peut-être le comte. Soudain un roulement de voiture se fit entendre dans la petite rue, et la pâleur d'Armand fit place aussitôt â une sorte de rougeur violente qui monta â sou front décoloré. — Serait-ce Job? murmura-t-il. M. Albert de R... s'était élancé vers une des croisées qui donnaient sur la cour : une chaise de poste franchissait la grille, et un homme de haute taille, dont la décoration et l'habit boutonné trahissaient l'ancien militaire, en descendait aussitôt. Bien qu'il ne l'eût jamais vu, M. de R... devina en lui le père d'Armand. C'était, en effet, le colonel. Le colonel descendit le premier et oürit la main à madame de Sainte-Luce. — Madame, lui dit-il tout bas, souvenez-vous de votre rôle. Je ne puis pas exiger que vous aimiez mon fils, mais il faut feindre de l'aimer... vous n'aurez le vôtre qu'à ce prix. — Je vous obéirai, monsieur, répondit la baronne avec la soumission d'un enfant. A la vive rougeur qui avait coloré les joues d'Armand succéda une pâleur mortelle lorsque M. de R..., accourant, lui eut crié : — Armand, Armand, voici votre père... Il 14

î4a LES CUMPAGNONS En effet, des pas retentissaient dans l'escalier, et l'oreille du blessé reconnut la démarche brusque et saccadée du colonel. La porte s'ouvrit, Armand jeta un cri... Il venait d'apercevoir madame de Sainte-Luce à qui son père donnait la main. Alors les deux amis du blessé, qui connaissaient l'insensibilité hautaine et la cruauté ironique de cette femme, purent la voir s'avancer, émue, rougissante, les yeux baissés, comme un grand coupable touché par le repentir, prendre la main d'Armand dans les siennes et lui dire de sa voix la plus caressante et la plus douce : — Comment vous trouvez-vous, ami?... — Quel homme! murmura M. de R... avec admiration en contemplant ce père assez fort pour avoir amené la tigresse, domptée et réduite à l'esclavage, au chevet de son enfant, et sans qu'elle songeât même à se préoccuper de la présence des témoins de cette scène... Armand s'évanouit, mais son évanouissement fut de courte durée, et le médecin dit à l'oreille du père, tandis qu'il reprenait ses sens : — Maintenant, si cette femme demeure auprès de lui, il est sauvé. — Elle y demeurera, répondit le colonel. Digitized by Google

En effet, des pas retentissaient dans l'escalier, et l'oreille du blessé reconnut la démarche brusque et saccadée du colonel.

La porte s'ouvrit, Armand jeta un cri... Il venait d'apercevoir madame de Sainte-Luce à qui son père donnait la main.

Alors les deux amis du blessé, qui connaissaient l'insensibilité hautaine et la cruauté ironique de cette femme, purent la voir s'avancer, émue, rougissante, les yeux baissés, comme un grand coupable touché par le repentir, prendre la main d'Armand dans les siennes et lui dire de sa voix la plus caressante et la plus douce :

— Comment vous trouvez-vous, ami?...

— Quel homme! murmura M. de R... avec admiration en contemplant ce père assez fort pour avoir amené la tigresse, domptée et réduite à l'esclavage, au chevet de son enfant, et sans qu'elle songeât même à se préoccuper de la présence des témoins de cette scène...

Armand s'évanouit, mais son évanouissement fut de courte durée, et le médecin dit à l'oreille du père, tandis qu'il reprenait ses sens :

— Maintenant, si cette femme demeure auprès de lui, il est sauvé.

— Elle y demeurera, répondit le colonel.

 Huit jour», puis un mois s’écoulèrent. Madame de Sailite-Luce s’était installée au chevet d’Armand et ne le quittait ni jour, ni nuit. Le bonheur avait rendu la force et la vie au blessé; il commençait à se lever, et, appuyé sur le bras de son père, il descendait chaque jour avec elle dans le jardin. Là, le colonel s’éloignait, et ils restaient seuls. Madame de Sainte-Luce n’aimait plus Armand, mais elle voulait reconquérir son enfant, et elle savait bien que le colonel ne le lui rendrait que lorsque son fils à lui serait saiivé et guéri, et elle jouait son rôle avec la conscience d’une grande comédienne qui finit par s’identifier avec le sien. Atmand l’aimait toujours. Seulement, avec la santé, lui revenait le souvenir de ses tortures et de la perfidie de la baronne ; et alors il entra bientôt dans cette phase étrange et fébrile de l’amour qui se traduit en bouderies et en reproches, et qui, à son insu et par sa violence même, touche aux hmites de l’indifférence. Le colonel avait prévu celte réaction. — L’heure est proche, s’était-il dit, où il la prendra en haine, et de la haine au mépris il n’y a qü’uti pas. En effet, Armand commençait à éclater en reproches; il prononçait avec une fureur jalouse le nom du comte Hzed by Google

244 LES COMPAGNONS Stewaii, et la baronne courbait le front en songeant à son fils. — Dans huit jours, se dit le colonel un soir, mon enfant n'aimera plus cette femme... Et il avait raison. Armand se rappelait tout ce qu'il avait entendu dire de la baronne ; il n'était plus besoin que de lui apprendre sa conduite à Rerlor, et il la mépriserait... XXXIV — Madame, dit un jour le colonel à la baronne, tandis qu' Armand sommeillait, vous avez tenu la moitié de vos engagements. Elle tressaillit. — Ce n'est pas tout, reprit-il, il faut que mon fils cesse de vous aimer... Et comme elle le regardait avec étonnement, il continua : — Il faut qu'il apprenne de votre bouche même toute votre vie passée. — Ah! jamais! s'écria-t-elle. — Alors, dit froidement le colonel, vous n'aurez jamais votre fils. Elle courba le front et deux larmes de rage jaillirent de ses yeux. — J'obéirai... démon! murmura-t-elle. DIgilized by Google

Stewan, et la baronne courbait le front en songeant à son fils.

— Dans huit jours, se dit le colonel un soir, mon enfant n'aimera plus cette femme...

Et il avait raison. Armand se rappelait tout ce qu'il avait entendu dire de la baronne ; il n'était plus besoin que de lui apprendre sa conduite à Kerlor, et il la mépriserait...

XXXIV

— Madame, dit un jour le colonel à la baronne, tandis qu'Armand sommeillait, vous avez tenu la moitié de vos engagements.

Elle tressaillit.

— Ce n'est pas tout, reprit-il, il faut que mon fils cesse de vous aimer...

Et comme elle le regardait avec étonnement, il continua : — Il faut qu'il apprenne de votre bouche même toute votre vie passée.

— Ah ! jamais ! s'écria-t-elle.

— Alors, dit froidement le colonel, vous n'aurez jamais votre fils.

Elle courba le front et deux larmes de rage jaillirent de ses yeux.

— J'obéirai... démon ! murmura-t-elle.

Lorsque Armand s'éveilla, elle se mit à genoux devant lui et lui dit : — Vous plaît- il, mon bien-aimé, que nous allions ensevelir notre bonheur au bout du monde, en quelque retraite ignorée ? — Pourquoi? demanda- 1- il avec impatience. , — Mais parce que je veux être à vous toujours et partout... et qu'à Paris... — Ah I dit Armand avec une colère jalon.îe, vous craignez sans doute de vous compromettre avec moi comme avec le comte ? — Enfant !... Elle baissa les yeux et murmura : — Je ne veux pas que vous rougissiez de moi... — Comment cela? — Mais parce que tout Paris connaît aujourd'hui ma conduite... Et comme le colonel, dissimulé derrière un rideau, laissait peser sur elle sou regard dominateur, elle fit à Armand une confession pleine et entière. Armand l'écouta froidement, sans l'interrompre, et à mesure qu'elle parlait, une réaction se faisait en lui, et le dégoût montait de son cœur à ses lèvres... — Eb bien, lui dit-il quand elle eût terminé en lui demandant de quitter Paris avec elle, rentiez chez vous, madame, etlaissez-moi rétlécliir jusqu'à demain. Je vous écrirai. Le lendemain, eu effet, un valet de la maisonnette de Il 14

S4G LES COMPAGNONS Chaillot apporta un billet à madame de Sainte-Luce. Ce billet était, non point d'Armand, mais du colonel, et il ne contenait que deux ligues : « Mon fils a cessé de vous aimer; il ne vous reverra jamais. Retournez à Keilor, vous y trouverez votre enfant. » . XXXV Quelques jours après, le colonel reçut la visite de M. de Lacy : — Mon cher colonel, lui dit Contran, voulez-vous m'accorder un congé? — Pourquoi faire? — Pour voyager. — Êtes-vous malade? — Je le crains. — Et où irez- vous? — En Allemagne. Contran, en touchant du pied la vieille terre bretonne, avait juré de se soustraire à l'association. Le remords était enfin venu. — Allez, lui dit le colonel, vous avez assez fait pour nous. Reposez-vous maintenant. Le soir, en effet, le marquis Gontran de Lacy partit pour Strasbourg, traversa cette ville sans s'y arrêter, passa le Rhin et s'enfonça dans les contrées que borde la Digilized by Google

Chaillot apporta un billet à madame de Sainte-Luce. Ce billet était, non point d'Armand, mais du colonel, et il ne contenait que deux lignes :

« Mon fils a cessé de vous aimer ; il ne vous reverra jamais. Retournez à Kerlor, vous y trouverez votre enfant. »

XXXV

Quelques jours après, le colonel reçut la visite de M. de Lacy : — Mon cher colonel, lui dit Gontran, voulez-vous m'accorder un congé ?

— Pourquoi faire ?

— Pour voyager.

— Êtes-vous malade ?

— Je le crains.

— Et où irez-vous ?

— En Allemagne.

Gontran, en touchant du pied la vieille terre bretonne, avait juré de se soustraire à l'association. Le remords était enfin venu.

— Allez, lui dit le colonel, vous avez assez fait pour nous. Reposez-vous maintenant.

Le soir, en effet, le marquis Gontran de Lacy partit pour Strasbourg, traversa cette ville sans s'y arrêter, passa le Rhin et s'enfonça dans les contrées que borde la

DE L’AMOUR *S7 orèt Noire; deux ans s’écoulèrent sans que les Compagnons de l’épée, les associés du colonel, entendissent parler de lui. Contran allait demander le repos du cœur et l'oubli à ces vertes vallées bavaroises qui sont comme une oasis aux portes de ce désert immense pour les âmes meurtries, qu’on appelle le monde. ÉPILOGUE XXXVI « Il y a longtemps que je n’ai pris la plume pour ajouter une page nu triste journal de ma vie... La raison eu est bien simple, il y a longtemps que je ne souÊfre plus, et <lepuis un an je crois avoir fait un tnauvais rêve. » Voilà deux aus que Léona est morte; depuis deux années la terrible association du sang, à laquelle me lient ^ mes serments, m’a laissé en repos. Elle ne m’a rien de- ^ mandé, ni service d’épée, ni secours de séduction. Us . n’ont plus besoin de moi . . . puissent-ils m’avoir oublié !... f d by Google

318 LES COMPAGNOxNS » Oh ! rhorrible série d'événements à laquelle ma vie a été livrée un moment, et comme le pied m'a glissé sur ce sanglant chemin du crime où mon étrange et funeste amour m'avait conduit!... » L'ombre pâle et vengeresse du général de Ruvigny et celle d'Octave de Verne se sont bien souvent assises à mon chevet pendant de longues nuits d'insomnie ; bien souvent j'ai voulu me passer au travers du corps cette épée déloyale qui était devenue l'arme d'un assassin... Mais, à trente ans, la vie est si belle!... et puis j'avais oublié cette hideuse créature qu'on nomme Léona, et l'oubli de la femme qu'on a aimée et pour qui on a souffert nous fait nous reprendre à l'existence avec plus de force et d'amour que jamais. » Alors, quand ce rêve aux sombres images se brise, lorsque le cœur, enchainé longtemps à une honteuse passion, vient à rompre enfin ses fers, on trouve le soleil radieux, l'air tiède et embaumé, les arbres verts et la nature en fête. Tout semble sourire autour de nous, et nous éprouvons le besoin de chercher une affection nouvelle, aussi sainte que la première était coupable et dégradante. » Le colonel m'avait accordé un congé illimité. J'ai voyagé ; j'ai passé deux années à voir le nord de l'Europe, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la Russie. Le voyage est le médecin sublime. Mes horribles visions de chaque nuit se sont effacées peu à peu, et je crois que Dieu m'a pardonné en faveur de mon repentir. Digitized by Google

» Oh! l'horrible série d'événements à laquelle ma vie a été livrée un moment, et comme le pied m'a glissé sur ce sanglant chemin du crime où mon étrange et funeste amour m'avait conduit!...

» L'ombre pâle et vengeresse du général de Ruvigny et celle d'Octave de Verne se sont bien souvent assises à mon chevet pendant de longues nuits d'insomnie; bien souvent j'ai voulu me passer au travers du corps cette épée déloyale qui était devenue l'arme d'un assassin... Mais, à trente ans, la vie est si belle!... et puis j'avais oublié cette hideuse créature qu'on nomme Léona, et l'oubli de la femme qu'on a aimée et pour qui on a souffert nous fait nous reprendre à l'existence avec plus de force et d'amour que jamais.

» Alors, quand ce rêve aux sombres images se brise, lorsque le cœur, enchaîné longtemps à une honteuse passion, vient à rompre enfin ses fers, on trouve le soleil radieux, l'air tiède et embaumé, les arbres verts et la nature en fête. Tout semble sourire autour de nous, et nous éprouvons le besoin de chercher une affection nouvelle, aussi sainte que la première était coupable et dégradante.

» Le colonel m'avait accordé un congé illimité. J'ai voyagé; j'ai passé deux années à voir le nord de l'Europe, la Suède, la Norvége, l'Allemagne, la Russie. Le voyage est le médecin sublime. Mes horribles visions de chaque nuit se sont effacées peu à peu, et je crois que Dieu m'a pardonné en faveur de mon repentir.

DE L’AMOUR 249 » Puis je suis revenu... » Le colonel ne m'avait pas donné signe de vie. Ils m’ont oublié... » J’ai traversé Paris comme on traverse, la nuit, un lieu mal famé, rapidement et sans m’arrêter ; j’ai passé trois jours à peine au manoir, chez le baron de Lacy, et je suis venu à Vibray, chez mon oncle à la mode de Bretagne, M. de Froidefond... Ah ! que n’y suis-je venu trois aunées plus tût!... L’image de Jeanne aurait si bien rempli mon cœur que ce regard sinistre et profond qui jaillissait des yeux de la Léona n’aurait pu y pénétrer pour y jeter le trouble et la honte, l’infamie et les remords 1 XXXVII » J’ai prononcé le nom de Jeanne. Je viens de l’écrire pour la première fois, moi qui le murmure tout bas depuis deux mois et plus... » Jeanne de Froidefond, ma cousine, est belle comme une création de Phidias ; elle a l’intelligence d’une grande artiste, le front pur et le cœur vierge d’une sainte. Jeanne fera un paradis, une éternité de félicités à l’homme qui l’épousera... Mon Dieu! mon Dieu! mon cœur bat bien fort.

250 LES COMPAGNONS XXXVIII » Septembre verse ses sourires mélancoliques sur notre Vendée. Les bruyères roses sont éclairées du soleil et embaument l'air de leur suave et discret parfum ; les prés sont verts encore, les grands bois de notre Bocage emplis de murmures et de bruits joyeux. La trompe de chasse laisse échapper sous la futaie ses notes éclatantes et mélancoliques. Hier, mon oncle et moi, nous avons couru un chevreuil. Jeanne était avec nous... Nous avons galopt; côte à côte pendant plusieurs heures, et j'étais l'homme le plus heureux du monde. » Ohl ce passé sanglant et désolé, ces ombres vengeresses dont j'ai couché les corps dans la tombe !... XXXIX » Non, je suis indigne de Jeanne ! » J'aurais voulu, si j'étais resté pur, devenir l'époux de Jeanne. Quelle vie céleste ! Ah ! ceux qui raillent les joies du mariage, ceux qui bravent cette morne et froide existence du garçon, ce vagabond sans feu ni lieu, ne savent pas ce qu'il y a de bonheur sans fin et de voluptés Digitized by Google

XXXVIII

» Septembre verse ses sourires mélancoliques sur notre Vendée. Les bruyères roses sont éclairées du soleil et embaument l'air de leur suave et discret parfum ; les prés sont verts encore, les grands bois de notre Bocage emplis de murmures et de bruits joyeux. La trompe de chasse laisse échapper sous la futaie ses notes éclatantes et mélancoliques. Hier, mon oncle et moi, nous avons couru un chevreuil. Jeanne était avec nous... Nous avons galopé côte à côte pendant plusieurs heures, et j'étais l'homme le plus heureux du monde.

» Oh ! ce passé sanglant et désolé, ces ombres vengeresses dont j'ai couché les corps dans la tombe !...

XXXIX

» Non, je suis indigne de Jeanne !

» J'aurais voulu, si j'étais resté pur, devenir l'époux de Jeanne. Quelle vie céleste ! Ah ! ceux qui raillent les joies du mariage, ceux qui bravent cette morne et froide existence du garçon, ce vagabond sans feu ni lieu, ne savent pas ce qu'il y a de bonheur sans fin et de voluptés

DE L’AHOUR %S1 sans nom dans cette vie conjugale que savent nous faire certaines femmes. » Si Jeanne était ma femme, à moi, je prendrais eu pitié l’univers. » Quelle était belle hier, avec son amazone de drap vert et son chapeau à plume blanche, sous lequel se déroulaient en boucles capricieuses ses longs cheveux blonds! Comme elle maniait gracieusement son cheval! comme elle battait des mains avec enthousiasme quand la bôte de chasse laissait en revoir avec sou escorte de chiens acharnés et vaillants ! XL » Aujourd’hui Jeanne s’est promenée à mon bras dans le parc; un vieux parc ombreux et moussu, où le soleil, passant à travers les grands arbres, tréflait l’herbe épaisse que nos pieds foulaient. Nous nous sommes assis sur un banc de gazon, au sommet d’une petite éminence d’où l’on domine la vallée et le village. Le soir tombait, l’air était tiède, le vent doux. Jeauue s’était appuyée sur mon épaule avec un tel abandon, avec une si naïve confiance, que j’en ai tressailli... M’aimeraiLelle? » Mou oncle, de baron de Froidefond, si Jeanne m’aimait et si j’étais digue d’elle, serait peut-être heureux de notre union... Mais mon passé est là! il se dresse menaDigitized by Google

352 LES COMPAUiNONS çaiit et siuistre devant moi comme un spectre, il semble étendre vers moi la main et me dire : » — On ne doit pas unir un cœur souillé à un cœur vierge et pur... » Maudit soit le jour où j'ai connu Léona ! Ce monstre a dévoré ma vie tout entière, passé et avenir... » Pourtant j'aime Jeanne, — je l'aime avec passion, ardemment, saintement, comme les anges déchus doivent aimer tout bas ce paradis qu'ils ont perdu et dont ils blasphèment tout haut... » Et puis, l'amour n'est-il pas un feu purificateur? » Jeanne... Jeanne... Ahl si tu devenais ma femme, je consacrereds chaque minute de ma vie à ton bonheur, et je me sentirais si grandi par ton amour, que j'aurais une preuve irrécusable de mon pardon... » L'homme que tu aimeras. Dieu ne pourra l'accabler de son courroux. » XLI Le château de Vibray, d'où étaient datées, dans le journal de Contran, les quelques pages que l'on vient de lire, était situé en Vendée, dans la portion ouest du Bocage, à une lieue de la mer dont on entendait, par les calmes nuits d'été, les mugissements lointains. Vibray était un joli castel de la Renaissance entouré d'une prairie où Digitized by Google

çant et sinistre devant moi comme un spectre, il semble étendre vers moi la main et me dire :

» — On ne doit pas unir un cœur souillé à un cœur vierge et pur...

» Maudit soit le jour où j'ai connu Léona ! Ce monstre a dévoré ma vie tout entière, passé et avenir...

» Pourtant j'aime Jeanne, — je l'aime avec passion, ardemment, saintement, comme les anges déchus doivent aimer tout bas ce paradis qu'ils ont perdu et dont ils blasphèment tout haut...

» Et puis, l'amour n'est-il pas un feu purificateur?

» Jeanne... Jeanne... Ah ! si tu devenais ma femme, je consacrerais chaque minute de ma vie à ton bonheur, et je me sentirais si grandi par ton amour, que j'aurais une preuve irrécusable de mon pardon...

» L'homme que tu aimeras, Dieu ne pourra l'accabler de son courroux. »

XLI

Le château de Vibray, d'où étaient datées, dans le journal de Gontran, les quelques pages que l'on vient de lire, était situé en Vendée, dans la portion ouest du Bocage, à une lieue de la mer dont on entendait, par les calmes nuits d'été, les mugissements lointains. Vibray était un joli castel de la Renaissance entouré d'une prairie où

DE L’AMOL’R 2o3 croissent des arbres fruitiers où, de toutes parts, la vue était bornée par ces grands bois vendéens où les ebonans résistèrent si héroïquement et si longtemps. Un petit village se groupait autour de lui comme un troupeau à l’entour de son pâtre. L’humble église au clocher pointu était adossée à l’une des tours et était à la fois la paroisse de Vibray et la chapelle du château. M. le baron de Froidefond, le maître du manoir, passait à Vibray les deux tiers de l’année avec Jeanne, sa fille unique. Le baron avait soixante années révolues et en paraissait quarante-cinq à peine. Né vers la fin du dernier siècle, au commencement du règne de Louis XVI, il avait presque l’âge d’homme quand arrivèrent les mauvais jours de 93. Volontaire sous Bonchamps, Charette et La Rochejaquelein, le baron avait été l’un des derniers soldats de cette vaillante poignée d’hommes qui tint si longtemps en échec les soldats de la République. Soldat à quinze ans, il fut général à vingt. Le baron émigra. Puis, au retour du roi, on ne le revit point aux Tuileries encombrant les antichambres royales avec la foule des solliciteurs. Le baron était riche ; il se retira dans ses terres, y vécut tranquille, ignoré, et s’y maria. Jeanne fut le fruit de son union prématurément brisée par la mort. Elle absorba l’existence du vieux gentilhomme et la remplit tout entière. File devint la joie, le bonheur de cet homme dont la jeunesse et l’âge mùr avaient été si cruellement éprouvés. L’amour de ce père pour sa lille tenait à la fois du culte

 du sauvage pour son idole et de la passion idolâtre de l'amant. Il en était jaloux comme d'une jeune femme. Jeanne était si belle, si belle que, l'hiver, à Paris, un murmure d'admiration retentissait sans cesse autour d'elle dans ce monde aristocratique auquel elle appartenait, et dont elle était une des jeunes reines. Combien de prétendants s'étaient présentés ! Combien d'hommes réunissant ces qualités multiples et si rares qui fout le cavalier accompli, beauté, noblesse, esprit, fortune, avaient aspiré à sa main! Mais M. de Proidefond était avare de sa fille comme l'avare d'un trésor. Il no voulait l'abandonner à un mari que lorsque son cœur aurait parlé... 11 voulait que son enfant aimât l'homme qui l'épouserait et qu'elle fût heureuse. Jusqu'alors le cœur de Jeanne était demeuré muet. Tout entière à son adoration pour son père, elle n'avait levé qu'un regard indififércnt sur tous ceux qui avaient demandé sa main, et elle ne s'était prononcée pour aucun. Jeanne, à vingt ans, avait les cheveux blonds, l'œil bleu des Bretonnes, leur taille flexible et nerveuse, leur bouché un peu sérieuse et leur regard mélancolique. Elle était née pour l'amour. Cependant on devinait, dans cette précoce maturité, la femme capable de tous les dévouements envers celui dont elle ferait un jour son époux* Elle ne l'avait point trouvé encore... elle semblait l'attendre. Ce fut dans' ces circonstances qu'arriva Oontran de Lacy. Le marquis venait d'un lointain voyage. 11 avait Digiiized by Google

DE L’AMOUR vécu de cette vie isolée et bruyante à la fois du voyageur; il était allé demander à la poussière des grandes routes, à l’existence des liôtellei ics, aux sites abruptes et pittoresques, aux spectacles grandioses de la nature du Nord, ce calme qui n’était’plus dans son cœur depuis le jour fatal où il avait juré celte sombre alliance, ce pacte de sang avec les Compagnons de l’épée. Les grandes douleurs et les grands remords ne résistent point éteruetlement aux émotions toujours nouvelles du voyage. Pendant la première année, Contran s’éloigna de la France avec une sorte de joie sauvage, et sa conscience bourrelée parut s’apaiser graduellement à mesure qu’une journée de plus mettait entre Paris et lui une nouvelle distance. II lui % semblait que plus il fuirait, moins il entendrait les cris vengeurs de ses victimes. 11 fil tour à tour de courtes haltes en Bohème, en Hongrie, eu Pologne; il poussa jusqu’à Saint-Pétersbourg. Puis, là, cette nostalgie singulière que donne le sol breton s’empara de cet homme, gui avait vécu à Paris et presque jamais en Bretagne. L’amour du sol natal, de la patrie, de la France, se réveilla eu lui. Ses remords s’étaient assoupis. — Ils m’auront oublié! peusa-t-il, songeant à ses redoutables et mystérieux amis. Et il revint; il revint bien plus vite encore qu’il no s’était éloigné, et lorsqu’il atteignit les dernières chaînes do la forêt Noire, lorsque, du haut d’une tour en ruines, sur les bords du Neckar, dans le Palatinat, il aperçut cette bande blauche qui se déroule majestueusement à l’hoDigilized by Google

vécu de cette vie isolée et bruyante à la fois du voyageur; il était allé demander à la poussière des grandes routes, à l'existence des hôtelleries, aux sites abruptes et pittoresques, aux spectacles grandioses de la nature du Nord, ce calme qui n'était plus dans son cœur depuis le jour fatal où il avait juré cette sombre alliance, ce pacte de sang avec les Compagnons de l'épée. Les grandes douleurs et les grands remords ne résistent point éternellement aux émotions toujours nouvelles du voyage. Pendant la première année, Gontran s'éloigna de la France avec une sorte de joie sauvage, et sa conscience bourrelée parut s'apaiser graduellement à mesure qu'une journée de plus mettait entre Paris et lui une nouvelle distance. Il lui semblait que plus il fuirait, moins il entendrait les cris vengeurs de ses victimes. Il fit tour à tour de courtes haltes en Bohème, en Hongrie, en Pologne; il poussa jusqu'à Saint-Pétersbourg. Puis, là, cette nostalgie singulière que donne le sol breton s'empara de cet homme, qui avait vécu à Paris et presque jamais en Bretagne. L'amour du sol natal, de la patrie, de la France, se réveilla en lui. Ses remords s'étaient assoupis.

— Ils m'auront oublié! pensa-t-il, songeant à ses redoutables et mystérieux amis.

Et il revint; il revint bien plus vite encore qu'il ne s'était éloigné, et lorsqu'il atteignit les dernières chaînes de la forêt Noire, lorsque, du haut d'une tour en ruines, sur les bords du Neckar, dans le Palatinat, il aperçut cette bande blanche qui se déroule majestueusement à l'ho-

256 LES COMPAGNONS rizon occidental et qu’on nomme le Rlûn; lorsque, plus loin encore, il vit la chaîne des Vosges dessiner ses contours indécis dans la brume du ciel... alors son cœur se prit à battre, et ses remords se réveillèrent plus violents. « — Non, non, murmura-t-il, je n’aurai jamais le courage de franchir le Khin; Paris est là-bas! Il passa deux mois dans le duché de Bade, fuyant les Français qui s’y trouvent réunis chaque été, demeurant de longues heures au sommet des montagnes, afin de voir la France dans le lointain... Chaque jour, il s’éveillait tout rempli du nom, du souvenir, de l’amour de la patrie; il revoyait sa terre bretonne, cette noble terre de son enfance, avec ses bruyères et ses genêts, son ciel un peu gris, sou vieil océan aux majestueuses colères, et le manoir, cette féodale demeure, où ses jeunes ans furent bercés, hélas! des plus saintes traditions et des plus chevaleresques enseignements... 11 y revoyait sou père descendu au tombeau, le front calme et pur, et son vieil oncle, le baron de Lacy, qui le chérissait maintenant comme on chérit son unique héritier, et sa mère, morte à trente ans, et sur les genoux de laquelle il s’agenouillait, tout petit, pour prier le Dieu de ses pères! Alors, à ces souvenirs, à ces visions, l’homme souillé, le meurtrier du général de Ruviguy et d’Octave de Verne, le bourreau sans pitié de Léona, le Gontran de Lacy au regard sombre, au front pâle et comme chargé d’un stigmate indélébile, s’effaçait pour faire place à une image plus jeune. C’était Contran à vingt ans, Gontran, le loyal

Digitized by Googk U

nK L’AMOUR 2ü7 et le brave, Gontran, le chevaleresque et le fidèle, l’homme sans reproche et sans peur. Et alors encore, , tendant les mains vers cette patrie entrevue dans la brume de l’horizon, il voulait se lever et marcher vers elle. Mais soudain se dressaient devant lui et les ombres de ses victimes et les tètes hideuses de ses complices... et le meurtrier reculait et demeurait cloné au sol de l’exil! Un jour, ccpemlant, une lettre lui vint. Elle était du baron de Lacy, son oncle : « Mon cher enfant, disait le vieillard, voici deux années que tu es parti. Ne trouves-tu pas qu’il est bon, même en Allemagne, de recevoir uu jour une lettre des siens comme uu parfum de la patrie absente ? J’ai soixanteneuf ans sonnés, je crains que Dieu ne m’ait pas accordé un bien grand nombre de jours à vivre, et il me serait doux de te revoir encore une fois avant d’entreprendre le grand voyage sans retour... » Voici venir septembre. Notre Bretagne est charmante à voir en ce moment. Nos bruyères roses sont eu fleurs et embaument l’air, nos bois commencent à se dépouiller un peu, et de ma fenêtre je contemple avec ravissement cet adorable mélange de feuilles vertes et de feuilles jaunissantes. » Il fera bon chasser dans quinze ou vingt jours... » Reviens... » Ensuite, j’ai des projets, des projets qui te concernent... Laisse-moi tes sapins de la forêt Noire et viens Digitized by Google

et le brave, Gontran, le chevaleresque et le fidèle, l'homme sans reproche et sans peur. Et alors encore, tendant les mains vers cette patrie entrevue dans la brume de l'horizon, il voulait se lever et marcher vers elle. Mais soudain se dressaient devant lui et les ombres de ses victimes et les têtes hideuses de ses complices... et le meurtrier reculait et demeurait cloué au sol de l'exil!

Un jour, cependant, une lettre lui vint. Elle était du baron de Lacy, son oncle :

« Mon cher enfant, disait le vieillard, voici deux années que tu es parti. Ne trouves-tu pas qu'il est bon, même en Allemagne, de recevoir un jour une lettre des siens comme un parfum de la patrie absente? J'ai soixante-neuf ans sonnés, je crains que Dieu ne m'ait pas accordé un bien grand nombre de jours à vivre, et il me serait doux de te revoir encore une fois avant d'entreprendre le grand voyage sans retour...

» Voici venir septembre. Notre Bretagne est charmante à voir en ce moment. Nos bruyères roses sont en fleurs et embaument l'air, nos bois commencent à se dépouiller un peu, et de ma fenêtre je contemple avec ravissement cet adorable mélange de feuilles vertes et de feuilles jaunissantes.

» Il fera bon chasser dans quinze ou vingt jours...

» Reviens...

» Ensuite, j'ai des projets, des projets qui te concernent... Laisse-moi tes sapins de la forêt Noire et viens

LES COMPAGNONS 2?SH t’asseoir à l’ombre de nos grands chênes séculaires, au tronc noueux desquels les Celtes, nos aïeux, arrachaient le gui sacré. j> Je t’embrasse. » Baron de Lact. » Cette lettre détermina Contran à partir. Il franchit le Rhin, traversa au galop de ses chevaux de poste l’Alsace, la Lorraine, Paris, où il ne passa qu’en frissonnant, et il vint frapper un soir de la fin d’août à la porte du manoir. Les termes un peu mélancoliques de la lettre-du baron avaient laissé penser à Contran que son oncle avait considérablement vieilli, et il s’était imaginé qu’il retrouverait un vieillard cassé et morose, assis au coin du feu dans une salle basse du château. La surprise du marquis fut extrême. Au moment où il descendait de voiture, le baron revenait de la chasse, aussi vert, aussi gaillard que le jour où il avait couru un sanglier en compagnie des Rérizou, ses voisins, et de madame de Sainte-Luce. Le baron paraissait même un peu rajeuni, Ijien qu’il eût deux années de plus. Contran le vit mettre pied à terre avec la légèreté nerveuse d’un jeune homme, et il se jeta dans ses brus. — Cordieu! mon oncle, lui dit- il, vous m’avez lait grand’peur. — Comment cela, mon neveu? — Mais, dit le marquis, votre lettre avait une odeur de tisane et sentait les rhumatismes. Digiliïed I ".oogle lVi

t'asseoir à l'ombre de nos grands chênes séculaires, au tronc noueux desquels les Celtes, nos aïeux, arrachaient le gui sacré.

» Je t'embrasse.

» Baron de Lacy. »

Cette lettre détermina Gontran à partir. Il franchit le Rhin, traversa au galop de ses chevaux de poste l'Alsace, la Lorraine, Paris, où il ne passa qu'en frissonnant, et il vint frapper un soir de la fin d'août à la porte du *manoir*.

Les termes un peu mélancoliques de la lettre du baron avaient laissé penser à Gontran que son oncle avait considérablement vieilli, et il s'était imaginé qu'il retrouverait un vieillard cassé et morose, assis au coin du feu dans une salle basse du château.

La surprise du marquis fut extrême. Au moment où il descendait de voiture, le baron revenait de la chasse, aussi vert, aussi gaillard que le jour où il avait couru un sanglier en compagnie des Kérizou, ses voisins, et de madame de Sainte-Luce. Le baron paraissait même un peu rajeuni, bien qu'il eût deux années de plus. Gontran le vit mettre pied à terre avec la légèreté nerveuse d'un jeune homme, et il se jeta dans ses bras.

— Cordieu! mon oncle, lui dit-il, vous m'avez fait grand'peur.

— Comment cela, mon neveu?

— Mais, dit le marquis, votre lettre avait une odeur de tisane et sentait les rhumatismes.

DE L’ AMD CM 2.”9 — Ma foi! répondit le baron, le fait est que le jour où je t ’ai écrit, j’avais la goutte. Mais l’accès est passé... Contran se prit à sourire. — Quand j’ai la goutte, reprit le baron en embrassant son neveu avec effusion, je suis morose, et je pense à ma fin dernière. La goutte disparue, j’ai vingt ans, et je fais détourner un sanglier pour le lendemain. — Ainsi, la goutte est partie? — Complètement. — Alors, nous chasserons? — Du matin au soir. Et le baron entraîna Contran dans la salle à manger du manoir, où il fit remplacer, par son valet de chambre, ses bottes de chasse par des pantoufles. — Maintenant, reprit-il, causons un peu en attendant le souper. Le baron avait pris un ton confidentiel qui intrigua Contran quelque peu. — Mon bon ami, poursuivit-il, dis-moi d’abord d’où tu viens et ce que tu as fait durant ces deux années... — J’ai voyagé. — As-tu rencontré un pays qui vaille notre Bretagne, et des femmes plus jolies que nos Bretonnes ? — Non, répondit Contran. . — Très-bien. C’est tout ce que je voulais savoir. A présent, que comptes-tu faire? — Mais, dit le marquis, à qui revint sinistre et terrible Digitized by Google

— Ma foi! répondit le baron, le fait est que le jour où je t'ai écrit, j'avais la goutte. Mais l'accès est passé...

Gontran se prit à sourire.

— Quand j'ai la goutte, reprit le baron en embrassant son neveu avec effusion, je suis morose, et je pense à ma fin dernière. La goutte disparue, j'ai vingt ans, et je fais détourner un sanglier pour le lendemain.

— Ainsi, la goutte est partie?

— Complétement.

— Alors, nous chasserons?

— Du matin au soir.

Et le baron entraîna Gontran dans la salle à manger du *manoir*, où il fit remplacer, par son valet de chambre, ses bottes de chasse par des pantoufles.

— Maintenant, reprit-il, causons un peu en attendant le souper.

Le baron avait pris un ton confidentiel qui intrigua Gontran quelque peu.

— Mon bon ami, poursuivit-il, dis-moi d'abord d'où tu viens et ce que tu as fait durant ces deux années...

— J'ai voyagé.

— As-tu rencontré un pays qui vaille notre Bretagne, et des femmes plus jolies que nos Bretonnes?

— Non, répondit Gontran.

— Très-bien. C'est tout ce que je voulais savoir. A présent, que comptes-tu faire?

— Mais, dit le marquis, à qui revint sinistre et terrible

 le souvenir du serment qui le liait, je compte demeurer auprès de vous, mon oncle, et vivre en paix. — Tarare! tu t'ennuieras au bout d'un mois. Quel i\:;e as-tu? — Trente-deux ans. — Que te reste-t-il de fortune? — A peu près rien. — Diable ! s'écria le baron en riant, c'est que je ne suis pas mort encore... * — Je l'espère, mon oncle... — Cependant, quand on est le marquis de Lacy, il faut faire une figure convenable en ce monde, et, entre nous, je suis un peu avare... — Mon oncle ! — Oh 1 fit le baron en riemt, je serai bonhomme cependant, et je te servirai bien, ma vie durant et pour te faire patienter, vingt mille livres de pension, mais... — Mais? interrogea Contran. — Pour un appétit comme le tien, c'est peu, et, si tu m'en croyais, tu ferais une fin. Contran regarda son oncle et tressaillit. — A ta place, vois-tu, continua le baron, je ferais un tour en Bretagne et en "Vendée, je me choisirais une femme qui eût trente bonnes mille livres de rente en terres, et je l'épouserais. . — Mais, mon oncle... — Ta, ta, ta 1 si j'avais à recommencer, moi, je ne demeurerais pas garçon plus longtemps. D'ailleurs, monDig!'" -J bv Gooj^lt '•j

DE L’AMOUR 261 sienr mon neveu, voudriez-vous que no*re nom s’éleignît? — Assurément non, mon oncle. — EU bien, songe à ce que j’ai dit, et allons souper... Contran n’avait jamais pensé au mariage, b’.en qu'il fût le dernier de sou sang. Il avait un peu oublié, au milieu du courant parisien, la loi aristocratique qui régissait les vieilles races et leur défendait de s’éteindre. Sa conversation avec sou oncle le jeta donc dans un monde d’idées tout nouveau. Et comme, l’homme souillé s’effacait en lui enfin pour laisser reparaitre le gentilhomme et l’hounète homme, il se prit à faire ce rêve éblouissant de bonheur qu’on appelle la vie à deux : cette vie conjugale que Dieu et les hommes consacrent, cette longue suite de jours heureux et calmi's qui s’écoulent uu à un au coin du foyer de la famille, entre le berceau d’un enfant et le regard charmant et doux d’une jeune mère au front pur, au cœur dévoué, et qui ne ressemble pas plus à ces créatures sans nom qui nous prennent et nous gaspillent notre jeunesse sous leuis doigts Gouillés et avides que le ciel triste et brumeux du Nord ne ressemble à l’azur éclatant du ciel itaüen. Il rêva, le naïf et le crédule, l’existence si noble, si paisible et si bien remplie eu son oisiveté, du gentilhomme de province, au fond d’une verte allée, à l’ombre de ces grands bois plantés par ses ancêtres. Il vit tout à coup, dans sa vie désolée et solitaire, apparaître le souII 15. Digitized by Google

202 LES COMPAONONS l'iro plein de mélancolie et l’œil bleu si rêveur et si doux d’une fille du Bocage ou du pays de Rennes, une frêle et charmante enfant, qui régénérerait la race des Lacy, déviée en lui... Le vieux baron devina tout cela. Il comprit quel immense espoir, quel mirage multicolore le seul mot de mariage fait éclore soudain dans le cœur de l’homme à moitié blasé, et il voulut, avant de reprendre l’entretien commencé avant le souper, laisser Contran livré à luimême et à ses réflexions. Pendant trois jours, le marquis chassa en compagnie de sou oncle, et passa avec lui, au coin d’un feu précoce, ces soirées si calmes qu’allongent les premiers jours d’automue. Le baron ne reparlait plus de mariage. Mais, le quatrième jour, le vieux gentilhomme fut repris d’un accès de goutte : — Mon beau nevçu, dit-il alors, voici que je vais redevenir morose et que tu t’ennuieras fort à chasser seul. Laisse-moi te donner un conseil... — Je vous écoute, mon onde. — Puisque tu es ici, fais donc une tournée de famille, va voir nos parents... Nous avons quelque part, en plein Bocage, moi un cousin germain, un oncle pour toi, par conséquent, à la mode de notre pays. Va lui faire visite et passer huit jours chez lui. Froidefond est plus jeune que moi, lui, et il n’a pas la goutte... t — Mais pourquoi vous quiiterais-je? — Parce que j’ai la goutte 1 — • Eh bien ! je vous soignerai... Digiiized by Google

rire plein de mélancolie et l'œil bleu si rêveur et si doux d'une fille du Bocage ou du pays de Rennes, une frêle et charmante enfant, qui régénérerait la race des Lacy, déviée en lui...

Le vieux baron devina tout cela. Il comprit quel immense espoir, quel mirage multicolore le seul mot de mariage fait éclore soudain dans le cœur de l'homme à moitié blasé, et il voulut, avant de reprendre l'entretien commencé avant le souper, laisser Gontran livré à lui-même et à ses réflexions.

Pendant trois jours, le marquis chassa en compagnie de son oncle, et passa avec lui, au coin d'un feu précoce, ces soirées si calmes qu'allongent les premiers jours d'automne. Le baron ne reparlait plus de mariage. Mais, le quatrième jour, le vieux gentilhomme fut repris d'un accès de goutte : — Mon beau neveu, dit-il alors, voici que je vais redevenir morose et que tu t'ennuieras fort à chasser seul. Laisse-moi te donner un conseil...

— Je vous écoute, mon oncle.

— Puisque tu es ici, fais donc une tournée de famille, va voir nos parents... Nous avons quelque part, en plein Bocage, moi un cousin germain, un oncle pour toi, par conséquent, à la mode de notre pays. Va lui faire visite et passer huit jours chez lui. Froidefond est plus jeune que moi, lui, et il n'a pas la goutte...

— Mais pourquoi vous quitterais-je?

— Parce que j'ai la goutte !

— Eh bien ! je vous soignerai...

DE L’AMOUR 263 — La goutte est un mal sans remède. Elle s’en va comme elle est venue, et quand elle m’étreint, j’adore la solitude. Tu reviendras dons quinze jours, elle sera partie, et j’aurai retrouvé mes vingt ans. Contran crut devoir obéir au baron, et il se mit en route pour la Vendée. Cependant, le rusé vieillard n’avait * point complété sa pensée, et il avait de secrets projets en envoyant son neveu chez M. de Froidefond. M. de Froidefond reçut Contran avec la cordialité d’un père et le présenta à Jeanne. Contran fut ébloui de la beauté de sa jeune cousine, et il s’avoua que jamais t femme semblable, sans en excepter même Marguerite de 'Pons, ne s’était trouvée sur son chemin. Autrefois, vingt ,i années auparavant, feu le marquis de Lacy, le père de Contran, et M. de Froidefond avaient eu de légères difQ* cultés d’intérêt relativement à une succession à partager. Il s’en était suivi entre eux une sorte de froideur qui avait fini par dégénérer en bouderie, et Contran qui n’avait pas * rencontré M. de Froidefond au manoir, chez son oncle, n’avait jamais vu sa cousine. Contran arrivait à Vibray avec l’intention d’y passer huit jours et de retourner ensuite en Bretagne; il oublia le temps qui passait, il ne songea point que son oncle devait être débarrassé de son accès de goutte. Une semaine, puis deux, s’écoulèrent ; puis^un mois; Jeanne était si belle ! En même temps, la jeune fille qui jusqu’alors avait at- I tendu cet être mystérieux qui devait faire battre son 4 Digitized by Google

 cœur, sentit un trouble inconnu se glisser au fond de son âme encore vierge. Contran avait trente-deux ans, il était beau comme à vingt-cinq, et les orages de sa vie n'avaient laissé chez lui d'autre trace physique qu'une légère pâleur répandue sur son front et une tristesse pleine de charme dans ses yeux. Pendant un mois, les deux jeunes gens se virent à toute heure, tantôt courant dans les bois ensemble à pied ou à cheval, tantôt s'asseyant, comme le frère et la sœur, à l'ombre d'un chêne séculaire, et s'abandonnant à cette causerie intime et charmante de deux enfants qui s'aiment et l'ignorent encore. Lorsque Contran regardait n Jeanne, Jeanne se sentait frissonner d'une volupté inconnue, et un vif incarnat montait à son front, Quand elle levait ses grands yeux bleus sur Contran, le marquis tressaillait... Un matin, M. de Lacy s'éveilla complètement subjugué par les grâces enfantines et l'angélique pudeur de Jeanne. Alors le conseil du vieux geutilhouime breton lui revint en mémoire, et il se dit : — Si j'étais l'époux de Jeanne, je serais l'homme le plus heureux du monde ! cet ange me ferait une vie toute nouvelle, un paradis sur la terre... Et ce rêve de bonheur qu'il avait fait au manoir, ce rêve charmant d'un avenir à deux, les mains enlacées au-dessus d'une blanche barcelonette où sommeillerait l'espoir de sa race, — il le recommença soudain à Vibi'ay, Digitized by Google A

cœur, sentit un trouble inconnu se glisser au fond de son âme encore vierge.

Gontran avait trente-deux ans, il était beau comme à vingt-cinq, et les orages de sa vie n'avaient laissé chez lui d'autre trace physique qu'une légère pâleur répandue sur son front et une tristesse pleine de charme dans ses yeux.

Pendant un mois, les deux jeunes gens se virent à toute heure, tantôt courant dans les bois ensemble à pied ou à cheval, tantôt s'asseyant, comme le frère et la sœur, à l'ombre d'un chêne séculaire, et s'abandonnant à cette causerie intime et charmante de deux enfants qui s'aiment et l'ignorent encore. Lorsque Gontran regardait Jeanne, Jeanne se sentait frissonner d'une volupté inconnue, et un vif incarnat montait à son front, Quand elle levait ses grands yeux bleus sur Gontran, le marquis tressaillait...

Un matin, M. de Lacy s'éveilla complétement subjugué par les grâces enfantines et l'angélique pudeur de Jeanne. Alors le conseil du vieux gentilhomme breton lui revint en mémoire, et il se dit : — Si j'étais l'époux de Jeanne, je serais l'homme le plus heureux du monde ! cet ange me ferait une vie toute nouvelle, un paradis sur la terre...

Et ce rêve de bonheur qu'il avait fait au manoir, ce rêve charmant d'un avenir à deux, les mains enlacées au-dessus d'une blanche barcelonette où sommeillerait l'espoir de sa race, — il le recommença soudain à Vibray,

DE L’AMOUR 2f.r, — et il songea à aller trouver le baron de Froulefond et à lui dire : — Voulez-vous m’accorder la main de Jeanne? Mais soudain, au rêve éthêré succeéda une vision infernale... Le passé se dressa devant lui... Les pâles ombres apparurent; en même temps, les implacables visages de ses complices devenus ses persécuteurs, de l’infâme chevalier d’Asti et du colonel ! Il les vit assistant à sa messe nuptiale, jetant un regard effronté et railleur à cet ange qu’il osait rêver pour femme, qt se plaçant devant lui au moment où il quitterait l’église pour lui dire : — N’oublie pas que tu nous appartiens toujours! Et alors, au milieu de son bonheur, taudis qu’il voudrait en vain redevenir l’homme des anciens jours, un ordre implacable et mystérieux lui arriverait peut-être, et l’un des compagnons de l’épée, lui remettant à la main ce fer homicide qu’il avait jeté loin de lui avec dégoût, lui dirait : — Allons, marquis, réveillez-vous de votre rêve. 11 faut vous souvenir que vous êtes à nous, il faut reprendre votre épée et partir ; il faut (juitter furtivement, un matin avant le jour, cette chambre nu[)tiale où repose votre blanche colombe auprès du berceau de son fils; il faut, bien que le ciel soit gris et terne, monter en voiture avec vos témoins et vous rendre sur le terrain où vous trouverez un homme honorable, peut-être un vieillard comme le général, un biave respecté des balles ennemies et qui doit tomber sous vos coups, car sa femme aime l’un des nôtres, car nous l’avons condamné I Digiiized by Google

— et il songea à aller trouver le baron de Froidefond et à lui dire : — Voulez-vous m'accorder la main de Jeanne?

Mais soudain, au rêve éthéré succéda une vision infernale... Le passé se dressa devant lui... Les pâles ombres apparurent; en même temps, les implacables visages de ses complices devenus ses persécuteurs, de l'infâme chevalier d'Asti et du colonel! Il les vit assistant à sa messe nuptiale, jetant un regard effronté et railleur à cet ange qu'il osait rêver pour femme, et se plaçant devant lui au moment où il quitterait l'église pour lui dire : — N'oublie pas que tu nous appartiens toujours!

Et alors, au milieu de son bonheur, tandis qu'il voudrait en vain redevenir l'homme des anciens jours, un ordre implacable et mystérieux lui arriverait peut-être, et l'un des compagnons de l'épée, lui remettant à la main ce fer homicide qu'il avait jeté loin de lui avec dégoût, lui dirait : — Allons, marquis, réveillez-vous de votre rêve. Il faut vous souvenir que vous êtes à nous, il faut reprendre votre épée et partir; il faut quitter furtivement, un matin avant le jour, cette chambre nuptiale où repose votre blanche colombe auprès du berceau de son fils; il faut, bien que le ciel soit gris et terne, monter en voiture avec vos témoins et vous rendre sur le terrain où vous trouverez un homme honorable, peut-être un vieillard comme le général, un brave respecté des balles ennemies et qui doit tomber sous vos coups, car sa femme aime l'un des nôtres, car nous l'avons condamné!

. . . . . .

2G6 LES COMPAGNONS « Et Contran eut horreur de lui-raème et s’écria : — Jamais! jamais! Jeanne ne peut point épouser un assassin!... Pourtant, il n’eut point la force de partir... ,Les jours s’écoulèrent, et il écrivit ces quelques pages de son journal que nous venons de lire au commencement de ce chapitre. Il aimait Jeanne ! XLII Château de Vibray, octobre 185... ' « Voici près de six semaines que je suis à Vibray, Chaque jour je me jure de ne point prolonger plus longtemps mes souffrances et de prendre une brusque détermination. Je dois partir chaque jour... et cependant je reste. Le courage me manque et je sens mon cœur défail-: lir à la pensée de ne plus la revoir... Car, si je pars, si je parviens enfin à rompre le charme qui me retient ici, il faudra bien que je m'éloigne sans espoir de retour. » Je ne puis pas faire le malheur de Jeanne. Elle commence à nt’aimer, peut être déjà a-t-elle fait un beau rêve, la pauvre enfant... Ah ! si elle savait? » Non, décidément, je ne puis rester ici! Chaque heure qui s’écoule est un lien de plus qui se forme entre elle et moi... il faut partir ! » Demain, j’aurai quitté Vibray pour retourner en BreDigitized by Google

Et Gontran eut horreur de lui-même et s'écria : — Jamais! jamais! Jeanne ne peut point épouser un assassin !...

Pourtant, il n'eut point la force de partir...

Les jours s'écoulèrent, et il écrivit ces quelques pages de son journal que nous venons de lire au commencement de ce chapitre. Il aimait Jeanne !

XLII

Château de Vibray, octobre 185...

« Voici près de six semaines que je suis à Vibray. Chaque jour je me jure de ne point prolonger plus longtemps mes souffrances et de prendre une brusque détermination. Je dois partir chaque jour... et cependant je reste. Le courage me manque et je sens mon cœur défaillir à la pensée de ne plus la revoir... Car, si je pars, si je parviens enfin à rompre le charme qui me retient ici, il faudra bien que je m'éloigne sans espoir de retour.

» Je ne puis pas faire le malheur de Jeanne. Elle commence à m'aimer, peut-être déjà a-t-elle fait un beau rêve, la pauvre enfant... Ah ! si elle savait?

» Non, décidément, je ne puis rester ici ! Chaque heure qui s'écoule est un lien de plus qui se forme entre elle et moi... il faut partir !

» Demain, j'aurai quitté Vibray pour retourner en Bre-

1 ' PE L’A MOU U 207 tagne, où je mViiPovelirai dans nno rotraito ahsolno, loin du bruit, loin du inonde! » Mon Dieu ! que je voudrais donc pouvoir rendre ù ces hommes qui m’ont volé mou honneur et le bonheur de ma vie torture pour toi dure ! Oh ! les infâmes ! / XLIII » Mon Dieu! mon Dieu! vais-je donc devenir fou? i M. de Froidefond m’a pris à part tout à l’heure. Chacune de ses paroles est entrée au fond de mon cœur comme une lame d’acier rougie. C’est après le souper, ce souper traditionnel des provinces reculées, qui a lieu à huit heures et se termine à neuf. Jeanne, sur un signe de son père, s’est retirée et est montée dans su chambre. Nous sommes demeurés au coin du feu, le baron et moi, dans cette vieille salle à maneer où sont appendus les portraits de la branche cadette (ie ma famille. » — Marquis, m’a dit brusquement M. de Froidefond, quel âge as-tu? » — Trente-deux ans* mon oncle. » — Tu as mangé ton patrimoine? . ! » — A peu près... j » — Et tu us failli être déshérité par ton oncle, le baron de Lacy? , » — Hélas! ^ Digitized by Google

 » — Ah ! jeunesse ! a-t-il murmuré avec indulgence ; folle jeunesse! » Et comme je le regardais avec un certain étonnement : — Cependant, a-t-il ajouté, tu es uu brave et loyal garçon. » Je regardais le baron et ne savais où il voulait eu venir. ,» — Marquis, reprit-il, as-tu jamais songé à te marier? » — Mon oncle... balbutiai-je en tressaillant. » » — C'est la fin obligée de tout homme de bien : c'est l'acte qui réconcilie les folies de la jeunesse avec les austères principes de l'âge niùr. Tu auras du chevalier soixante mille livres de rente ; il faut chercher une femme qui t'en apporte autant. L'égalité des fortunes est une garantie de bonheur à venir. Qu'en dis-tu? » Je courbai le front en frémissant. » — Mon pauvre ami, continua le baron avec le ton indulgentct paternel des vieillanls, j'ai soixante-dix ans... et j'ai chèrement acquis cette clairvoyante expérience qui permet de lire au fond des cœurs... » Je frissonnai et une sueur glacée perla soudain à mon front. » — Je t'apporte, comme les Rt)mains qui dénonçaient les hostilités, la paix ou la guerre dans uu pli de mon manteau... T.a guerre, c'est un congé, uu cheval tout sellé que tu enfourcheras demain an malin. La paix, c'est _e mariage. » — Mais, nio" oncle... Digitized by Google

» — Ah ! jeunesse ! a-t-il murmuré avec indulgence ; folle jeunesse !

» Et comme je le regardais avec un certain étonnement : — Cependant, a-t-il ajouté, tu es un brave et loyal garçon.

» Je regardais le baron et ne savais où il voulait en venir.

» — Marquis, reprit-il, as-tu jamais songé à te marier ?

» — Mon oncle... balbutiai-je en tressaillant.

» — C'est la fin obligée de tout homme de bien : c'est l'acte qui réconcilie les folies de la jeunesse avec les austères principes de l'âge mûr. Tu auras du chevalier soixante mille livres de rente ; il faut chercher une femme qui t'en apporte autant. L'égalité des fortunes est une garantie de bonheur à venir. Qu'en dis-tu ?

» Je courbai le front en frémissant.

» — Mon pauvre ami, continua le baron avec le ton indulgent et paternel des vieillards, j'ai soixante-dix ans... et j'ai chèrement acquis cette clairvoyante expérience qui permet de lire au fond des cœurs...

» Je frissonnai et une sueur glacée perla soudain à mon front.

» — Je t'apporte, comme les Romains qui dénonçaient les hostilités, la paix ou la guerre dans un pli de mon manteau... La guerre, c'est un congé, un cheval tout sellé que tu enfourcheras demain au matin. La paix, c'est le mariage.

» — Mais, mon oncle...

« DE L’AMOUR 209 » — Ma clairvoyance ne m’a point fait défaut, continua le baron, et j’ai acquis la certitude que Jeanne commençait à t’aimer... » Je devins aussi pâle que le marbre d’une statue. » — Si tu veux faire le bonheur de mon enfant, sois mon fils et reste ; si ton cœur est ailleurs, pjirs sur-lechamp ; peut-être que le mal n’esl point encore sans remède. , » Et le baron m’a laissé, voulant me donner la nuit pour réfléchir. .. Réfléchir ! ! ! Ah ! je ne sais qu’une chose< c’est que Jeanne m’aime... c’est que je l’adore... XLIV » J’ai passé la nuit à prier. Je me suis souvenu de mon enfance, de cette enfance pieuse et calme passée au sein de cette famille si nombreuse alors, presque éteinte aujourd’hui. Je me suis rappelé ma sainte mère et nioii aïeul, le vieux garde du corps, me disant : « Mets-toi à genoux, mon enfant, et prie Dieu qu’il te garde toujours loyal et pur de toute souillure... » Je me suis souvenu des prières (Ju’ils m’enseignèrent; le sceptique s’est évanoui... j’ai cru... j’ai prié... J’ai demandé à Dieu si humblement le pardon de mes crimes que Dieu me pardonnera et ne défendra point de m’unir à cet ange qu’on nomme Jeanne... » Je ne partirai pas ! Digitized by Google

270 LES COMPAGNONS XLV » Je viens d’aborder mon oncle et lui ai dit : » — J’aime mademoiselle Jeanne de Froidcfont, ma cousine, et je viens vous demander sa main. » Ma voix tremblait dans ma gorge tandis que je prononçais ces mots, car il me semblait que l’ombre du général de Ruvigny se dressait devant moi. » Le baron a poussé un cri de joie. » — Mon fils ! Tel a été le seul mot qu’il a prononcé , tant son émotion était grande. » J’épouserai Jeanne... Jeanne, l’ange au front pur, l'épouse de Contran le meurtrier! Infamie! Et cependant je l’aime, ob! je l’aime... comme jamais femme ne fut aimée... Dieu lu’a.pardonué sans doute. XLVI » Nous partons dans huit jours pour Paris. Notre union aura lieu dans les premiers jours de novembre, et nous voici au 10 octobre. » Aujourd’hui le ciel est noir, le soleil a disparu, l’automne fait place à l’hiver, et dans les grands bois qui entourent Vibray passe et murmure sourdement un vent qui vient de la mer et qui est lugubre. Digitized by Google

XLV

» Je viens d'aborder mon oncle et lui ai dit :

» — J'aime mademoiselle Jeanne de Froidefont, ma cousine, et je viens vous demander sa main.

» Ma voix tremblait dans ma gorge tandis que je prononçais ces mots, car il me semblait que l'ombre du général de Ruvigny se dressait devant moi.

» Le baron a poussé un cri de joie.

» — Mon fils ! Tel a été le seul mot qu'il a prononcé, tant son émotion était grande.

» J'épouserai Jeanne... Jeanne, l'ange au front pur, l'épouse de Gontran le meurtrier ! Infamie ! Et cependant je l'aime, oh ! je l'aime... comme jamais femme ne fut aimée... Dieu m'a pardonné sans doute.

XLVI

» Nous partons dans huit jours pour Paris. Notre union aura lieu dans les premiers jours de novembre, et nous voici au 10 octobre.

» Aujourd'hui le ciel est noir, le soleil a disparu, l'automne fait place à l'hiver, et dans les grands bois qui entourent Vibray passe et murmure sourdement un vent qui vient de la mer et qui est lugubre.

DE L’A MOU R 271)) Les spectacles de la nature ont toujours vivement irapressionnA mon organisation morale et pliysiijue. Je n’aime pas l’hiver et je regarde cette saison comme l’époque fatale par excellence. Tons les malheurs de ma vie me sont advenus pendant l’iiiver, un jour de froid noir. C’est par un matin de hroiiillurd que j’ai tué le général; c’est en hiver que j’ai rencontré Léona, en hiver qu’elle ih’a abandonné. Le jour où ^I. de Verne est mort, ^ le ciel est devenu gris avant huit heures du matin. » Les jours de soleil, au contraire, l’été, j’ai été heureux. Ma première épaulette me fut donnée au mois d’août; le roi Charles X m’a décoré de sa main en plein mois de mai. » Voici l’hiver... et ce sera pendant l’hiver, en novembre, le mois noirf que je serai marié... » Il me semble qu’une affreuse Catastrophe m’attend au seuil du bonheur. J’ai peur du colonel et de ses complices... ses complices et les miens! Ob' dussé-je les tuer jusqu’au dernier, il faudra bien qu’ils se taisent... il faudra que Jeanne soit heureuse. » XLVII .•) novembre. « Les mois, les jours ont pa.ssé. Je vais sortir du logement de gaiçun que j’habite rue du Ilelder, pour n’y Digilized by Google

272 LES COMPAGNONS rentrer que l’époux de Joaniie. Nous serons mariés aujourd’hui à onze heures, à la mairie du dixième arrondissement et à midi à Sain t-Thomas-d’ Aquin. » Depuis un mois que je suis à Paris, je n’ai vu personne de la terrible associalion. Le colonel a changé de logement. On ignore où il est; les autres ne sont pas à Paris. D’Asti habite les Portes et chasse avec Emmanuel, qui est fixé à Montgory avec sa fi^mine; Mort-Dieu est en Italie; Hector Lemblin est en Afrique. Allons! Dieu m’a pardonné... il veut que je sois heureux. » Ce soir, M. de Froidefond donnera un bal. Demain au soir, nous partirons, Jeanne et moi, pour l’Espagne, où nous passerons Fhiver. » Mon cœur bat... Jeanne, Jeanne, je t’aime. » XL VI II Au moment où Contran achevait d’écrire ces lignes, un coup de sonnette se fit entendre. Le marquis tressaillit, et un trouble inexplicable s’empara de lui ; il rejeta précipitamment son journal au fond d’un tiroir qu’il s’empressa de refermer. Il était neuf heures du matin. Déjà, depuis longtemps, l’escalier de la maison que Contran habitait avait vu monter et descendre une foule de personnes, déjà quel, Go

ÜE L’A.MÜÜU 273 ques fournisseurs du matin étaient venus sonner plusieurs fois à la porte du marquis. Mais M. de Lacy ne s’en était point préoccupé, et il était demeuré fort ffaïujuille dans son cabinet, fumant, en robe de chambre, et rêvant, les pieds sur les chenets, à son bonheur. Eh hieii! ce coup de sonnette venait de retentir en lui comme un glas funèbre. 11 était sec, impérieux comme celui d’un créancier... Gontran n’avait pas de dettes, Gouti an épousait, le jour même, soixante mille livres de rente. Pâle, le cœur palpitant, le marquis crut qu’un siècle s’était écoulé pour lui dans celte minute qui suivit le coup de sonnette et précéda l’entrée de son valet de chambre. Le valet présenta une carte à son maitre. — Monsieur le chevalier, dit-il , prie monsieur le marquis de vouloir bien le recevou' malgré l’heure matinale. ' Gontran jeta les yeux sur la carte et devint livide. Il vqnait de lire ce nom exécré et fatal : LE CUEV.VLIER D’aSTI. k Peut-être eùt-il défendu sa porte, tant son émotion devint terrible, mais le chevalier était derrière le valet, et il entra avant que Gontran eût pu répondre. Il entra d’un pas leste, le sourire aux lèvres, comme un ami qui apporte une agréable nouvelle. Digitized by Google

ques fournisseurs du matin étaient venus sonner plusieurs fois à la porte du marquis.

Mais M. de Lacy ne s'en était point préoccupé, et il était demeuré fort tranquille dans son cabinet, fumant, en robe de chambre, et rêvant, les pieds sur les chenets, à son bonheur. Eh bien! ce coup de sonnette venait de retentir en lui comme un glas funèbre. Il était sec, impérieux comme celui d'un créancier... Gontran n'avait pas de dettes, Gontran épousait, le jour même, soixante mille livres de rente.

Pâle, le cœur palpitant, le marquis crut qu'un siècle s'était écoulé pour lui dans cette minute qui suivit le coup de sonnette et précéda l'entrée de son valet de chambre.

Le valet présenta une carte à son maître.

— Monsieur le chevalier, dit-il, prie monsieur le marquis de vouloir bien le recevoir malgré l'heure matinale.

Gontran jeta les yeux sur la carte et devint livide.

Il venait de lire ce nom exécré et fatal :

LE CHEVALIER D'ASTI.

Peut-être eût-il défendu sa porte, tant son émotion devint terrible, mais le chevalier était derrière le valet, et il entra avant que Gontran eût pu répondre. Il entra d'un pas leste, le sourire aux lèvres, comme un ami qui apporte une agréable nouvelle.

2Î4 LES COMPAGNONS — Bonjour, cher marquis, dit-il en tendant la main à M. de Lacy. Contran s'dtait levé avec la vivacité d'un homme qui voit se dresser devant lui la tète hidéuse d'un reptile. — Bonjour, marquis! répéta le chevalier du ton le plus aûuble. Le valet sortit, et Contran se trouva seul en présence de M. d'Asti. Contran était pétrifié, et lui, le hardi et le brave, s'était pris à trembler. — Monsieur... balbutia-t-il enfin. — Ah çà ! mon cher ami, dit le chevalier, ma visite vous dérange donc singulièrement, que vous me recevez ainsi?... — Moi! nou... pardonnez-moi... chevalier... murmura Conti au qui perdait la tète. — Mou cher, reprit M. d'Asti en s'asseyant et serrant t la main que Contran n'osa retirer, je suis à Paris d'hier, et j*ai appris votre mariage. Contran frissonna. — Vous avez raison, le mariage est pour nous, pauvres viveurs, le port du salut. Je viens vous faire mon compliment d'ami, et comme j'ai voulu être le premier de nous tous... A ces mots, l'effroi de M. de Lacy augmenta. — Vous ne vous étonnerez pas de ma visite un peu matinale. Digilized by Google

DE L’AMüUK 275 — Chevalier, murmura Goutran aussi pâle qu’un spectre, je vous remercie.,, — Allons 1 dit M. d’Asti, je devine votre embarras. — A moi! fit Gontran. — Vous avez cru que je venais vous interdire le mariage au nom de nos amis. Gontran frissonnait toujours. — Rassurez-vous, cher, poursuivit le Chevalier, l’association des Chevaliers de l'épée n’a point interdit l’byménée ; au contraire... J’en suis la preuve, il me semble. — Ainsi, dit Gontran, qui se remit un peu de son trouble, vous ne venez?... •— Que pour vous serrer la mahié — Sans ordre du colonel ? — Sans ordre aucun. M. de Lacy respira. — Le colonel, d’ailleurs, mon ami, voyage en ItaUe depuis un mois. — Ah 1 dit Gontran, qui se sentit renaître à l’espoir. — Son fils était souffrant; il ne pouvait se remettre de sa double blessure; on a conseillé au père un voyage à Nice et à Florence.* Ils sont partis en octobre et ne reviendront qu’à la fin de l’biver. Le cœur de Gontran se reprit à battre régulièrement. — Il est parti, poursuivit le chevalier, me laissant ses pleins pouvoirs et le commandement suprême des Compagnons de l’épée. Gontran tressaillit de nouveau. Digitized by Coogle

— Chevalier, murmura Gontran aussi pâle qu'un spectre, je vous remercie...

— Allons! dit M. d'Asti, je devine votre embarras.

— A moi! fit Gontran.

— Vous avez cru que je venais vous interdire le mariage au nom de nos amis.

Gontran frissonnait toujours.

— Rassurez-vous, cher, poursuivit le chevalier, l'association des Chevaliers de l'épée n'a point interdit l'hyménée ; au contraire... J'en suis la preuve, il me semble.

— Ainsi, dit Gontran, qui se remit un peu de son trouble, vous ne venez?...

— Que pour vous serrer la main.

— Sans ordre du colonel ?

— Sans ordre aucun.

M. de Lacy respira.

— Le colonel, d'ailleurs, mon ami, voyage en Italie depuis un mois.

— Ah! dit Gontran, qui se sentit renaître à l'espoir.

— Son fils était souffrant; il ne pouvait se remettre de sa double blessure ; on a conseillé au père un voyage à Nice et à Florence. Ils sont partis en octobre et ne reviendront qu'à la fin de l'hiver.

Le cœur de Gontran se reprit à battre régulièrement.

— Il est parti, poursuivit le chevalier, me laissant ses pleins pouvoirs et le commandement suprême des Compagnons de l'épée.

Gontran tressaillit de nouveau.

 — Mais la tâche est facile... nous n’avoiis rien à faire. — Ah ! murmura le marquis en retrouvant son sangfioiti. — Parbleu ! nous voici tous heureux et casés. Et le chevalier, prenant un cigare sur la' cheminée, ajouta : — Jugez-eu vous-mème : Lemblin a épousé la veuve du général de lliivigny... Gontran pâlit à ce nom. — Emmanuel madame de Mort-Dieu. Mort-Dieu a eu son million; moi, je suis l’heureux époux de Marguerite. Mon beau-père et oncle, l’honorable baron, m’a fait le plaisir de mourir celte année, et rien n’eût troublé mon bonheur, si ce n’est la pensée que vous aviez aimé sérieusement, et que, peut-être, vous aimiez encore ma femme; mais votre mariage me rassure, et mon bonheur est complet. Gontran regarda le chevalier, et il crut lire, en elTet, dans ses yeux, une satisfaction pleine et entière qui acheva de le rassurer. — Ür, reprit M. d’Asti, quel était le but de l’association? Corriger en notre faveur le hasard injuste et aveugle, en nous refaisant riches et heureux, de ruinés et tourmentés que nous étions... — Ainsi, dit brusquement le marquis auquel vint un fol espoir, l’association se trouve dissoute? — Nullement, elle existera toujours, mais elle se repose...
Digitized by Coogif

ÜL L’AMOUU 277 — Et... le colonel? — Ah! ma foil répomlit M. d’Asti, je ne sais pas ce qu’il compte nous demander, celui-là, mais jusqu’à présent... Bah! ou le servira, si besoin est, mais eu attendant, il ne réclame rien... Contran, à ces derniers mots, éprouva le vague et lointain pressentiment d’un malheur à venir... mais le colonel n’était pas en France... et puis, tout entier à son enfant, qui sait s'il se souvenait même de cette société mystérieuse qu’il avait fondée? Quand le malheur est loin, on espère toujours qu’il s’arrêtera en route. Contran s’abandonna à une trompeuse quiétude, et ne vit plus dans le chevalier qu’un de ces amis exécrés tout bas et auxquels on est forcé de sourire, mais qu’on évitera le plus possible. — Cependant, poursuivit M. d’Asti, il est encore un de nos amis qui n’a point eu sa part des bénéfices de l’association, mais il est sur la voie... Les dernières paroles du chevalier furent pour Contran ce que serait pour un prisonnier qu’on rend à la liberté la dernière phrase de l’arrêt qui ordonne qu’il sera retenu en prison pour un autre crime postérieur à celui qu’il vient d’expier et que la justice n’a point instruit encore... — Renneville ! murmura-t-il en tremblant de nouveau. — Oui, ce pauvre Renneville a été moins heureux que nous. 11 n’avait pas le plus petit oncle à succession et n’était aimé d’aucune héritière. Il ne rêvait qu’une martingale fabuleuse pour fahe sauter les maisons de jeu des U 16 Digiiized by Google

— Et... le colonel?

— Ah! ma foi! répondit M. d'Asti, je ne sais pas ce qu'il compte nous demander, celui-là, mais jusqu'à présent... Bah! on le servira, si besoin est, mais en attendant, il ne réclame rien...

Gontran, à ces derniers mots, éprouva le vague et lointain pressentiment d'un malheur à venir... mais le colonel n'était pas en France... et puis, tout entier à son enfant, qui sait s'il se souvenait même de cette société mystérieuse qu'il avait fondée? Quand le malheur est loin, on espère toujours qu'il s'arrêtera en route. Gontran s'abandonna à une trompeuse quiétude, et ne vit plus dans le chevalier qu'un de ces amis exécrés tout bas et auxquels on est forcé de sourire, mais qu'on évitera le plus possible.

— Cependant, poursuivit M. d'Asti, il est encore un de nos amis qui n'a point eu sa part des bénéfices de l'association, mais il est sur la voie...

Les dernières paroles du chevalier furent pour Gontran ce que serait pour un prisonnier qu'on rend à la liberté la dernière phrase de l'arrêt qui ordonne qu'il sera retenu en prison pour un autre crime postérieur à celui qu'il vient d'expier et que la justice n'a point instruit encore...

— Renneville! murmura-t-il en tremblant de nouveau.

— Oui, ce pauvre Renneville a été moins heureux que nous. Il n'avait pas le plus petit oncle à succession et n'était aimé d'aucune héritière. Il ne rêvait qu'une martingale fabuleuse pour faire sauter les maisons de jeu des

2/8 LES compagnons bords du Rhin, une idée absurde qui conduit à Charenton. — Eh bien? demanda Contran. — Mais voici qu'il a trouvé une piste. Un frère de son père, un certain chevalier de Renneville, disparu aux îles lors de la catastrophe de Saint-Domingue et de la révolte des noirs, et dont on. n'avait jamais entendu parler depuis, vient de donner de ses nouvelles... Cet oncle a fait tous les métiers, et le dernier a consisté pour lui à devenir millionnaire. C'est un véritable oncle d'Amérique établi à Batavia. Malheureusement, ce que les oncles de ce genre n'avaient jamais fait, celui-ci a fait un Ris... M. de Lacy tressaillit. — Ce fils, poursuivit le chevalier, est officier de marine en Hollande. S'il mourait, Renneville hériterait... Contran crut que le chevalier venait lui ordonner d'aller tuer ce fils, et il redevint pâle et frissouuant. — Le fâcheux, acheva le chevalier, c'est que Renneville ne sait pas où se trouve ledit officier, et puis, le saurait-il, il serait difficile encore de le joindre. Un marin est comme rhirondelle, il ne s'arrête que pour hiverner. L'oppression qui s'était emparée de M. de Lacy disparut à ces deruieis mots. — Ainsi, demanda-t-il avec un reste d'anxiété, poui' le moment?... — Pour le moment, Renneville prend ses reuseignements. ... — Et après ? — Après, ma foi I si le colonel est de retour et que je Digilized by GoogI

bords du Rhin, une idée absurde qui conduit à Charenton.

— Eh bien? demanda Gontran.

— Mais voici qu'il a trouvé une piste. Un frère de son père, un certain chevalier de Renneville, disparu aux îles lors de la catastrophe de Saint-Domingue et de la révolte des noirs, et dont on n'avait jamais entendu parler depuis, vient de donner de ses nouvelles... Cet oncle a fait tous les métiers, et le dernier a consisté pour lui à devenir millionnaire. C'est un véritable oncle d'Amérique établi à Batavia. Malheureusement, ce que les oncles de ce genre n'avaient jamais fait, celui-ci a fait un fils...

M. de Lacy tressaillit.

— Ce fils, poursuivit le chevalier, est officier de marine en Hollande. S'il mourait, Renneville hériterait...

Gontran crut que le chevalier venait lui ordonner d'aller tuer ce fils, et il redevint pâle et frissonnant.

— Le fâcheux, acheva le chevalier, c'est que Renneville ne sait pas où se trouve ledit officier, et puis, le saurait-il, il serait difficile encore de le joindre. Un marin est comme l'hirondelle, il ne s'arrête que pour hiverner.

L'oppression qui s'était emparée de M. de Lacy disparut à ces derniers mots.

— Ainsi, demanda-t-il avec un reste d'anxiété, pour le moment?...

— Pour le moment, Renneville prend ses renseignements.

— Et après?

— Après, ma foi! si le colonel est de retour et que je

 puisse déposer le commandement en ses mains, je me mettrai volontiers à la recherche «lu marin hollandais. Je n’ai jamais voyagé, et ce serait une occasion, d’autant plus que Marguerite, que j’adore, devient un peu monotone. Elle a quitté la peinture pour cultiver les muses. Elle fait de mauvais vers... une chose honteuse chez une femme ! Le chevalier se leva et serra la main à Contran. — Au revoir, cher, lui dit-il. Il est neuf heures et demie ; vous êtes attendu à onze à la mairie du 10* arrondissement, et vous avez tout juste le temps de vous habiller et d’aller prendre votre femme à son hôtel. Au revoir... et soyez heureux ! Le chevalier accompagna ces derniers mots d’un de ces sourires ambigus qui avaient si souvent jeté l’effroi au fond du cœur de Contran durant sou court séjour aux Portes. Et il sortit. Demeuré seul, Contran se prit à réfléchir à tout ce que lui avait dit M. d’Asti. L’apparition de cet homme, après l’avoir épouvanté, avait fini par lui sembler toute naturelle, et tout ce qu’il lui avait dit était de nature à rassurer le marquis sur l’avenir... Si l’association n'était point dissoute de fait, au moins avait-elle accompli les deux tiers de sa tâche et, en admettant qu’elle eût encore à remplir une de ses missions ténébreuses, s’adresseraitelle à Contran qui avait déjà tant fait pour elle? C’était peu probable. Pourtant le dernier sourire du chevalier était entré dans le cœur de Contran comme la lame d’un Digiiized by Google

280 LES COMPAGNONS stylet, et un soupçon affreux s’empara de lui tandis qu’il se faisait habiller. 4 — Je crains cet homme, miirmura-t-il, je le crains comme on redoute une vipère... il a du venin dans le regard 1 Et Contran se souvenait, en parlant ainsi, que Marguerite et lui s’étaient aimés ardemment, et que le chevalier pouvait bien être homme à se ménager quelque sombre vengeance... Un tel homme pouvait-il pardonner de n’avoir eu que la main de sa femme et non la primeur de son amour ? Cette dernière pensée agita péniblement M. de Lacy et le poursuivit, implacable, de la rue du Helder à celle de Vemeuil, où le baron de Froidefond avait son hôtel. Mais elle s’évanouit sur le seuil du boudoir de Jeanne. Jeanne était radieuse et pure, comme un ange à qui Dieu permettrait de descendre sur la terre pour aller y chercher une âme qu’il aurait aimée. A la vue de Contran, un vif incarnat colora ses joues, et ses yeux brillèrent d’un chaste bonheur. La toilette de la mariée était terminée, elle renvoya ses femmes de chambre sur un regard suppliant de Contran. * Les deux fiancés, au moment d’être unis pour jamais, éprouvèrent le besoin d’être seuls quelques minutes et d’avoir un dernier et solennel entretien. M. de Froidefond, qui avait assisté à l’achèvement de la toilette de sa fille, devina le secret désir des deux jeunes gens, et, se prenant à sourire : / Dtrji'i. by ClH ' 1 '

stylet, et un soupçon affreux s'empara de lui tandis qu'il se faisait habiller.

— Je crains cet homme, murmura-t-il, je le crains comme on redoute une vipère... il a du venin dans le regard!

Et Gontran se souvenait, en parlant ainsi, que Marguerite et lui s'étaient aimés ardemment, et que le chevalier pouvait bien être homme à se ménager quelque sombre vengeance...

Un tel homme pouvait-il pardonner de n'avoir eu que la main de sa femme et non la primeur de son amour? Cette dernière pensée agita péniblement M. de Lacy et le poursuivit, implacable, de la rue du Helder à celle de Verneuil, où le baron de Froidefond avait son hôtel. Mais elle s'évanouit sur le seuil du boudoir de Jeanne. Jeanne était radieuse et pure, comme un ange à qui Dieu permettrait de descendre sur la terre pour aller y chercher une âme qu'il aurait aimée.

A la vue de Gontran, un vif incarnat colora ses joues, et ses yeux brillèrent d'un chaste bonheur.

La toilette de la mariée était terminée, elle renvoya ses femmes de chambre sur un regard suppliant de Gontran. Les deux fiancés, au moment d'être unis pour jamais, éprouvèrent le besoin d'être seuls quelques minutes et d'avoir un dernier et solennel entretien.

M. de Froidefond, qui avait assisté à l'achèvement de la toilette de sa fille, devina le secret désir des deux jeunes gens, et, se prenant à sourire :

DE L’AMODR 281 — Allons, enfants, leur dit-il, faites-vous vos petites confidences... Vous avez dix minutes encore... Je vous laisse. Et l’heureux père s’esquiva avec ce malicieux sourire des vieillards qui se souviennent de leur jeunesse et n’ont point oublié les joies de l’amour. Gontran prit alors sa fiancée par la main, et la conduisit vers un canapé où il s’assit auprès d’elle. — Jeanne, ma bien-aimée, lui dit-il, dans une heure vous serez ma femme... Il sentit la main de la jeune fille trembler dans sa main. — Dans une heure, poursuivit-il, des liens éternels nous uniront... Jeanne, m’aimez-vous? — Ah! dit-elle, en doutez-vous? — C’est que, dit le marquis avec tristesse, quand on épouse un ange comme vous, ma bien-aimée, au dernier moment on est pris d’un vague effroi... Elle le regarda étonnée. — Je me demande depuis ce matin, ma bien-aimée, si je suis réellement digne de vous... — Oh! oui, dit-elle, je le sens... Il tressaillit et trembla au souvenir du passé. — Jeanne, mon enfant, reprit-il d’une voix émue, j’ai eu une jeunesse orageuse... — Vous êtes noble et bon, Gontran. — Ah! enfant, murmura-t-il, Dieu m’est témoin que je vous aime aussi ardemment que les auges peuvent Il 10. Digitized by Google

— Allons, enfants, leur dit-il, faites-vous vos petites confidences... Vous avez dix minutes encore... Je vous laisse.

Et l'heureux père s'esquiva avec ce malicieux sourire des vieillards qui se souviennent de leur jeunesse et n'ont point oublié les joies de l'amour. Gontran prit alors sa fiancée par la main, et la conduisit vers un canapé où il s'assit auprès d'elle.

— Jeanne, ma bien-aimée, lui dit-il, dans une heure vous serez ma femme...

Il sentit la main de la jeune fille trembler dans sa main.

— Dans une heure, poursuivit-il, des liens éternels nous uniront... Jeanne, m'aimez-vous?

— Ah! dit-elle, en doutez-vous?

— C'est que, dit le marquis avec tristesse, quand on épouse un ange comme vous, ma bien-aimée, au dernier moment on est pris d'un vague effroi...

Elle le regarda étonnée.

— Je me demande depuis ce matin, ma bien-aimée, si je suis réellement digne de vous...

— Oh! oui, dit-elle, je le sens...

Il tressaillit et trembla au souvenir du passé.

— Jeanne, mon enfant, reprit-il d'une voix émue, j'ai eu une jeunesse orageuse...

— Vous êtes noble et bon, Gontran.

— Ah! enfant, murmura-t-il, Dieu m'est témoin que je vous aime aussi ardemment que les anges peuvent

LES COMPAGNONS 38i aimer Dieu, et que ma vie à venir sera consacrée tout entière à votre bonheur... Elle le remercia d'un regard et d'un sourire qui remplirent son cœur d'espoir. — Mais enfin, je vous le répète, Jeanne, j'ai eu une jeunesse orageuse... j'ai été coupable... et si le souvenir de mon passé me revenait... — Votre passé? dit-elle, mais vous avez un passé que tout le monde peut avouer; vous avez été ardent, querelleur, peut-être... peut-être avez-vous eu le malheur de jouer votre vie contre la vie d'un autre. Contran eut un frémissement d'épouvante. — Mais, acheva-t-elle, si cet autre ou ces autres ont succombé... pensez-vous que Dieu n'ait point été juste? Ces paroles tombèrent comme une absolution sur la tète frémissante du coupable. — Dieu me pardonne par la voix d'un de ses anges, pensa-t-il. Et il mit un chaste baiser sur le front de sa fiancée et ajouta : — Viens donc, ma Jeanne adorée, viens, l'autel nous attend, et, je le sens bien, en m'accordant ton amour, la Providence m'a régénéré. Et Contran se redressa calme et le front haut, comme le coupable absous et lavé de ses souillures par un repentir immense. Le meurtrier disparut enfin pour faire place à toujours à ce Contran de Lacy d'autrefois, qui pouvait regarder en face son vieil écusson, vierge de tout Digitized by Google

aimer Dieu, et que ma vie à venir sera consacrée tout entière à votre bonheur...

Elle le remercia d'un regard et d'un sourire qui remplirent son cœur d'espoir.

— Mais enfin, je vous le répète, Jeanne, j'ai eu une jeunesse orageuse... j'ai été coupable... et si le souvenir de mon passé me revenait...

— Votre passé? dit-elle, mais vous avez un passé que tout le monde peut avouer; vous avez été ardent, querelleur, peut-être... peut-être avez-vous eu le malheur de jouer votre vie contre la vie d'un autre.

Gontran eut un frémissement d'épouvante.

— Mais, acheva-t-elle, si cet autre ou ces autres ont succombé... pensez-vous que Dieu n'ait point été juste?

Ces paroles tombèrent comme une absolution sur la tête frémissante du coupable.

— Dieu me pardonne par la voix d'un de ses anges, pensa-t-il.

Et il mit un chaste baiser sur le front de sa fiancée et ajouta :

— Viens donc, ma Jeanne adorée, viens, l'autel nous attend, et, je le sens bien, en m'accordant ton amour, la Providence m'a régénéré.

Et Gontran se redressa calme et le front haut, comme le coupable absous et lavé de ses souillures par un repentir immense. Le meurtrier disparut enfin pour faire place à toujours à ce Gontran de Lacy d'autrefois, qui pouvait regarder en face son vieil écusson, vierge de tout

DK L’AMOUH 2«^ déshonneur. Et tandis qu’au fond de son ftme il adressait à Dieu une dernière prière pour lui demander encore une fois ce pardon que le ciel lui avait accordé déjà, il prit dans ses bras l’ange de la réconciliation dont la voix pure et virginale apaisait enfin son dernier remords, et il le pressa longtemps sur son cœur... Alors, sans doute, ce génie des grèves armoricaines chargé par le Dieu des vieux Bretons de veiller sur leurs antiques races et de les conserver pures et sans tache, et qui, un temps, s’était éloigné le front rougissant, ce génie revint étendre de nouveau ses ailes protectrices sur ces deux enfants qui devaient continuer la noble lignée des Lacy. XLIX Dix minutes après, Jeanne et sou fiancé montaient en ‘ voiture dans la cour du vieil hôtel de Froidefond pour se ' rendre à la maison de M. le baron de Lacy; l’oncle de Contran avait voulu quitter sa chère Bretagne pour « assister au mariage de son héritier. Le vieillard était I rajeuni de dix ans, et tandis qu'il offrait la main à la ' ^ fiancée pour l’aider à monter en voiture, un bon et naïf sourire vint à ses lèvres. — Enfin! murmura-t-il, j’espère que, maintenant. Dieu me laissera vi\Te deux années encore et ne me rappellera j Digilized by Google

284 LES COMPAGNONS à lui qu'après m'avoir pei'mis de bercer un rejeton des Lacy... Le faubourg Saint-Germain tout entier avait été convié ; une foule énorme d'équipuges escorta les fiancés, et Gontran, radieux, devenu l'époux de Jeanne aux yeux de la loi, entrait à l'église de Saint-Thomas-d' Aquin pour y faire consacrer son union par l'Église. Cependant une dernière appréhension s'était emparée de lui en franchissant le seuil de la mairie : il avait craint de rencontr er sur sa route le visage railleur du chevalier. Appréhension folle! M. d'Asti, fidèle sans doute à la loi que s'étaient imposée les Compagnons de demeurer, aux yeux du monde, étrangers les uns aux autres, M. d'Asti n'avait point voulu assister au mariage civil de Gontran. Mais, au sortir du sanctuaire, tandis que, donnant enfin le bras à sa femme, il traversait la foule élégante et recueillie qui venait de prier pour son bonheur à venir, le marquis aperçut en un coin de l'église, derrière un pilier, près de la porte, deux hommes vêtus de noir qui s'étaient tenus à l'écart durant la cérémonie ; c'étaient le vicomte de Renneville et le chevalier d'Asti. Gontran frissonna tout à coup de la tète aux pieds, et son épouvante le reprit, car sur les lèvres du chevalier glissait un infernal sourire. — Mon Dieu! murmura-t-il, ne m'auriez-vous point pardonné? Digiiized by Google

à lui qu'après m'avoir permis de bercer un rejeton des Lacy...

Le faubourg Saint-Germain tout entier avait été convié; une foule énorme d'équipages escorta les fiancés, et Gontran, radieux, devenu l'époux de Jeanne aux yeux de la loi, entrait à l'église de Saint-Thomas-d'Aquin pour y faire consacrer son union par l'Église. Cependant une dernière appréhension s'était emparée de lui en franchissant le seuil de la mairie : il avait craint de rencontrer sur sa route le visage railleur du chevalier. Appréhension folle! M. d'Asti, fidèle sans doute à la loi que s'étaient imposée les Compagnons de demeurer, aux yeux du monde, étrangers les uns aux autres, M. d'Asti n'avait point voulu assister au mariage civil de Gontran.

Mais, au sortir du sanctuaire, tandis que, donnant enfin le bras à sa femme, il traversait la foule élégante et recueillie qui venait de prier pour son bonheur à venir, le marquis aperçut en un coin de l'église, derrière un pilier, près de la porte, deux hommes vêtus de noir qui s'étaient tenus à l'écart durant la cérémonie : c'étaient le vicomte de Renneville et le chevalier d'Asti. Gontran frissonna tout à coup de la tête aux pieds, et son épouvante le reprit, car sur les lèvres du chevalier glissait un infernal sourire.

— Mon Dieu! murmura-t-il, ne m'auriez-vous point pardonné?

DE L’AMOUR SS”» L Le soir du même jour, c’est-à-dire le 5 novembre 183..., vers onze heures, le passant attardé dans la rue de Verneuil aurait pu voir l’hôtel de Froidefond illuminé du premier au dernier étage, sur la cour et sur le jardin. Une longue file d’équipages encombrait les abords de la porte cochère, emplissait la cour, et, sur le perron, allaient et venaient, se croisaient d’un air effaré, une multitude de laquais, de grooms, de valets de pied aux livrées diverses, tous galonnés à outrance et chamarrés d’or comme des officiers italiens. L’automne, qui semblait vouloir se prolonger cette année, et la douceur de la nuit avaient permis d’éclairer les jardins à giorno, et tandis qu’on dansait au premier étage de l’hôtel, quelques femmes encapuchonnées dans leurs burnous blancs de cachemire en parcouraient les allées au bras de cavaliers galants, qui préféraient à la chaude et bruyante atmosphère du bal les mystérieuses délices de la causerie. M. le baron de Froidefond n’avait point voulu obéir à l’usage moderne et un peu anglais qui veut que les gens de qualité se marient à minuit à Saint-Thomas-d’Aquiu, montent en chaise de poste au sortir de l’église, et aillent ensevelir leur bonheur et cacher leur lune de miel sous

28f> LES COMPAGNONS les diserets ombrages du parc de quelque vieux manoir héréditaire. Tout le Paris élégant et titré d'alors avait été convié aux noces de mademoiselle de Froidefond, et les invités étaient accourus avec empressement pour admirer cette naïve et belle enfant s'unissant à l'un des hommes les plus à la mode, et qui méritait le mieux cette qualification bizarre de lion, épithète anglaise tout récemment arrivée de par delà le détroit. Malgré la sinistre apparition de l'église, malgré ce sourire railleur et menaçant qu'il avait surpris sur les lèvres du chevalier, en quittant Saint-Thomas-d' Aquin, M. de Lacy était rayonnant ; il promenait un regard de triomphe sur cette foule qui admirait et peut-être enviait son bonheur, puis ce regard s'abaissait sur sa jeune femme émue et rougissante qui venait de s'asseoir auprès de son vieux père, dont elle pressait la main dans ses petites mains blanches, semblant lui dire de l'œil et du geste : — Oh! vivez longtemps encore, vivez bien longtemps, mon père, afin que rien ne manque à la félicité de vos enfants... Tout à coup M. de Lacy tresssaillit et pâlit; il se dirigeait vers sa femme pour l'inviter à la valse, mais il s'arrêta brusquement en route... Heureusement Jeuuue de Froidefond causait alors avec son père, les cavaliers s'approchaient de leurs danseuses, et les douairières caquetaient, les vieillards jouaient le whist, et nul ne remarqua ce trouble et cette pâleur subite que M. de Lacy s'efiforça de maîtriser sur-le-champ. Au seuil du salon venait d'ap

les discrets ombrages du parc de quelque vieux manoir héréditaire. Tout le Paris élégant et titré d'alors avait été convié aux noces de mademoiselle de Froidefond, et les invités étaient accourus avec empressement pour admirer cette naïve et belle enfant s'unissant à l'un des hommes les plus à la mode, et qui méritait le mieux cette qualification bizarre de lion, épithète anglaise tout récemment arrivée de par delà le détroit.

Malgré la sinistre apparition de l'église, malgré ce sourire railleur et menaçant qu'il avait surpris sur les lèvres du chevalier, en quittant Saint-Thomas-d'Aquin, M. de Lacy était rayonnant; il promenait un regard de triomphe sur cette foule qui admirait et peut-être enviait son bonheur, puis ce regard s'abaissait sur sa jeune femme émue et rougissante qui venait de s'asseoir auprès de son vieux père, dont elle pressait la main dans ses petites mains blanches, semblant lui dire de l'œil et du geste :

— Oh! vivez longtemps encore, vivez bien longtemps, mon père, afin que rien ne manque à la félicité de vos enfants...

Tout à coup M. de Lacy tressaillit et pâlit; il se dirigeait vers sa femme pour l'inviter à la valse, mais il s'arrêta brusquement en route... Heureusement Jeanne de Froidefond causait alors avec son père, les cavaliers s'approchaient de leurs danseuses, et les douairières caquetaient, les vieillards jouaient le whist, et nul ne remarqua ce trouble et cette pâleur subite que M. de Lacy s'efforça de maîtriser sur-le-champ. Au seuil du salon venait d'ap-

DE L'AMOUR Î87 paraître, sans bruit, sans appeler l'attention de personne, un homme entièrement vêtu de noir, au teint pâle, aux lèvres minces, sor lesquelles errait un sourire froidement ironique. Sa mise, du reste, était d'une irréprochable élégance, et, malgré son gilet noir et sa cravate noire, on pouvait croire qu'il était en habit de soirée et achevait un deuil dont la cause, éloignée déjà, ne lui avait point interdit le bal. A la vue de ce personnage, qui apparaissait au milieu d'une fête comme l'ombre terrible de Banco, le marquis oublia sa jeune femme, la valse, le monde qui l'environnait ; il marcha précipitamment à l'inconnu, qui le salua avec courtoisie et lui dit tout bas : — Mon cher marquis, avez-vous un boudoir, un retira, un salon quelconque, où nous puissions échanger deux mots? j'ai du nouveau à vous apprendre... — Venez, dit sèchement M. de Lacy. Il fit traverser au chevalier, car c'était lui, un salon de jeu, puis une serre d'hiver, et le conduisit dans une petite pièce meublée à la turque, une sorte de fumoir éclairé par une lampe chinoise, et où nul cavalier, malgré la demi-obscurité et le mystérieux silence de ce lieu, n'avait songé encore à se glisser pour y causer tout bas avec sa danseuse lassée. — Marquis, dit alors le chevalier d'un ton bref, ce n'est plus votre ami d'Asti qui vient à vous, c'est le chef provisoire des Compagnons de l'épée, le lieutenant du colonel

Digitized by Google

paraître, sans bruit, sans appeler l'attention de personne, un homme entièrement vêtu de noir, au teint pâle, aux lèvres minces, sur lesquelles errait un sourire froidement ironique. Sa mise, du reste, était d'une irréprochable élégance, et, malgré son gilet noir et sa cravate noire, on pouvait croire qu'il était en habit de soirée et achevait un deuil dont la cause, éloignée déjà, ne lui avait point interdit le bal.

A la vue de ce personnage, qui apparaissait au milieu d'une fête comme l'ombre terrible de Banco, le marquis oublia sa jeune femme, la valse, le monde qui l'environnait ; il marcha précipitamment à l'inconnu, qui le salua avec courtoisie et lui dit tout bas :

— Mon cher marquis, avez-vous un boudoir, un *retiro*, un salon quelconque, où nous puissions échanger deux mots ? j'ai du nouveau à vous apprendre...

— Venez, dit sèchement M. de Lacy.

Il fit traverser au chevalier, car c'était lui, un salon de jeu, puis une serre d'hiver, et le conduisit dans une petite pièce meublée à la turque, une sorte de fumoir éclairé par une lampe chinoise, et où nul cavalier, malgré la demi-obscurité et le mystérieux silence de ce lieu, n'avait songé encore à se glisser pour y causer tout bas avec sa danseuse lassée.

— Marquis, dit alors le chevalier d'un ton bref, ce n'est plus votre ami d'Asti qui vient à vous, c'est le chef provisoire des Compagnons de l'épée, le lieutenant du colonel

Savez -vous Lien qu’il y a cinquante lieues d’ici au Havre? Le marquis tressaillit. — Eh Lien? deinanda-t-il. — Pour des chevaux de poste (jui galopent à outrance, c’est un trajet de douze heures. Et cepeudaut il vous faudra Iram hir cette distance en dix. — Moi? fi le marquis reculant d’un pas. — 11 y a une chaise attelée et le postillon eu selle à la porte du jardin de votre hôtel; vous allez jeter un manteau sur votre toilette de bal, prendie vos pistolets, monter eu voiture et partir. — Partir! tuais vous plaisantez I je suis marié depuis midi seulement, et vous me disiez ce matin encore... — Votre chaise ne s’arrêtera qu’au Havre, poursuivit avec ctilme le chevalier : elle fera halte sur le quai du grand bassin. Vous descendrez de voiture et vous vous ferez conduire à bord du Feu-Grégeois, c’est le nom du navire en partance sur lequel votre passage est retenu. — Grand Dieu! murmura le marquis, où m’envoyezvous donc? — A Amsterdam, mon cher, répondit sèchement le chevalier. Vous y rencontrerez le cousin de Renneville, l’officier de marine hollandais; vous le trouverez logé à la Licorne d’or, une auberge qui est sur le port, et vous le provotiuerez... Le reste est tout simple pour vous. ..Ce diable de Renneville, ajouta le chevalier en souriant, est allé très-vile en besogne. 11 a eu tous ces renseignements Digiiized by Google

Léon. Il est minuit et un quart. Savez-vous bien qu'il y a cinquante lieues d'ici au Havre?

Le marquis tressaillit.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Pour des chevaux de poste qui galopent à outrance, c'est un trajet de douze heures. Et cependant il vous faudra franchir cette distance en dix.

— Moi? fit le marquis reculant d'un pas.

— Il y a une chaise attelée et le postillon en selle à la porte du jardin de votre hôtel; vous allez jeter un manteau sur votre toilette de bal, prendre vos pistolets, monter en voiture et partir.

— Partir! mais vous plaisantez! je suis marié depuis midi seulement, et vous me disiez ce matin encore...

— Votre chaise ne s'arrêtera qu'au Havre, poursuivit avec calme le chevalier: elle fera halte sur le quai du grand bassin. Vous descendrez de voiture et vous vous ferez conduire à bord du *Feu-Grégeois*, c'est le nom du navire en partance sur lequel votre passage est retenu.

— Grand Dieu! murmura le marquis, où m'envoyez-vous donc?

— A Amsterdam, mon cher, répondit sèchement le chevalier. Vous y rencontrerez le cousin de Renneville, l'officier de marine hollandais; vous le trouverez logé à la *Licorne d'or*, une auberge qui est sur le port, et vous le provoquerez... Le reste est tout simple pour vous...Ce diable de Renneville, ajouta le chevalier en souriant, est allé très-vite en besogne. Il a eu tous ces renseignements

DE L’AMÜUK S89 en quinze jours. Or, le marin hollandais appareille le 11 pour les Indes et nous sommes aujourd’hui au 5 du mois. Vous avez donc six jours devant vous pour débarrasser notre ami Renneville d'un cousin gênant. C’est un voyage de quinze jours, aller et retour compris. Vous retrouverez votre femme, votre beau-père, et vous serez heureux... Et le chevalier, en parlant ainsi, souriait de son mauvais sourire. Un moment Contran était demeuré attéré, et il se demandait s’il n’était point le jouet d’un rêve horrible ; un moment il regarda M. d’Asti d’un air hébété... Mais celui-ci ajouta : — Allons! marquis, vous n’avez pas une minute à perdre... Ces derniers mots arrachèrent Contran à sa prostration, il recula d’un pas, et levant im fier regard sur le chevalier, un regard où sa longue indignation éclatait enfin : — Et si je ne partais pas? dit-il. Le chevalier haussa les épaules, puis il indiqua du doigt la pendule de la cheminée. — Vous savez bien, répondit-il, que l’heure nous presse et que nous n’avons pas le temps de nous hvrer à de semblables plaisanteries. Écrivez, au crayon, un petit billet à votre femme et esquivons-nous... La pâleur de M. de Lacy avait fait place à une rougeur violacée qui indiquait qu’à son abattement venait de succéder une bouillante colère. — Je ne plaisante pas, dit-il, je ne veux pas partir, je ne partirai pas! Je ne veux plus de votre association, de cette fianc-maçoimerie do bandits, de cette complicité Il 17 i i ■4 - i i r » I t 'i ! if
Digilized by Google

290 LES COMPAGxNONS ' mystérieuse et terrible. Rendez-moi ma liberté ; foi de gentilhomme, je vous garderai le secret. — Mon cher, répliqua le chevalier en éclatant de rire, vous savez bien qu'on ne se retire pas d'une association comme la nôtre, et que la mort seulement peut nous séparer, vous, moi et les autres. En vérité, je vous trouve superbe, marquis, avec votre parole de gentilhomme et vos airs dédaigneux. Oubliez-vous donc nos serments réciproques, et ne savez-vous plus que chacun de nous se doit à tous, qu'il devient une machine obéissante, une chose, tm agent quelconque dont le but unique est de servir l'intérêt général? Ah! marquis, vous êtes ingrat, car sans nous, vous n'eussiez jamais été en position d'épouser mademoiselle de Froidefond, mais je vous pardonne ce moment d'erreur ; je comprends votre douleur au moment d'abandonner votre jeune femme. Cette douleur se calmera, et alors vous sentirez combien eût été coupable une semblable résistance. Allons! plus d'hésitation, le temps s'écoule... partez! La nuance d'ironie qui perçait naguère dans la voix de l'interlocuteur de M. de Lacy avait fait place insensiblement à un accent plus doux, mais au fond duquel perçait une volonté de fer. — Monsieur, dit tout à coup le marquis, lorsque je suis entré dans l'association, je ne prévoyais point mon mariage. Pendant deux années j'ai fidèlement rempli mes devoirs; mes services à la cause générale ont largement payé les bénéfices que j'en ai retirés. Donc, je me sépare Digiti - : : ■ Googir

mystérieuse et terrible. Rendez-moi ma liberté; foi de gentilhomme, je vous garderai le secret.

— Mon cher, répliqua le chevalier en éclatant de rire, vous savez bien qu'on ne se retire pas d'une association comme la nôtre, et que la mort seulement peut nous séparer, vous, moi et les autres. En vérité, je vous trouve superbe, marquis, avec votre parole de gentilhomme et vos airs dédaigneux. Oubliez-vous donc nos serments réciproques, et ne savez-vous plus que chacun de nous se doit à tous, qu'il devient une machine obéissante, une chose, un agent quelconque dont le but unique est de servir l'intérêt général? Ah! marquis, vous êtes ingrat, car sans nous, vous n'eussiez jamais été en position d'épouser mademoiselle de Froidefond, mais je vous pardonne ce moment d'erreur; je comprends votre douleur au moment d'abandonner votre jeune femme. Cette douleur se calmera, et alors vous sentirez combien eût été coupable une semblable résistance. Allons! plus d'hésitation, le temps s'écoule... partez!

La nuance d'ironie qui perçait naguère dans la voix de l'interlocuteur de M. de Lacy avait fait place insensiblement à un accent plus doux, mais au fond duquel perçait une volonté de fer.

— Monsieur, dit tout à coup le marquis, lorsque je suis entré dans l'association, je ne prévoyais point mon mariage. Pendant deux années j'ai fidèlement rempli mes devoirs; mes services à la cause générale ont largement payé les bénéfices que j'en ai retirés. Donc, je me sépare

DK L’AMOUR 2!U de VOUS. Que vous importe! Vous savez bien que vous trahir serait me trahir moi-même... Vous avez besoin de mon épée, de mon intelligence et de mon audace, ditesvous? Mais vous-même, vous, chevalier, n'êtes-vous point aussi intelligent, aussi audacieux, aussi brave que moi? — Pardon 1 mon cher, reprit le chevalier, vous savez bien que je ne compte pas, moi, puisque je remplace le colonel au moins provisoirement. Je ne puis être tout à la fois la tête qui dirige et le bras qui exécute. — Eh bien! s’écria le marquis avec colère, advienne que pourra, je refuse de partir! Le chevalier haussa les épaules. — Vous êtes fou ! dit-il. — Foui répondit Oontran avec hauteur; non, je ne suis pas fou, je suis las ! J’étais fou quand je me suis associé, moi, l’homme pur et brave, à vous tous, hommes tarés et sans honneur! J’étais fou quand, en échange de Léona que vous m’avez rendue, j’ai tué, pour vous servir tous, le général de Ruvigny et Octave de Verne... J’étais fou quand je vous ai cédé Marguerite ! Aujourd’hui je ne le suis plus. Et Oontran s’était redressé calme et fier, et il dominait le chevalier du regard. — Tiens! dit le chevalier avec un éclat de rire moqueur, vous parlez de Marguerite? Ma foi, mon cher, à vous dire vrai, cet ordre que je vous apporte est une petite vengeamce... Vous avez trop aimé Marguerite... et elle vous a trop aimé. Digitized by Google

de vous. Que vous importe! Vous savez bien que vous trahir serait me trahir moi-même... Vous avez besoin de mon épée, de mon intelligence et de mon audace, dites-vous? Mais vous-même, vous, chevalier, n'êtes-vous point aussi intelligent, aussi audacieux, aussi brave que moi?

— Pardon! mon cher, reprit le chevalier, vous savez bien que je ne compte pas, moi, puisque je remplace le colonel au moins provisoirement. Je ne puis être tout à la fois la tête qui dirige et le bras qui exécute.

— Eh bien! s'écria le marquis avec colère, advienne que pourra, je refuse de partir!

Le chevalier haussa les épaules.

— Vous êtes fou! dit-il.

— Fou! répondit Gontran avec hauteur; non, je ne suis pas fou, je suis las! J'étais fou quand je me suis associé, moi, l'homme pur et brave, à vous tous, hommes tarés et sans honneur! J'étais fou quand, en échange de Léona que vous m'avez rendue, j'ai tué, pour vous servir tous, le général de Ruvigny et Octave de Verne... J'étais fou quand je vous ai cédé Marguerite! Aujourd'hui je ne le suis plus.

Et Gontran s'était redressé calme et fier, et il dominait le chevalier du regard.

—Tiens! dit le chevalier avec un éclat de rire moqueur, vous parlez de Marguerite? Ma foi, mon cher, à vous dire vrai, cet ordre que je vous apporte est une petite vengeance... Vous avez trop aimé Marguerite... et elle vous a trop aimé.

 Un regard plein de haine jaillit à ces mots des yeux du chevalier : — Car, ajouta-t-il, j'ai bien la personne et la dot de Marguerite, mais je n'ai point son cœur, moi, et elle me hait et me méprise. Comprenez-vous, cher ami? Ce soir, ajouta le chevalier, au nom de vos serments et des liens qui nous unissent dans le passé comme dans l'avenir, l'association vous ordonne de partir. — Je ne partirai pasl Sortez ! Le chevalier croisa tranquillement les bras et regarda Contran en face; son sourire était devenu hideux, et M. de Lacy comprit qu'il n'avait à attendre de cet homme ni merci ni justice. — Eh bienl s'écria Contran, si vous venez me parler, au nom de l'association, de votre haine personnelle, monsieur, brisons là. Demain, je serai à vos ordres, et, Dieu aidant, je débeu-rasserai le monde d'un misérable tel que vous. Mais, ce soir.... Un rugissement étouffé s'échappa de la poitrine de M. de Lacy : — Vous ne vous souvenez donc pas, murmura-t-il, que j'ai déjà versé le sang de deux hommes? — Pour l'intérêt général, marquis. — Eh bien! exclama M. de Lacy hors de lui, puisque vous le voulez, allons! L'un de vous ,me tuera, ou vous mourrez tous de ma main jusqu'au dernier. Et il jeta son gant au visage de M. d'Asti. Celui-ci pâlit de fureur, mais il se contint : — Allons donc ! dit-il, mais il me paraît improbable que vous ne succombiez point à pareil jeu. Diciîized by ' ,^lt

Un regard plein de haine jaillit à ces mots des yeux du chevalier : — Car, ajouta-t-il, j'ai bien la personne et la dot de Marguerite, mais je n'ai point son cœur, moi, et elle me hait et me méprise. Comprenez-vous, cher ami? Ce soir, ajouta le chevalier, au nom de vos serments et des liens qui nous unissent dans le passé comme dans l'avenir, l'association vous ordonne de partir.

— Je ne partirai pas! Sortez!

Le chevalier croisa tranquillement les bras et regarda Gontran en face; son sourire était devenu hideux, et M. de Lacy comprit qu'il n'avait à attendre de cet homme ni merci ni justice.

— Eh bien! s'écria Gontran, si vous venez me parler, au nom de l'association, de votre haine personnelle, monsieur, brisons là. Demain, je serai à vos ordres, et, Dieu aidant, je débarrasserai le monde d'un misérable tel que vous. Mais, ce soir....

Un rugissement étouffé s'échappa de la poitrine de M. de Lacy : — Vous ne vous souvenez donc pas, murmura-t-il, que j'ai déjà versé le sang de deux hommes?

— Pour l'intérêt général, marquis.

— Eh bien! exclama M. de Lacy hors de lui, puisque vous le voulez, allons! L'un de vous me tuera, ou vous mourrez tous de ma main jusqu'au dernier.

Et il jeta son gant au visage de M. d'Asti. Celui-ci pâlit de fureur, mais il se contint : — Allons donc! dit-il, mais il me paraît improbable que vous ne succombiez point à pareil jeu.

DE L’A moi; H 20:t — Peut-être... Allons! Pour gagner les dehors de l’hofel, M. de Lacy avait le choix entre la cour principale et les jardins, qui ouvraient sur une ruelle déserte par une petite porte dérobée. C’était par cette porte que s’était introduit le chevalier, et M. de Lacy y trouva la chaise de poste destinée naguère à le transporter au Havre.jLe marquis, pour n’éveiller aucun soupçon sur sa disparition, avait préféré cette route. Le chevalier ordonna au postillon de fouetter ses chevaux et de rebrousser chemin, puis il se trouva seul avec M. de Lacy qui avait tiré sur lui la porte du jardin. En ce moment on entendait les préludes d’une valse nouvelle qui traversaient l’espace sur l’aile des brises de la nuit. — Monsieur, dit alors le marquis en touchant du doigt l’épaule de son complice, nous sommes sept en tout. C’est donc six hommes que j’ai à tuer pour reconquérir ma liberté. — Parfaitement, répondit le chevalier en s’inclinant. — Donc, lorsque je vous aurai tué, il n’en restera plus que cinq. — C’est tout simple. — Eh bienl dit froidement le marquis, je vais commencer par vous. — Il faudrait auparavant nous procurer des armes, j’imagine. — Bon ! vous oubliez que chacun de nous porte touDigitized by Google

— Peut-être... Allons!

Pour gagner les dehors de l'hôtel, M. de Lacy avait le choix entre la cour principale et les jardins, qui ouvraient sur une ruelle déserte par une petite porte dérobée. C'était par cette porte que s'était introduit le chevalier, et M. de Lacy y trouva la chaise de poste destinée naguère à le transporter au Havre. Le marquis, pour n'éveiller aucun soupçon sur sa disparition, avait préféré cette route. Le chevalier ordonna au postillon de fouetter ses chevaux et de rebrousser chemin, puis il se trouva seul avec M. de Lacy qui avait tiré sur lui la porte du jardin.

En ce moment on entendait les préludes d'une valse nouvelle qui traversaient l'espace sur l'aile des brises de la nuit.

— Monsieur, dit alors le marquis en touchant du doigt l'épaule de son complice, nous sommes sept en tout. C'est donc six hommes que j'ai à tuer pour reconquérir ma liberté.

— Parfaitement, répondit le chevalier en s'inclinant.

— Donc, lorsque je vous aurai tué, il n'en restera plus que cinq.

— C'est tout simple.

— Eh bien! dit froidement le marquis, je vais commencer par vous.

— Il faudrait auparavant nous procurer des armes, j'imagine.

— Bon! vous oubliez que chacun de nous porte tou-

 jours sur lui un poignard dont le manche figure une main de squelette. — C’est juste, mais on ne se bat pas au poignard. — Eh bieul nous mettrons cette arme à la mode. A nous deux, chevalier! Et M. de Lacy fit briller au clair de lune la lame étincelante de son stylet. U Le chevalier fut un peu interdit de cette brusque agression, et il hésita pendant dix secondes, puis un éclair fauve jaillit de ses yeux, et il tira pareillement son poignard. — Un mot seulement, dit-il. — Parlez, et hâtez-vous. — Si vous me tuez ici, à cette heure, dans cette rue déserte, aurez-vous la loyauté d’aller trouver les cinq autres, et de leur demander le combat ? — Oui, je vous le jure. Cependant... — Ah ! fit le chevalier d’un tou railleur, il y a une restriction, sans doute... — Une seule. Avec l’arme dont nous allons nous servir, il peut fort bien arriver que le vainqueur soit aussi mortellement atteint que le vaincu. Si je me sentais frappé à mort, je me contenterais d’aller mourir chez moi. '*• Digiti^ed by Googie

jours sur lui un poignard dont le manche figure une main de squelette.

— C'est juste, mais on ne se bat pas au poignard.

— Eh bien! nous mettrons cette arme à la mode. A nous deux, chevalier!

Et M. de Lacy fit briller au clair de lune la lame étincelante de son stylet.

LI

Le chevalier fut un peu interdit de cette brusque agression, et il hésita pendant dix secondes, puis un éclair fauve jaillit de ses yeux, et il tira pareillement son poignard.

— Un mot seulement, dit-il.

— Parlez, et hâtez-vous.

— Si vous me tuez ici, à cette heure, dans cette rue déserte, aurez-vous la loyauté d'aller trouver les cinq autres, et de leur demander le combat?

— Oui, je vous le jure. Cependant...

— Ah! fit le chevalier d'un ton railleur, il y a une restriction, sans doute...

— Une seule. Avec l'arme dont nous allons nous servir, il peut fort bien arriver que le vainqueur soit aussi mortellement atteint que le vaincu. Si je me sentais frappé à mort, je me contenterais d'aller mourir chez moi.

UE L'AMOUU 293 — Je ne vois à cela aucun inconvénient. — En garde donc, monsieur. Et M. de Lacy fondit sur son adversaire. Ce duel au couteau était horrible à voir. Là, les galantes finesses, les élégantes et sages théories de l'escrime disparaissaient pour faire place à une brutalité sauvage, à une rage féroce. On eût dit deux cannibaless cherchant à s'égorger poim satisfaire leurs grossiers instincts. Le combat fut court. Pendant dix minutes, le marquis et le chevalier s'élancèrent et se frappèrent avec furie; puis ce dernier poussa un cri, un cri de douleur et de rage; le poignard échappa à sa main, ses bras crispés se distendirent; il demeura une minute debout, immobile, roulant un œil hagard sous son arcade creuse et bistrée ; puis il essaya de faire un pas en arrière, et il tomba. — Unt dit froidement M. de Lacy. Mais quand le marquis voulut à son tour faire un pas en avant, il chancela, un nuage passa sur ses yeux, et il fut obligé de s'appuyer sur une borne. — Je suis un homme mort, murmura-t-il, j'ai trois coups de stylet dans la poitrine, et je n'ai pas une heure de vie devant moi... Oh I Jeanne 1 Jeanne, ma bien-aimée, toi, mon seul et unique amour, faut-il donc que tu n'aies épousé qu'un cadavre?... Te voilà veuve avant d'avoir été femme... Et une larme aride, brûlante, une larme de damné roula lentement sur la joue pâle du marquis. Tout à coup â cette larme succéda un éclair de rage; son œil déjà nipitizsd by Google

— Je ne vois à cela aucun inconvénient.

— En garde donc, monsieur.

Et M. de Lacy fondit sur son adversaire. Ce duel au couteau était horrible à voir. Là, les galantes finesses, les élégantes et sages théories de l'escrime disparaissaient pour faire place à une brutalité sauvage, à une rage féroce. On eût dit deux cannibales cherchant à s'égorger pour satisfaire leurs grossiers instincts.

Le combat fut court. Pendant dix minutes, le marquis et le chevalier s'élancèrent et se frappèrent avec furie; puis ce dernier poussa un cri, un cri de douleur et de rage; le poignard échappa à sa main, ses bras crispés se distendirent; il demeura une minute debout, immobile, roulant un œil hagard sous son arcade creuse et bistrée; puis il essaya de faire un pas en arrière, et il tomba.

— *Un!* dit froidement M. de Lacy.

Mais quand le marquis voulut à son tour faire un pas en avant, il chancela, un nuage passa sur ses yeux, et il fut obligé de s'appuyer sur une borne.

— Je suis un homme mort, murmura-t-il, j'ai trois coups de stylet dans la poitrine, et je n'ai pas une heure de vie devant moi... Oh! Jeanne! Jeanne, ma bien-aimée, toi, mon seul et unique amour, faut-il donc que tu n'aies épousé qu'un cadavre?... Te voilà veuve avant d'avoir été femme...

Et une larme aride, brûlante, une larme de damné roula lentement sur la joue pâle du marquis. Tout à coup à cette larme succéda un éclair de rage; son œil déjà

296 LES COMPAGNONS voilé, étincela d’iine flamme sombre : ~ Mourrai-je donc sans être vengé? dit-il d’une voix sourde. Ce mot de vengeance lui rendit un souffle de vie, et il se redressa et poussa du pied le corps du chevalier. — Car enfin, murmura-t-il, mon meurtrier, Thomme qui me tue, qui brise du même coup et ma vie et mon amour, celui qui vient de changer en voile funèbre et en habits de deuil la robe blanche et la couronne de fleurs d’oranger de ma Jeanne adorée, ce n’est point ce corps inerte que je foule, ce misérable que j’ai tué comme il m’a tué; c’est cette asssociation infâme, ce sont tous ces hommes liés par un pacte inferned, rivés les uns aux autres par le crime, qui ont fait de moi ce que j’ai fait d'eux, du reste, une machine obéissante, un poignard soumis, une main toujours levée pour le crime, un front que la honte ne pouvait plus rougir... Eh bien, je ne veux pas que ces hommes me survivent ; je meurs au seuil de mon alcôve nuptiale, Us mourront sur les marches de l’échafaud; le déshonneur nous servira d’épitaphe, et Jeanne ne me pleurera point... Ohl continua M. de Lacy avec une sourde et cruelle ironie, si je pouvais vivre une heure encore!... Et il essaya de faire quelques pas, se traînant plutôt qu’il ne marchait ; et cette énergie de fer qu’il possédait lui donnant la force de repousser la mort qui s’avançait à grands pas, il continua à se traîner, s’appuyant aux murs, se reposant parfois, puis reprenant sa route, pour Digi: . ' / c; ::y 4

I>E L’AMonn 2<t7 s’arrêter eucure... Il e;ai>na ainsi rextrêmitê dp la rnellp, puis la rue Vanneau. Une heure sonnait aux horloges voisines, la rue était déserte ; cependant une voiture de place passait à vide, et le cocher, apercevant M. de Lacy, lui offrit ses services. L’obscurité était assez profonde pour dissimuler le sang qm maculait le gilet blanc du marquis, et le cocher, l’aidant à le monter dans le fiacre, ne s’aperçut point qu’il était blessé. — Rue du Helder, 13, murmura M. de Lacy d’une voix éteinte. Un louis de pourboire, si tu y vas en dix minutes. Le cocher ébloui enveloppa ses deux rosses d’un vigoureux coup de fouet et partit avec la rapidité de la foudre. M. de Lacy s’évanouit eu route. Cependant il reprit connaissance au moment où le fiacre s’arrêtait : — Mon ami, dit-il au cocher, sonnez à cette porte, vous monterez au premier étage et éveillerez mon valet de chambre en lui disant que son maître l’attend dans la rue. Le cocher exécuta les ordres du marquis, et revint peu après, suivi du valet de chambre. — Guillaume, lui dit M. de Lacy dont la voix s’affaiblissait de plus en plus, il y a dans mon cabinet et dans le tiroir d’un secrétaire dont voici la clef, un petit coffre en bois de cèdre que tu vas aller me chercher sur-lechamp. Tu m’apporteras eu même temps un manteau. — Oui, monsieur, répondit le valet en prenant la clef et se hâtant d’obéir. Il n. Digilized by Google

26S I.KSl COMI'ACXONS Il revint peu après avec le coU'rel. — Tu peux retourner te coucher, lui dit tranquillement le m£u:qui8 eu s’emparant du coffre de cèdre. — C’est singulier! 'murmura le valet en s’en allant, mon maître a la voix d’un homme qui va passer, M. de Lacy appela alors le cocher : — Mon brave homme, lui dit-il, je me suis battu tout à l’heure en duel, j’ai reçu trois blessures et je pourrais fort bien mourir pendant le trajet que nous allons faire. Je n’ai pas le temps d’aller chez un médecin, ce qui, au surplus, serait parfaitement inutile. Vous allez me conduire rue de Verneuil. Si, à la porte de l’hôtel, lorsque vous abaisserez le marchepied, vous me trouviez mort, vous demanderiez à parler à madame de Lacy et lui remet-, triez ce coffret en lui disant que je vous ai promis dix louis. Ce coffret ne contient, du reste, que des lettres d’amour. Le cocher écoutait stupéfait. — Allons! dit le marquis, partons et au galop ! Puis il ajouta mentalement avec un sourire infernal : — Ah! j’ai bien fait d’écrire jour par jour et à l’insu de tous l’histoire de notre pacte infâme ! Au moins je serai vengé ! Pendant que s’accomplissaient les événements que nous venons de raconter, on n’avait point tardé, à l’hôtel de Froidefond, à remarquer l’absence de M. de Lacy, et cette absence avait tout d’abord paru singulière. Puis, .on s’était souvenu que le marquis était allé saluer un per. sonnage que nul ne connaissait; qu’ensemble, ils s’étaient Digitized by Google

Il revint peu après avec le coffret.

— Tu peux retourner te coucher, lui dit tranquillement le marquis en s'emparant du coffre de cèdre.

— C'est singulier! murmura le valet en s'en allant, mon maître a la voix d'un homme qui va *passer*.

M. de Lacy appela alors le cocher :

— Mon brave homme, lui dit-il, je me suis battu tout à l'heure en duel, j'ai reçu trois blessures et je pourrais fort bien mourir pendant le trajet que nous allons faire. Je n'ai pas le temps d'aller chez un médecin, ce qui, au surplus, serait parfaitement inutile. Vous allez me conduire rue de Verneuil. Si, à la porte de l'hôtel, lorsque vous abaisserez le marchepied, vous me trouviez mort, vous demanderiez à parler à madame de Lacy et lui remettriez ce coffret en lui disant que je vous ai promis dix louis. Ce coffret ne contient, du reste, que des lettres d'amour.

Le cocher écoutait stupéfait.

— Allons! dit le marquis, partons et au galop!

Puis il ajouta mentalement avec un sourire infernal : — Ah! j'ai bien fait d'écrire jour par jour et à l'insu de tous l'histoire de notre pacte infâme! Au moins je serai vengé!

Pendant que s'accomplissaient les événements que nous venons de raconter, on n'avait point tardé, à l'hôtel de Froidefond, à remarquer l'absence de M. de Lacy, et cette absence avait tout d'abord paru singulière. Puis, on s'était souvenu que le marquis était allé saluer un personnage que nul ne connaissait; qu'ensemble, ils s'étaient

DE L’AMÜUU 299 retirés à l’écart et avaient paru causer d’une façon grave et sérieuse. Un domestique interrogé assura les avoir vus se diriger l’un et l’autre vers le jardin. On parcourut le jardin sans retrouver M. de Lacy. Alors des bruits sinistres commencèrent à circuler au mUieu de cette foule joyeuse et tout à l’heure abandonnée au plaisir ; les mots de rencontre, de duel, d’absence mystérieuse, se répandirent à travers les salons; et les salons se vidèrent insensiblement sous le prétexte banal de l’heure avancée. Le monde parisien a surtout horreur des drames et des nouvelles fâcheuses lorsqu’il s’amuse. En moins d’une heure les invités furent partis, laissant M. de Froidefond et la jeune mariée en proie à une inquiétude mortelle. Ce magniQque hôtel, naguère empli de bruit, de lumières, de femmes parées, redevint en quelques minutes solitaire, désert : les bougies se consumèrent lentement, les sons de l’orchestre s’éteignirent, et la pauvre jeune femme s’enferma dans sa chambre nuptiale, le cœur agité de vagues et mortelles terreurs, tandis que la valetaille de l’hôtel parcourait Paris en tous sens pour retrouver le marquis. Jeanne de Froidefond s’était assise, les yeux gonflés de larmes, sur le bord de ce lit de jeune fille qui devait être sa couche nuptiale; elle était là, haletante, sans voix, prêtant l’oreille au moindre bruit... Et la nuit s’écoulait, et Contran ne revenait pas.
Digitized by Google

retirés à l'écart et avaient paru causer d'une façon grave et sérieuse.

Un domestique interrogé assura les avoir vus se diriger l'un et l'autre vers le jardin.

On parcourut le jardin sans retrouver M. de Lacy.

Alors des bruits sinistres commencèrent à circuler au milieu de cette foule joyeuse et tout à l'heure abandonnée au plaisir ; les mots de rencontre, de duel, d'absence mystérieuse, se répandirent à travers les salons; et les salons se vidèrent insensiblement sous le prétexte banal de l'heure avancée. Le monde parisien a surtout horreur des drames et des nouvelles fâcheuses lorsqu'il s'amuse.

En moins d'une heure les invités furent partis, laissant M. de Froidefond et la jeune mariée en proie à une inquiétude mortelle.

Ce magnifique hôtel, naguère empli de bruit, de lumières, de femmes parées, redevint en quelques minutes solitaire, désert : les bougies se consumèrent lentement, les sons de l'orchestre s'éteignirent, et la pauvre jeune femme s'enferma dans sa chambre nuptiale, le cœur agité de vagues et mortelles terreurs, tandis que la valetaille de l'hôtel parcourait Paris en tous sens pour retrouver le marquis.

Jeanne de Froidefond s'était assise, les yeux gonflés de larmes, sur le bord de ce lit de jeune fille qui devait être sa couche nuptiale; elle était là, haletante, sans voix, prêtant l'oreille au moindre bruit...

Et la nuit s'écoulait, et Gontran ne revenait pas.

300 LES COMPAGNONS Tout à coup im bruit se fit dans le salon voisin, des pas retentirent; Jeanne sentit tout son sang refluer à son cœur... Les pas étaient lents, mais ils approchaient toujours... Jeanne poussa un cri... c'était lui 1 Et, en effet, tandis qu'elle s'élançait à sa rencontre, la porte s'ouvrit, et Contran de Lacy parut. n était enveloppé dans un grand manteau, et sous ce manteau, il portait un objet que sa jeune femme émue ne put et ne chercha point à définir. — Ah ! s'écria-t-elle en joignant les mains, vous voilà donc!... et vivant ! Un sourire triste passa sur les lèvres du marquis de Lacy. Jeanne remarqua alors qu'il était aussi pâle que ces blanches statues qu'on voyait, de sa fenêtre entr'ouverte, briller au clair de lune, sous les verts massifs du jardin. — Mon Dieu ! murmura-t-elle avec effroi, comme vous êtes pâle!... M. de Lacy marchait lentement, avec une faiblesse extrême; il s'appuyait aux meubles qu'il trouvait sous sa main pour ne point tomber. Et Jeanne de Froidefond, comme si elle eût deviné, demeurait immobile, glacée de stupeur, attachant un regard atone sur cet homme, qui déjà avait l'aspect d'un cadavre. Le marquis s'avança vers sa jeune femme lui prit la main et la fit asseoir sur une causeuse auprès de lui.
Digitized by Coogle

DE L’AMOUR 301 — Jeanne, lui dit-il alors d’une voix lente, grave, solennelle, Jeanne, m’aimez- vous ? Oh! répondit-elle en l’enlaçant de ses bras, vous demandez si je vous aime... mon Contran adoré!... Mais pourquoi cette pâleur?... pourquoi cette tristesse?... cette voix lente et affaiblie?... Mais, répondez-moi donc, mon Dieul répondez-moi... — Jeanne, murmura M. de Lacy, il faut que l’amour que vous m’inspirez soit immense, car depuis une heure cet amour triomphe de la mort... Et M.de Lacy se dépouilla de son manteau, et sa femme jeta un cri d’épouvante à la vue de son gilet blanc couvert du sang de trois blessures. N’appelez pas... silence! lui dit impérieusement le marquis... je suis mort d’avance, et je veux être seul avec vous pendant quelques minutes encore... Jeanne, je vais mourir... Jeanne, ma bien-aimée, j’avais besoin de ton amour pour purifier ma vie souillée... pour me faire repentant à ma dernière heure... ■— Que dites-vous? fit-elle avec stupeur. — Jeanne, continua M. de Lacy, si l’homme que tu as aimé parce qu’il était noble, brave, honnête, n’était qu’un vil meurtrier, l’aimerais-tu encore ? — Ah ! s’écria Jeanne éperdue, vous avez le déUre, mon bien-aimé Contran... Vous, si noble, si bon... oh! cela est impossible... — Si cela était, cependant ? — Eh' bien, qu’importe! répondit-elle avec véhémence. Digiiized by Google

— Jeanne, lui dit-il alors d'une voix lente, grave, solennelle, Jeanne, m'aimez-vous ?

— Oh ! répondit-elle en l'enlaçant de ses bras, vous demandez si je vous aime... mon Gontran adoré !... Mais pourquoi cette pâleur ?... pourquoi cette tristesse ?... cette voix lente et affaiblie ?... Mais, répondez-moi donc, mon Dieu ! répondez-moi...

— Jeanne, murmura M. de Lacy, il faut que l'amour que vous m'inspirez soit immense, car depuis une heure cet amour triomphe de la mort...

Et M. de Lacy se dépouilla de son manteau, et sa femme jeta un cri d'épouvante à la vue de son gilet blanc couvert du sang de trois blessures.

— N'appelez pas... silence ! lui dit impérieusement le marquis... je suis mort d'avance, et je veux être seul avec vous pendant quelques minutes encore... Jeanne, je vais mourir... Jeanne, ma bien-aimée, j'avais besoin de ton amour pour purifier ma vie souillée... pour me faire repentant à ma dernière heure...

— Que dites-vous ? fit-elle avec stupeur.

— Jeanne, continua M. de Lacy, si l'homme que tu as aimé parce qu'il était noble, brave, honnête, n'était qu'un vil meurtrier, l'aimerais-tu encore ?

— Ah ! s'écria Jeanne éperdue, vous avez le délire, mon bien-aimé Gontran... Vous, si noble, si bon... oh ! cela est impossible...

— Si cela était, cependant ?

— Eh bien, qu'importe ! répondit-elle avec véhémence,

3U2 LES COMPAGNONS je t’aime parce que je t’aime... et je ne veux pas que tu meures ! Et Jeanne enlaça dans ses bras son mari mourant et le couvrit d’ardents baisers. — Jeanne, mon ange adoré, murmura M. de Lacy, j’ai failli à l’honneur, j’ai du sang sur les jmains... J’ai foulé aux pieds l’écusson de mes pères et j’ai blasphémé mon Dieu... mais j’ai été entraîné, garrotté, conduit hâiUonné et les mains liées sur la route du crime par de plus grands coupables que moi... et ces coupables m’ont assassiné alors que je voulais redevenir honnête homme et vivre au grand soleil de notre amour et de notre mutuel avenu-... Les coupables, il faut les punir... Jeanne, tu me vengeras ? Et M. de Lacy tomba sur ses genoux et se prosterna devant sa femme comme le vice repentant doit s’incliner devant la vertu. — Jeanne, reprit-il d’une voix mourante, me pardonnez-vous ? — Si je te pardonne! s’écria-telle, mais je te pardonne et je t’aime ! — Vrai ? fit-il avec un sourire ineffable où la vie semblait lutter contre la mort. Elle prit sa main et la posa sur son cœur. — Tiens, dit-elle, vois s’il bat ! Le marquis prit la cassette et l’ouvrit. — Vois-tu ces papiers ? murmura-t-il. C’est mou histoire, c’est le nom et la liste de mes meurtriers, de ces Digitized by Google

je t'aime parce que je t'aime... et je ne veux pas que tu meures !

Et Jeanne enlaça dans ses bras son mari mourant et le couvrit d'ardents baisers.

— Jeanne, mon ange adoré, murmura M. de Lacy, j'ai failli à l'honneur, j'ai du sang sur les mains... J'ai foulé aux pieds l'écusson de mes pères et j'ai blasphémé mon Dieu... mais j'ai été entraîné, garrotté, conduit bâillonné et les mains liées sur la route du crime par de plus grands coupables que moi... et ces coupables m'ont assassiné alors que je voulais redevenir honnête homme et vivre au grand soleil de notre amour et de notre mutuel avenir... Les coupables, il faut les punir... Jeanne, tu me vengeras ?

Et M. de Lacy tomba sur ses genoux et se prosterna devant sa femme comme le vice repentant doit s'incliner devant la vertu.

— Jeanne, reprit-il d'une voix mourante, me pardonnez-vous ?

— Si je te pardonne ! s'écria-t-elle, mais je te pardonne et je t'aime !

— Vrai ? fit-il avec un sourire ineffable où la vie semblait lutter contre la mort.

Elle prit sa main et la posa sur son cœur.

— Tiens, dit-elle, vois s'il bat !

Le marquis prit la cassette et l'ouvrit.

— Vois-tu ces papiers ? murmura-t-il. C'est mon histoire, c'est le nom et la liste de mes meurtriers, de ces

DK L’AMOL’R 303 hommes dégénérés qui uut i'uit de tou époux im assassin. Tu liras tout, n’est-ce pas ? Jeanne étendit la main vers la cassette : — Ah! dit-elle avec un accent étrange, malheur à eux! mon Contran bien-aimé, malheur à tes meurtriers, malheur à ceux qui changent en habits de deuil ma robe de fiancée I M. de Lacy ne répondit pas... il venait d’expirer aux pieds de sa femme... LU Deux jours après, cet hôtel de Froidefoud naguère rempli de bruit, de lumières, dont la cour regorgeait de brillants équipages et qui avait vu le bal de noces de M. de Lacy dérouler sa foule élégante et parée, de ses salons ruisselants d’harmonie et de clarté aux massifs de verdure et aux discrètes allées de ses vastes jardins, avait sa porte principale tendue de noir. Une longue file de voitures de deuil en encombrait les abords, et les habitants de la rue de Verneuil purent en voir sortir, vers midi, un char funèbre attelé de quatre chevaux noirs caparaçonnés de blanc. C’était le corbillard qui transportait au cimetière du Sud la dépouille mortelle du marquis Contran de Lacy, mort à trente-deux ans, le jour même de son maiâage. Digitized by Google

hommes dégénérés qui ont fait de ton époux un assassin. Tu liras tout, n'est-ce pas ?

Jeanne étendit la main vers la cassette :

— Ah! dit-elle avec un accent étrange, malheur à eux! mon Gontran bien-aimé, malheur à tes meurtriers, malheur à ceux qui changent en habits de deuil ma robe de fiancée!

M. de Lacy ne répondit pas... il venait d'expirer aux pieds de sa femme...

LII

Deux jours après, cet hôtel de Froidefond naguère rempli de bruit, de lumières, dont la cour regorgeait de brillants équipages et qui avait vu le bal de noces de M. de Lacy dérouler sa foule élégante et parée, de ses salons ruisselants d'harmonie et de clarté aux massifs de verdure et aux discrètes allées de ses vastes jardins, avait sa porte principale tendue de noir.

Une longue file de voitures de deuil en encombrait les abords, et les habitants de la rue de Verneuil purent en voir sortir, vers midi, un char funèbre attelé de quatre chevaux noirs caparaçonnés de blanc.

C'était le corbillard qui transportait au cimetière du Sud la dépouille mortelle du marquis Gontran de Lacy, mort à trente-deux ans, le jour même de son mariage.

30& LES COiMPAGNONS Ce même monde aristocratique, la veille convié à son bal et enviant ou admirant son bonheur, s'était donné rendez-vous à ses funérailles. Une voiture qui contenait trois prêtres ouvrit la marche au triste cortège. Derrière s'avançait le char mortuaire. La foule put voir alors un poignant spectacle. Derrière le char, à dix pas et en avant des premières voitures du cortège, trois personnes marchaient : deux vieillards et une femme. Ces deux vieillards étaient le baron de Froidefond et le baron de Lacy, le beau-père et l'oncle du détunt. Au milieu d'eux et se soutenant à peine, cheminait une femme entièrement vêtue de noir et qui sanglotait sous ses longs voiles de denil. C'était Jeanne. Le convoi se dirigea lentement à travers les rues silencieuses et paisibles du noble faubourg jusqu'à l'église Saint-Thomas-d'Aquin. La bière qui renfermait le corps de Contran fut placée dans la nef sur un catafalque. Après la grand'messe eut lieu cette poignante et terrible cérémonie de l'absoute ; les voûtes sombres de la vieille église retentirent des chants funèbres et des prières psalmodiées pour le repos de l'ame de M. le marquis Contran de Lacy. Puis chacun des assistants fut invité à venir jeter quelques gouttes d'eau bénite sur le cercueil. Ce fut d'abord M. le baron de Lacy, ce vieillard désorDigitized by GoogI

Ce même monde aristocratique, la veille convié à son bal et enviant ou admirant son bonheur, s'était donné rendez-vous à ses funérailles.

Une voiture qui contenait trois prêtres ouvrit la marche au triste cortége. Derrière s'avançait le char mortuaire.

La foule put voir alors un poignant spectacle.

Derrière le char, à dix pas et en avant des premières voitures du cortége, trois personnes marchaient : deux vieillards et une femme.

Ces deux vieillards étaient le baron de Froidefond et le baron de Lacy, le beau-père et l'oncle du détunt.

Au milieu d'eux et se soutenant à peine, cheminait une femme entièrement vêtue de noir et qui sanglotait sous ses longs voiles de denil. C'était Jeanne.

Le convoi se dirigea lentement à travers les rues silencieuses et paisibles du noble faubourg jusqu'à l'église Saint-Thomas-d'Aquin.

La bière qui renfermait le corps de Gontran fut placée dans la nef sur un catafalque.

Après la grand'messe eut lieu cette poignante et terrible cérémonie de l'absoute; les voûtes sombres de la vieille église retentirent des chants funèbres et des prières psalmodiées pour le repos de l'âme de M. le marquis Gontran de Lacy.

Puis chacun des assistants fut invité à venir jeter quelques gouttes d'eau bénite sur le cercueil.

Ce fut d'abord M. le baron de Lacy, ce vieillard désor-

DE L’AMOUR 305 mais sans héritier, qui s’agenouilla devant le catafalque et murmura d’une voix brisée : — Contran, mon fils bien-aimé, le dernier des Lacy, repose en paix 1 Puis vint M. de Froidefond qui dit en pleurant : — Époux de ma Jeanne adorée, je te pardonne d’avoir brisé le cœur de mon enfant... Puis Jeanne s’approcha à son tour. Alors il y eut comme un frémissement parmi la foule respectueuse, qui s’écarta devant cette femme vierge et veuve, dont la nuit de noces avait été une nuit de désespoir... Jeanne ne pleurait plus sous son voile; Jeanne ne marchait plus eu chancelant... Sa démarche était hautaine et fière comme si elle fût allée demander justice, trois siècles plus tôt, à un roi de France, et 1e sommer de venger le meurtre de sou époux. Elle s’approcha du cercueil, elle s’en approcha de si près qu’on eût dit qu’elle voulait p^ler au mort, — et, en effet, elle se pencha et dit à voix basse, d’un ton lent et ferme : — Contran, mon bien-aimé, si ton âme flotte dans le vague, sous ces voûtes sombres, si la mort n’est point le néant, si tu peux entendre ma voix, écoute, mon bien-aimé Contran, écoute... Sur le cercueil où dorment tes dépouilles de l’éternel sommeil, car ton repentir a effacé tes fautes, je jure de consacrer chaque heure, chaque minute de ma vie à poursuivre tes meurtriers et ^^Digili^oc by Google

306 LES COMPAGNONS à te venger I Dors eu paix, ami, tes assassins mourront châtiés 1 Et la veuve, qui s'était courbée pour faire ce redoutable serment, se releva grande et forte! Jeanne avait vieilli de dix années ! Jeanne allait devenir l'instrument fatal et vengeur de la Providence justement irritée ! LIU Trois mois après les funérailles du marquis Contran de Lacy, par une matinée du mois de mars, une chaise de poste arriva dans Paris au galop par la barrière SaintJacques, descendit la rue de ce nom jusqu'à la Seine, longea les quais, traversa le pont de la Concorde, gagna les Cbamps-Élysées, et ne s'arrêta qu'à Cbaillot, à la grille de ce petit hôtel entre cour et jardin où nous avons vu jadis le fils du colonel Léon. Au bruit, une fenêtre s'ouvrit, et un vieillard accourut peu après en laissant échapper une exclamation de joie. Le vieux Job avait reconnu ses maîtres ! Deux hommes, en effet, descendaient de la berline de voyage, Armand et son père. Ils revenaient d'Italie, Armand était allé demander aux tièdes haleines, au soleil bienfaisant du Midi, son rétablissement, et l'enfant, maladif et fi-èle au départ, revenait quatre mois après ro

DE L’AMOUR 307 buste et bien portant. Le colonel, au contraire, n’était plus cet homme au regard mâle et dominateur, à la taille droite et svelte, au visage énergique, aux membres musclés d’acier. Il paraissait vieilli de dix années. La maladie de son fils, ces alternatives terribles d’espoir et de découragement, avaient brisé cet homme de fer ; il avait épuisé en longues veilles, en souffrances muettes, en terreurs sans nombre, cette force surhumaine dont il semblait avoir été doué. Ses cheveux, noirs encore naguère, avaient blanchi sur les tempes ; la lèvre avait perdu la correction de ses contours; l’œil était morne et presque éteint. Job le reconnut à peine. — Mon vieux camarade, lui dit-il, j’ai cru souvent que mon pauvre enfant allait mourir, j’ai tremblé si souvent qu’un souffle de ces brises de mer si dangereuses pour les malades ne vînt me l’enlever, que j’ai dépensé dix années de ma vie en trois mois. 1 Et l’homme de bronze jeta sur le jeune homme un regard où l’on aurait pu lire toutes les caresses enthousiastes et tout Tardent amour d’une mère. — Cher petit !... murmura-t-il. — Morbleu! mon colonel, le voilà grand et fort au moins maintenant. — Ab ! répondit l’heureux père, il vivra, je le sais bien... et je veux qu’il vive heureux Digilized by Coogle

buste et bien portant. Le colonel, au contraire, n'était plus cet homme au regard mâle et dominateur, à la taille droite et svelte, au visage énergique, aux membres musclés d'acier.

Il paraissait vieilli de dix années.

La maladie de son fils, ces alternatives terribles d'espoir et de découragement, avaient brisé cet homme de fer; il avait épuisé en longues veilles, en souffrances muettes, en terreurs sans nombre, cette force surhumaine dont il semblait avoir été doué.

Ses cheveux, noirs encore naguère, avaient blanchi sur les tempes; la lèvre avait perdu la correction de ses contours; l'œil était morne et presque éteint.

Job le reconnut à peine.

— Mon vieux camarade, lui dit-il, j'ai cru souvent que mon pauvre enfant allait mourir, j'ai tremblé si souvent qu'un souffle de ces brises de mer si dangereuses pour les malades ne vînt me l'enlever, que j'ai dépensé dix années de ma vie en trois mois.

Et l'homme de bronze jeta sur le jeune homme un regard où l'on aurait pu lire toutes les caresses enthousiastes et tout l'ardent amour d'une mère.

— Cher petit!... murmura-t-il.

— Morbleu! mon colonel, le voilà grand et fort au moins maintenant.

— Ah! répondit l'heureux père, il vivra, je le sais bien... et je veux qu'il vive heureux

 l'n nuage passa sur le front du vieux militaire. — 11 faut beaucoup d'argent, dit-il. Nous en aurons. — Ah ! dit Job avec mystère, il allait un peu trop vite, l'enfant... il a fait bien des dettes I — On les payera. Le colonel fronça le sourcil à son tour. — Medutenant, murmura-t-il, je crois, Dieu me damne! que voici le quart d'heure de Rabelais pour mon association. Je vais réclamer ma part... la part du lion ! Et tandis qu'Àrmand aidait son valet de chambre à retirer les valises de la berline de voyage qu'on avait fait entrer dans la cour du petit hôtel, le colonel ajouta in petto : — Pourvu qu'ils n'aillent point s'apercevoir que je suis devenu un vieillard, c'est-à-dire un homme qui n'est plus à craindre. Bah ! Et il redressa sa taille voûtée. — Pour Armand, je redeviendrai jeune 1 se dit-il. Puis, s'adressant à Job : — Mon vieux, il serait fort possible que nous fissions un second voyage. — Encore! exclama Job étonné. Vous allez donc m'enlever de nouveau l'enfant? — Non, car tu viendras avec nous. — Oh! alors, c'est différent, mon colonel; le vieux Job a encore bon pied, bon œil, et il peut se mettre en route. Où irons-nous? — Bien loin. Digili, :! by Goiy^Iv

ÜE L’ AMU L U :!09 — Bon! peu importe! au bout du monde, si vous voulez. — Peut-être en Amérique... — Fameux pays ! — Peut-être aux Indes... je ne sais pas. — Si l’enfant vient avec nous, nous serons bien partout. — Cependant, se hâta d’ajouter le colonel, il est plus probable que nous ne partirons pas. Il faudrait qu’un événement... — Suffit! dit Job, qui comprit que le colonel avait un secret. Le colonel monta chez Armand et lui dit pareillement : — Mon cher ami, je vais £Üier chez moi. Ce soir, je coucherai rue du Helder. Pour la pnemiêre fois depuis trois ou quatre mois, je me serai séparé de toi pour vingtquatre heures, mais cette séparation sera la dernière... — Mon père... — Écoute : tiens -tu à vivre à Paris? — Non, si vous le quittiez. — Eh bien! peut-être partirons-nous... tu le sauras demain. Je viendrai dîner avec toi. Le colonel garda la chaise de poste et se fit conduire rue du Helder où l’attendaient plusieurs lettres. Huit jours auparavant, c’est-à-dire en arrivant à Marseille, le colonel avait écrit aux membres de l’association qu’il avait fondée la circulaire suivante Digitized by Google

310 LES COMl'AG.NUNS « Mon cher, » Je vous attends chez moi, à Paris, rue du Helder, le 16 du mois courant, à huit heures du soir. Prévenezmôi par un mot de votre présence à Paris. » Colonel LéO!t. » Quatre des Compagnons de l'épée avaient répondu à l'appel, — mais le colonel ne trouva de nouvelles ni de Contran ni du chevalier d'Asti. — Oh! oh! dit-il, ces deux-là seraient-ils morts? Le colonel aurait dû savoir la fin tragique de Contran, mais un seul homme était demeuré eu relations avec lui depuis son départ; c'était le chevalier d'Asti, et le chevalier était tombé le premier dans cet horrible duel au couteau qui avait eu lieu entre Contran et lui. Le rendez-vous était pour huit heures, et il eu était sept alors. Le colonel changea donc de costume à la hâte, 'puis il s'établit commodément dans son fauteuil, au coin de la cheminée, et attendit. On aurait jugé, à l'air tranquille qu'il prit alors, qu'il n'avait point quitté Paris et qu'il revenait de faire une simple promenade sur le boulevard. — Toutes mes mesures sont prises , murmura-t-il, et bien prises! je les tiens tous... tous, excepté Contran... mais celui-là m'est devenu trop sympathique pour que je le tourmente. H m'a aidé à sauver mon enfant. Digitized by Google

« Mon cher,

» Je vous attends chez moi, à Paris, rue du Helder, le 16 du mois courant, à huit heures du soir. Prévenez-moi par un mot de votre présence à Paris.

» Colonel Léon. »

Quatre des Compagnons de l'épée avaient répondu à l'appel, — mais le colonel ne trouva de nouvelles ni de Gontran ni du chevalier d'Asti.

— Oh! oh! dit-il, ces deux-là seraient-ils morts?

Le colonel aurait dû savoir la fin tragique de Gontran, mais un seul homme était demeuré en relations avec lui depuis son départ; c'était le chevalier d'Asti, et le chevalier était tombé le premier dans cet horrible duel au couteau qui avait eu lieu entre Gontran et lui.

Le rendez-vous était pour huit heures, et il en était sept alors.

Le colonel changea donc de costume à la hâte, puis il s'établit commodément dans son fauteuil, au coin de la cheminée, et attendit.

On aurait jugé, à l'air tranquille qu'il prit alors, qu'il n'avait point quitté Paris et qu'il revenait de faire une simple promenade sur le boulevard.

— Toutes mes mesures sont prises, murmura-t-il, et bien prises! je les tiens tous... tous, excepté Gontran... mais celui-là m'est devenu trop sympathique pour que je le tourmente. Il m'a aidé à sauver mon enfant.

DE L’AMOUR 3il Les yeux du colonel interrogèrent la pendule : — Huit heures moins dix, se dit-il, dressons nos batteries... H ouvrit un secrétaire et en retira une liasse de papiers, puis une paire de pistolets à deux coups soigneusement amorcés. Puis il passa à l’inspection des papiers, qu’il classa avec un ordre scrupuleux. Ces papiers, divisés en cinq paquets ficelés et cachetés, portaient une étiquette : Dossier du chevalier ou du vicomte, ou du capitaine un tel. Chaque membre de l’association de l’épée avait son dossier dans les mains du colonel. Celui de Contran manquait seul. Un coup de sonnette se fit entendre. Le colonel replaça les différents dossiers dans le tiroir de la table sur laquelle il les avait d’abord étalés. Puis il mit les pistolets tout armés dans les larges poches de son pantalon et alla se rasseoir au coin du feu. La porte s’ouvrit, Hector Lemblin entra. — - Convenez, colonel, dit-il en entrant, que je suis d’une obéissance toute militaire à notre association. J’arrive d’Afrique. — Très-bien ! dit le colonel. — Et moi je reviens de Montgory, dit une autre voix sur le seuil du fumoir. C’était Emmanuel Cbalambel, marquis de Flars-Montgory , qui faisait son apparition et arrivait au rendez-vous avec une ponctuelle exactitude. — Merci! marquis, asseyez-vous. Digitized by Google

Les yeux du colonel interrogèrent la pendule : — Huit heures moins dix, se dit-il, dressons nos batteries...

Il ouvrit un secrétaire et en retira une liasse de papiers, puis une paire de pistolets à deux coups soigneusement amorcés.

Puis il passa à l'inspection des papiers, qu'il classa avec un ordre scrupuleux.

Ces papiers, divisés en cinq paquets ficelés et cachetés, portaient une étiquette : Dossier du chevalier ou du vicomte, ou du capitaine un tel. Chaque membre de l'association de l'épée avait son dossier dans les mains du colonel. Celui de Gontran manquait seul.

Un coup de sonnette se fit entendre. Le colonel replaça les différents dossiers dans le tiroir de la table sur laquelle il les avait d'abord étalés.

Puis il mit les pistolets tout armés dans les larges poches de son pantalon et alla se rasseoir au coin du feu.

La porte s'ouvrit, Hector Lemblin entra.

— Convenez, colonel, dit-il en entrant, que je suis d'une obéissance toute militaire à notre association. J'arrive d'Afrique.

— Très-bien ! dit le colonel.

— Et moi je reviens de Montgory, dit une autre voix sur le seuil du fumoir.

C'était Emmanuel Chalambel, marquis de Flars-Montgory, qui faisait son apparition et arrivait au rendez-vous avec une ponctuelle exactitude.

— Merci ! marquis, asseyez-vous.

ai2 LES COMPAGNONS — Pardinu ! colonel, dit une nouvelle voix, joyeuse comme celle d'un homme récemment devenu millionnaire, je commençais à vous croire mort. Le colonel se retourna et reconnut le vicomte de Renneville. Ce dernier venait d'hériter de son cousin, l'officier de marine hollandais. L'histoire de cette succession était un roman tout entier. On se souvient que le chevalier d'Asti, chef provisoire des Compagnons de l'épée, avait voulu envoyer Gontran à La Haye, pour y provoquer le gênant cousin du vicomte, et l'on sait ce qui advint pour tous deux de cet ordre intempestif. Plusieurs jours s'étaient écoulés pour M. de Renneville dans une anxiété facile à comprendre. Il n'avait pas revu le chevalier et il avait appris la mort de M. de Lacy. Cette mort, enveloppée de mystère, du reste, car on en avait soigneusement dissimulé les causes, avait fait supposer un moment au vicomte queM. d'Asti était parti luimême pour la Hollande. Une lettre qu'il reçut huit jours après le confirma dans cette opinion. Un magistrat hollandais lui écrivait de La Haye qu'un officier de marine, gravement blessé en duel et sur le point de rendre son âme à Dieu, lui faisait écrire en toute hâte, à lui, vicomte de Renneville, pour lui confier son testament. Plus de doute, le cousin était tombé sous les coups de 'association. M. de Renneville ne s'inquiéta pas davanDigitized by GocJgl

DE L’AMuUlt 313 tage du chevalier disparu et de Gontran trépassé; il demanda des chevaux de poste et partit. Quand il arriva, le marin était mort et enterré. Par son testament, il instituait légataire universel de sa grande fortune le vicomte, son unique parent. Ce dernier voulut savoir alors par qui son cousin avait été tué. On lui répondit que c’était par un autre ofBcier de marine, servant comme lui à bord du même navire. — Voilà qui est étrange, pensa-t-il ; le hasard a remplacé l’association. On dirait que la fortune, nous voyant embarrassés, est venue à notre secours. Et, en effet, c’était bien le hasard qui avait fait les deux officiers se prendre de querelle et mettre l’épée à la main. Le chevalier n’y était pour rien. A son retour à Paris, M. de Renneville s’était occupé de nouveau de la disparition de ce dernier, et n’avait pu recueillir aucun document: alors il avait écrit à madame d’Asti, jadis mademoiselle Marguerite de Pons. Marguerite n’avait aucune nouvelle de son mari et le faisait rechercher partout. M. de Renneville commença à soupçonner la vérité. — D’Asti et Gontran se sont battus, pensa-t-il, et ils auront fait coup fourré. Le vicomte en se retrouvant avec le colonel, lui raconta ce qui s’était passé, et ce dernier allait jurer, comme lui, que M. d’Asti était mort, lorsque la porte s’ouvrit soudain et tous deux jetèrent un cri. Sur le seuil venait d’apparaitre un homme tout de noir U 18. Digitized by Google

tage du chevalier disparu et de Gontran trépassé; il demanda des chevaux de poste et partit.

Quand il arriva, le marin était mort et enterré. Par son testament, il instituait légataire universel de sa grande fortune le vicomte, son unique parent.

Ce dernier voulut savoir alors par qui son cousin avait été tué. On lui répondit que c'était par un autre officier de marine, servant comme lui à bord du même navire.

— Voilà qui est étrange, pensa-t-il; le hasard a remplacé l'association. On dirait que la fortune, nous voyant embarrassés, est venue à notre secours.

Et, en effet, c'était bien le hasard qui avait fait les deux officiers se prendre de querelle et mettre l'épée à la main. Le chevalier n'y était pour rien.

A son retour à Paris, M. de Renneville s'était occupé de nouveau de la disparition de ce dernier, et n'avait pu recueillir aucun document: alors il avait écrit à madame d'Asti, jadis mademoiselle Marguerite de Pons. Marguerite n'avait aucune nouvelle de son mari et le faisait rechercher partout.

M. de Renneville commença à soupçonner la vérité.

— D'Asti et Gontran se sont battus, pensa-t-il, et ils auront fait coup fourré.

Le vicomte en se retrouvant avec le colonel, lui raconta ce qui s'était passé, et ce dernier allait jurer, comme lui, que M. d'Asti était mort, lorsque la porte s'ouvrit soudain et tous deux jetèrent un cri.

Sur le seuil venait d'apparaître un homme tout de noir

314 LFS COMPAGNONS vêtu, pâle et se soutenant à peine, mais l'œil étincelant d'un feu sombre. C'était le chevalier ! — Pardieu ! s'écria le colonel, est-ce vous ou votre ombre? — C'est moi. — Vous ne vous êtes donc pas battu? — Au contraire, et pendant deux mois j'èd été comme mort. Et le chevalier raconta que, tombé le premier dans soü horrible duel, il était resté gisant sur le sol de la ruelle et sans connaissance pendant plusieurs heures, puis que des chiffonniers l'avaient relevé et transporté chez eux. Là, il avait reçu les premiers soins d'un chirurgien appelé en toute hâte. Il n'avait ce jour-là sur lui aucun papier qui pût faire reconnaître son identité, et comme une fièvre ardente, suivie de délire, s'était emparée de lui, et qu'il était dans l'impossibilité de donner aucun indice sur son nom et sa demeure, on l'avait transporté dans un hôpital. Pendant six semaines, il avait été entre la vie et la mort, et le même mystère avait continué à l'envelopper aux yeux de tout le monde; puis, la raison revenue, ü avait jugé prudent d'attribuer sa situation à une tentative d'assassinat, et il avait fini par indiquer le pied-à-terre qu'il conservait à Paris depuis son mariage. Un duel au couteau était chose si peu probable, qu'on avait cru le chevalier, et que même un commissaire de Digilized by Google

vêtu, pâle et se soutenant à peine, mais l'œil étincelant d'un feu sombre.

C'était le chevalier !

— Pardieu ! s'écria le colonel, est-ce vous ou votre ombre?

— C'est moi.

— Vous ne vous êtes donc pas battu?

— Au contraire, et pendant deux mois j'ai été comme mort.

Et le chevalier raconta que, tombé le premier dans son horrible duel, il était resté gisant sur le sol de la ruelle et sans connaissance pendant plusieurs heures, puis que des chiffonniers l'avaient relevé et transporté chez eux.

Là, il avait reçu les premiers soins d'un chirurgien appelé en toute hâte.

Il n'avait ce jour-là sur lui aucun papier qui pût faire reconnaître son identité, et comme une fièvre ardente, suivie de délire, s'était emparée de lui, et qu'il était dans l'impossibilité de donner aucun indice sur son nom et sa demeure, on l'avait transporté dans un hôpital.

Pendant six semaines, il avait été entre la vie et la mort, et le même mystère avait continué à l'envelopper aux yeux de tout le monde ; puis, la raison revenue, il avait jugé prudent d'attribuer sa situation à une tentative d'assassinat, et il avait fini par indiquer le pied-à-terre qu'il conservait à Paris depuis son mariage.

Un duel au couteau était chose si peu probable, qu'on avait cru le chevalier, et que même un commissaire de

DE L’AMÜUli 313 police s’était livré sur ce crime à de minutieuses investigations, demeurées, comme on le pense, sans résultat. — Maintenant, dit le chevalier achevant son récit, me voilà sur pied, et je m’empresse, colonel, de me rendre à votre appel. De quoi s’agit-il? Le baron de Mort-Dieu entrait en ce moment, de sorte que, le colonel compris, les six associés vivants se trouvaient réunis. — Messieurs, dit alors le colonel, je vous ai rassemblés pour que nous examinions les travaux de notre association et les résultats qu’elle a obtenus. Et se tournant vers Hector Lemblin : — Vous, dit-il, vous étiez capitaine, déserteur, sans fortune, et dans l’borrible alternative de subir la dégradation ou de mettre fin à vos jours. L’association vous a débarrassé du seul homme qui pouvait témoigner de votre déshonneur, elle vous a rendu l’heureux époux de sa femme que vous aimiez, et, grâce à ce mariage, êtes-vous content? — Oui, répondit Lemblin. — Ainsi, vous n’avez plus rien à demander à notre association? — Absolument rien. — ïrès-bien. Le colonel s’adressa à Emmanuel : — Vous, dit-il, vous étiez sur le point d’ètre déshérité par le marquis de Flars, votre père mystérieux, qu’un retour de jeunesse poussait au mariage à soixante-cinq ans bien soimés. Vous n’aurjcz jamais en le droit de porter sou nom, si le général de ORj"i üd by Google

« Ruvigny eût vécu.. Grâce à l'association, le général et le marquis sont morts à temps, et vous voilà marquis de Fiars-Montgory et l'époux de la baronne de Mort-Dieu. Êtes-vous satisfait? — Sans doute, répondit Emmanuel. — Avez-vous encore besoin de nous? — Nullement. Le colonel se tourna versM. d'Asti. — Et vous, chevalier? — Moi, dit M. d'Asti, je suis un coq en pâte dans mon manoir des Portes, et les cinquante mille livres de ma femme me paraissent un revenu suffisant pour un gentilhomme de mœurs douces et de goûts champêtres comme moi. — Ainsi, vous ne réclamez rien? — Votre amitié, voilà tout. — Et vous, monsieur de Mort-Dieu, avez-vous touché le million dont votre père, suivant la loi, vous avait déshérité? — Religieusement, colonel, et je me trouve pleinement satisfait. Le colonel s'adressa enfin au vicomte de Renneville : — Vous, monsieur, dit-il, vous devez plus au hasard qu'à nous-mêmes ; vous êtes devenu riche sans nous. L'association est à vos ordres. — Ma foi, répliqua le vicomte, je ne désire absolument rien. Le colonel s'attendait à cette réponse II prit une attiDigilized by Google

Ruvigny eût vécu. Grâce à l'association, le général et le marquis sont morts à temps, et vous voilà marquis de Flars-Montgory et l'époux de la baronne de Mort-Dieu. Êtes-vous satisfait?

— Sans doute, répondit Emmanuel.

— Avez-vous encore besoin de nous?

— Nullement.

Le colonel se tourna vers M. d'Asti.

— Et vous, chevalier?

— Moi, dit M. d'Asti, je suis un coq en pâte dans mon manoir des Portes, et les cinquante mille livres de ma femme me paraissent un revenu suffisant pour un gentilhomme de mœurs douces et de goûts champêtres comme moi.

— Ainsi, vous ne réclamez rien?

— Votre amitié, voilà tout.

— Et vous, monsieur de Mort-Dieu, avez-vous touché le million dont votre père, suivant la loi, vous avait déshérité?

— Religieusement, colonel, et je me trouve pleinement satisfait.

Le colonel s'adressa enfin au vicomte de Renneville:

— Vous, monsieur, dit-il, vous devez plus au hasard qu'à nous-mêmes; vous êtes devenu riche sans nous. L'association est à vos ordres.

— Ma foi, répliqua le vicomte, je ne désire absolument rien.

Le colonel s'attendait à cette réponse Il prit une atti-

DE L’AMOrU 317 tude grave et mystérieuse et poursuivit : — Sur sept de ses membres, l’association compte donc cinq hommes parfaitement heureux et xm défunt. Les morts n’ayant besoin de rien, il n’y a donc plus que moi, votre chef, qui n’ai encore rien réclamé. Or, je suppose, messieurs, que vous ne m’avez pas considéré comme un de ces êtres privilégiés qui font le bien pour l’amour de l’art seulement, quelque chose comme un bienfaiteur de l’humanité parfaitement désintéressé. — Assurément non, dit le chevalier, et l'association est à vos ordres, colonel. — Hélas 1 messieurs, répliqua le colonel, je suis trop vieux pour qu’un brillant mariage fasse ma fortune, et je n’ai pas le moindre héritage en perspective. Je ne viens donc vous demander ni la mort d’un mari, ni celle d’un oncle ou d’un cousin... — Qu’importe! l’association fera ce que vous voudrez. Le colonel parut réûéchir un moment, puis il reprit : . — Jusqu’à présent, le seul bénéfice que j’aie retiré de mon œuvre est celui-ci ; je sais sur le bout du doigt notre histoire à tous, et je l’ai écrite en double avec pièces justificatives à l’appui. Les associés tressaillirent. — Une copie de mes mémoires est à bord d’un navire en partance pour l’Amérique. L’original est dans les maiqs d’un vieux serviteur qui a ordre, s’il ne me voyait point reparsûtre dans les vingt-quatre heures, de le porOigitized by Googie

318 LES COMl'AGXüNS 1er chez le procureur du roi avec votre correspondance à tous. — Colonel I s'écria M. d'Asti d'un ton de reproche. — Mon cherj dit froidement le polopel, lep affaires sont les affaires... vous pourriez ne point accepter ee que je vais vous proposer... vous pourrie? encore m'assassiner,.. Mou Dieul cela s'est vu... — Ohl ûhl murmurèrent quelques-uns des Compagnons^ il va demander la part du lion. — Messieurs, poursuivit le colonel, je me suis ffguré, — peut-être suis-je aveuglé par un amour-propre d'auteur, — que mes mémoires valaient un million; ce million constituerait une dot à mon fils Armand. Qu'en pensez-vous? ^ Ma foi ! dit le chevalier, vos prétentions sont aussi modestes que justes. Vous êtes cinq, messieurs, acheva le colonel, signezmoi sur l'heure une traite de deux cent mille francs chacun sur vos hauquiers et je vous tiens quittes. Je brûle mes mémoires et me retire en province,.. Le colonel était fort calme en parlant ainsi, mais il caressait la crosse de ses pistolets enfouis dans les larges poches de son pantalon à la hussarde, et U était prêt à brûler la cervelle au récalcitrant. Heureusement, il les tenait tous, et tous signèrent... Le lendemain, les lettres compromettantes et les papiers du colonel furent brûlés jusqu'au dernier, et Armand se trouva riche de cinquante mille livres de rentes. Mais il

ter chez le procureur du roi avec votre correspondance à tous.

— Colonel! s'écria M. d'Asti d'un ton de reproche.

— Mon cher, dit froidement le colonel, les affaires sont les affaires... vous pourriez ne point accepter ce que je vais vous proposer... vous pourriez encore m'assassiner... Mon Dieu! cela s'est vu...

— Oh! oh! murmurèrent quelques-uns des Compagnons, il va demander la part du lion.

— Messieurs, poursuivit le colonel, je me suis figuré, — peut-être suis-je aveuglé par un amour-propre d'auteur, — que mes mémoires valaient un million; ce million constituerait une dot à mon fils Armand. Qu'en pensez-vous?

— Ma foi! dit le chevalier, vos prétentions sont aussi modestes que justes.

— Vous êtes cinq, messieurs, acheva le colonel, signez-moi sur l'heure une traite de deux cent mille francs chacun sur vos banquiers et je vous tiens quittes. Je brûle mes mémoires et me retire en province...

Le colonel était fort calme en parlant ainsi, mais il caressait la crosse de ses pistolets enfouis dans les larges poches de son pantalon à la hussarde, et il était prêt à brûler la cervelle au récalcitrant. Heureusement, il les tenait tous, et tous signèrent...

Le lendemain, les lettres compromettantes et les papiers du colonel furent brûlés jusqu'au dernier, et Armand se trouva riche de cinquante mille livres de rentes. Mais il

DE L’AMOUR .119 était un homme qui avait pareillement écrit ses mémoires, un homme qui avait légué à sa veuve désolée la funèbre et terrible histoire de cette association de bandits qui s’étaient faits les redresseurs du hasard; et la femme qui avait lu ces mémoires avait juré sur le cercueil du défunt de veuger le marquis Gontran de Lacy. MN ' 3 iti Digitirr.d by GoOglc

POISSY. — TYP. ET STER. DE A. BOURET.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google